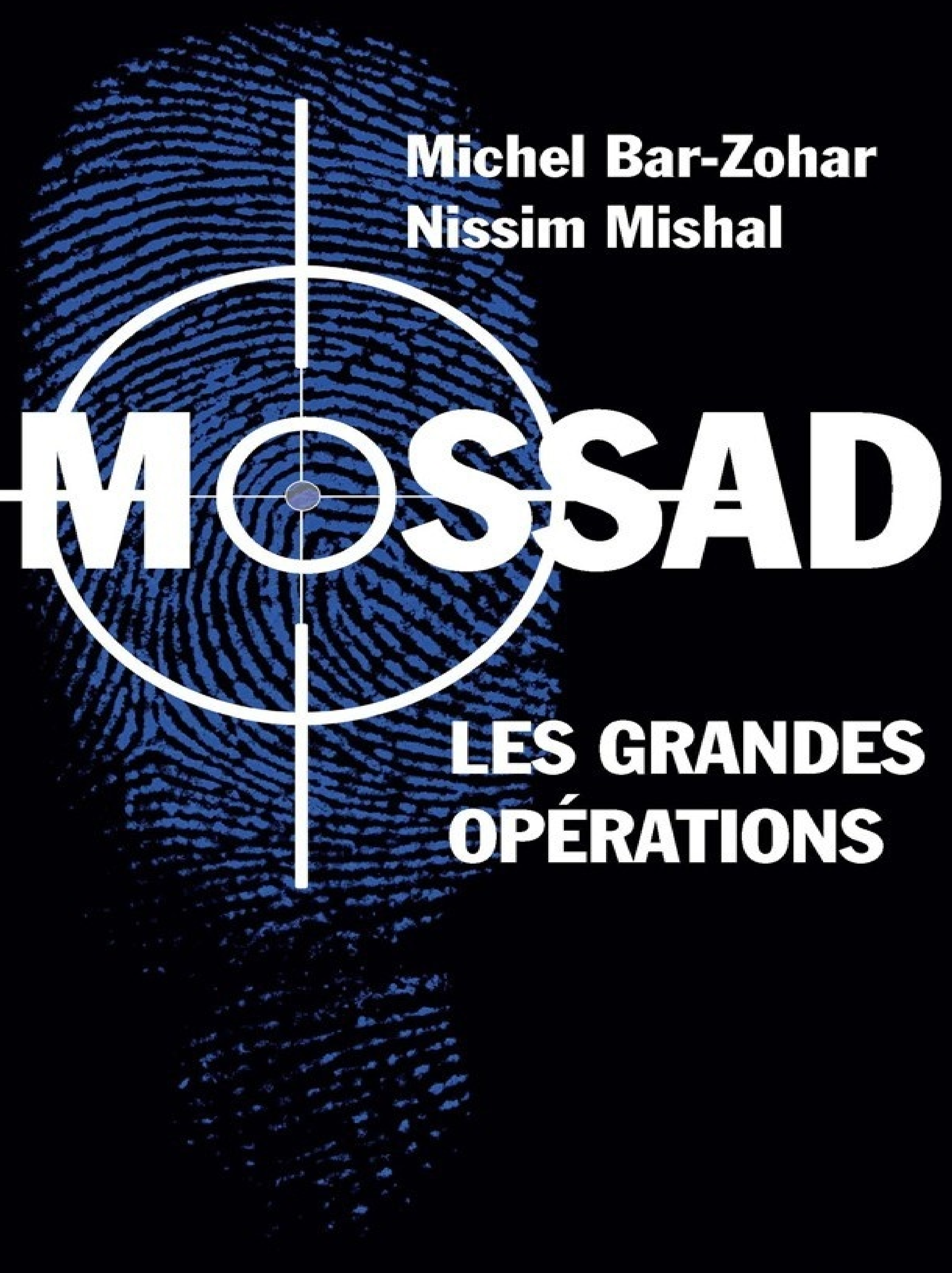

Michel Bar-Zohar
Nissim Mishal
MOSSAD
LES GRANDES
OPÉRATIONS

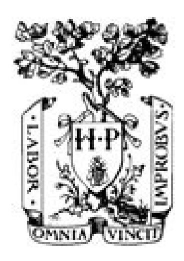
PLON

Michel Bar-Zohar
Nissim Mishal

Mossad

Les grandes opérations

Traduit de l'anglais
par Raymond Clarinard et Caroline Lee



Plon

Titre original
Mossad
The Great Operations of Israel's Secret Service

Miskal – Yedioth Ahronoth Books and Chemed Books
P.O.B. 53494, Tel-Aviv, 61534 Israel
ISBN édition originale (hébreu) : 978-965-545-147-4

ISBN édition anglaise : 978-1-84954-368-2

Création graphique : V. Podevin

ISBN Plon : 978-2-259-22048-4
www.plon.fr

Aux héros méconnus
Aux batailles ignorées
Aux livres non écrits
Aux secrets non révélés
Et à un rêve de paix
jamais abandonné, jamais oublié
Michel BAR-ZOHAR

A Amy Korman
Pour ses conseils,
son inspiration
et son indéfectible soutien
Nissim MISHAL

« Ce livre raconte ce qui devrait être connu, mais ne l’est pas, à savoir que les forces secrètes d’Israël sont aussi redoutables que sa force physique reconnue. »

Shimon PERES,
président d’Israël

Introduction

Seul dans la tanière du lion

Le 12 novembre 2011, une terrible explosion détruisit une base secrète de missiles située près de Téhéran, tuant dix-sept Gardiens de la Révolution et réduisant des dizaines de missiles à l'état de ferraille carbonisée. Le général Tehrani Moghaddam, le « père » des missiles Shehab à longue portée, également responsable du programme de missiles iranien, périt dans la déflagration. Mais ce n'était pas lui la cible de l'attaque. C'était un moteur à carburant solide destiné à une fusée capable d'emporter une charge nucléaire à plus de 9 000 kilomètres de distance, depuis les silos souterrains d'Iran jusque sur le territoire des États-Unis.

Le nouveau missile dont les dirigeants iraniens prévoyaient de se doter aurait dû mettre à genoux les grandes villes d'Amérique et faire de l'Iran une puissance mondiale. L'explosion de novembre retarda le projet de plusieurs mois.

Bien que la cible du nouveau missile à longue portée ait été l'Amérique, il est probable que les explosions qui détruisirent la base iranienne ont été déclenchées par les services secrets israéliens, le Mossad. Depuis sa création il y a plus de soixante ans, le Mossad est intervenu clandestinement, sans faiblir, contre les dangers qui menacent Israël et l'Occident. Et plus que jamais encore auparavant, les capacités de collecte de renseignement et les opérations du Mossad ont une influence sur la sécurité de l'Amérique, tant sur son sol qu'à l'étranger.

En ce moment même, il lutterait contre la volonté explicite des autorités iraniennes de rayer Israël de la carte. Menant avec obstination une guerre de l'ombre contre l'Iran en sabotant des installations nucléaires, en assassinant des scientifiques, en fournissant des matières premières et des équipements

défectueux aux usines iraniennes par l'entremise de sociétés écrans, en organisant la défection de généraux et de personnalités du programme nucléaire, en introduisant de redoutables virus dans les systèmes informatiques du pays, le Mossad serait ainsi occupé à combattre la nucléarisation de l'Iran, une menace pour les États-Unis et pour le reste du monde. S'il est parvenu à retarder la fabrication d'une bombe nucléaire iranienne de plusieurs années, la bataille secrète atteint aujourd'hui son paroxysme, avant que l'on fasse appel à l'ultime recours : une frappe militaire.

Depuis les années soixante-dix, dans sa lutte contre la terreur, le Mossad a capturé et éliminé des dizaines de chefs de file du terrorisme dans leurs fiefs à Beyrouth, Damas, Bagdad et Tunis, ou encore avant qu'ils ne frappent, à Paris, Rome, Athènes et Chypre. Le 12 février 2008, à Damas, à en croire les médias occidentaux, des agents du Mossad auraient pris en embuscade et tué Imad Mughniyeh, le dirigeant militaire du Hezbollah. Mughniyeh était un ennemi juré d'Israël, mais il se trouvait aussi sur la liste des personnes les plus recherchées par le FBI. Il avait préparé et perpétré le massacre de 241 Marines américains à Beyrouth, et laissé derrière lui une piste sanglante, jonchée des cadavres de centaines d'Américains, d'Israéliens, de Français et d'Argentins. Actuellement, les chefs du Djihad islamique et d'Al-Qaïda sont pourchassés dans tout le Moyen-Orient.

Et pourtant, quand le Mossad a averti l'Occident que le Printemps arabe risquait de dégénérer en Hiver arabe, personne ne semble l'avoir écouté. Tout au long de l'année 2011, l'Occident a salué ce qu'il croyait être l'avènement d'une nouvelle ère de démocratie, de liberté et de défense des droits de l'homme dans les pays arabes. Espérant s'assurer le soutien des Égyptiens, l'Ouest a fait pression pour que le président Moubarak, son allié le plus fiable dans le monde arabe, démissionne. Mais dès que la foule a envahi la place Tahrir au Caire, elle a brûlé des drapeaux américains, puis a pris d'assaut l'ambassade israélienne, réclamant l'abrogation du traité de paix avec l'État hébreu, et a arrêté des membres d'ONG américaines. En Égypte, des élections démocratiques ont permis aux Frères musulmans de prendre le pouvoir. Aujourd'hui, le pays oscille au bord du gouffre de l'anarchie et de la catastrophe économique. Un régime islamique fondamentaliste est en train de s'implanter en Tunisie, et la Libye devrait suivre. Le Yémen est en ébullition. En Syrie, le président Assad massacre son peuple. Les nations modérées comme le Maroc, la Jordanie, l'Arabie Saoudite et les émirats du Golfe persique ont le sentiment d'avoir été trahies par leurs alliés occidentaux.

Quant aux espoirs dans le domaine des droits de l'homme, de la liberté pour les femmes, de l'État de droit et de la démocratie, à l'origine de ces révolutions historiques, ils ont été balayés par des partis religieux fanatiques mieux organisés et plus en phase avec les masses.

Cet Hiver arabe a transformé le Moyen-Orient en une bombe à retardement qui menace le peuple israélien et ses alliés du monde occidental. Au fil des événements, la mission du Mossad deviendra plus dangereuse, mais aussi plus cruciale encore pour l'Ouest. Les services israéliens sont apparemment le meilleur rempart contre la menace nucléaire iranienne, contre le terrorisme, contre tout ce dont pourrait accoucher le tumulte qui s'est emparé du Moyen-Orient. Mais surtout, le Mossad représente le dernier coup de semonce avant la guerre ouverte.

Les combattants anonymes du Mossad en sont l'énergie vitale, des hommes et des femmes qui risquent leur vie, qui vivent loin des leurs sous de fausses identités, menant à bien des opérations audacieuses dans des pays ennemis, là où la moindre erreur pourrait être synonyme d'arrestation, de torture ou de mort. Pendant la guerre froide, tout ce que risquait un agent secret capturé à l'Ouest ou dans le bloc communiste, c'était d'être échangé contre un autre agent sur un pont brumeux et froid, quelque part à Berlin. Russe ou Américain, Britannique ou Est-Allemand, l'agent savait toujours qu'il n'était pas seul, qu'il y aurait toujours quelqu'un pour le ramener chez lui. Alors que pour les combattants solitaires du Mossad, il n'y a pas d'échange sur un pont brumeux. Leur audace, c'est de leur vie qu'ils la payent.

Dans ce livre, nous faisons la lumière sur les plus grandes missions et les héros les plus courageux du Mossad, ainsi que sur les erreurs et les échecs qui, plus d'une fois, ont terni la réputation des services et ébranlé jusqu'à leurs fondations. Ces missions ont décidé du sort d'Israël et, de bien des façons, de celui du monde. Les agents du Mossad ont tous en commun un amour profond, idéaliste de leur pays, un dévouement entier à son existence et sa survie, et la volonté de prendre les risques les plus terribles, de faire face aux dangers les plus redoutables. Au nom d'Israël.

1

Le Roi des Ombres

À la fin de l’été 1971, un violent orage balayait le littoral méditerranéen, et de hautes vagues s’écrasaient sur les côtes de Gaza. Prudents, les pêcheurs arabes étaient restés à terre. La mer était traîtresse, et ce n’était pas un jour à la braver. Ils eurent la surprise de voir soudain émerger de la houle rugissante une embarcation branlante qui atterrit lourdement sur le sable mouillé. Quelques Palestiniens en jaillirent, les vêtements et les keffiehs froissés et trempés. Leurs visages mal rasés trahissaient la fatigue d’un long séjour en mer. Mais ils n’avaient pas le temps de souffler, leurs vies étaient en danger. Des flots furieux surgit un torpilleur israélien qui transportait des soldats en tenue de combat. Il fonçait sur la côte à pleine vitesse, et les soldats sautèrent dans les eaux peu profondes, tirant sur les Palestiniens en fuite. Des gamins de Gaza qui jouaient sur la plage coururent vers les Palestiniens et les guidèrent jusqu’à un verger voisin où ils purent se mettre en sécurité. Les soldats israéliens perdirent leurs traces, mais se déployèrent sur la plage et se lancèrent à leur recherche.

Tard dans la nuit, un jeune Palestinien armé d’une Kalachnikov se faufila dans le verger, où il retrouva les fugitifs blottis à l’écart.

« Qui êtes-vous, mes frères ? demanda-t-il.

— Des membres du Front populaire pour la libération de la Palestine, lui répondit-on. Du camp de réfugiés de Tyr, au Liban.

— *Marhaba,* bienvenue, déclara le jeune homme.

— Tu connais Abou Saïf, notre commandant ? Il nous envoie rencontrer les commandants du Front populaire à Beth Lahia (un bastion terroriste dans le sud de la Bande de Gaza). On a de l’argent et des armes, et on veut coordonner nos opérations.

— Je vais vous aider », fit le jeune homme.

Le lendemain matin, les nouveaux venus furent escortés par plusieurs terroristes en armes jusqu'à une maison isolée dans le camp de réfugiés de Jabalia. Là, on les mena dans une grande salle et on les invita à s'asseoir à une table. Peu après, les chefs du Front populaire entraient. Après avoir chaleureusement salué leurs frères libanais, ils s'assirent face à eux.

« On peut commencer ? lança un jeune homme râblé au front dégarni qui portait un keffieh rouge et était apparemment le patron du groupe venu du Liban. Tout le monde est là ?

— Tout le monde. »

Le Libanais leva la main et consulta sa montre. C'était le signal convenu. Brutalement, les « émissaires libanais » dégainèrent leurs armes de poing et ouvrirent le feu. En moins d'une minute, les terroristes de Beth Lahia étaient morts. Les « Libanais » s'enfuirent de la maison, se frayèrent un chemin dans les allées tortueuses du camp de Jabalia et les rues bondées de Gaza, et se retrouvèrent bientôt en territoire israélien. Le soir même, l'homme au keffieh rouge, le capitaine Meir Dagan, commandant du commando secret israélien « Rimon », annonçait au général Ariel « Arik » Sharon que l'opération « Caméléon » avait été un succès. Tous les dirigeants du Front populaire à Beth Lahia, un groupe terroriste meurtrier, avaient été tués.

Dagan n'avait que vingt-six ans, mais était déjà un combattant de légende. C'était lui qui avait préparé toute l'opération : l'idée de se faire passer pour des terroristes libanais à bord d'un vieux bateau parti d'Ashdod, un port israélien ; la longue nuit d'attente cachés dans le verger, la rencontre avec les chefs terroristes et le trajet de leur repli une fois la mission effectuée. Il avait même organisé la fausse poursuite par le torpilleur israélien. Dagan était l'incarnation du guérillero, audacieux et inventif, qui n'avait cure des règles d'engagement. Yitzhak Rabin dit un jour : « Meir a une capacité exceptionnelle, celle d'inventer des opérations antiterroristes qui ressemblent à des films d'action. »

Danny Yatom, futur chef du Mossad, se souvenait de Dagan comme d'un jeune homme trapu aux cheveux en bataille, qui avait voulu s'engager dans Sayeret Matkal, unité d'élite des commandos israéliens, et dont les talents de lanceur de couteau impressionnaient tout le monde. Son énorme couteau de commando filait dans les airs et touchait toutes ses cibles dans le mille. Mais, bien qu'étant un excellent tireur, il avait échoué aux tests d'entrée à Sayeret Matkal et avait dû au départ se contenter des ailes d'argent des parachutistes.

Au début des années soixante-dix, il avait été envoyé dans la Bande de Gaza, conquise par l'État hébreu durant la guerre des Six Jours en 1967. Depuis, la région était devenue un véritable nid de frelons, centre d'une activité terroriste meurtrière. Jour après jour, des terroristes palestiniens assassinaient des Israéliens dans la Bande de Gaza et en Israël à coups de bombes et d'armes à feu, et Tsahal avait pratiquement perdu le contrôle des camps de réfugiés, véritables foyers de violence.

Tout le pays portait encore le deuil des malheureux enfants Arroyo, Avigail, cinq ans, et Mark, huit ans, déchiquetés par l'explosion d'une grenade lancée par un terroriste dans leur voiture. Pour le général Ariel Sharon, il était temps de mettre fin à ce massacre. Il recruta quelques vieux amis du temps de sa jeunesse guerrière, et d'autres militaires plus jeunes. Dagan en faisait partie. Cet officier courtaud et large, au visage rond, boitait depuis qu'il avait marché sur une mine pendant la guerre des Six Jours. À l'hôpital de Soroka, à Beersheba, il était tombé amoureux de Bina, l'infirmière qui s'occupait de lui. Dès qu'il avait été remis, il l'avait épousée.

Officiellement, l'unité de Sharon n'existait pas. Elle avait pour mission de détruire les organisations terroristes de Gaza en ayant recours à des méthodes risquées et non conventionnelles. Dagan avait coutume de déambuler dans les rues de Gaza occupée avec sa canne, armé de plusieurs automatiques, revolvers et pistolets-mitrailleurs, accompagné d'un doberman. D'aucuns prétendent l'avoir vu déguisé en Arabe, tranquillement monté sur un âne dans les dangereuses ruelles de Gaza. Son infirmité n'entamait en rien sa volonté de prendre part aux opérations les plus risquées. Son point de vue était simple. Il y a des ennemis, de mauvais Arabes qui veulent nous tuer, donc, nous devons les tuer les premiers.

Au sein de l'unité, Dagan créa « Rimon », la première équipe de commandos israéliens clandestins, qui opéraient, déguisés en Arabes, en profondeur dans les fiefs ennemis. Pour pouvoir se mouvoir en toute liberté dans la population et atteindre leurs objectifs sans se faire repérer, ils devaient intervenir sous couverture. Ils furent rapidement surnommés « les tueurs d'Arik ». D'après les rumeurs, il leur arrivait souvent d'exécuter de sang-froid les terroristes qu'ils capturaient. Parfois, disait-on, ils escortaient un terroriste jusque dans une ruelle sombre et lui annonçaient : « Tu as deux minutes pour t'enfuir. » Quand il commençait à courir, ils l'abattaient. D'autres fois, ils laissaient tomber un couteau ou un pistolet, et dès que le terroriste tentait de s'en emparer, ils le tuaient sur place. Les journalistes rapportaient que, tous les

matins, Dagan sortait dans la campagne et qu'il urinait d'une main tout en tirant de l'autre sur des boîtes de Coca vides. Des histoires qui le laissaient de marbre. « Nous faisons tous l'objet de mythes, disait-il, mais une partie de ce qui s'écrit est tout simplement faux. »

Cette minuscule unité de commandos israéliens menait une guerre implacable et cruelle, et chaque jour, ses membres risquaient leur vie. Tous les soirs ou presque, les hommes de Dagan se déguisaient en femmes ou en pêcheurs et partaient traquer des terroristes recherchés. Se faisant passer pour des terroristes arabes, ils tendirent une embuscade à des gens du Fatah. Dans l'échange de tirs qui s'ensuivit, les terroristes du Fatah furent éliminés. Le 29 janvier 1971, Meir et son équipe se rendaient dans deux Jeep vers les faubourgs du camp de Jabalia. Quand ils croisèrent un taxi, Dagan, parmi les passagers, reconnut un célèbre terroriste, Abou Nimer. Il ordonna aux Jeep de faire halte et ses soldats encerclèrent le taxi. Dagan s'approcha alors qu'Abou Nimer descendait du véhicule, une grenade à la main. Fixant Dagan, il la dégoupilla. « Grenade ! » hurla celui-ci, mais au lieu de se précipiter pour se mettre à l'abri, il se jeta sur Nimer, le plaqua au sol, lui agrippa les bras et lui arracha la grenade des mains. Une action qui lui valut la médaille du Courage. Certains ont affirmé qu'après avoir lancé la grenade au loin, Dagan aurait tué Abou Nimer à mains nues.

Des années plus tard, dans un entretien exceptionnel accordé au journaliste israélien Ron Leshem, Dagan expliqua : « Rimon n'était pas une équipe de tueurs… Ce n'était pas le Far West, où tout le monde était des cinglés de la gâchette. Nous n'avons jamais fait de mal à des femmes ou à des enfants… Nous nous attaquions à des gens qui étaient des assassins violents. Nous les éliminions et dissuadions les autres. Pour protéger la population civile, l'État doit parfois entreprendre des choses qui sont contraires à un comportement démocratique. C'est vrai, dans des unités comme la nôtre, les limites peuvent devenir floues. C'est pour cela qu'il faut veiller à ne recruter que des gens doués des meilleures qualités. Les actions les plus douteuses devraient être commises par les plus honnêtes des hommes. »

*

Démocratiques ou non, les actions de Sharon, Dagan et de leurs collègues aboutirent à l'annihilation presque totale du terrorisme à Gaza et, des années

durant, la région resta tranquille et paisible. Cependant, quelques-uns affirment que Sharon aurait dit de son fidèle adjoint, sur un ton proche de la plaisanterie : « La spécialité de Meir, c'est de séparer la tête d'un Arabe de son corps. »

Rares sont ceux qui connaissent le véritable Dagan. Il naquit en 1945 dans un wagon, sous le nom de Meir Huberman, en banlieue de Kherson, en Ukraine, alors que sa famille fuyait la Pologne pour la Sibérie. Sa famille avait été décimée pendant l'Holocauste. Meir émigra avec ses parents en Israël et grandit dans un quartier pauvre de Lod, une vieille ville arabe à environ 25 kilomètres au sud de Tel-Aviv. Si beaucoup savent qu'il fut un redoutable combattant, bien peu sont au fait de ses passions secrètes : fervent lecteur de livres d'histoire, végétarien, il adorait la musique classique et avait pour passe-temps la peinture et la sculpture. Hanté par l'histoire de sa famille et du peuple juif, s'identifiant aux terribles souffrances des Juifs pendant l'Holocauste, il consacra sa vie à la défense du jeune État d'Israël. Au fil de sa progression dans la hiérarchie militaire, chaque fois qu'il prenait de nouvelles fonctions, il commençait par suspendre, dans son bureau, une grande photo d'un vieux Juif enroulé dans son châle de prière, à genoux devant deux officiers SS, l'un brandissant une matraque et l'autre un pistolet. « Ce vieil homme, c'est mon grand-père, disait-il à ses visiteurs. Je regarde cette photo, et je sais que nous devons être forts et nous défendre pour que l'Holocauste ne puisse plus jamais se reproduire. »

Le vieil homme en question était effectivement son grand-père maternel, Ber Ehrlich Slochni, assassiné à Loukov quelques secondes après que le cliché avait été pris. Pendant la guerre du Kippour en 1973, Dagan fut parmi les premiers Israéliens à traverser le canal de Suez avec une unité de reconnaissance. Pendant la guerre du Liban en 1982, il entra à Beyrouth à la tête de sa brigade blindée. Il fut très vite nommé commandant de la zone de sécurité du Sud-Liban. Là, le colonel dans son uniforme empesé redevint l'aventurier et le guérillero qu'il était.

Au Liban, il fit usage de son expérience dans le domaine du secret, du camouflage et de la désinformation, comme du temps de ses interventions à Gaza. Ses soldats affublèrent leur chef, aussi mystérieux que risque-tout, d'un nouveau surnom : le « Roi des Ombres ». La vie au Liban était faite pour lui, avec ses alliances secrètes, ses trahisons, sa cruauté et ses guerres souterraines. « Même avant que ma brigade de chars entre à Beyrouth, racontait-il, je connaissais bien la ville. » Et il ne renonça pas à ses aventures

clandestines une fois terminée la guerre au Liban. En 1984, il fut officiellement réprimandé par le chef de l'état-major Moshé Levy pour être allé traîner, déguisé en Arabe, près du quartier général terroriste de Bhamdoun[1] .

Pendant la première Intifada (1987-1993), il fut transféré en Cisjordanie pour jouer le rôle de consultant auprès du chef d'état-major Ehud Barak. Dagan reprit ses vieilles habitudes et réussit même à convaincre Barak de se joindre à lui. Tous deux enfilèrent des joggings, comme d'authentiques Palestiniens, se procurèrent une Mercedes bleu ciel munie de plaques d'immatriculation locales et partirent faire un tour dans la dangereuse casbah de Naplouse. À leur retour, les sentinelles du quartier général de l'armée eurent un choc quand elles reconnurent qui se trouvait dans la Mercedes bleue.

En 1995, Dagan quitta l'armée avec le grade de général et, avec son ami Yossi Ben-Hanan, partit pour un voyage à moto de dix-huit mois dans les steppes d'Asie. Leur odyssée fut écourtée par la nouvelle de l'assassinat de Yitzhak Rabin. De retour en Israël, Dagan effectua un séjour à la tête de l'autorité antiterroriste, tenta sans conviction de se lancer dans les affaires, et soutint la campagne électorale du Likoud et de Sharon. Puis, en 2002, il se retira dans sa maison de campagne en Galilée, pour retrouver ses livres, ses disques, sa palette et son ciseau de sculpteur.

Trente ans après Gaza, le général en retraite, âgé de cinquante-sept ans, apprenait à faire connaissance avec sa famille : « C'est là que je me suis réveillé et que je me suis aperçu que mes gosses étaient déjà adultes. » Mais son vieux copain Ariel Sharon, maintenant Premier ministre, l'appela. « Je veux que tu prennes la tête du Mossad, lui déclara Sharon. J'ai besoin d'un chef du Mossad avec le couteau entre les dents. »

On était en 2002, et le Mossad s'essoufflait. Les années précédentes, plusieurs échecs avaient sévèrement écorné son prestige. Il n'avait pas réussi à éliminer un des dirigeants du Hamas à Amman, ce qui avait été abondamment relayé par les médias, et des agents israéliens avaient été arrêtés en Suisse, à Chypre et en Nouvelle-Zélande. La réputation du Mossad en sortait ternie. Le dernier patron du service, Ephraïm Halevy, ne s'était pas montré à la hauteur. Ancien ambassadeur auprès de l'Union européenne à Bruxelles, c'était un fin diplomate et un bon analyste, mais ce n'était ni un meneur d'hommes, ni un combattant. Sharon, lui, voulait à la tête du Mossad un responsable audacieux et créatif, capable de contrer le terrorisme islamique et les projets nucléaires

de l'Iran.

Le Mossad accueillit froidement sa nomination. Il n'était pas de la maison, s'était auparavant concentré sur les opérations de terrain, et il se souciait peu des analyses exhaustives du renseignement ou des échanges diplomatiques secrets. Plusieurs officiers de haut rang du service démissionnèrent en signe de protestation, ce qui ne le dérangea guère. Il reconstitua les unités opérationnelles, établit des relations de travail étroites avec des services secrets étrangers, et se préoccupa de la menace iranienne. Quand la seconde et désastreuse guerre du Liban éclata en 2006, il fut le seul responsable israélien à s'opposer à la stratégie de bombardements massifs de l'armée de l'air. Il était partisan d'une offensive terrestre, ne croyait pas que l'aviation l'emporterait, et sa renommée ne pâtit donc pas de la guerre.

Ce qui n'empêcha pas la presse de dénoncer sa rudesse envers ses subordonnés. Des agents du Mossad exaspérés, après avoir été mis sur la touche, se ruèrent sur les médias pour s'épancher, et Dagan se retrouva constamment sur la sellette, brocardé par les éditorialistes. « Dagan qui ? » lança un jour l'un des plus célèbres d'entre eux.

Puis, un jour, les gros titres changèrent. Des articles flatteurs riches en superlatifs se mirent à remplir les pages des quotidiens, vantant les mérites de « l'homme qui a redonné son honneur au Mossad ».

Sous les ordres de Dagan, le Mossad avait accompli ce qui avait jusque-là paru impensable : l'assassinat à Damas d'Imad Mughniyeh, le tueur fou du Hamas, la destruction du réacteur nucléaire syrien, la liquidation de chefs terroristes au Liban et en Syrie. Mais surtout, Dagan avait mené sans répit et avec succès une campagne impitoyable contre le programme nucléaire iranien.

1 Une ville du Liban (*NdT*).

2

Funérailles à Téhéran

Le 23 juillet 2011, à 16 h 30, deux hommes montés sur une moto surgirent dans la rue Bani Hashem, dans le sud de Téhéran. Ils sortirent des armes automatiques de leurs blousons de cuir et abattirent un homme qui était sur le point de rentrer chez lui. Quand la police arriva sur les lieux, ils avaient disparu depuis longtemps. La victime s'appelait Darioush Rezaei Najad, c'était un professeur de physique de trente-cinq ans, et l'une des personnalités clés du programme nucléaire secret iranien. Il était responsable du développement d'interrupteurs électroniques, nécessaires à l'activation d'une tête nucléaire.

Rezaei Najad n'était pas le premier scientifique à connaître une fin tragique.

Officiellement, Téhéran travaillait au développement de technologie nucléaire à des fins pacifiques, et Téhéran soutenait que le réacteur de Bushehr, importante source d'énergie construite avec l'aide des Russes, était la preuve de ses bonnes intentions. Mais outre la centrale de Bushehr, d'autres installations nucléaires secrètes avaient été identifiées, toutes sévèrement gardées et littéralement inaccessibles. Peu à peu, l'Iran dut reconnaître l'existence de certains de ces sites, tout en continuant à nier leur vocation militaire. Mais entre-temps, les services secrets occidentaux et des mouvements clandestins locaux avaient repéré plusieurs scientifiques de haut niveau qui, dans les universités iraniennes, participaient à l'élaboration de la première bombe atomique iranienne. Alors, soudain, des « inconnus » déclenchèrent une guerre sans merci pour donner un coup d'arrêt au programme secret d'armement nucléaire des Iraniens.

Le 29 novembre 2010, à 7 h 45, dans le nord de Téhéran, une moto rattrapa la voiture du docteur Majid Shahriyari, chef du département scientifique du

programme nucléaire iranien. Le motocycliste casqué fixa un dispositif, apparemment doté de ventouse, sur le pare-brise arrière du véhicule. Quelques secondes plus tard, l'engin explosait, tuant ce physicien de quarante-cinq ans et blessant son épouse. Dans le même temps, sur la rue Atashi, dans le sud de la capitale, un autre motard faisait la même chose à la Peugeot 206 du docteur Fereydoun Abassi-Davani, un autre spécialiste du nucléaire. L'explosion blessa Abassi-Davani et sa femme.

Le gouvernement iranien accusa immédiatement le Mossad. Les deux scientifiques occupaient en réalité des fonctions mystérieuses au sein du programme nucléaire iranien. Mais Ali Akbar Salehi, le directeur du projet, déclara que ces attentats avaient fait de Shahriyari un martyr et avaient privé son équipe de sa « fleur la plus précieuse ».

À son tour, le président Ahmadinejad exprima de façon particulière ce qu'il pensait des deux victimes : dès qu'Abassi-Davani fut remis de ses blessures, Ahmadinejad le nomma vice-président du pays. Les hommes qui avaient attaqué les scientifiques ne furent pas retrouvés.

Le 12 janvier 2010, à 7 h 50, le professeur Masoud Ali Mohammadi sortit de son domicile, rue Shariati, dans le quartier de Gheytarihe, dans le nord de Téhéran. Il se rendait à son laboratoire de l'université de technologie Sharif.

Lorsqu'il voulut ouvrir la portière de sa voiture, une violente explosion ébranla le quartier d'ordinaire tranquille. Quand les forces de sécurité furent sur place, la voiture de Mohammadi avait volé en éclats et son cadavre était déchiqueté. Il avait été tué par une charge explosive dissimulée dans une moto garée près de sa voiture. Les médias iraniens affirmèrent que l'assassinat avait été perpétré par des agents du Mossad. Le président Ahmadinejad proclama : « L'assassinat nous fait penser aux méthodes sionistes. »

Âgé de cinquante ans, le professeur Mohammadi était un spécialiste en physique quantique, consultant du projet nucléaire. Certains médias signalèrent qu'il avait été membre des Gardiens de la Révolution, la formation paramilitaire proche du pouvoir. Comme sa mort, la vie de Mohammadi était auréolée de mystère. Quelques-uns de ses amis soutinrent qu'il n'était impliqué que dans la recherche théorique et qu'il n'avait rien à voir avec des projets militaires ; d'autres prétendirent aussi qu'il était favorable aux mouvements dissidents et qu'il avait pris part à des manifestations contre le régime.

Mais à ses obsèques, près de la moitié de l'assistance se composait de Gardiens de la Révolution. Son cercueil fut porté par des officiers de

l'organisation. Une enquête ultérieure montra que Mohammadi avait effectivement été très impliqué dans le programme.

Mohammadi n'était pas le premier scientifique dont le meurtre était attribué au Mossad. Le *Sunday Times* de Londres rapporta l'empoisonnement du docteur Ardashir Hosseinpour par des agents du Mossad en janvier 2007. Stratfor, cabinet de consultants du Texas spécialisé dans le renseignement géostratégique, révéla que le Mossad avait assassiné Hosseinpour à l'aide de poison radioactif. Les responsables iraniens tournèrent cette accusation en ridicule, lâchant que jamais le Mossad n'aurait été en mesure de mener une telle opération sur le territoire iranien, et que « le professeur Hosseinpour [avait] été asphyxié par la fumée d'un incendie à son domicile ». Et ils affirmèrent que ce scientifique de quarante-quatre ans n'était qu'un expert réputé en électromagnétique.

Or, il s'avéra que lui non plus n'était pas mort à cause de ses publications scientifiques. Hosseinpour travaillait sur un site secret où l'uranium était enrichi grâce à une série (une « cascade ») de centrifugeuses. C'était à Natanz, près d'Ispahan, dans des installations éloignées, souterraines et fortifiées. En 2006, Hosseinpour avait obtenu la plus haute distinction iranienne dans le domaine des sciences et de la technologie. Mais deux ans plus tôt, il avait aussi reçu la plus haute distinction de son pays dans le domaine de la recherche militaire.

Les assassinats de spécialistes iraniens du nucléaire n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. À en croire le *Daily Telegraph* britannique, le Mossad était entré en guerre contre le programme nucléaire iranien, et avait recours à des agents doubles, des équipes de tueurs, des actions de sabotage et des sociétés écrans. Il visait les personnalités au cœur de ce projet secret. Son but était de retarder le programme le plus longtemps possible. Reva Bhalla, directrice de l'analyse chez Stratfor, aurait déclaré : « Avec la coopération des États-Unis, les opérations clandestines israéliennes se sont concentrées sur l'élimination de membres essentiels du programme nucléaire et sur le sabotage de la chaîne de livraison iranienne. » Israël, ajouta-t-elle, avait eu recours à des tactiques comparables en Irak au début des années quatre-vingt, quand le Mossad avait tué trois spécialistes irakiens du nucléaire, empêchant ainsi que soit terminé le réacteur atomique d'Osirak, près de Bagdad.

Dans la guerre qu'il était censé mener contre le programme nucléaire iranien, le Mossad de Dagan parvenait à retarder autant que possible le développement d'une bombe atomique iranienne, et à neutraliser le pire

danger qu’ait connu l’État hébreu depuis sa création, Ahmadinejad ayant menacé Israël d’annihilation.

Pourtant, ces petites victoires ne peuvent suffire à compenser la plus grave erreur commise par le Mossad dans toute son histoire. Depuis des années, l’Iran développait sa puissance nucléaire, et Israël n’en savait rien. Téhéran avait investi des sommes considérables, engagé des scientifiques, bâti des bases secrètes, procédé à des tests complexes, et Israël ne s’en était pas aperçu.

Du jour où l’Iran de Khomeiny avait décidé de devenir une puissance nucléaire, il avait usé de désinformation, de ruses et de stratagèmes qui firent tourner en bourrique les services occidentaux, dont le Mossad. L’Iran avait trompé son monde et tendu un piège subtil aux services secrets de l’Ouest – et tous étaient tombés dedans.

En fait, c’était le shah Reza Pahlavi qui avait lancé la construction de deux réacteurs nucléaires, dans un but à la fois civil et militaire. Les projets du shah n’avaient suscité aucune inquiétude en Israël. Après tout, l’Iran était un allié proche. En 1977, le général Ezer Weizman, ministre israélien de la Défense, avait reçu le général Hassan Toufainian, chargé de la modernisation de l’armée iranienne. Selon les minutes de leur rencontre ultrasecrète, Weizman aurait offert de fournir à l’Iran de l’équipement militaire moderne et des missiles surface-surface dernier cri. Et le directeur général du ministère, le docteur Pinhas Zusman, avait impressionné Toufainian quand il lui avait expliqué que les missiles israéliens pouvaient être adaptés pour emporter des ogives nucléaires. Cependant, à cause de la révolution iranienne, le projet conjoint n’avait jamais vu le jour. Le gouvernement islamique révolutionnaire massacra les partisans du shah et se retourna contre Israël. Le monarque, souffrant, s’enfuit tandis que son pays tombait aux mains des mollahs, dirigés par l’ayatollah Khomeiny.

Ce dernier mit immédiatement fin au programme nucléaire qui, à ses yeux, était « anti-islamique ». La construction des réacteurs fut interrompue et leurs équipements démantelés. Puis une guerre sanglante éclata entre l’Irak et l’Iran. Saddam Hussein utilisa des gaz toxiques contre les Iraniens. Leurs plus infâmes ennemis ayant eu recours à des armements non conventionnels, les religieux changèrent d’orientation. Même avant le décès de Khomeiny, Ali Khamenei, son héritier présomptif, déclara à ses forces armées que, puisque les ennemis du pays utilisaient des armes de destruction massive, l’Iran devait donc développer de nouvelles armes pour se défendre. Ce fut le feu vert à des

programmes bactériologiques, chimiques et nucléaires. Les chefs religieux, obéissants, proclamèrent lors de la prière du vendredi que l'interdit était levé sur les armes « anti-islamiques ». Peu à peu, des informations fragmentaires commencèrent à circuler sur les efforts iraniens dans ces domaines. Avec l'effondrement de l'Union soviétique, l'Europe fut submergée de rumeurs. Les Iraniens tentaient d'acheter des bombes et des ogives à des officiers au chômage ou à des scientifiques affamés issus de l'ancien complexe militaro-industriel soviétique. La presse décrivit, avec un luxe de détails angoissants, la disparition de scientifiques et de généraux russes, recrutés, semblait-il, par les Iraniens. Des journalistes à l'imagination enfiévrée parlaient de camions scellés qui quittaient les marches orientales de l'Europe en échappant aux contrôles frontaliers, à destination du Moyen-Orient. Des sources à Téhéran, Moscou et Pékin révélèrent que l'Iran avait signé un accord avec la Russie portant sur la construction d'un réacteur nucléaire à Bushehr, sur la côte du golfe Persique. Un autre accord avait été signé avec la Chine pour deux réacteurs plus petits.

Des informations qui inquiétèrent grandement les États-Unis et Israël. Des équipes d'agents spéciaux se répandirent en Europe, sur la trace de bombes soviétiques vendues à l'Iran et de scientifiques recrutés. Elles revinrent bredouilles. Les États-Unis exercèrent des pressions considérables sur la Russie et la Chine pour qu'ils rompent leurs accords avec l'Iran. La Chine fit marche arrière et annula son traité avec l'Iran. La Russie décida de continuer, mais ne cessa dès lors d'en reporter la mise en œuvre. Il fallut plus de vingt ans pour construire le réacteur, et encore était-il limité dans son utilisation par des contrôles très stricts tant de la part de la Russie que de la communauté internationale.

C'est ailleurs qu'Israël et les États-Unis auraient dû chercher afin de résoudre l'énigme iranienne, mais ils n'en firent rien. Les patrons du Mossad et de la CIA ne comprirent pas que les réacteurs russe et chinois n'étaient qu'un écran de fumée, une pilule destinée à endormir « les meilleurs services secrets du monde ». Et pendant que les Américains, les Britanniques et les Israéliens couraient après des leurres, l'Iran lançait clandestinement son gigantesque programme censé faire de lui une puissance nucléaire.

*

À l'automne 1987, une rencontre secrète fut organisée à Dubaï, sur le littoral du golfe Persique. Huit hommes se retrouvèrent dans un petit bureau poussiéreux : trois Iraniens, deux Pakistanais et trois spécialistes européens (dont deux Allemands) financés par Téhéran. Les représentants pakistanais et iraniens signèrent un accord top secret. Une somme d'argent importante fut versée aux Pakistanais ou, plus précisément, au docteur Abdul Qadeer Khan, le directeur du programme nucléaire du Pakistan.

Quelques années plus tôt, le Pakistan avait lancé son propre programme atomique, dans l'espoir de parvenir à l'équilibre avec son ennemi juré, l'Inde. Le docteur Khan avait désespérément besoin des substances fissiles nécessaires à l'assemblage d'une bombe nucléaire. Or, il avait choisi de ne pas se servir du plutonium, que l'on récupère dans les réacteurs nucléaires classiques, mais d'uranium enrichi. Le minerai d'uranium ne contient que 1 % d'uranium-235, vital pour la production d'armes nucléaires, et 99 % d'uranium-238, qui ne sert à rien. Le docteur Khan développa une méthode afin de convertir l'uranium naturel en gaz, et d'injecter ce gaz dans une chaîne de centrifugeuses, la cascade. Quand les centrifugeuses font tourner le gaz d'uranium à la vitesse ahurissante de 100 000 tours par minute, l'uranium-235, plus léger, se sépare de l'uranium-238, élément plus lourd. En répétant ce processus des milliers de fois, les centrifugeuses produisent de l'uranium 235 enrichi. Le gaz, une fois solidifié, forme la substance nécessaire à la fabrication d'une bombe nucléaire.

En réalité, Khan avait volé l'idée des centrifugeuses à Eurenco, une société pour laquelle il avait un temps travaillé. Il se lança alors dans la construction de son système. Il se transforma bientôt en « marchand de mort », et se mit à vendre ses méthodes, ses formules et ses centrifugeuses. L'Iran fut son principal client, mais la Libye et la Corée du Nord furent elles aussi intéressées.

Les Iraniens achetèrent aussi des centrifugeuses ailleurs, puis apprirent à les fabriquer chez eux. D'énormes livraisons d'uranium, de centrifugeuses, de matériel électronique et de pièces détachées arrivèrent en Iran. De vastes installations furent construites pour le traitement de l'uranium brut, le stockage des centrifugeuses et la reconversion du gaz en solide. Des scientifiques iraniens se rendirent au Pakistan tandis que des experts pakistanais venaient en Iran – et personne ne le savait.

Les Iraniens avaient veillé à ne pas mettre tous leurs œufs dans le même panier. Leur programme nucléaire était éparpillé en plusieurs endroits dans

tout le pays, dans des bases militaires, des laboratoires camouflés, des installations éloignées. Certains sites étaient enterrés en profondeur, entourés de batteries de missiles sol-air. Une centrale fut construite à Ispahan, une autre à Arak. La plus importante, où se trouvaient les centrifugeuses, fut ouverte à Natanz, et une quatrième dans la ville sainte de Qom. Dès qu'ils soupçonnaient qu'un site était découvert, les Iraniens transféraient les installations nucléaires ailleurs, allant jusqu'à retirer des couches de terre qui auraient pu être irradiées par des substances radioactives. Ils parvinrent aussi habilement à tromper les inspecteurs de l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA). Le directeur de cette dernière, l'Égyptien Mohammed Elbaradei, se comportait comme s'il croyait à toutes les fausses déclarations des Iraniens, et publia des rapports complaisants qui permirent à l'Iran de poursuivre ses projets macabres.

C'est le 1er juin 1998 que, pour la première fois, la véritable situation fut présentée dans son étendue aux autorités américaines. Un dissident pakistanais passa devant des enquêteurs du FBI à New York, réclamant le statut de réfugié politique. Il dit être le docteur Iftikhar Khan Chaudhry et dévoila les ramifications de la coopération entre l'Iran et le Pakistan. Il dénonça le docteur Khan, décrivit les rencontres auxquelles il avait pris part, et donna les noms des spécialistes pakistanais qui avaient participé au programme iranien.

Le FBI vérifia les faits et les chiffres fournis par Chaudhry et en constata l'exactitude. Le Bureau recommanda donc que Chaudhry puisse rester aux États-Unis en tant que réfugié politique – mais son incroyable témoignage n'eut pas de suite ! Les responsables américains enterrèrent les transcriptions de ses déclarations, n'engagèrent aucune action et ne prévinrent pas Israël. Il fallut attendre quatre ans de plus avant que la vérité au sujet de l'Iran n'éclate.

Soudain, en août 2002, le mouvement clandestin d'opposition iranien, le MEK (Moudjahidine el-Khalq) dévoila l'existence de deux sites nucléaires à Arak et Natanz. Dans les années qui suivirent, le MEK continua à diffuser des informations sur le programme nucléaire iranien, ce qui éveilla les soupçons : peut-être les informations du mouvement provenaient-elles de sources extérieures. La CIA estimait apparemment que le Mossad et le MI6 britannique alimentaient le MEK en renseignements qu'ils avaient obtenus, espérant que l'opposition iranienne serait considérée comme une source digne de foi. Selon des sources israéliennes, ce serait en fait un officier vigilant du Mossad qui aurait découvert la gigantesque installation de centrifugeuses à Natanz, au cœur du désert. Toujours en 2002, l'opposition clandestine

iranienne confia à la CIA un ordinateur portable regorgeant de documents. Les dissidents ne voulurent pas révéler comment ils avaient mis la main dessus. Sceptiques, les Américains supposèrent que les documents n'avaient été scannés et entrés dans l'ordinateur que depuis peu. Ils accusèrent le Mossad d'avoir chargé dans le portable des documents provenant de sources diverses, puis de les avoir passés aux chefs du MEK pour qu'ils les transmettent à leur tour à l'Occident.

D'autres preuves commençaient à s'accumuler sur les bureaux des Américains et des Européens, qui durent enfin ouvrir les yeux. Les rumeurs à propos du négoce aussi sinistre que lucratif du docteur Khan se répandirent dans le monde entier. Le 4 février 2004, un docteur Khan en larmes apparut sur les écrans de la télévision pakistanaise, où il avoua qu'il avait effectivement vendu le savoir-faire, l'expertise et des centrifugeuses à la Libye, la Corée du Nord et l'Iran, ce qui lui avait rapporté des millions. Le gouvernement pakistanais s'empressa d'accorder son pardon au « docteur Mort », le père de sa bombe nucléaire.

Israël était maintenant la principale source d'information sur l'Iran. Le Mossad de Dagan fournit aux États-Unis des informations récentes sur les installations secrètes bâties par les Iraniens à Qom ; Israël aurait également été impliqué dans la défection de plusieurs membres de haut rang des Gardiens de la Révolution et du programme nucléaire ; le Mossad transmit aussi des informations de première main à plusieurs pays, les appelant à saisir, dans leurs ports, les navires emportant des équipements nucléaires à destination de l'Iran.

Toutefois ces informations, à elles seules, ne pouvaient suffire. Israël était seul face à un Iran fanatisé qui le menaçait d'annihilation, et le reste du monde répugnait à entreprendre quoi que ce soit de sérieux. Israël n'avait pas le choix, il lui fallait déclencher une guerre totale, mais clandestine, contre le programme nucléaire iranien.

Alors, après les échecs catastrophiques de ses prédécesseurs, qui s'étaient étalés sur seize ans, Dagan décida de passer à l'action.

*

En janvier 2006, un avion s'écrasa dans le centre de l'Iran. Il n'y eut aucun survivant. Parmi les victimes se trouvaient des officiers généraux des Gardiens

de la Révolution, dont Ahmed Kazami, un de leurs commandants en chef. Les Iraniens affirmèrent que le crash était dû au mauvais temps, mais d'après Stratfor, l'appareil aurait été saboté par des agents occidentaux.

Un mois plus tôt, un avion de transport militaire s'était écrasé sur un immeuble à Téhéran. Les quatre-vingt-quatorze passagers étaient tous morts. Là encore, beaucoup étaient des officiers des Gardiens de la Révolution, ainsi que des journalistes influents favorables au régime. En novembre 2006, un autre appareil militaire s'écrasa au décollage à Téhéran, causant la mort de trente-six Gardiens de la Révolution. À la radio, le ministre iranien de la Défense déclara : « Selon les informations de sources proches du renseignement, nous sommes en mesure de dire que des agents américains, britanniques et israéliens sont responsables de ces crashs. »

Pendant ce temps-là, discrètement et sans qu'il en soit fait officiellement mention, Meir Dagan était devenu le stratège de toute la politique iranienne de l'État hébreu. Il était convaincu qu'Israël n'aurait peut-être en fin de compte d'autre solution que d'attaquer l'Iran. Mais il ne pouvait s'agir que d'un ultime recours.

En fait, les actes de sabotage avaient débuté dès février 2005. La presse internationale signala une explosion sur un site nucléaire à Dialem, touché par un missile tiré depuis un avion non identifié. Et le même mois, une explosion eut lieu près de Bushehr, sur une canalisation qui alimentait en gaz le réacteur nucléaire de fabrication russe.

Un autre site fut ensuite visé, celui de Parchin, près de Téhéran, destiné aux essais. Là, des spécialistes iraniens travaillaient au développement de la « lentille explosive », le mécanisme qui transformerait le cœur de la bombe en masse critique et déclencherait la réaction en chaîne d'une explosion atomique. L'opposition clandestine iranienne soutint que l'attaque contre le site de Parchin avait gravement endommagé les laboratoires secrets.

En avril 2006, le saint des saints, l'installation centrale de Natanz, fut la scène de joyeuses célébrations. Une foule de scientifiques, de techniciens et les responsables du programme nucléaire se réunirent dans des salles souterraines où des centaines de centrifugeuses tournaient nuit et jour. D'humeur festive, tous étaient venus assister au premier essai d'activation d'une nouvelle cascade de centrifugeuses. Tout le monde attendait le moment crucial où les machines seraient lancées. L'ingénieur en chef appuya sur le bouton d'activation – et une formidable déflagration ébranla l'immense salle. Les conduits éclatèrent dans une détonation assourdissante et toute la cascade

fut détruite.

Furieux, les chefs du projet exigèrent que l'on procède à une enquête minutieuse. Des « inconnus » avaient apparemment installé des pièces défectueuses dans les équipements. La chaîne américaine CBS annonça que les centrifugeuses avaient été neutralisées par des charges explosives minuscules qui y avaient été fixées peu de temps avant le test. D'aucuns prétendirent également que les renseignements israéliens avaient aidé des agents américains à provoquer l'explosion de Natanz.

En janvier 2007, les centrifugeuses furent une fois de plus victimes d'une opération complexe de sabotage. Les services secrets occidentaux avaient créé des sociétés écrans en Europe de l'Est qui produisaient des matériaux d'isolation utilisés dans les conduits reliant les centrifugeuses. Les Iraniens ne pouvaient se procurer les leurs sur le marché légal, du fait des limitations qui leur étaient imposées par les Nations unies. Ils se tournèrent donc vers des entreprises de l'Europe de l'Est bidons, fondées par des exilés russes et iraniens qui travaillaient en réalité pour les services occidentaux. Ce n'est qu'une fois l'isolation posée que les Iraniens s'aperçurent qu'elle était défectueuse et ne pouvait être utilisée.

En mai 2007, le président Bush avait signé un ordre présidentiel secret qui autorisait l'Agence à lancer des opérations clandestines afin de retarder le programme iranien. Peu après, la décision fut prise, par certains services secrets occidentaux, de saboter la chaîne de livraison des composants, équipements et matières premières nécessaires au projet.

Depuis sept ans, les sites iraniens étaient le théâtre d'accidents, de sabotages et d'explosions à répétition. Un mystérieux incident causa des problèmes dans le système de refroidissement du réacteur de Bushehr, ce qui retarda de deux ans l'achèvement des travaux. En mai 2008, une explosion dans une usine de cosmétiques à Arak endommagea sérieusement le site nucléaire voisin. Une autre explosion ravagea une installation de haute sécurité à Ispahan, où de l'uranium était converti en gaz.

Le *New York Times* a révélé que les Tinner, une famille d'ingénieurs suisses, avaient aidé la CIA à dévoiler l'existence des programmes nucléaires libyen et iranien, et que l'Agence leur avait versé 10 millions de dollars. La CIA les aurait en outre garantis contre une action en justice intentée contre eux par les autorités helvétiques pour trafic de composants nucléaires. Le père, Friedrich Tinner, et ses deux fils, Urs et Marco, avaient vendu une installation d'alimentation électrique défectueuse au site de Natanz, ce qui

avait abouti à la destruction de cinquante centrifugeuses. Les Tinner avaient acheté des pompes de compression à la Pfeiffer Vacuum Company, une société allemande, les avaient fait trafiquer au Nouveau-Mexique, puis les avaient vendues aux Iraniens.

D'après l'hebdomadaire *Time,* le Mossad aurait été impliqué dans le détournement de l'*Arctic Sea,* un navire armé par un équipage russe et battant pavillon maltais, qui transportait un « chargement de bois » depuis la Finlande jusqu'en Algérie. Le 24 juillet 2009, deux jours après son départ, le bateau avait été arraisonné par huit pirates. Il fallut attendre un mois avant que les autorités de Moscou déclarent qu'une unité de commandos russes s'était emparée du navire. Le *Times* de Londres et le *Daily Telegraph* affirmèrent que le Mossad avait donné l'alarme. Les hommes de Dagan auraient informé les Russes que le navire transportait une cargaison d'uranium, vendu aux Iraniens par un ancien officier russe. Mais l'amiral estonien Tarmo Kouts, rapporteur de l'Union européenne sur la piraterie, a proposé une autre version des faits au *Time.* La seule explication possible, a-t-il dit, est que le Mossad avait arraisonné l'*Artic Sea* pour intercepter l'uranium.

En dépit de ces attaques incessantes, les Iraniens ne restèrent pas inactifs. Entre 2005 et 2008, dans le secret le plus absolu, ils construisirent un nouveau site à Qom. Ils prévoyaient d'y installer 3 000 centrifugeuses dans de nouvelles salles souterraines. Mais à la mi-2009, ils comprirent que les services de renseignements des États-Unis, de Grande-Bretagne et d'Israël connaissaient parfaitement l'existence de la centrale de Qom. Ils réagirent sur-le-champ. En septembre 2009, Téhéran prit la planète par surprise en informant en toute hâte l'AIEA de l'existence du site de Qom. À en croire certaines sources, les Iraniens auraient capturé un espion occidental (peut-être un agent du MI6 britannique) qui avait collecté des informations fiables sur Qom. Ils choisirent donc d'en révéler l'existence pour masquer leur embarras.

Un mois plus tard, Leon Panetta, le directeur de la CIA, assurait au *Time* que son organisation était au courant depuis trois ans pour Qom et qu'Israël était impliqué dans sa détection.

La découverte de Qom permit d'entrevoir cette alliance secrète entre les trois groupes engagés dans la bataille contre l'Iran : la CIA, le MI6 et le Mossad. D'après des sources françaises, les trois services agissaient de concert, le Mossad se chargeant des opérations sur le territoire iranien avec le soutien des Américains et des Britanniques. Le Mossad était responsable de plusieurs explosions en octobre 2010, qui avaient entraîné la mort de dix-huit

techniciens iraniens dans une usine des monts Zagros où étaient assemblées les fusées Shahab. Avec l'aide de ses alliés britanniques et américains, le Mossad avait en outre éliminé cinq scientifiques spécialistes du nucléaire.

Cette alliance était essentiellement le fruit des efforts de Meir Dagan. Du jour où il était devenu directeur du Mossad, il avait poussé ses hommes à établir des liens de coopération étroits avec des services étrangers. Ses conseillers lui avaient recommandé de ne pas divulguer les secrets du Mossad à des étrangers, mais il avait balayé leurs arguments d'un revers de main. « Cessez ces idioties, avait-il grommelé, et allez-y, travaillez avec eux ! »

En dehors des Britanniques et des Américains, Dagan pouvait compter sur un autre allié important, source d'informations précieuses en provenance d'Iran : les chefs de la résistance iranienne. À l'occasion d'une succession de conférences de presse extraordinaires, les dirigeants du Conseil national de la résistance iranienne dévoilèrent le nom du scientifique qui était aux commandes du programme iranien. Jusqu'alors, son identité avait été tenue secrète. Mohsen Fakhri Zadeh, quarante-neuf ans, était professeur de physique à l'université de Téhéran. Personnalité mystérieuse et insaisissable, il était à la tête du programme nucléaire militaire. La résistance fournit de nombreux détails à son sujet, dont le fait qu'il était membre des Gardiens de la Révolution depuis l'âge de dix-huit ans, ainsi que son adresse – rue Shahid Mahallaiti, à Téhéran –, ses numéros de passeport – 0009228 et 4229533 – et même le numéro de téléphone de son domicile, 021-2448413. Fakhri Zadeh était un spécialiste du processus complexe de création de la masse critique à l'intérieur du dispositif atomique afin de déclencher la réaction en chaîne et l'explosion nucléaire. Son équipe travaillait également sur la miniaturisation de la bombe destinée à être adaptée sur l'ogive du missile Shahab.

Conséquence de ces révélations, il se vit refuser l'entrée sur le territoire des États-Unis et de l'Union européenne, et ses comptes en banque en Occident furent gelés. La résistance décrivit en détail toutes ses fonctions, révéla les noms de ses collaborateurs et même l'emplacement de son laboratoire secret. Face à une telle abondance d'informations, on ne peut que se demander une fois de plus si « certains services secrets » n'auraient pas minutieusement rassemblé ces faits et ces chiffres avant de les confier à la résistance iranienne, qui les aurait alors transmis à l'Occident. La révélation de l'existence de Fakhri Zadeh avait pour objectif de le mettre en garde. Il risquait d'être « le prochain sur la liste » des assassinats. On espérait ainsi qu'il adopterait un profil bas ou choisirait la meilleure solution : il ferait défection. Le général Ali

Reza Asgari, ancien adjoint au ministre de la Défense, avait disparu en février 2007 alors qu'il était en déplacement à Istanbul. Il était très impliqué dans le programme nucléaire. Les services iraniens le cherchèrent dans le monde entier, en vain. Près de quatre ans plus tard, en janvier 2011, Ali Akbar Salehi, ministre iranien des Affaires étrangères, lança un appel au secrétaire général des Nations unies et accusa le Mossad de l'avoir enlevé et emprisonné en Israël.

Le *Sunday Telegraph* de Londres affirma qu'Asgari était passé à l'Ouest ; le Mossad aurait préparé sa défection et s'était chargé de sa protection en Turquie. D'autres sources soutiennent qu'il aurait ensuite été interrogé par la CIA, à qui il aurait fourni des informations précieuses sur le programme nucléaire iranien.

Un mois après Asgari, en mars 2007, un autre officier général iranien disparut. Amir Shirazi servait dans l'unité al-Quds, la force d'élite des Gardiens de la Révolution responsable des opérations secrètes à l'extérieur des frontières du pays. Une source iranienne révéla au *Times* de Londres qu'en dehors des disparitions d'Asgari et Shirazi, un autre officier s'était volatilisé : Mohammad Soltani, commandant des Gardiens de la Révolution pour le golfe Persique.

En juillet 2009, Shahram Amiri, spécialiste du nucléaire, rejoignit la liste des défections. Amiri, qui était employé à Qom, disparut en Arabie Saoudite pendant un pèlerinage à La Mecque. Les Iraniens exigèrent des Saoudiens qu'ils découvrent ce qui lui était arrivé. Amiri refit surface quelques mois plus tard aux États-Unis, où il fut soumis à un interrogatoire exhaustif, avant de se voir offrir cinq millions de dollars, une nouvelle identité et une nouvelle adresse en Arizona. Des sources proches de la CIA dévoilèrent qu'il travaillait depuis des années comme informateur pour les services occidentaux et qu'il leur avait fourni des renseignements « originaux et substantiels ». Amiri révéla que l'université Malek Ashtar, où il avait enseigné, servait de couverture à une unité de recherche qui concevait les têtes des missiles iraniens à longue portée. Et cette université était dirigée par Fakhri Zadeh.

Au bout d'un an passé en Amérique, Amiri changea d'avis et décida de rentrer en Iran. Il n'aurait pu supporter le stress lié à sa nouvelle vie. Dans une vidéo artisanale diffusée sur Internet, il affirma avoir été enlevé par la CIA. Quelques heures plus tard, il en mit une autre en ligne pour démentir la première, puis une troisième qui contredisait la deuxième. Il entra en contact avec l'ambassade pakistanaise, qui représentait les intérêts de l'Iran aux États-

Unis, et demanda à être renvoyé dans son pays. Les Pakistanais l'aidèrent. En juillet 2010, il atterrit à Téhéran. Il prit part à une conférence de presse, accusa la CIA de l'avoir enlevé et de l'avoir maltraité. Puis il disparut. Des observateurs reprochèrent à la CIA d'avoir échoué, mais un porte-parole de l'Agence riposta : « Nous avons obtenu des informations importantes et les Iraniens ont récupéré Amiri ; alors, qui a fait la meilleure affaire ? »

Mais les Iraniens n'étaient pas sans ressources contre le Mossad. En décembre 2004, l'Iran avait arrêté dix personnes soupçonnées d'espionnage au profit d'Israël et des États-Unis ; trois d'entre elles travaillaient sur les sites nucléaires. En 2008, les Iraniens affirmèrent avoir démantelé une autre cellule composée de trois ressortissants iraniens entraînés par le Mossad à utiliser des équipements de communication, des armes et des explosifs complexes. En novembre 2008, Ali Ashtari, jugé coupable d'espionnage pour Israël, fut pendu. Au cours de son procès, il reconnut avoir rencontré trois agents du Mossad en Europe. Ils lui auraient fourni de l'argent et des équipements électroniques. « Les gens du Mossad voulaient que je vende des ordinateurs et des équipements électroniques aux services de renseignements iraniens, sur lesquels j'aurais placé des systèmes d'écoute », témoigna-t-il.

Le 28 décembre 2010, dans la sinistre cour de la prison d'Evin, à Téhéran, les autorités iraniennes firent pendre un autre espion, Ali-Akbar Siadat, condamné pour avoir travaillé pour le Mossad, lui avoir fourni des informations sur les capacités militaires du pays et sur le programme de missiles géré par les Gardiens de la Révolution. Au fil des six années précédentes, Siadat avait rencontré des agents israéliens en Turquie, en Thaïlande et aux Pays-Bas, et avait touché des versements de 3 000 à 7 000 dollars à chacune de ces rencontres. Le régime iranien promit que d'autres arrestations et exécutions suivraient.

2010 fut une année particulièrement dévastatrice pour le programme nucléaire iranien. Était-ce à cause du manque de pièces détachées de qualité pour les équipements ? À cause des composants et des métaux défectueux que les fausses sociétés du Mossad vendaient à Téhéran ? À cause des accidents d'avion, des incendies dans les laboratoires, des explosions sur les sites atomiques et de missiles, des défections de hauts responsables, de la mort de scientifiques importants, des révoltes et des troubles dans les minorités – autant d'événements et de phénomènes que l'Iran attribuait aux hommes de Dagan ?

Ou était-ce à cause du dernier « grand coup » de Dagan, d'après la presse

européenne ? Durant l'été 2010, des milliers d'ordinateurs contrôlant le programme nucléaire iranien furent infectés par le redoutable virus Stuxnet. Dépeint comme l'un des plus sophistiqués du monde, Stuxnet s'en prit aux ordinateurs qui contrôlaient les centrifugeuses de Natanz et sema le chaos. Compte tenu de sa complexité, il était évident que le virus avait été conçu par une équipe d'experts, et que son développement et son injection dans un réseau d'ordinateurs extrêmement protégés avaient nécessité des fonds considérables. Il avait entre autres pour caractéristique de pouvoir être orienté sur un système spécifique, sans porter atteinte aux autres en chemin. Sa présence, difficile à détecter, pouvait modifier la vitesse de rotation d'une centrifugeuse et compromettre la qualité de ses produits sans que personne s'en aperçoive. Pour les observateurs au fait de ces technologies, deux pays avaient les moyens de déclencher une cyberattaque de ce type : les États-Unis et Israël.

En Iran, le président Ahmadinejad s'efforça de minimiser la portée de Stuxnet et déclara que son pays avait la situation en main. En réalité, au début de 2011, près de la moitié des centrifugeuses iraniennes étaient paralysées.

En août 2007, lors d'une rencontre secrète avec Nicolas Burns, sous-secrétaire d'État américain, Dagan décrivit « les cinq piliers » de la stratégie israélienne vis-vis de l'Iran. A – Pression diplomatique et sanctions imposées par le Conseil de sécurité des Nations unies. B – Contre-prolifération : empêcher les Iraniens de se procurer les éléments nécessaires à la production d'une bombe. L'Iran importait des milliers de composants dans ce but. S'il ne les recevait pas, la fabrication de l'arme serait interrompue. C – Guerre économique : interdire aux banques du monde libre de faire des affaires avec Téhéran. Trois banques iraniennes, souligna Dagan, étaient déjà sur le point de s'effondrer. D – Changement de régime, en soutenant et en fomentant l'agitation estudiantine, et en attisant les divisions ethniques au sein du pays, où les Kurdes, les Azéris, les Béloutches, les Arabes et les Turkmènes représentent 50 % de la population. E – Mesures clandestines (et immédiates), opérations spéciales contre le programme iranien. Toutefois elles ne pouvaient pas y mettre un coup d'arrêt définitif, aussi douées qu'elles aient été. « Dagan est un authentique James Bond », a déclaré un analyste israélien proche du secteur, mais dans ce cas précis, même James Bond ne pouvait pas sauver le monde. Au mieux, il pouvait retarder les Iraniens. Seule une décision du gouvernement de Téhéran ou une offensive massive de l'étranger pourraient mettre un terme à ce rêve de voir naître un terrible géant nucléaire là où se

dressait autrefois l’Empire perse.

Et pourtant, quand Dagan avait été nommé Ramsad (abréviation de « Rosh Hamossad », chef du Mossad), les analystes prédisaient que l’Iran serait nucléarisé en 2005. Cette date fut ensuite reportée à 2007, puis 2009, 2011. Et quand Dagan quitta ses fonctions, le 6 janvier 2011, il fit savoir à son pays que les projets iraniens avaient été repoussés au moins jusqu’en 2015. Par conséquent, il recommandait de poursuivre ces actions, qui avaient connu un tel succès au cours des huit années précédentes, et de suspendre tout projet d’attaque militaire contre l’Iran. Ce n’est que quand la lame du poignard commencera à nous entamer les chairs qu’il nous faudra attaquer, dit-il. Et la lame en question avait désormais au moins quatre ans à attendre.

Dagan a travaillé comme Ramsad pendant huit ans et demi – plus longtemps que n’importe quel autre directeur du Mossad. Il a été remplacé par Tamir Pardo, vétéran des services qui a démarré sa carrière opérationnelle en tant que proche conseiller de Yoni Netanyahu, héros du raid israélien sur Entebbe en 1976. Plus tard, il s’est distingué par son audace, sa maîtrise des nouvelles technologies et son inventivité dans le domaine des opérations non conventionnelles.

En passant le flambeau à Pardo, Dagan a évoqué la redoutable solitude des agents du Mossad qui opèrent en territoire ennemi, où ils ne peuvent compter sur personne, où personne ne peut venir les sauver en cas d’échec. Il a aussi reconnu en toute honnêteté quelques-uns de ses propres échecs, comme le fait de ne pas avoir pu trouver le lieu où le Hamas détenait le soldat israélien Gilad Shalit, enlevé cinq ans plus tôt. Malgré tout, ses accomplissements font de lui le meilleur Ramsad à avoir jamais été en exercice. Le Premier ministre Benjamin Netanyahu l’a remercié « au nom du peuple juif », lui donnant une chaleureuse accolade. Les ministres du gouvernement israélien ont eu une réaction spontanée sans précédent : ils se sont levés et ont applaudi le Ramsad de soixante-cinq ans. George W. Bush l’a félicité dans une lettre personnelle.

Mais c’est un an plus tôt qu’il a eu droit à l’hommage le plus marquant de l’étranger, dans les pages du journal égyptien *Al Ahram.* Le 16 janvier 2010, le quotidien, connu pour être l’un des plus virulents et des plus hostiles dans ses critiques contre Israël, publia un article d’un tout autre genre, du célèbre auteur Ashraf Abou El Hul. « Sans Dagan, écrivit El Hul, le programme nucléaire aurait été achevé il y a des années […]. Les Iraniens savent qui est derrière la mort du scientifique Masoud Ali Mohammadi. Tous les dirigeants iraniens le savent, le mot clé, c’est Dagan. Seules quelques personnes

connaissent le nom du directeur du Mossad israélien. Il travailla discrètement, loin de l'attention des médias. Mais durant les sept dernières années, il a porté des coups terribles au programme nucléaire iranien et a bloqué sa progression. »

« Le Mossad est responsable de plusieurs opérations audacieuses au Moyen-Orient », ajouta El Hul, citant quelques-uns des exploits de Dagan contre la Syrie, le Hezbollah, le Hamas et le Djihad islamique (voir chapitres 18 à 20). « Tout cela, conclut-il, a fait de Dagan le Superman de l'État d'Israël. »

*

En mai 1948, à la naissance des services secrets israéliens, il n'y avait pas de surhommes autour de son berceau, seulement d'obscurs vétérans du Shay, qui avaient déjà acquis une grande expérience dans le domaine de l'espionnage et des opérations clandestines. Le Shay était le service de renseignements de la Haganah, la principale organisation armée de la communauté juive de Palestine.

Or, les chefs du Shay, ces humbles et dévoués combattants de l'ombre, ne pouvaient imaginer que leur service embryonnaire allait, pendant plus d'un an, être secoué par la violence, les luttes intestines, la cruauté et le meurtre, une terrible calamité connue aujourd'hui sous le nom de « l'affaire Be'eri ».

3

Pendaison à Bagdad

Isser Be'eri, dit « Isser le Grand », était de haute taille, dégingandé, avec des cheveux grisonnants et épars. Sous ses sourcils broussailleux, il avait des yeux enfoncés et sombres, et ses lèvres minces se tordaient souvent en un sourire narquois. Né en Pologne, il avait la réputation d'être un ascète, un homme modeste d'une intégrité sans faille. Mais ses rivaux prétendaient qu'il était en réalité un mégalomane féroce et dangereux. Membre de longue date de la Haganah, Isser le Grand était directeur d'une entreprise de travaux publics à Haïfa. C'était un solitaire, asocial et avare de mots, et il vivait avec son épouse et son fils dans une petite maison balayée par le vent dans le village côtier de Bat Galim.

Peu avant la création d'Israël, Be'eri avait été nommé chef du Shay par les commandants de la Haganah. Quand la guerre d'Indépendance avait éclaté, le 14 mai 1948, Israël avait été attaqué de tous les côtés par ses voisins, et Be'eri était devenu le patron des tout nouveaux services secrets de l'armée. Be'eri était actif au sein de l'aile gauche du mouvement travailliste et jouissait d'excellentes relations dans les cercles politiques. Ses amis et collègues saluaient son engagement pour la défense d'Israël. La guerre d'Indépendance prit fin en avril 1949. À la déclaration d'indépendance, le 14 mai 1948, il devint le patron des nouveaux services secrets militaires.

Be'eri était un membre actif de l'aile gauche du mouvement travailliste, et bénéficiait d'excellentes connexions politiques. Ses amis et ses collègues louaient la ferveur qu'il mettait à défendre Israël. Pourtant, peu après avoir été nommé à la tête des services secrets, des événements étranges et terrifiants – apparemment sans aucun lien entre eux – commencèrent à se produire.

Sur le mont Carmel, un couple de randonneurs fit une découverte macabre.

Dans une ravine profonde au pied de la hauteur, ils retrouvèrent un cadavre criblé de balles, en partie carbonisé. Il s'agissait d'un informateur arabe bien connu des services, Ali Kassem. Ses assassins l'avaient abattu puis avaient tenté de brûler son corps.

Quelques semaines plus tard, lors d'une réunion secrète avec le Premier ministre Ben Gourion, Isser le Grand accusa Abba Hushi, personnalité influente du Mapai, le parti de Ben Gourion, d'être un traître et un agent des Britanniques. Le Premier ministre en fut abasourdi. La Grande-Bretagne avait été la puissance tutélaire en Palestine avant l'indépendance, et la Haganah avait mené une lutte clandestine contre les restrictions imposées par Londres à la communauté juive. Les renseignements britanniques n'avaient cessé de tenter d'infiltrer la hiérarchie juive. Mais Abba Hushi, pilier de la communauté et chef charismatique des ouvriers de Haïfa, un traître ?

Cela semblait impossible. Au début, les dirigeants israéliens mis au courant, indignés, rejetèrent les accusations de Be'eri. Mais il déposa sur le bureau de Ben Gourion des preuves irréfutables de la trahison : deux télégrammes confidentiels envoyés par les services britanniques, que Be'eri et ses hommes avaient trouvés à la poste de Haïfa en mai 1948, et qui démontraient en termes clairs qu'Abba Hushi était un agent britannique.

Dans le même temps, Be'eri ordonnait l'arrestation de Jules Amster, un ami de Hushi. Be'eri fit emmener Amster dans une saline d'Atlit, en banlieue de Haïfa, le fit passer à tabac et torturer pendant soixante-seize jours pour qu'il avoue que Hushi était un traître méprisable. Amster refusa, et finit par être relâché. Brisé, il n'avait plus de dents, ses jambes étaient couvertes de blessures et de cicatrices, et il vivait désormais dans la peur.

Le 30 juin 1948, un autre drame avait eu lieu. Alors qu'il faisait ses courses sur un marché de Tel-Aviv, le capitaine Meir Tubiansky avait été interpellé et emmené à Beth Giz, village arabe occupé depuis peu. Tubiansky était soupçonné par le renseignement militaire d'avoir, à l'occasion d'un séjour à Jérusalem, révélé des informations ultrasecrètes à un ressortissant britannique qui, à son tour, les avait confiées à la Légion arabe, l'armée de la Jordanie. S'appuyant sur ces informations, l'artillerie jordanienne avait lourdement pilonné plusieurs objectifs stratégiques dans tout Jérusalem. Lors d'un procès en cour martiale qui dura moins d'une heure, il fut accusé d'être un espion à la solde des Arabes, jugé coupable et condamné à mort. Un peloton d'exécution assemblé à la hâte le fusilla sous les yeux d'un groupe de soldats israéliens éberlués. (Tubiansky sera la seule personne jamais exécutée en Israël, à

l'exception d'Adolf Eichmann.)

Toutes les enquêtes aboutissaient au même responsable : Isser le Grand. C'était lui qui avait soupçonné Ali Kassem d'être un agent double et qui avait ordonné son assassinat. Après ce meurtre, il y avait eu le coup monté contre Hushi. D'après certains des enquêteurs, Isser le Grand avait un compte personnel à régler avec Abba Hushi et avait décidé de le piéger. Il aurait peut-être réussi si le principal faussaire employé par les services secrets, rongé par la culpabilité, n'avait avoué à ses supérieurs qu'il avait falsifié les télégrammes incriminant Abba Hushi, sur l'ordre direct de Be'eri.

Et c'était encore Be'eri qui avait ordonné l'arrestation précipitée et l'exécution du capitaine Tubiansky.

Le Premier ministre Ben Gourion réagit immédiatement. Be'eri fut jugé devant un tribunal militaire, puis par la justice civile, il fut dégradé et chassé de l'armée israélienne, inculpé pour les morts d'Ali Kassem et de Tubiansky. Les dirigeants israéliens étaient sidérés. Les méthodes de Be'eri étaient dignes du tristement célèbre KGB ; sa personnalité sinistre, sa propension à faire usage de faux, à torturer et à assassiner jetaient une ombre sur les principes moraux et humanistes sur lesquels avait été fondé Israël.

L'affaire Be'eri laissait une vilaine cicatrice sur les Services secrets et eut un impact profond sur leur évolution. Si, en temps de guerre, les dirigeants civils avaient hésité à condamner Be'eri, les services secrets seraient peut-être devenus très différents. Ils auraient fort bien pu se transformer en une sorte de KGB pour lequel il était courant de piéger des victimes, d'utiliser des faux, de torturer et d'assassiner.

Ainsi, à long terme, cet épisode sordide eut des conséquences positives pour Israël. À l'avenir, les méthodes de Be'eri seraient interdites. Les services secrets eux-mêmes imposèrent des limites à leurs propres pouvoirs et s'inspirèrent, pour leurs opérations futures, des principes légaux et moraux garantissant les droits des individus. Avec la mise à l'écart de Be'eri, c'est un autre homme qui joua un rôle central dans le monde de l'ombre israélien : Reuven Shiloach.

*

Reuven Shiloach était un personnage mystérieux. Ce quadragénaire à la voix douce, d'une remarquable culture, était doué d'un esprit vif et analytique,

et d’une connaissance approfondie du Moyen-Orient arabe, de ses traditions tribales, de ses clans, de ses alliances volatiles et de ses vendettas sanglantes. Un de ses admirateurs disait de lui qu’il était « la reine de l’échiquier de Ben Gourion ». Quelques-uns le comparaient au rusé cardinal de Richelieu. D’autres le considéraient comme un habile manipulateur, un maître marionnettiste, un homme qui savait quelles ficelles tirer en coulisses. Toute sa vie, Shiloach avait pris part à des missions secrètes et des opérations clandestines.

Fils de rabbin, Shiloach, aimable et poli, était né dans la Vieille Ville de Jérusalem. Toujours vêtu avec soin, ce jeune homme svelte au front dégarni avait été envoyé en mission à Bagdad, longtemps avant l’indépendance d’Israël. Il avait vécu trois ans en Irak, se faisant passer pour un journaliste et un enseignant, tout en étudiant la vie politique du pays. Par la suite, il devint conseiller politique de David Ben Gourion. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il négocia avec les Britanniques la création d’une unité de commandos juifs qui se verrait confier des missions de sabotage en Europe occupée. Il contribua à la mise en place de deux unités spéciales de ce type : l’une était le bataillon allemand, équipé d’armes et d’uniformes allemands et qui entreprit des missions audacieuses derrière les lignes ennemies en Europe ; l’autre était le bataillon arabe, dont les membres parlaient l’arabe, s’habillaient comme des Arabes, et étaient entraînés pour opérer en profondeur en territoire arabe. Il convainquit également les Britanniques de parachuter des volontaires juifs de Palestine en Europe occupée afin d’organiser la résistance juive contre les nazis. Shiloach fut le premier à établir des contacts avec l’OSS (Office of Strategic Services), prédécesseur de la CIA. À la veille de la guerre d’Indépendance israélienne, il se rendit dans les capitales arabes voisines pour y effectuer des missions d’espionnage, et en rapporta un trophée inestimable : les plans d’invasion des armées arabes.

Sa tendance à toujours agir dans le secret le plus absolu donna naissance à de nombreuses légendes. Ses amis avaient l’habitude de raconter qu’un jour, alors qu’il prenait un taxi, le chauffeur lui avait demandé : « Où va-t-on ? » Et Shiloach lui aurait répondu : « C’est un secret d’État. »

Pendant la guerre d’Indépendance, Shiloach commanda le « Service d’information politique extérieur ». C’était l’un des multiples groupes de renseignement quasi autonomes créés avant la naissance d’Israël. Le 13 décembre 1949, Ben Gourion ordonna l’établissement d’un « institut [*mossad,* en hébreu] pour coordonner les agences de renseignements de l’État », qui

serait dirigé par Reuven Shiloach.

Mais le Mossad ne fut créé qu'au bout de deux ans de retards et de querelles. Celles-ci étaient principalement le fait d'une unité, le « Département politique », dont les membres collectaient des renseignements à l'étranger, bénéficiaient de copieuses notes de frais et menaient grand train, comme autant de James Bond. Quand ils eurent vent du projet de démantèlement de leur unité, qui devait être incorporée au Mossad, ils se révoltèrent et… refusèrent de continuer à espionner pour Israël. Ce n'est qu'une fois leur fronde réprimée – tous ou presque ayant été licenciés – que Shiloach put véritablement créer le Mossad.

Son appellation officielle serait finalement « l'Institut de renseignement et des opérations spéciales », et sa devise était tirée des Proverbes, 11,14 : « Faute de direction un peuple succombe, le succès tient au grand nombre de conseillers. » Ni son nouveau nom, ni sa devise n'en faisait quelque chose d'unique. Une caractéristique le rendrait exceptionnel. Shiloach tenait à ce que le Mossad ait le bras long, non seulement pour Israël, mais pour l'ensemble du peuple juif. Lors d'une réunion avec ses premières recrues, le Ramsad lança : « Outre toutes les fonctions des services secrets, nous avons une autre grande mission : protéger le peuple juif, où qu'il se trouve, et organiser son émigration en Israël. » Et effectivement, dans les années qui suivirent, le Mossad aida secrètement à la création d'unités d'autodéfense là où la communauté juive était en danger : Le Caire, Alexandrie, Damas, Bagdad, et quelques villes d'Amérique du Sud. De jeunes Juifs militants étaient discrètement amenés en Israël, où ils étaient formés par l'armée de terre et le Mossad, on transférait des armes en contrebande dans les pays menaçants et, sur place, les Juifs étaient regroupés en unités clandestines d'autodéfense. L'objectif était de développer des forces capables de défendre les communautés juives lors d'émeutes ou contre des groupes armés irréguliers – au moins le temps qu'interviennent les forces gouvernementales, ou les organisations internationales.

Et ce fut le Mossad qui, dans les années cinquante, fit venir en Israël des dizaines de milliers de Juifs en péril dans les pays arabes du Moyen-Orient et au Maroc. Des années plus tard, dans les années quatre-vingt, c'est encore le Mossad qui organisa le sauvetage de Juifs pris au piège dans l'Iran de Khomeiny, et qui se chargea de l'exode massif des Juifs d'Éthiopie vers Israël. Mais sa première opération clandestine en Irak fut un désastre.

*

Dans le grand magasin Ouruzdi Bek de Bagdad, rue Rachid, un jeune homme du nom d'Assad tenait le rayon des cravates. Réfugié palestinien, il avait quitté son foyer d'Acre après la prise de la ville par l'armée israélienne. Peu de temps avant son départ, il avait donné un coup de main à son cousin, serveur dans un café près de l'édifice du gouverneur militaire, et l'avait remplacé alors qu'il était souffrant. Pendant une semaine, Assad avait parcouru les couloirs du bâtiment du gouverneur militaire, portant un plateau de cuivre décoré et servant de minuscules tasses de vigoureux café turc aux officiers de l'armée israélienne. Les visages de certains d'entre eux étaient restés gravés dans sa mémoire.

Ce jour-là à Bagdad, le 22 mai 1951, il observait les clients qui déambulaient dans le magasin quand il remarqua un visage familier. *Non,* se dit-il tout d'abord, *c'est impossible !* Pourtant, il se souvenait bien de l'homme qu'il venait de voir, non en chemisette et pantalon d'été comme aujourd'hui, mais en uniforme kaki. Assad appela aussitôt la police : « Je viens de voir un officier israélien ! Ici, à Bagdad ! »

La police eut tôt fait d'arrêter l'homme, qui avait l'air européen et était accompagné d'un Juif irakien quelconque qui portait des lunettes. Ce dernier s'appelait Nishim Moshé, et il expliqua aux forces de l'ordre qu'il n'était qu'un simple fonctionnaire au Centre communautaire juif. « J'ai rencontré ce touriste hier, à un concert, affirma-t-il, et il m'a demandé de lui faire faire le tour des boutiques. » Arrivés au quartier général de la police, les deux hommes furent séparés. Les enquêteurs irakiens interrogèrent Moshé sans ménagement au sujet de l'homme, identifié comme un Israélien. Moshé ne dévia pas de sa version : il n'avait rencontré ce touriste que la veille, il ne le connaissait pas. Dans les caves sombres du quartier général de la police, les interrogateurs attachèrent Moshé au plafond par les pieds, puis par les poignets, ils le passèrent à tabac, menacèrent de le tuer. Mais leur misérable prisonnier ne savait apparemment rien. Après une semaine de torture, les Irakiens, persuadés que Nishim Moshé était un personnage insignifiant, le relâchèrent.

L'autre détenu ne cessait de répéter qu'il était iranien, qu'il s'appelait Ismaïl Salhoun, et il montra son passeport iranien à ses geôliers. Mais ils continuèrent à le torturer. Il ne ressemblait pas à un Iranien, et il ne parlait pas un mot de persan. Pour finir, ils organisèrent une confrontation avec Assad, le

Palestinien qui l’avait identifié. « Mon sang s’est figé quand je l’ai vu », raconta plus tard le prisonnier. Il craqua et avoua : il s’appelait Yehuda Taggar (« Yudke » Tadjer) et était un capitaine israélien. Les inspecteurs le traînèrent jusqu’à son appartement, fracassèrent les meubles, sondèrent les murs, et découvrirent la cachette où étaient remisés des documents – un dossier volumineux scotché au fond d’un tiroir de son bureau.

Alors, le cauchemar commença, non seulement pour Taggar, mais pour toute la communauté juive de Bagdad.

Plusieurs organisations clandestines juives et israéliennes opéraient dans la ville, dont une unité d’émigration illégale, un groupe d’autodéfense et quelques mouvements sionistes et de jeunesse. La création de certains remontait même à avant la naissance de l’État d’Israël. Un peu partout dans la capitale irakienne, des armes et des documents étaient stockés dans des caches, y compris dans la synagogue Mas’uda Shemtov, dans le centre. À ces groupes s’étaient ajoutés depuis peu des réseaux d’espionnage, montés à la hâte avant la création du Mossad. Il n’y avait pratiquement aucun cloisonnement, et la chute d’une cellule risquait d’entraîner facilement toutes les autres. Les Juifs irakiens étaient assis sur un baril de poudre : l’Irak était l’ennemi le plus acharné du jeune État d’Israël, le seul à avoir refusé de signer un armistice avec lui. Tous les membres des réseaux juifs clandestins savaient que les Irakiens se montreraient sans pitié, et que leur vie ne tenait qu’à un fil.

C’est pour cette raison que Yehuda Taggar y avait été dépêché, afin de détacher la filière d’espionnage de toutes les autres. Ancien officier du Palmah, une unité d’élite de la Haganah, Taggar, jeune homme souriant à la mèche rebelle, avait vingt-sept ans. C’était sa première mission à l’étranger et, avant d’être arrêté, il avait fait tout son possible pour isoler le réseau qu’il dirigeait des autres groupes. Malgré tout, quelques-uns de ses hommes prenaient également part à d’autres activités secrètes. Un autre Israélien, Peter Raniv (« Rodney l’Hindou »), était doté d’un authentique passeport britannique. Il commandait un réseau distinct, mais restait en contact avec Taggar. Les communications entre Taggar et Tel-Aviv passaient par le chef de tous les groupes en activité à Bagdad, un homme mystérieux, dont bien peu connaissaient la véritable identité. Il s’appelait Mordechai Ben-Porat, Israélien né en Irak, ancien officier de la guerre d’Indépendance, mais il agissait à Bagdad sous le nom de Zaki Haviv. Il n’avait pas tenu à revenir en Irak, étant sur le point de se marier avec une jeune femme qu’il avait rencontrée dans l’armée, mais il avait finalement cédé aux pressions des gens du

renseignement et s'était lancé dans cette mission périlleuse.

Dans les jours qui suivirent l'arrestation de Taggar, toute l'organisation secrète s'écroula. Des unités de la police spéciale irakienne interpellèrent des dizaines de Juifs. Quelques-uns craquèrent lors des interrogatoires et menèrent leurs tourmenteurs jusqu'à leurs planques. Les Irakiens découvrirent des documents reliant certains Juifs à des activités d'espionnage. Sous les dalles de la synagogue Semtov, la police découvrit une énorme cache d'armes qui s'était constituée au fil du temps à partir de 1941 quand, lors d'un pogrom sanglant, 179 Juifs avaient été massacrés, 2 118 blessés et des centaines de femmes violées. Les Irakiens furent stupéfaits par la quantité d'armes retrouvées : 436 grenades, 33 pistolets-mitrailleurs, 186 revolvers, 97 chargeurs de fusils-mitrailleurs, 32 poignards de commando et 25 000 cartouches.

Pendant les terribles séances d'interrogatoire, un nom revenait constamment : Zaki Haviv, le mystérieux patron des réseaux clandestins. Mais qui était-il ? Et où se trouvait-il ? Enfin, un jeune enquêteur établit habilement le lien : Zaki Haviv ne pouvait être que Nishim Moshé, ce personnage falot qui avait été interpellé en même temps que Taggar avant d'être remis en liberté. Des dizaines d'agents effectuèrent une descente chez Moshé, mais n'y trouvèrent personne. Bagdad devint le théâtre d'une gigantesque chasse à l'homme. En vain. Zaki Haviv s'était volatilisé.

En réalité, il était au seul endroit où la police n'aurait jamais songé à chercher. Il était… en prison.

Deux jours après avoir été relâché à la suite de sa première arrestation avec Taggar, Ben-Porat avait été réveillé par des coups violents à sa porte. « Police, ouvrez ! » avaient crié les agents. Ben-Porat avait cru sa fin venue. Il n'y avait pas d'autre issue dans sa maison, et plus personne ne pouvait le sauver à Bagdad. Il le savait, pour un homme qui occupait ses fonctions, il ne pouvait y avoir qu'un seul verdict dans les tribunaux irakiens : la potence. Résigné, il ouvrit. Deux agents l'attendaient.

« Vous êtes en état d'arrestation, fit l'un d'eux.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? dit Ben-Porat, feignant la surprise.

— Oh, rien de grave, répondit le policier, juste un accident de voiture. Allez, habillez-vous. »

Ben-Porat n'en croyait pas ses oreilles. Il avait complètement oublié cet accident dans lequel il avait été impliqué quelques mois plus tôt. Il n'avait pas satisfait aux citations à comparaître et devait maintenant en répondre devant la

justice. Le procès fut bref, ne durant qu'une heure à peine. Le juge le condamna à deux semaines de prison. Et donc, tandis qu'une armée d'agents irakiens ratissait la ville à sa recherche, Zaki Haviv payait sa dette à la société dans une prison de Bagdad.

Juste avant sa libération, il fut emmené au quartier général, où l'on devait prendre ses empreintes et le photographier. Il savait qu'alors il serait perdu. Ils seraient en effet en mesure de l'identifier et, cette fois, il n'aurait pas droit qu'à deux semaines derrière les barreaux. Encadré par deux gardes, il marcha dans les rues de la capitale jusqu'au quartier général, à quelque distance de là. Sur le chemin, ils passèrent par le souk bondé de Shurja, marché exotique où des échoppes sombres dont les marchands vantent en hurlant les qualités de leurs produits bordent des ruelles étroites et sinueuses. À ce qu'il espérait être le bon moment, Ben-Porat bouscula ses gardes, plongea dans la foule et disparut. Les policiers ne se donnèrent même pas la peine de le poursuivre. De toute façon, il devait être remis en liberté une heure plus tard, alors, pourquoi s'en soucier ?

Mais quand ils le signalèrent, l'incident déclencha un sacré raffut. Ils avaient laissé filer Zaki Haviv, l'homme le plus recherché d'Irak ! La presse d'opposition s'en aperçut et s'en prit à l'ineptie du gouvernement à coups de gros titres rageurs. « Où est Haviv ? » demanda un quotidien. Et de répondre : « Haviv – à Tel-Aviv ! »

Pendant ce temps, en Israël, les supérieurs de Ben-Porat préparaient méticuleusement son évasion. Alors qu'il était caché chez un ami, un plan audacieux fut mis en œuvre. À l'époque, un gigantesque pont aérien était en cours, pour transporter toute la communauté juive d'Irak en Israël, *via* Chypre. Près de 100 000 Juifs fuyaient l'Irak, de gros avions décollaient presque tous les soirs.

Dans la nuit du 12 juin, Ben-Porat enfila ses plus beaux vêtements et appela un taxi. Ses amis l'avaient inondé d'arak, le spiritueux local, et, puant l'alcool, il s'effondra sur la banquette arrière et fit semblant de dormir. Le chauffeur emporta son chargement ivre jusqu'à une petite rue derrière l'aéroport de Bagdad, où il le laissa. Une fois seul, Ben-Porat se rua sur la clôture de l'aéroport. Il savait exactement où elle avait été coupée, et se faufila par le trou. Un avion, qui venait de terminer d'embarquer des émigrés, roulait sur le tarmac. Soudain, le pilote braqua ses phares sur la tour de contrôle, aveuglant momentanément le personnel. L'appareil prit de la vitesse, sa porte arrière s'ouvrit en coulissant, à trois mètres au-dessus du sol, et une corde en jaillit.

Surgissant de l'obscurité, Ben-Porat fonça sur l'avion, agrippa la corde et fut tiré à l'intérieur alors que l'appareil décollait. Ni les contrôleurs aériens ni les passagers ne s'aperçurent de cette évasion que l'on croirait sortie d'un film d'action.

En survolant la ville, l'avion fit clignoter ses phares à trois reprises. « Dieu soit loué », murmurèrent quelques hommes rassemblés sur un toit. Leur ami était en sécurité, en route pour Israël.

Une poignée d'heures plus tard, Haviv était bel et bien à Tel-Aviv.

Il épousa l'élue de son cœur, puis se tourna vers la politique. Il devint député, puis ministre, et est aujourd'hui un chef respecté des Juifs irakiens d'Israël.

*

Ceux qu'il laissa derrière lui n'eurent pas autant de chance. Des dizaines de Juifs furent arrêtés, battus et torturés. Taggar et vingt et un autres furent jugés pour activités subversives. Deux membres éminents de la communauté juive de Bagdad, Shalom Salach et Joseph Batzri, furent inculpés pour détention d'explosifs et d'armes et furent condamnés à mort.

Peu de temps avant le début de son procès, Taggar fut réveillé en pleine nuit et sa cellule envahie de policiers.

« On va te pendre cette nuit ! proclama le chef des enquêteurs.

— Mais vous ne pouvez pas pendre un homme sans le juger ! protesta Taggar.

— Ah oui ? On sait déjà tout de toi, tu es un officier israélien, tu es un espion – on n'a pas besoin de plus. »

Un rabbin barbu entra et s'assit à ses côtés pour lui lire les Psaumes. À 3 h 30 ce matin-là, les agents entraînèrent Taggar jusqu'à la salle d'exécution. Il marcha entre eux, abasourdi. Quelques semaines plus tôt, il était encore à Jérusalem, chez les siens. Puis, avant d'arriver ici, il avait fait un détour pour goûter aux plaisirs de Paris et de Rome. Et maintenant, il était sur le point de finir suspendu au bout d'une corde.

Les Irakiens lui firent signer plusieurs formulaires – la bureaucratie à l'œuvre, même dans un moment pareil –, et le bourreau lui retira ses bagues et sa montre. Taggar réclama que sa dépouille soit envoyée en Israël. Le bourreau le fit placer sur une trappe et fit attacher des sacs de sable à ses

chevilles. Il dut tourner le dos au bourreau, qui lui passa la corde au cou avant d'empoigner le levier de la trappe. Taggar refusa la cagoule noire dont ils tentaient de l'affubler. Le bourreau jeta un coup d'œil à son supérieur, debout avec plusieurs autres face à cet homme qui allait mourir. Taggar pensa à sa famille, à Jérusalem, sa ville natale, à la vie qu'il aurait pu mener. Est-ce que ma nuque va se briser ? se demanda-t-il, tandis qu'une terreur sans nom s'emparait de tout son être.

Puis, brutalement, les agents sortirent. Taggar fut retiré de la trappe. Le bourreau au visage fermé ôta les sacs de sable attachés à ses chevilles, et la corde de son cou, marmonnant qu'il ne serait pas payé pour ses prestations cette nuit. Bouleversé, Tagger comprit qu'il n'allait pas mourir !

Tout, jusque dans les moindres détails, n'avait été qu'une ruse. Ils avaient espéré le faire craquer, pour qu'il fournisse plus de détails sur ses complices. Mais maintenant, en revenant lentement vers sa cellule, Taggar savait que ses amis allaient le sortir de là.

À la fin de son procès, il fut condamné à mort, sentence aussitôt commuée en prison à perpétuité. Batzri et Salach, eux, furent pendus ; ils passèrent leur dernière nuit avec Taggar, qui s'efforça de leur remonter le moral.

Alors commença pour « Yudke » un véritable chemin de croix. Il parvint à en réchapper, vivant en compagnie de meurtriers, de prisonniers politiques et de gardiens sadiques dans diverses prisons irakiennes. Mais jamais il n'en douta : il ne mourrait pas ici, un jour, il serait libre !

Son attente dura neuf ans. En 1958, il y eut un coup d'État en Irak, et le général Abdul Karim Qasim prit le pouvoir après avoir assassiné le Premier ministre et la famille royale. Deux ans plus tard, quelques-uns de ses plus proches confidents complotèrent pour l'éliminer (ce qu'ils finiraient par faire quelques années plus tard). Le Mossad eut vent de la conjuration. Le Ramsad entra immédiatement en contact avec les fidèles de Qasim et conclut un accord avec eux. Il leur donnerait les noms des conspirateurs, en échange de la libération de Yehuda Taggar.

Taggar se trouvait dans sa cellule sombre et lugubre quand ses geôliers entrèrent avec des vêtements kaki. « Enfile ça ! lui ordonnèrent-ils. Tu pars à Bagdad. »

Un véhicule de la police emporta un Taggar stupéfait jusqu'au palais royal, où des soldats l'escortèrent dans une grande pièce. Là, derrière un bureau richement décoré, se tenait un personnage familier, le président Qasim lui-même. Soudain, Taggar comprit : ils allaient le libérer ! Qasim ausculta

longuement le visage de l'Israélien.

« Dites-moi, fit-il enfin, si la guerre éclatait entre l'Irak et Israël, vous battriez-vous contre nous ?

— Quand je serai de retour dans mon pays, répondit Taggar, je ferai tout ce que je peux pour favoriser la paix et la compréhension entre Israël et les États arabes. Mais si la guerre éclate, je me battrai pour Israël, tout comme vous vous êtes maintes fois battu pour votre pays. »

Une réponse qui dut plaire à Qasim. Il se leva. « Quand vous rentrerez chez vous, lui déclara-t-il, dites aux vôtres que l'Irak est un État indépendant, maintenant. Nous ne sommes plus les laquais de l'impérialisme. »

Une voiture emmena Taggar du palais vers l'aéroport. Il n'arrivait toujours pas à croire à ce qui était en train de lui arriver. Ils le mirent dans un avion pour Beyrouth, d'où il prit un vol pour Nicosie, à Chypre, et de là un autre pour Israël. À l'aéroport, il fut accueilli par ses amis et ses collègues. Ils s'attendaient à retrouver un homme brisé, une épave humaine. Mais celui qui descendit de l'avion était le même homme plein de vigueur, extraverti et souriant qu'ils avaient vu pour la dernière fois plus de neuf ans plus tôt. Mais comment t'en es-tu sorti ? lui demandèrent-ils. Comment t'es-tu accroché à la raison, à ton optimisme ? « Je savais que vous me tireriez de là », leur expliqua simplement Yudke.

En ramenant Taggar parmi les siens, les chefs du Mossad avaient appliqué un autre des principes fondateurs de l'organisation : il ne fallait ménager aucun effort, consacrer tous les moyens possibles et consentir à tous les sacrifices pour arracher nos garçons à la captivité.

En Israël, Taggar se maria, fonda une famille et, après une brillante carrière dans la diplomatie, il devint professeur d'université.

*

Reuven Shiloach n'avait rien eu à voir avec la tragédie de Bagdad. Pourtant, à la fin de 1952, il démissionna. Il fut remplacé par une star fraîchement émoulue du monde de l'ombre des services secrets israéliens : Isser le Petit.

4

Une taupe soviétique et un cadavre à la mer

Ze'ev Avni rêvait de devenir agent du Mossad.

Un jour pluvieux d'avril 1956, il se rendit au quartier général des services, souhaitant de tout son cœur en ressortir officiellement engagé. Des années durant, il avait essayé de faire partie des rares élus, au point que c'était désormais l'objectif le plus important de sa vie.

Né Wolf Goldstein à Riga, en Lettonie, il avait grandi en Suisse, servi dans l'armée suisse pendant la Seconde Guerre mondiale, et émigré en Israël en 1948. Il avait hébraïsé son nom en Ze'ev Avni. Et deux ans après avoir vécu et travaillé dans le kibboutz Hazorea, il était entré au ministère des Affaires étrangères, qui l'avait affecté à Bruxelles. Présentant bien, cultivé, il parlait couramment plusieurs langues, et avait séduit ses supérieurs par ses manières et son empressement. Mais aussi par sa disposition à accepter n'importe quelle corvée, surtout celles qui étaient en rapport avec le Mossad. Chaque fois qu'il y avait besoin d'un diplomate pour jouer les courriers secrets, pour un déplacement urgent dans une autre ville, pour apporter des documents confidentiels à une unité clandestine du Mossad où que ce soit en Europe, Avni était toujours le premier à se porter volontaire. Sa coopération fréquente avec le Mossad en avait fait un de leurs contacts en Europe. Et cette collaboration alla s'intensifiant quand il fut transféré à l'ambassade israélienne à Belgrade, en Yougoslavie. Dans plusieurs lettres adressées à Isser Harel, le Ramsad, Avni proposait d'établir une station du Mossad à Belgrade. Harel refusa, les services n'avaient que faire d'une station en Yougoslavie. Avni ne renonça pas. En avril 1956, il revint en Israël pour une visite privée et demanda une entrevue avec le Ramsad, qu'il obtint. Et donc, en cette pluvieuse journée d'avril, il était sur le point de rencontrer Isser Harel pour la

première fois.

Tendu, nerveux, il pénétra dans le bureau de Harel, installé dans une vieille bâtisse de l'ancienne colonie allemande de Tel-Aviv. Harel avait été nommé Ramsad moins de quatre ans plus tôt, mais était déjà un directeur légendaire. Les gens admiraient autant qu'ils craignaient ce petit homme énigmatique. Des histoires, vraies et fausses, circulaient à son sujet dans les couloirs mal éclairés de l'institution. Avni avait entendu toutes sortes de choses sur Harel, surnommé « Isser le Petit » pour le distinguer d'Isser le Grand de sinistre mémoire. Avni redoutait cet entretien, compte tenu des bruits qui couraient sur l'entêtement d'Isser le Petit, sa brusquerie et sa fabuleuse intuition.

Mais le petit homme mince et chauve, en pantalon et chemise à manches courtes, qui le reçut dans son bureau spartiate s'exprimait avec douceur et gentillesse. Il reconnut être impressionné par l'attitude d'Avni et sa finesse politique. Il lui demanda pourquoi il se trouvait en Israël, et Avni expliqua que sa fille d'un premier mariage avait demandé à le voir.

« Quel âge à votre fille ? fit Isser dans un sourire.

— Huit ans.

— Huit ans ? » dit Isser, surpris.

Il semblait trouver curieux qu'un diplomate rentre précipitamment au pays simplement parce que sa petite fille le lui avait demandé. Avni entreprit alors de détailler la complexité de ses relations avec sa première épouse, sa fille, et sa nouvelle épouse. Isser commença à s'impatienter. Il l'interrompit et lui annonça qu'il n'y aurait pas de station du Mossad à Belgrade. Quant à l'avenir d'Avni, « nous verrons quand vous aurez conclu votre affectation en Yougoslavie ». Avni était désespéré.

Néanmoins, avant qu'il ne parte, Isser lui proposa de revenir le voir dans un ou deux jours, « mais pas ici, il y a trop de gens qui vont et viennent. Vous me retrouverez dans mon bureau secret en centre-ville, mon chauffeur vous y conduira ».

Il y avait encore de l'espoir, se dit Avni, sinon, pourquoi Isser aurait-il souhaité le revoir ?

Ainsi, quelques jours plus tard, Avni entra dans un discret appartement du centre de Tel-Aviv. Il n'avait plus aucune raison d'avoir peur d'Isser ; après tout, il s'était montré aimable lors de leur première rencontre.

Isser l'attendait. Il l'emmena dans une grande pièce aux murs nus et aux volets fermés, seulement meublée d'un bureau et de deux chaises. Avni s'assit et, brutalement, Isser se métamorphosa en taureau furieux. Les traits déformés

par la rage, il tapa des deux poings sur son bureau et rugit : « Tu es un agent soviétique ! Avoue ! Avoue ! » Puis, une fois encore : « Avoue ! » Il continua à marteler son bureau de ses poings fermés tout en hurlant : « Je sais que les Soviétiques t'ont envoyé ! Je sais que tu es un espion ! Avoue ! » Avni, sous le choc, paralysé, ne pouvait plus prononcer un mot.

« Avoue ! Si tu coopères avec moi, j'essaierai de t'aider, sinon… »

Le cœur d'Avni battait la chamade. Couvert d'une sueur froide, il avait l'impression que sa langue était en plomb. Il était sûr que ses derniers instants étaient arrivés et qu'Isser allait le faire tuer. Il trouva enfin la force de balbutier quelques mots.

« J'avoue, bafouilla-t-il, je travaille pour les Russes. »

Isser ouvrit une porte dérobée, cédant le passage à deux de ses meilleurs agents accompagnés d'un policier. Ce dernier mit Avni en état d'arrestation et l'emmena pour procéder à son interrogatoire. Alors, petit à petit, il dévoila sa véritable identité, et quel avait été son objectif. Communiste fervent depuis l'adolescence, il avait été recruté par le GRU soviétique (les services de renseignements de l'armée Rouge) alors qu'il résidait encore en Suisse, et il avait espionné pour le compte de l'Union soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale. Peu après, il avait reçu l'ordre d'émigrer en Israël et d'attendre. Il était censé devenir une taupe. Pendant des années, il avait attendu un message de Moscou, mais les maîtres espions russes ne l'avaient de nouveau contacté que quand il avait été en poste à Bruxelles. Là, il leur avait fourni des informations importantes sur les accords entre Israël et les usines d'armement FN Herstal en Belgique, ainsi que les codes du ministère israélien des Affaires étrangères. Il leur avait même révélé les noms de deux anciens nazis qui espionnaient pour Israël en Égypte. À la surprise de leurs officiers traitants, les deux Allemands avaient été soudain expulsés d'Égypte. Mais cela n'avait pas suffi pour les contacts russes d'Avni. Ils voulaient que leur homme infiltre le Mossad. Et c'était ce qu'il s'était efforcé de faire avec tant d'acharnement, jusqu'au moment où Isser avait hurlé : « Avoue ! »

Il y avait plus étonnant encore. Quand il passa aux aveux, il ne savait pas qu'il aurait pu sortir de ce piège en homme libre ! Le Ramsad n'avait pas la moindre preuve contre lui, que des soupçons, pas même l'ombre d'un indice démontrant qu'Avni était un espion. Certes, des années auparavant, quelqu'un avait expliqué à Isser qu'Avni avait été exclu de son kibboutz pour ses opinions communistes. Mais de là à être un agent des Soviétiques…

Isser avait fait confiance à sa seule intuition. Les efforts inépuisables d'Avni

pour entrer au Mossad, cette curieuse visite à sa fille, ses tentatives pour convaincre Isser d'ouvrir une station du Mossad à Belgrade… Tous ces détails, dans l'esprit acéré d'Isser, avaient fini par fusionner et l'amener à une conclusion impensable : une taupe, un traître avait failli pénétrer jusqu'au saint des saints d'Israël.

À son procès, Avni avoua tout. Il fut condamné à quatorze ans de prison. Remis en liberté conditionnelle au bout de neuf ans, il devint un citoyen modèle et exerça le métier de psychologue. Isser affirma à son biographe qu'Avni avait été l'espion le plus dangereux jamais capturé en Israël, mais aussi « le plus charmant », et il parlait avec affection de lui comme du « gentleman espion ».

Avni en personne nous a déclaré que, au fil du temps, certains des membres de la hiérarchie de la police et des interrogateurs du Shabak (correspondant à peu près au FBI américain) étaient devenus ses amis.

Longtemps, l'Opération Pygmalion, nom donné à l'affaire Avni, resta un des secrets les mieux gardés du Mossad. Mais pour les rares personnes dans le secret, elle avait une fois de plus fait la preuve du formidable instinct d'Isser.

Qui était donc Isser le Petit ? Taciturne, timide, têtu comme une mule, il serait né dans l'antique ville fortifiée de Dvinsk, dans la Russie impériale. On racontait que quand il avait émigré en Israël à l'âge de dix-huit ans, il avait, dans son petit sac à dos, une miche de pain qu'il avait fait cuire en y dissimulant un revolver. Isser le Petit s'installa d'abord dans le kibboutz Shefayim, où il épousa une sympathique cavalière, Rivka. Dur, entêté et sûr de lui, il quitta le kibboutz pour des raisons inconnues avec son épouse, un enfant, et pour tout bien sa chemise. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il rejoignit la Haganah et devint rapidement chef du « département juif » du Shay, chargé de poursuivre les traîtres et les dissidents. Les « dissidents » en question étaient les membres de l'Irgoun et du groupe Stern, deux organisations clandestines de droite qui contestaient l'autorité et la politique de David Ben Gourion et de la communauté juive organisée. Après la chute d'Isser le Grand, Isser le Petit prit la tête du Service de sécurité interne, le Shabak.

Le Mossad commençait à peine à fonctionner quand Ben Gourion accepta subitement la démission de Reuven Shiloach, nommant Isser à sa place. Officiellement, ce changement était dû à un accident de la circulation dont Shiloach était sorti invalide. Mais au Mossad la rumeur prétendait qu'Isser avait poussé Shiloach dehors après avoir convaincu Ben Gourion que le

Ramsad était certes un homme charmant et érudit, mais qu'il était incapable de diriger des agents inflexibles et de mener des opérations clandestines.

Sous la direction d'Isser, la communauté du renseignement prit ce qui allait être sa forme définitive. Elle se composait de cinq services : le Mossad, le Shabak, AMAN (le renseignement militaire), la Branche spéciale de la police, et la Division de recherche du ministère des Affaires étrangères. Seul le Mossad, AMAN et le Shabak comptaient vraiment. Les deux autres étaient considérés comme des parents pauvres. Les directeurs des cinq services et leurs adjoints constituaient le « Comité des chefs de services ». Isser en fut nommé président. Ben Gourion créa aussi un titre spécialement pour lui : « Memunneh », directeur exécutif responsable des services de sécurité. Quand il confia pour la première fois ce nouveau poste à Isser le Petit, il eut cette réflexion : « Bien sûr, vous continuerez à diriger le Shabak, même si maintenant vous êtes au Mossad. » Isser choisit un nouveau directeur pour le Shabak, tout en gardant le contrôle tant du Mossad que du Shabak.

Isser le Petit était devenu le maître incontesté du renseignement israélien.

L'affaire Pygmalion ne fut qu'une parmi les nombreuses opérations cruciales qu'il mena durant les premières années de l'État d'Israël, essentiellement contre des espions soviétiques dont beaucoup furent arrêtés, emprisonnés ou expulsés.

Mais tous les espions ne travaillaient pas pour les Soviétiques, et toutes les histoires d'espionnage ne se terminent pas forcément bien.

*

Un après-midi, au début du mois de décembre 1954, un avion de transport dessinait des cercles au-dessus de la Méditerranée orientale. Quand ses pilotes eurent la certitude qu'il n'y avait aucun navire dans les environs, une des portes de l'appareil s'ouvrit et un objet volumineux fut largué en pleine mer.

C'était le corps d'un homme.

L'avion fit demi-tour. Une heure plus tard, il se posait en Israël. Ainsi prit fin l'opération du Mossad baptisée « Ingénieur » (un nom fictif), qui resta ultrasecrète pendant plus de cinquante ans.

En 1949, trois frères d'une famille juive de Bulgarie étaient arrivés à Haïfa. L'aîné, Alexandre Israel, venait tout juste d'obtenir son diplôme de l'école d'ingénieurs de Sofia. Il s'engagea dans l'armée, où il obtint le grade de

capitaine, et fut affecté dans la Marine israélienne. Le capitaine Israel était un jeune homme séduisant et tout à fait charmant. Apprécié de ses supérieurs, il prit part à des recherches extrêmement sensibles dans le domaine de la guerre électronique et le développement de nouvelles armes. Il se choisit un nouveau prénom hébreu, Avner, et, en 1953, il épousa Matilda Arditi, une jolie jeune femme d'origine turque. Le jeune couple s'installa à Haïfa, près de la principale base navale d'Israël. Matilda était très amoureuse de son époux charismatique. En revanche, elle n'avait pas conscience de certains aspects moins reluisants de sa personnalité. Elle ne savait pas qu'il avait un casier judiciaire aussi fourni que pittoresque. Les rapports traitant de fraudes où apparaissait le nom d'Avner Israel commençaient à s'accumuler dans les archives de la police de Haïfa. Il avait été accusé de louer simultanément le même appartement à plusieurs locataires, de se faire passer pour un représentant en réfrigérateurs qui récoltait des arrhes pour des appareils qui n'étaient jamais livrés, et faisait l'objet d'autres plaintes du même genre. L'une d'entre elles finit par aboutir en justice, et il fut assigné à comparaître le 8 novembre 1954.

Matilda, enceinte, n'en savait rien, pas plus qu'elle ne savait que son mari aimant entretenait une relation avec une jolie employée du consulat italien à Haïfa. Il était même allé jusqu'à la demander en mariage, et l'Italienne avait accepté, à une condition : il devait d'abord se convertir au catholicisme.

Ce qui n'était pas pour déranger le jeune Avner. Il s'était déjà converti une première fois, en Bulgarie, quand il avait dû épouser une autre chrétienne qu'il avait séduite, et que la famille de cette dernière, furieuse, l'avait contraint, presque sous la menace des armes, à se convertir et à l'épouser. Mais juste avant le mariage, il avait fui Sofia. Sa future femme s'était suicidée, et il était revenu à Sofia et au judaïsme. Donc, il recommença. Il se rendit à Jérusalem avec sa maîtresse, fut baptisé au couvent de Terra Santa et changea de nom. Il s'appelait maintenant Alexandre Ivor. À l'aide de documents fournis par l'église, le charmant capitaine, sous sa nouvelle identité, obtint un passeport du ministère de l'Intérieur.

La date du mariage avec son amie italienne fut fixée au 7 novembre. Il devait passer en jugement à Haïfa le 8. Avner Israel, *alias* Alexandre Ivor, n'avait l'intention d'honorer ni l'un ni l'autre de ces engagements. Le moment était venu pour lui de disparaître.

À la fin du mois d'octobre, le capitaine Israel prit une permission de deux semaines. Il n'avait pas de visa de sortie, mais Alexandre Ivor, lui, en avait un,

ainsi que toutes sortes de papiers officiels, certains vrais, d'autres non. Il acheta un billet d'avion pour Rome et, le 4 novembre, il partit. Ni son épouse, ni sa « fiancée » n'étaient au courant de son départ. Quand son futur mari eut disparu, la jeune Italienne, angoissée, se lança à sa recherche. Elle finit par s'adresser à la police de Haïfa. Avec son aide, elle découvrit son adresse, où elle eut la stupeur de rencontrer Mme Matilda Israel, qui en était au septième mois de sa grossesse.

À Rome, Avner Israel disparut, mais pas pour longtemps. Le résident du Mossad sur place disposait de sources fiables au sein de la communauté diplomatique arabe en Italie. Le 17 novembre, un câble urgent arriva au quartier général du Mossad à Tel-Aviv : « Un officier israélien, Alexandre Ivon, Ivon ou Ivy, est ici, et il tente de vendre des informations à l'attaché militaire égyptien. »

Le Ramsad et le nouveau chef du Shabak, Amos Manor, s'associèrent pour découvrir qui était cet homme. Ils l'identifièrent au bout de quelques jours et furent effarés d'apprendre que c'était un officier de marine israélien. Ils reçurent alors un autre télégramme de Rome, encore plus inquiétant : l'agent du Mossad signalait qu'Israel avait vendu aux Égyptiens les plans détaillés d'une grande base de Tsahal, et qu'il avait touché 1 500 dollars qu'il avait ensuite déposés au Credit Suisse. Il aurait promis davantage d'informations aux Égyptiens et aurait accepté de se rendre en Égypte pour y être débriefé.

Quelques jours plus tard, un autre câble leur parvint : « L'ambassade d'Égypte a commandé deux billets pour Le Caire pour la fin de novembre auprès de l'agence de la TWA. Apparemment, les deux passagers seront l'attaché militaire égyptien et l'officier israélien. »

Au quartier général du Mossad, ce fut le branle-bas de combat. Pour Isser, il y avait une énorme différence entre l'interrogatoire d'un informateur par un attaché militaire dans un pays étranger et le transfert dudit informateur dans la capitale égyptienne, où il serait questionné par des spécialistes qui obtiendraient alors de lui des informations encore plus détaillées et dangereuses. Isser était fermement décidé à empêcher le voyage d'Avner Israel au Caire, par tous les moyens. Il envoya son équipe opérationnelle à Rome. En ce temps-là, le Mossad ne disposait pas encore d'un Département des opérations, et avait donc recours à l'unité opérationnelle du Shabak. Rafi Eitan, le commandant de cette dernière, un des meilleurs agents israéliens, était une légende aux yeux de ses hommes. Né dans un kibboutz, c'était un joyeux petit bonhomme, rondouillard et portant lunettes, mais aussi

audacieux, inventif et impitoyable. Combattant audacieux du Palmah dans les années qui avaient précédé l'indépendance, il avait été très impliqué dans « l'Aliya Beth », l'organisation clandestine chargée de faire venir des Juifs en Palestine malgré les restrictions imposées par les Britanniques. Ils devaient fuir l'Europe sur des embarcations de fortune, échapper aux navires de guerre de la Royal Navy qui croisaient le long du littoral palestinien, débarquer sur des plages désertes, puis se mêler à la population juive locale. L'exploit le plus célèbre de Rafi était la destruction du site de radar britannique du mont Carmel, près de Haïfa, qui repérait les bateaux de l'Aliya Beth en approche. Pour arriver jusqu'au radar, Rafi avait rampé dans des canalisations répugnantes, d'où son surnom de « Rafi le Puant ». Durant la guerre d'Indépendance, ses actions ne firent que confirmer sa bravoure, son intelligence et sa ruse.

Quand Isser regroupa son équipe opérationnelle, il recruta des gens d'origines diverses : des rescapés de l'Holocauste, des vétérans du Palmah et de la Haganah, d'anciens membres de l'Irgoun et du groupe Stern – des militants d'extrême droite qu'il avait lui-même traqués du temps de la lutte pour l'indépendance. (Une des recrues du Mossad était Yitzhak Shamir, un ancien chef du groupe Stern, et futur Premier ministre.) Et Rafi fut nommé à la tête de l'équipe.

Il partit pour Rome avec les agents Raphael Medan et Emmanuel (Emma) Talmor. D'autres les rejoignirent peu après. Ils préparèrent aussitôt une embuscade à l'aéroport Fiumicino de Rome. Lors de leur dernier briefing avant leur départ, Isser leur avait ordonné d'arrêter Avner Israel à l'aéroport. « Il ne faut pas qu'il monte à bord de cet avion. Simulez une bagarre, maîtrisez-le, blessez-le si besoin est. Et si vous échouez, tirez et tuez-le ! »

C'était la toute première fois qu'un permis de tuer était accordé à des agents israéliens. Mais l'embuscade de l'aéroport n'eut pas lieu. Apparemment, l'information sur le voyage d'Avner en Égypte était fausse. Il séjourna un temps à Rome puis, brutalement, il quitta l'Italie et se mit à parcourir l'Europe, l'équipe d'Eitan sur ses talons. Comme s'il cherchait à semer ses poursuivants, il se rendit à Zurich, Genève, Paris, Vienne…

Soudain, le capitaine Israel disparut. Les agents du Mossad le cherchèrent partout, en vain. Jusqu'à ce que la chance proverbiale d'Eitan lui sourie. À Vienne se trouvait l'émissaire israélien d'une organisation secrète, « Nativ », qui avait pour mission d'orchestrer le transfert de Juifs d'Europe de l'Est et de Russie vers Israël. Il entretenait des liens étroits avec le Mossad. Un jour, en

décembre, son épouse née en Bulgarie lui fit une surprise.

« Tu ne vas pas me croire, lui dit-elle, rayonnante. Ce matin, je marchais dans la rue et je suis tombée sur un de mes amis de Sofia. Ça faisait des années que je ne l'avais pas vu. Nous sommes allés à l'école ensemble, dans la même classe ! Quelle coïncidence, tu ne trouves pas ?

— Ah bon ? Comment s'appelle-t-il ? demanda son mari.

— Alexandre Israel. On se retrouve demain pour déjeuner. »

L'envoyé du Nativ savait qu'Eitan était sur la trace d'un homme qui correspondait à la description qu'en avait faite son épouse. Il le prévint sur-le-champ. Le lendemain, deux agents du Mossad allèrent déjeuner dans le même restaurant et s'assirent à quelques pas de là où Alexandre Israel et son amie d'enfance échangeaient des souvenirs. Quand Israel quitta l'établissement, ils le suivirent comme son ombre.

Quelques jours plus tard, « Alexandre Ivor » embarquait à bord d'un avion des Austrian Airlines à destination de Paris ; le siège voisin du sien était occupée par une séduisante jeune femme. Ivor, éternel homme à femmes, entama la conversation, à laquelle elle participa avec grâce. Ils décidèrent de se retrouver à Paris pour une virée nocturne. Juste avant l'atterrissage, elle lui expliqua : « Je suis attendue par des amis à l'aéroport. Vous voulez vous joindre à nous ? Je suis sûre qu'ils auront de la place dans leur voiture. »

Ivor était ravi. À l'aéroport, deux messieurs tirés à quatre épingles accueillirent la jeune dame. Tous quatre montèrent dans une voiture et prirent la route pour Paris. Ivor était assis à côté du chauffeur. La nuit était tombée ; le chauffeur aperçut un homme qui, debout à un carrefour mal éclairé, leur faisait signe, comme un auto-stoppeur. « Prenons-le », dit-il. Il arrêta son véhicule, et soudain, « l'auto-stoppeur » et quelques autres hommes surgis de l'obscurité foncèrent sur eux tandis qu'une seconde voiture faisait halte derrière eux.

« On nous enlève ! » s'exclama Ivor. Brusquement, l'homme assis derrière lui l'agrippa à la gorge. Ivor se débattit furieusement. La portière de la voiture s'ouvrit, un autre homme se jeta sur Ivor et le maîtrisa. Il dégaina un pistolet et cria en hébreu : « Encore un geste et tu es mort ! » Ivor se figea. Une main, qui tenait une compresse imbibée de chloroforme, se plaqua sur son visage, et il sombra dans un profond sommeil.

Il fut discrètement transféré dans un endroit sûr à Paris, où Rafi Eitan et son équipe l'interrogèrent. Il avoua qu'il avait vendu des documents top secret aux Égyptiens, pour l'argent. Depuis Israël, Isser leur ordonna de le ramener.

Même le traître le plus infâme, estimait-il, devait être jugé, et ses droits respectés. Eitan et ses hommes droguèrent Avner, le logèrent dans une grande caisse et le chargèrent à bord d'un DC-3 de l'armée de l'air israélienne qui effectuait le vol hebdomadaire entre Paris et Tel-Aviv.

Le chemin du retour fut long et pénible. L'avion dut faire le plein à Rome et à Athènes. Un médecin réputé, un anesthésiste du nom de Yona Elian, se trouvait à bord. Avant chaque atterrissage et chaque décollage, il injectait un somnifère à leur passager. Mais après avoir décollé d'Athènes, ce fut le désastre. La respiration d'Avner Israel, toujours inconscient, s'affola, son pouls s'accéléra et ses pulsations cardiaques devinrent irrégulières. Le docteur Elian fit tout son possible pour le stabiliser et maîtriser ses convulsions, y compris la respiration artificielle, en vain. Longtemps avant que l'avion n'atterrisse en Israël, le prisonnier mourut.

Dès qu'ils furent posés, les agents du Mossad appelèrent Isser et lui annoncèrent le décès d'Israel. Le Ramsad leur ordonna de laisser sa dépouille dans l'avion et dit au pilote de reprendre les airs. Loin des côtes, le cadavre fut jeté à la mer.

*

Ce malheureux incident ébranla le quartier général du Mossad. Isser se rendit en hâte au cabinet du Premier ministre Moshé Sharett et lui demanda de nommer une commission d'enquête sur la mort de l'officier. Sharett confia la mission à deux hommes qui exonérèrent les agents du Mossad de toute culpabilité. Tout ce qu'ils avaient fait, considéra la commission, c'était d'amener l'homme devant ses juges ; ils n'étaient pas responsables de sa mort. Elle conclut que le décès était apparemment dû à une surdose de somnifère injecté par le médecin. Interrogé à ce sujet des années plus tard, le docteur Elian soutint, quant à lui, que la mort avait été causée par des changements brutaux de pression à l'intérieur de l'appareil. (En 1960, toujours en sa qualité d'anesthésiste, il participa à la capture d'Eichmann en Argentine.)

Les hommes d'Isser épluchèrent les documents d'Avner Israel et découvrirent des déclarations sous serment et des lettres de recommandation de l'Église catholique de Jérusalem. Après avoir vendu ses secrets à l'Égypte, il avait prévu de s'enfuir en Amérique du Sud. Dans ses bagages, les agents retrouvèrent un billet de paquebot pour le Brésil.

Isser dut ensuite régler la question de la famille du défunt. Il aurait dû contacter Matilda pour lui dire toute la vérité. Mais les chefs du Mossad, que la triste fin de l'affaire embarrassait, préférèrent enterrer toute l'histoire, avec l'appui du Premier ministre. Le Mossad laissa filtrer des récits inventés de toutes pièces dans les journaux à propos du capitaine Avner Israel. On raconta qu'il avait fui Israël, criblé de dettes et hanté par ses relations amoureuses. Les quotidiens en firent leurs choux gras.

Longtemps, Matilda, les frères de son mari et son fils, Moshé Israel-Ivor, ne surent pas ce qui s'était passé. Ils croyaient qu'il vivait encore quelque part, peut-être en Amérique du Sud. Un mensonge impardonnable. La première erreur du Mossad avait été le traitement infligé à Israel, même si c'était un traître. Cette conjuration du silence avait été la seconde, la suppression de toute référence à l'homme dans les archives militaires, et les mensonges à son épouse et à ses frères. Rafi Eitan et plusieurs officiers du Mossad s'opposèrent ouvertement à la décision du Ramsad de jeter le corps à la mer et de ne pas dire la vérité à la famille, mais ils étaient pieds et poings liés. « En ce temps-là, nous a déclaré Eitan, Isser le Petit était le M. Sécurité. Il était le maître absolu des services secrets, et jamais la communauté du renseignement ne remettait ses décisions en cause. » Le fait que cette affaire ait été malgré tout rendue publique des années plus tard prouve à quel point il est difficile d'effacer l'existence d'une personne. Même par-delà la mort, on peut encore entendre sa voix.

5

« Oh, ça ? C'est le discours de Khrouchtchev… »

Tout commença par une histoire d'amour.

Au printemps 1956, Lucia Baranovski était folle amoureuse d'un beau journaliste, Victor Grayevski. Son mariage avec le vice-Premier ministre de la Pologne communiste partait à vau-l'eau, c'était tout juste s'ils vivaient encore ensemble. Lucia travaillait comme assistante d'Edward Ochab, secrétaire général du parti communiste polonais. Les membres de son personnel avaient pris l'habitude de voir le séduisant Victor rendre souvent visite à sa jolie petite amie, laquelle ne faisait pas mystère de ce que lui inspirait ce fringant jeune homme.

Victor était rédacteur en chef de la PAP, l'agence de presse polonaise, pour les affaires soviétiques et d'Europe de l'Est. En réalité, il était juif, et s'appelait Victor Shpilman. Mais des années plus tôt, quand il avait rejoint les rangs du parti communiste, ses amis lui avaient fait savoir qu'avec un nom comme Shpilman il n'irait pas bien loin. Il avait donc pris celui de Grayevski, qui faisait polonais.

Il était enfant quand l'armée allemande avait envahi la Pologne en 1939. Sa famille avait réussi à passer en Russie et échappé de peu à l'Holocauste. Après la guerre, ils étaient rentrés en Pologne. En 1949, les parents et la jeune sœur de Victor avaient émigré en Israël. Mais lui, communiste fervent, était resté. Admirateur de Staline, il brûlait de participer à l'avènement du paradis des travailleurs.

Or, ni ses amis et collègues, ni même la femme qu'il aimait ne savaient que le désenchantement avait commencé à se frayer un chemin dans le cœur du jeune communiste. En 1955, il était parti voir sa famille en Israël et avait découvert un autre monde, libre, progressiste, une nation juive démocratique,

un rêve, en quelque sorte, totalement différent de la propagande communiste à laquelle il avait été exposé. De retour en Pologne, Victor, âgé de trente ans, avait commencé à caresser l'idée d'émigrer à son tour.

Ce matin-là, au début du mois d'avril 1956, Victor vint rendre sa visite habituelle à Lucia, dans les locaux du secrétariat du parti. Sur un coin de son bureau, il vit une brochure à la couverture rouge, numérotée et portant la mention « top secret ».

« C'est quoi ? lui demanda-t-il.

— Oh ça, c'est le discours de Khrouchtchev », lui répondit-elle d'un air détaché.

Victor se tendit. Il avait entendu parler de ce fameux discours, mais n'avait jamais rencontré personne qui en eût connaissance, même d'une seule phrase. C'était l'un des secrets les mieux gardés du bloc communiste.

Victor savait que Nikita Khrouchtchev, le tout-puissant premier secrétaire du parti communiste soviétique, avait tenu ce discours à l'occasion du XXe congrès du parti, en février dernier au Kremlin. Le 25 février, peu avant minuit, il avait été demandé à tous les invités étrangers et les chefs des partis communistes étrangers de quitter la salle. À minuit, Khrouchtchev était monté sur l'estrade et s'était adressé aux 1 400 délégués soviétiques. Son discours, disait-on, avait causé la stupeur dans l'assemblée.

Mais qu'avait-il dit ? Selon un journaliste américain qui avait été le premier à envoyer une dépêche à ce sujet à l'Ouest, le discours avait duré quatre heures. Et Khrouchtchev y avait décrit en détail les crimes terribles de l'homme que des millions de communistes vénéraient dans le monde entier : Staline. Khrouchtchev, disait la rumeur, avait accusé Staline d'avoir fait massacrer des millions de gens. Il se murmurait que, pendant le discours, de nombreux délégués avaient pleuré ou s'étaient arraché les cheveux de désespoir ; quelques-uns s'étaient évanouis ou avaient succombé à un infarctus ; deux au moins s'étaient suicidés depuis. Or pas un mot des révélations de Khrouchtchev n'avait été publié dans les médias soviétiques. Moscou bruissait de rumeurs, et certains passages du discours étaient lus à huis clos dans les principales institutions du parti. Mais le texte intégral, lui, était inaccessible, au même titre qu'un secret d'État.

Des journalistes étrangers avaient raconté à Victor que les services secrets occidentaux faisaient tout leur possible pour mettre la main dessus. La CIA avait même offert une récompense d'un million de dollars. On calculait que la publication du texte, au plus fort de la guerre froide entre l'Ouest et le bloc

soviétique, risquait de provoquer un séisme politique dans les pays communistes et de déclencher une crise sans précédent. Des centaines de millions de communistes, en Russie et ailleurs, vouaient un culte aveugle à Staline. La révélation de ses crimes pourrait détruire leur foi, et même entraîner la chute de l'Union soviétique.

Mais tous les efforts pour se procurer le discours avaient échoué. Il restait une énigme. Sauf que, peu de temps auparavant, Victor avait appris que Khrouchtchev avait décidé d'en envoyer quelques exemplaires numérotés aux dirigeants des partis communistes d'Europe de l'Est. Et c'est ainsi que la brochure reliée de rouge s'était retrouvée sur le bureau de l'amoureuse Lucia.

*

Quand Victor Grayevski la vit, il fut pris d'une idée folle. Il demanda à Lucia de la lui prêter pendant quelques heures, le temps de la lire chez lui, loin du tohu-bohu des lieux. À sa grande surprise, elle accepta. Elle était ravie de lui faire plaisir… « Tu peux la prendre, dit-elle, mais il faut que tu la rapportes avant 16 heures, il faut que je l'enferme dans le coffre-fort. »

Chez lui, Victor lut le discours. Il était effectivement stupéfiant. Courageusement, impitoyablement, Khrouchtchev avait détruit le mythe de Joseph Vissarionovitch Staline. Il avait révélé que Staline, durant les années qu'il avait passées au pouvoir, avait commis des crimes abominables et ordonné l'assassinat de millions de personnes. Il avait rappelé à son auditoire que Lénine, le père de la Révolution bolchevique, avait mis le parti en garde contre Staline. Khrouchtchev dénonçait le culte de la personnalité de l'homme qui avait été glorifié comme « le Soleil des Nations ». Il parlait de l'exil contraint de peuples entiers en Union soviétique, ce qui avait causé des morts innombrables ; des « grandes purges » (1936-1937), quand un million et demi de communistes avaient été arrêtés et 680 000 d'entre eux exécutés. Sur les 1 966 délégués du XVIIe congrès du parti, 848 avaient été fusillés sur ordre de Staline, ainsi que 98 des 138 candidats au Comité central. Khrouchtchev évoquait également le « Complot des blouses blanches », accusations mensongères contre quelques médecins juifs qui auraient prétendument conspiré pour assassiner Staline et d'autres dirigeants soviétiques. Les mots de Khrouchtchev révélaient que Staline avait été un meurtrier de masse, qui avait fait massacrer des millions de Russes et de membres d'autres nationalités,

dont beaucoup de fidèles communistes. En quatre heures, le Messie s'était métamorphosé en monstre.

Le discours de Khrouchtchev acheva de dissiper les dernières illusions de Victor quant au communisme. Et il comprit qu'il tenait entre les mains une bombe susceptible d'ébranler le camp soviétique jusque dans ses fondations. Il décida de rendre la brochure rouge à Lucia. Mais sur le trajet de retour, il y réfléchit, et ses pas le menèrent dans une autre direction, vers l'ambassade d'Israël. Il s'y présenta avec assurance, et le cordon de policiers et membres des services spéciaux polonais lui cédèrent le passage. Quelques minutes plus tard, il se trouvait dans le bureau de Yaakov Barmor, officiellement premier secrétaire de l'ambassade, mais en réalité le représentant du Shabak en Pologne.

Grayevski lui tendit la brochure rouge. L'Israélien la parcourut du regard, bouche bée. Pouvez-vous patienter quelques instants ? demanda-t-il en quittant la pièce, la brochure en main ; Il revint au bout d'une heure. Grayevski se douta que Barmor l'avait photocopiée, mais ne posa pas de question. Il la récupéra, la dissimula sous son manteau et sortit. Il arriva à temps au bureau de Lucia, qui rangea la brochure dans le coffre. Personne ne vint importuner Grayevski au sujet de sa visite impromptue à l'ambassade d'Israël.

*

Le vendredi 13 avril 1956, en début d'après-midi, Zelig Katz entra dans le bureau d'Amos Manor, le directeur du Shabak. Katz était l'assistant personnel de Manor. Le quartier général du Shabak était situé dans un vieil édifice arabe à Jaffa, à peu de distance du pittoresque marché aux puces. Comme tous les vendredis, Manor posa à Katz la sempiternelle question : « Des documents en provenance d'Europe de l'Est ? » C'était le vendredi que leur parvenaient les rapports des agents du Shabak derrière le Rideau de Fer, par la valise diplomatique.

Zelig mentionna en passant que, quelques minutes plus tôt, il avait reçu de Varsovie « un discours de Khrouchtchev au Congrès… ». Manor bondit de son fauteuil. « Quoi ? rugit-il. Apporte-le-moi tout de suite ! »

Manor, grand et beau jeune homme, n'était arrivé en Israël que depuis quelques années. Né Arthur Mendelovitch en Roumanie dans une famille

aisée, il avait été envoyé à Auschwitz, où tous les siens avaient péri, ses parents, sa sœur et ses deux frères. Il avait survécu, pesant moins de quarante kilos à la libération du camp. De retour à Bucarest, il avait travaillé pour l'Aliya Beth et aidé à faire passer des réfugiés en Palestine sous contrôle britannique. Il avait pris pour nom de guerre Amos, ainsi que d'autres, afin de brouiller les pistes. En 1949, quand vint son tour de venir en Israël, les autorités roumaines l'empêchèrent de partir. Il réussit à s'échapper avec un faux passeport tchécoslovaque au nom d'Otto Stanek. D'où le surnom que lui donnaient ses amis, « homme aux mille noms ». En Israël, il devint Amos Manor.

Il connut une ascension fulgurante au sein des services secrets. Il fascinait Isser. Manor était son contraire, grand alors qu'il était petit, aimable et poli là où il était rude et brusque. Isser ne pratiquait aucun sport, Manor était nageur, jouait au football, au tennis, au volley. Isser parlait russe et yiddish, Manor maîtrisait sept langues. Isser était un membre convaincu du parti travailliste, Amos se moquait de la politique. Isser s'habillait modestement, Amos se vêtait à la dernière mode européenne. Mais il était aussi intelligent et plein de ressources. Isser l'engagea dans le Shabak en 1949. Moins de quatre ans plus tard, il en était nommé directeur par Ben Gourion, sur recommandation d'Isser. On lui confia en outre les relations secrètes entre le renseignement israélien et la CIA.

*

En ce vendredi pluvieux, Manor se plongea dans la liasse de photocopies, qu'il pouvait lire sans difficulté, le russe faisant partie des sept langues qu'il parlait. Au fil de sa lecture, il prit conscience de l'incroyable importance du discours de Khrouchtchev. Il se rua dans sa voiture et fonça chez Ben Gourion.

« Il faut que vous lisiez ça », déclara-t-il au Premier ministre, qui parlait aussi le russe. Le lendemain matin, jour du Shabbat, Ben Gourion convoqua instamment Manor. « C'est un document historique, fit-il, qui prouve pratiquement qu'à l'avenir la Russie va devenir une nation démocratique. »

Isser, le Ramsad, récupéra le discours le 15 avril et comprit aussitôt le parti qu'Israël pouvait en tirer. Il permettrait de renforcer les liens fragiles entre le Mossad et la CIA. En 1951, en visite aux États-Unis, Ben Gourion était passé

voir le général Walter Bedell Smith, qu'il avait rencontré en Europe à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Bedell Smith était le directeur de la CIA (sur le point d'être remplacé par Allen Dulles, vétéran de l'OSS et frère du futur secrétaire d'État). Bedell Smith avait accepté, non sans hésitation, d'établir des liens de coopération limités entre l'Agence et le Mossad, qui avait principalement pour objet le débriefing, par les Israéliens, des émigrés en provenance d'Union soviétique et d'Europe de l'Est. Beaucoup étaient des ingénieurs, des techniciens, voire des officiers de l'armée, qui avaient travaillé sur les sites des Soviétiques et de leurs alliés, et étaient à même de fournir des informations détaillées sur les capacités des armées du bloc communiste. Régulièrement transférées, ces informations impressionnaient les Américains. La CIA avait nommé un personnage de légende au poste d'agent de liaison avec Israël : James Jesus Angleton, patron du contre-espionnage à la CIA. Angleton se rendit en Israël et rencontra les responsables des services locaux. Il se lia d'amitié avec Amos Manor, et passa même quelques nuits à partager des bouteilles de whisky avec lui dans son minuscule deux pièces.

Mais cette fois, Isser et Amos avaient bien plus à offrir que des rapports d'émigrés. Ils décidèrent de transmettre le discours de Khrouchtchev aux Américains, non par le biais de l'homme de la CIA à Tel-Aviv, mais directement à Washington. Dans un courrier spécial, Manor envoya une copie du discours à Izzi Dorot, représentant du Mossad aux États-Unis, qui se précipita à Langley[1] pour le donner à Angleton. Le 17 avril, celui-ci apporta le discours à Allen Dulles. Plus tard dans la journée, le texte atterrissait sur le bureau du président Eisenhower.

Les analystes du renseignement américain étaient éberlués. Les minuscules services israéliens avaient mis la main sur ce que les gigantesques services ultramodernes des États-Unis, de Grande-Bretagne et de France n'avaient pu trouver. Sceptiques, les responsables de la CIA soumirent le document à l'examen de spécialistes, qui conclurent à l'unanimité qu'il était authentique. La CIA en organisa la fuite au *New York Times,* qui le publia en première page le 5 juin 1956. Cela déclencha effectivement un séisme relatif dans le monde communiste et poussa des millions de gens à se détourner de l'Union soviétique. Divers commentateurs vont jusqu'à affirmer que les soulèvements spontanés qui eurent lieu contre les Soviétiques en Pologne et en Hongrie durant l'automne 1956 avaient été provoqués par les révélations de Khrouchtchev.

L'événement, en tout cas, représenta une formidable percée dans les

relations du Mossad avec son homologue d'outre-Atlantique.

Grâce à l'humble brochure que la gentille Lucia avait montrée à son beau Victor, le Mossad était désormais paré d'une aura mythique.

*

À Varsovie, personne ne soupçonnait Victor Grayevski d'avoir fait passer le discours de Khrouchtchev aux États-Unis. En janvier 1957, il émigra en Israël. Reconnaissant, Amos Manor l'aida à trouver du travail au département d'Europe de l'Est du ministère des Affaires étrangères. Peu après, il était également engagé comme rédacteur et correspondant en polonais pour Kol Israel, la radio nationale.

Mais il se trouva très vite un troisième emploi. À peine arrivé en Israël, il avait rencontré quelques diplomates soviétiques à « l'Ulpan », école spécialisée où les émigrés et les étrangers apprenaient l'hébreu. Un des diplomates russes le croisa ensuite dans les salons du ministère des Affaires étrangères et fut impressionné par le poste important qu'occupait cet émigré de fraîche date. Bientôt, un agent du KGB surgit « par hasard » à côté de Grayevski dans une rue de Tel-Aviv. Il discuta avec lui et lui rappela son passé d'antinazi et de communiste en Pologne. Puis il lui fit une offre : il lui proposa de devenir un agent du KGB en Israël. Grayevski promit d'y penser, et se rendit directement au quartier général du Mossad. « Que devrais-je faire ? » demanda-t-il.

Les gens du Mossad étaient aux anges. « Merveilleux, firent-ils, allez-y, acceptez ! » Ils comptaient faire de Grayevski un agent double qui alimenterait les Russes en fausses informations.

Ainsi Victor démarra une nouvelle et longue carrière. Pendant des années, il donna aux Russes des informations préparées et encadrées par le Mossad. Ses agents traitants du KGB le rencontraient dans les bois autour de Jérusalem et Ramla, dans les églises et monastères russes de Jaffa, Jérusalem et Tibériade, « par hasard » dans des restaurants bondés et lors de réceptions diplomatiques. Pas une seule fois, durant les quatorze ans où il exerça en tant qu'agent double, les Soviétiques ne soupçonnèrent que c'était lui qui se servait d'eux. Ils ne cessaient de le complimenter pour la qualité des informations qu'il leur transmettait. Au quartier général du KGB à Moscou, la rumeur disait que l'Union soviétique disposait d'un agent très haut placé dans les cercles

dirigeants israéliens.

Pendant tout ce temps, les Soviétiques eurent confiance en lui et ne remirent jamais sa crédibilité en doute. Il n'y eut qu'une exception, en 1967. Ironie du sort, ce fut la seule fois où il leur fournit des informations exactes. C'était dans la « période d'attente », avant la guerre des Six Jours. Le président égyptien Gamal Abdel Nasser croyait à tort qu'Israël allait attaquer la Syrie en mai. Il massa donc ses troupes dans le Sinaï, expulsa les forces de maintien de la paix des Nations unies, ferma les détroits de la mer Rouge aux navires israéliens et menaça l'État hébreu d'annihilation. Le Premier ministre Eshkol demanda alors au Mossad d'informer les Soviétiques que, si l'Égypte continuait d'adopter cette attitude agressive, Israël n'aurait d'autre solution que d'entrer en guerre. Il espérait que Moscou, qui exerçait une énorme influence sur Le Caire, arrêterait Nasser. Grayevski transmit au KGB un document détaillant les véritables intentions d'Israël. Mais l'URSS ne prit pas la mesure de la situation, ignora le rapport de Grayevski et encouragea Nasser dans son désir de guerre.

Par conséquent, Israël procéda à une attaque préventive, détruisit les armées égyptienne, syrienne et jordanienne et conquit une grande partie de leur territoire. L'Union soviétique aussi y perdit considérablement. Ses armements s'étaient révélés inférieurs, elle n'avait pas tenu ses promesses et n'avait pas soutenu ses alliés, sévèrement battus.

Quoi qu'il en soit, ce fut aussi en 1967 que la longue histoire d'amour entre Grayevski et le KGB atteignit son apogée. Il fut convié à une rencontre avec son officier traitant soviétique dans une forêt au centre d'Israël. Là, l'agent du KGB lui annonça solennellement que le gouvernement soviétique tenait à le remercier pour ses services dévoués et avait décidé de lui décerner sa plus haute distinction, l'ordre de Lénine !

Le Russe s'excusa de ne pouvoir lui épingler la décoration au revers de sa veste en Israël, mais l'assura que la médaille l'attendait à Moscou et qu'il la recevrait dès qu'il s'y rendrait. Grayevski préféra rester dans son pays.

Et, en 1971, il se retira du jeu.

Mais il ne fut pas oublié. En 2007, il fut invité au quartier général du Shabak, où il fut reçu par un groupe trié sur le volet, composé d'anciens directeurs du Shabak et du Mossad, de leurs successeurs encore en exercice, et de nombre de ses amis, collègues et parents. Yuval Diskin, directeur du Shabak de l'époque, lui décerna une récompense prestigieuse pour les services accomplis. Ainsi Grayevski devint-il le seul agent secret à être décoré deux

fois : par son propre pays, qu'il avait servi avec dévouement toute sa vie, et par l'ennemi de son pays, qu'il avait trompé et floué sans tenir compte des risques.

Un journaliste a dit de lui qu'il était « l'homme qui a entamé le déclin de l'Empire soviétique ». Mais Grayevski n'était pas de cet avis. « Je ne suis pas un héros, et je n'ai pas fait l'histoire, disait-il. Celui qui a fait l'histoire, c'est Khrouchtchev. Moi, je n'ai croisé l'histoire que pendant quelques heures, puis nos chemins se sont séparés. »

Il est mort à quatre-vingt-un ans. Et quelque part au Kremlin, dans une petite boîte capitonnée de velours rouge, sa médaille ornée du profil de Vladimir Ilitch Lénine l'attend peut-être encore.

1 Commune de Virginie où se trouve le siège de la CIA *(NdT)*.

6

« Ramenez Eichmann mort ou vif ! »

« Et quel est votre nom ? demanda la jeune fille.

— Nicolas, répondit son prétendant en souriant. Mais tous mes amis m'appellent Nick. Nick Eichmann. »

Et c'est ainsi que tout commença.

La fille du Juif aveugle

À la fin de l'automne 1957, Isser Harel reçut de Francfort un curieux message. Il disait que Fritz Bauer, procureur général de Hesse, souhaitait transmettre des informations secrètes au Mossad. Isser avait entendu parler de Bauer, une personnalité très respectée en Allemagne. Grand, charismatique, cet homme au visage léonin et à la mâchoire volontaire était célèbre pour poursuivre sans relâche les criminels nazis. Avec sa crinière de cheveux blancs, il ressemblait un peu à David Ben Gourion. Lui aussi était juif, et un combattant-né. En 1933, à l'arrivée de Hitler au pouvoir, il avait été interné dans un camp de concentration. Mais cette horrible expérience ne l'avait pas brisé. Plus tard, il s'était évadé, d'abord au Danemark, puis en Suède. À la fin de la guerre, il avait décidé de consacrer sa vie à la traque et au châtiment des criminels nazis. Et il ne cachait pas sa déception face au peu d'empressement des autorités ouest-allemandes quand il s'agissait d'éradiquer le nazisme.

En novembre 1957, Isser envoya Shal Darom, un officier de la sécurité israélienne, rencontrer Bauer. Il arriva à Francfort et eut une longue conversation avec Bauer. Quelques jours plus tard, Darom entrait dans le bureau d'Isser à Tel-Aviv. « Le docteur Bauer m'a dit, expliqua Daron,

qu'Eichmann était en vie, et qu'il se cachait en Argentine. »

Isser cilla. Comme des millions de Juifs, il voyait dans le colonel SS Adolf Eichmann l'incarnation même de l'horreur nazie. L'Obersturmbannführer Eichmann avait personnellement dirigé la « solution finale », l'annihilation systématique des Juifs d'Europe. Monstre humain, technocrate servile, il avait planifié méticuleusement le massacre de six millions de Juifs. Il avait disparu après la guerre, et personne ne savait où il était. On disait qu'il vivait en Syrie, en Égypte, au Koweït, en Amérique du Sud…

Darom décrivit en détail sa conversation avec Bauer. Quelques mois plus tôt, Bauer avait reçu une lettre d'Argentine, envoyée par un émigré allemand à moitié juif qui avait été victime des nazis pendant la guerre. Il avait eu vent, par les journaux, des efforts incessants de Bauer pour capturer les criminels nazis, et savait qu'en tête de sa liste se trouvait Adolf Eichmann. Quand sa jolie fille, Sylvia, lui avait annoncé qu'elle sortait avec un jeune homme du nom de Nick Eichmann, il était resté sous le choc. Il s'était dit que le jeune Nick devait être lié à l'assassin disparu. Il avait écrit à Bauer qu'il pourrait guider ses agents jusqu'à la planque d'Eichmann, censé vivre à Buenos Aires sous une fausse identité.

Bauer savait déjà qu'Eichmann avait fui l'Allemagne après la guerre. Son épouse Vera et ses trois fils étaient restés en Autriche, mais quelques années plus tard, ils avaient disparu à leur tour. Par la suite, Bauer avait découvert qu'ils avaient émigré en Argentine, où Vera s'était remariée. Bauer était convaincu qu'elle avait rejoint Eichmann et que son second mariage était une mascarade. Son « nouveau mari » ne pouvait être qu'Eichmann en personne, qui l'avait attendue.

Bauer craignait d'échouer s'il se tournait vers le gouvernement allemand pour obtenir une demande d'extradition à l'Argentine. Il n'avait pas confiance dans le pouvoir judiciaire allemand, où de nombreux anciens nazis étaient encore actifs. Il se méfiait également de certains des employés de l'ambassade allemande à Buenos Aires. Il redoutait que, avant même qu'une demande d'extradition officielle ait été présentée aux Argentins, quelqu'un, en Allemagne ou à l'ambassade, ne prévienne Eichmann, qui risquait de disparaître à nouveau.

Avec Shaul Darom, Bauer ne mâcha pas ses mots. Il voulait que le Mossad découvre si cet homme à Buenos Aires était effectivement Eichmann. Et si c'était le cas, Israël devrait réclamer son extradition, ou lancer une opération clandestine pour enlever Eichmann.

« J'ai réfléchi nuit et jour avant de vous parler, reconnut Bauer. Un seul homme en Allemagne est au courant de ma décision de vous donner ces informations, Georg August Zinn, le ministre-président de Hesse (social-démocrate, par deux fois président du Bundesrat, la chambre haute allemande). »

De retour en Israël, Shaul Darom posa sur le bureau d'Isser une feuille de papier qui révélait l'adresse de la planque d'Eichmann. Le Ramsad se concentra sur une ligne : « 4261 Calle Chacabuco, Olivos, Buenos Aires. »

Début janvier 1958, un jeune homme entra d'un pas nonchalant dans la rue Chacabuco. C'était Emmanuel (« Emma ») Talmor, membre des opérations spéciales du Mossad. Isser l'avait envoyé vérifier l'exactitude du message de Bauer. Ce qu'il vit lui déplut. Olivos était un quartier vétuste, habité principalement par des ouvriers. Des deux côtés, la rue Chacabuco, en terre battue, était flanquée de masures décrépites. Dans la cour minuscule du numéro 4261, Emma remarqua une grosse femme mal fagotée.

« Je ne pense pas que ça puisse être le domicile d'Eichmann, déclara Talmor à Isser dans son bureau de Tel-Aviv quelques jours plus tard. Je suis certain qu'Eichmann a dû transférer des tonnes d'argent en Argentine, comme toutes les grosses pointures nazies qui avaient préparé leur fuite longtemps avant la chute du Reich. Je ne peux pas croire qu'il vive dans une telle masure, dans un bidonville pareil. Pas plus que cette grosse femme dans la cour ne peut être Vera Eichmann. »

Les objections de Talmor ne suffirent pas à convaincre le Ramsad. Isser souhaitait continuer l'enquête, mais il savait qu'il ne pourrait parvenir à une conclusion irréfutable sans avoir accès à la source de l'information. Il entra en contact avec Bauer, qui lui donna immédiatement le nom et l'adresse de son informateur : Lothar Hermann. Ce dernier avait entre-temps déménagé à Coronel Suarez, à environ 450 kilomètres de Buenos Aires. Bauer envoya à Isser une lettre de recommandation, où il invitait Hermann à tout faire pour aider le porteur de la missive.

En février 1958, un visiteur venu de l'étranger arriva à Coronel Suarez : Efraim Hofstetter, directeur du département des investigations de la police de Tel-Aviv. Il se trouvait alors en Argentine pour une conférence d'Interpol et avait accepté de coopérer avec Isser. Toutefois, de nature prudente, quand il frappa à la porte de l'avenue Libertad, il se présenta comme un citoyen allemand, Karl Huppert. Dans le salon, il vit un aveugle vêtu simplement, les mains posées sur une lourde table de bois. Quand Hofstetter entra, l'aveugle

entendit ses pas et se tourna vers lui, lui tendant la main. C'était Lothar Hermann.

« Je suis un ami de Fritz Bauer », dit Hofstetter. Il laissa entendre qu'il avait des liens avec les services secrets allemands. Hermann lui expliqua qu'il était juif, et qu'il était policier quand les nazis avaient pris le pouvoir. Ses parents avaient été assassinés et il avait été envoyé à Dachau, où il avait perdu la vue. Plus tard, il avait émigré en Argentine avec son épouse allemande. Il n'avait d'autre motivation, assura-t-il, que de contribuer à punir les criminels nazis qui avaient exterminé sa famille.

« Vous voyez, fit-il en effleurant le bras de sa jolie fille, Sylvia, qui venait d'entrer. C'est elle qui a trouvé Eichmann. »

La jeune fille rougit et, d'une voix hésitante, raconta son histoire.

Un an et demi plus tôt, sa famille vivait dans le quartier d'Olivos, à Buenos Aires. C'était là qu'elle avait rencontré Nick Eichmann, un gentil garçon avec qui elle était sortie quelque temps. Elle ne lui avait pas fait part de ses origines juives, les Hermann étant connus comme une famille aryenne. Mais Nick n'était pas homme à dissimuler ses opinions. Un jour, il lui asséna que les Allemands auraient dû terminer leur travail et anéantir tous les Juifs. Une autre fois, il affirma que son père avait été officier de la Wehrmacht pendant la guerre et qu'il avait accompli son service pour la patrie.

S'il ne lui cachait pas ses idées, jamais il ne l'invita chez lui. Même quand elle eut quitté la capitale, il ne lui donna pas son adresse et lui demanda de lui écrire à l'adresse d'un ami.

La bizarrerie de ce comportement mit la puce à l'oreille de Lothar Hermann, qui se mit à soupçonner Nick d'être le fils d'Eichmann. Avec sa fille, il se rendit à Buenos Aires, où ils prirent un bus pour Olivos. Sylvia, aidée de quelques amis, découvrit l'adresse de Nick, et réussit même à entrer dans la maison de la rue Chacabuco. Mais Nick n'était pas là. Elle tomba sur un homme au crâne dégarni, qui portait des lunettes et une fine moustache. Il se présenta comme le père de Nick.

Hermann dit à Hofstetter qu'il était prêt à revenir à Buenos Aires avec Sylvia, pour l'aider dans son enquête. Sylvia était indispensable, elle devait accompagner son père partout, écrivait et lisait sa correspondance. Hofstetter leur donna une liste d'éléments qu'il lui fallait pour procéder à l'identification définitive d'Eichmann : sa photographie, son nom actuel, son lieu de travail, des documents officiels à son sujet, et ses empreintes digitales. Puis Hofstetter et Hermann devisèrent d'un système protégé pour pouvoir correspondre, et

Hofstetter laissa à l'aveugle un peu d'argent pour couvrir ses frais. Enfin, il sortit une carte postale de sa poche et la déchira en deux. Il en donna une moitié à Hermann. « Si quelqu'un vous apporte l'autre moitié, dit-il, vous pourrez tout lui dire, il sera des nôtres. »

Hofstetter rentra en Israël où il fit son rapport à Isser.

Quelques mois plus tard, le quartier général du Mossad reçut des nouvelles de Hermann. Enthousiaste, il annonça avoir trouvé tout ce qu'il fallait sur Eichmann. La maison de la rue Chacabuco avait été construite dix ans plus tôt par un Autrichien du nom de Francisco Schmidt, qui avait l'avait louée à deux familles, les Daguto et les Klement. Hermann affirma avec emphase que Schmidt ne pouvait qu'être Eichmann. Il pensait que les Daguto et les Klement servaient simplement de couverture à l'ancien nazi.

Isser demanda à son agent en Argentine de vérifier les dires de Hermann. L'homme répondit dans un câble : « Il n'y a aucun doute que Francisco Schmidt n'est pas Eichmann. Il ne vit pas et n'a jamais vécu dans la maison de la rue Chacabuco. » Isser en conclut que Hermann n'était pas fiable, et décida de mettre un terme à l'enquête.

Contretemps

C'était une erreur grossière, qui aurait pu réduire à néant les efforts pour capturer Eichmann. On ne peut que s'étonner du niveau d'incompétence manifesté lors des premières étapes de l'opération. Comment une enquête clandestine et aussi complexe avait-elle pu être confiée à un vieil homme aveugle et sans expérience ? Comment le Mossad avait-il pu prendre au sérieux son identification erronée d'Eichmann ? Comment Isser avait-il pu ignorer que Sylvia s'était rendue rue Chacabuco et qu'elle y avait rencontré le père de Nick Eichmann ? Au lieu d'envoyer un enquêteur professionnel sur place, qui aurait pu vérifier les identités des deux locataires et du propriétaire, Isser préféra tirer un trait dessus. Une erreur terrible, indigne de lui, et qui manqua compromettre l'ensemble de la traque.

Un an et demi plus tard, Fritz Bauer vint en Israël. Il ne tenait pas à rencontrer Isser Harel, qu'il rendait responsable de l'échec de la capture d'Eichmann. Il alla directement voir le procureur général Haim Cohen, à Jérusalem. Là, il laissa libre cours à sa colère en décrivant comment le Mossad s'était fort mal tiré de l'affaire.

Haim Cohen convoqua Isser et Zvi Aharoni, principal enquêteur du Shabak. Bauer attendait dans son bureau et accusa Harel d'avoir saboté l'opération. Il prévint en outre que, si le Mossad se révélait incapable de mener cette mission à bien, il n'aurait d'autre choix que de demander aux autorités allemandes de s'en charger. Ce n'est pourtant pas cette menace qui persuada Harel de rouvrir le dossier, mais une nouvelle information que Bauer avait apportée avec lui : deux mots qui, apparemment, permettaient de résoudre l'énigme. La fausse identité d'Eichmann en Argentine, leur révéla Bauer, était Ricardo Klement.

Immédiatement, Isser sut où il s'était trompé, et où ses hommes avaient été induits en erreur. En réalité, Eichmann était un des locataires de la rue Chacabuco, pas Schmidt, mais Klement.

La fille de Hermann était bel et bien sortie avec le fils d'Eichmann, et que la famille Eichmann vivait effectivement rue Chacabuco. Hermann ne savait pas qu'Eichmann se faisait appeler Klement, et l'avait au contraire pris pour Francisco Schmidt. Si Isser avait fait son travail et dépêché des agents expérimentés pour enquêter sur le récit de Hermann, il aurait découvert bien plus tôt la véritable identité d'Eichmann.

Isser suggéra alors à Cohen et Bauer de confier la suite de l'enquête à Zvi Aharoni. Aharoni était grand, efflanqué, le front dégagé, avec une moustache en brosse et un esprit incisif. Juif allemand lui-même, il était proche de Cohen, et beaucoup moins d'Isser. Aharoni reprochait encore à ce dernier de ne pas lui avoir confié la vérification du témoignage de Hermann quand il était venu à Buenos Aires en 1958 pour une autre affaire. Pourtant, il fallait tourner la page. Maintenant, Isser avait désespérément besoin de l'expertise d'Aharoni.

Ainsi, en février 1960, Aharoni atterrit à Buenos Aires. Il demanda à un ami, un Juif local, de garder un œil sur la maison de la rue Chacabuco. L'homme en revint désolé. Les lieux, annonça-t-il, étaient vides. Des peintres et des maçons étaient occupés à refaire un des deux appartements, celui des Klement. Lesquels étaient partis pour une destination inconnue. Il fallait maintenant qu'Aharoni trouve un moyen de remonter la piste de Klement sans éveiller les soupçons.

Début mars, un jeune Argentin en uniforme de chasseur se présenta au 4261, rue Chacabuco. Il était porteur d'un petit paquet cadeau adressé à Nicolas Klement, qui contenait un luxueux briquet et une carte parfumée sur laquelle était écrit : « Cher Nick, tous mes vœux pour ton anniversaire. » On aurait dit un cadeau d'anniversaire envoyé par une femme préférant garder l'anonymat.

Le messager entra dans l'appartement où quelques peintres étaient à l'œuvre et demanda la famille Klement, mais la plupart des ouvriers n'avaient aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient. Toutefois, un des peintres dit au chasseur que, d'après lui, ils avaient déménagé dans le quartier San Fernando, à l'autre bout de la ville. Puis il emmena le jeune homme dans un atelier voisin, où travaillait le frère de Nick Eichmann, un blond du nom de Dieter. Dieter se montra aimable, mais refusa de révéler la nouvelle adresse des Klement. Bavard, il expliqua quand même au chasseur que son père travaillait momentanément dans la ville très éloignée de Tucuman.

Le chasseur revint dans l'appartement où il continua à harceler les peintres de ses questions. Pour finir, l'un d'eux dit vaguement se souvenir de la nouvelle adresse des Klement. « Il faut prendre le train jusqu'à la gare de San Fernando, expliqua-t-il. Là, il faut prendre le bus 203 et descendre à Avijenda. De l'autre côté de la rue, il y a un kiosque. À droite, un peu à part des autres maisons, il y en a une petite, en briques. C'est celle des Klement. »

Ravi, le messager revint en hâte faire son rapport à Aharoni. Le lendemain, Aharoni prit le train pour San Fernando, suivit les instructions du peintre et trouva immédiatement la maison. Il s'arrêta au kiosque et s'enquit du nom de la rue.

« C'est la rue Garibaldi », lui dit le vieux vendeur. L'enquête était de nouveau sur les rails.

Rue Garibaldi

À la mi-mars, Aharoni, en costume, se présenta à la porte d'une maison de la rue Garibaldi, en face de celle des Klement. « Je suis mandaté par une société américaine, déclara-t-il à la femme qui lui ouvrit. Nous fabriquons des machines à coudre et nous voudrions construire une usine dans ce quartier. Nous souhaiterions vous acheter votre maison. » Puis il ajouta, montrant du doigt le domicile des Klement : « Et celle-là aussi. Seriez-vous intéressée ? »

Tout en bavardant avec la femme, Aharoni appuyait régulièrement sur un bouton dissimulé dans la moitié de la petite mallette qu'il portait. Il contrôlait un appareil photo caché, qui prit des clichés de la maison des Klement sous divers angles. Le lendemain, il se rendit au cadastre et découvrit que la parcelle où se dressait la maison des Klement était au nom de Mme Vera Liebl Eichmann, preuve que Vera ne s'était pas remariée, et, conformément à la

coutume argentine, l’acte de propriété avait été enregistré sous son nom de jeune fille et de femme mariée ; Ricardo Klement, semblait-il, ne tenait pas à apparaître dans les documents officiels.

Aharoni revint plusieurs fois rue Garibaldi, à pied, en voiture ou à bord d’une camionnette, et prit des photos de la maison, de Vera et de son petit garçon, qu’il vit jouer dans la cour. Il ne vit pas Klement, mais décida d’attendre une date particulière : le 21 mars. D’après les informations dont il disposait, ce serait le vingt-cinquième anniversaire de mariage d’Adolf Eichmann et Vera Liebl. Il supposait qu’Eichmann reviendrait alors de Tucuman pour célébrer l’événement en famille.

Le 21 mars, Aharoni était de retour avec son appareil photo. Dans la cour, il vit un homme mince de taille moyenne, le front dégarni, avec un grand nez et des lèvres minces surmontées d’une moustache. Il portait des lunettes. Cette description correspondait à celle du dossier du renseignement. C’était Eichmann.

En Israël, Isser se rendit chez Ben Gourion.

« Nous avons repéré Eichmann en Argentine, lui annonça-t-il. Je pense que nous pouvons le capturer et le ramener en Israël.

— Ramenez-le mort ou vif », répliqua aussitôt Ben Gourion. Il réfléchit quelques instants avant d’ajouter : « Il vaudrait mieux le ramener vivant, ce sera très important pour notre jeunesse. »

L’arrivée de la première équipe

Isser constitua alors son équipe opérationnelle. Chacun des douze membres était volontaire. Certains étaient des survivants de l’Holocauste, portant sur l’avant-bras le numéro qu’on leur avait tatoué dans les camps de concentration. Ils avaient un compte personnel à régler avec Eichmann. Le noyau de l’équipe se composait de l’unité opérationnelle des services de sécurité, dirigée par les deux meilleurs agents du Shabak. Rafi Eitan en fut nommé commandant. Il avait pour adjoint Zvi Malkin, décrit par Eitan comme « courageux, d’une grande force physique, et doué d’inventivité tactique ». Malkin, personnage à la calvitie naissante, aux sourcils broussailleux, à la mâchoire carrée et aux yeux tristes et enfoncés, était connu pour être le meilleur chasseur d’espion du Shabak. Il ne portait jamais d’arme (« pour ne pas être tenté de s’en servir »), il faisait appel « au sens commun, à

l'imagination et à l'improvisation », et avait démasqué plusieurs agents soviétiques clés. Il avait passé une partie de son enfance en Pologne et avait émigré en Israël avec sa famille après un pogrom sanglant dans le village de Granik Lubelski. Seules sa sœur Fruma et sa famille étaient restées ; tous, ainsi que d'autres proches de Zvi, périrent dans l'Holocauste. Il avait grandi en Israël et s'était battu pendant la guerre d'Indépendance. Lors d'un séjour à New York, il s'était lié avec Lee Strasberg, directeur de l'Actor's Studio, qui lui avait beaucoup appris sur le jeu d'acteur. « Dans nombre des opérations du Mossad auxquelles j'ai pris part, raconta-t-il par la suite, j'ai joué comme si j'avais été sur scène, me servant même de déguisements et de maquillage. Dans d'autres opérations, j'avais l'impression d'être le metteur en scène d'une pièce. Je rédigeais mes ordres opérationnels comme des scripts. »

Dans l'équipe se trouvait également Avraham (« Avrum ») Shalom, né à Vienne, autre adjoint d'Eitan, un homme trapu et peu disert qui deviendrait plus tard directeur du Shabak. Il y avait aussi Yaakov Gat, agent sur le terrain d'une grande discrétion, basé à Paris ; Moshé Tavor, ancien soldat dans l'armée britannique, membre du groupe secret des « Vengeurs », qui avaient traqué les criminels de guerre nazis à la fin de la guerre, en ayant personnellement tué quelques-uns ; et Shalom Danny, peintre de talent, modeste et effacé, « génie » de la fabrication de faux documents. D'aucuns rapportaient qu'il s'était évadé d'un camp de concentration en trafiquant une autorisation factice à partir de papier toilette.

La plupart étaient mariés et pères de famille.

Sur le plan professionnel, l'équipe était tout aussi redoutable. Elle pouvait compter sur Efraim Ilani, qui connaissait bien l'Argentine et les rues de Buenos Aires, sur un serrurier exceptionnel, un homme d'une grande force, et un agent au visage très « honnête ». Et une femme très pieuse, Yehudith Nissiyahu, le meilleur agent féminin du Mossad. Yehudith était discrète, timide, réservée, assez grosse et quelconque. Elle était mariée à Mordechai Nissiyahu, activiste du parti travailliste. Elle a reçu plusieurs fois l'un des auteurs de ce livre, et rien en elle ne sortait de l'ordinaire.

Le docteur Yona Elian, qui avait déjà participé à plusieurs opérations du Mossad par le passé, serait présent pour aider à ramener Eichmann en Israël. Zvi Aharoni, l'enquêteur, se joignit à l'équipe. Mais le premier des volontaires fut Isser lui-même. Il adorait commander ses hommes sur le terrain dans des missions dangereuses à l'étranger. De plus, il y avait une autre raison. L'opération aurait lieu très loin d'Israël, les communications seraient difficiles

et il savait qu'en pleine action il serait nécessaire de prendre des décisions immédiates au plus haut niveau, ce qui pouvait avoir des conséquences politiques considérables. Il était donc crucial que les Israéliens soient dirigés par quelqu'un à même de prendre des décisions d'ordre politique si nécessaire. Isser se dit qu'il lui fallait prendre le commandement.

À la fin du mois d'avril, une première équipe de quatre agents arriva en Argentine en ordre dispersé. Ils transportaient clandestinement des équipements essentiels : des talkies-walkies, des outils et des instruments électroniques, des fournitures médicales et certains éléments du laboratoire mobile de Shalom Danny, afin de fabriquer des passeports, des documents et des laissez-passer.

Ils louèrent un appartement à Buenos Aires, où vivraient et travailleraient plusieurs membres de l'équipe (nom de code : le « Château »), et y stockèrent des vivres. Le lendemain, les quatre hommes louèrent une voiture et se rendirent à San Fernando, qu'ils atteignirent à 19 h 40.

La nuit était tombée et ils eurent une énorme surprise. Alors qu'ils roulaient lentement sur la route 202, ils aperçurent soudain Ricardo Klement qui marchait droit sur eux ! Il ne les remarqua pas, tourna et entra chez lui. Les agents en conclurent que ce devait être à peu près l'heure où il rentrait tous les soirs. Il serait donc possible de se saisir de lui dans l'obscurité, pendant ce même trajet reliant l'arrêt de bus à son domicile. Le soir, ils envoyèrent en Israël un message codé : « Opération faisable. »

Un avion pour Abba Eban

Isser se dit qu'il avait de la chance. Il avait appris que, le 25 mai, l'Argentine fêterait le cent cinquantième anniversaire de son indépendance. Des délégations de haut rang viendraient du monde entier pour assister aux festivités, dont celle de l'État hébreu, avec à sa tête le ministre de l'Éducation Abba Eban. Ce dernier fut ravi de savoir qu'El Al mettait à sa disposition un avion spécial, un Bristol Britannia, surnommé le « Géant murmurant ». Personne ne dit à Eban que si El Al se montrait si généreux, c'était à cause de l'Opération Eichmann.

Le vol 601 pour Buenos Aires avait été programmé pour le 11 mai. L'équipage fut choisi avec soin, et Isser n'avait mis dans la confidence que deux des plus hauts responsables de la compagnie aérienne nationale,

Mordechai Ben-Ari et Efraim Ben-Artzi. Le pilote, Zvi Tohar, fut invité à prendre avec lui un mécanicien qualifié, au cas où l'avion serait obligé de décoller brutalement sans l'assistance des rampants argentins.

Le 1er mai à l'aube, Isser atterrit à Buenos Aires avec un passeport européen. Un vent glacial soufflait sur le tarmac, en Argentine, c'était presque l'hiver. Huit jours plus tard, dans la soirée du 9 mai, plusieurs Israéliens se faufilèrent dans un grand immeuble d'habitation de la capitale (nom de code : « Hauteurs »). Tous les membres de l'équipe opérationnelle étaient là. Au début, ils s'étaient installés dans des hôtels en ville. Le dernier à entrer fut Isser ; pour la première fois, « les douze » étaient réunis.

Depuis son arrivée en Argentine, Isser avait mis en place un mode de communication original avec son équipe. Dans sa poche, il avait une liste de trois cents cafés de la ville, avec leurs adresses et leurs heures d'ouverture. Tous les matins, il partait faire la tournée de certains de ces cafés, suivant un itinéraire et un horaire établis à l'avance. De cette façon, ses hommes savaient toujours avec précision où il se trouvait à tout moment de la journée. Le seul gros inconvénient de ce système, c'étaient les litres de puissant café argentin que le Ramsad devait engloutir sur son parcours. C'est depuis les cafés qu'Isser dirigea les préparatifs de l'enlèvement.

Ce furent des jours d'une activité fébrile : il fallait transporter et installer les équipements nécessaires pour garder un prisonnier, louer d'autres appartements et des villas isolées dans les faubourgs, où cacher Eichmann. La plus importante (« la Base ») était située sur le chemin de l'aéroport. Elle était louée par deux agents du Mossad qui se faisaient passer pour des touristes. L'un d'eux était Yaakov Meidad (« Mio »), un robuste Juif allemand qui avait perdu ses parents dans l'Holocauste et s'était battu dans les rangs de l'armée britannique pendant la guerre. Yehudith Nissiyahu jouait le rôle de sa compagne. À l'intérieur de la villa, les agents construisirent une cachette pour Eichmann et son garde si jamais la police locale en venait à enquêter et à fouiller les lieux. Un appartement fut également préparé, en guise de solution de rechange.

Le plan prévoyait maintenant qu'Eichmann serait capturé le 10 mai ; le 11 mai, l'avion d'Eban arriverait, et le 12, il redécollerait pour Israël.

Mais un incident de dernière minute fit capoter le projet. À cause du grand nombre de visiteurs venant assister aux cérémonies d'anniversaire, le département du protocole du ministère argentin des Affaires étrangères fit savoir à la délégation israélienne qu'elle devrait reporter son voyage au

19 mai à 14 heures. Pour Isser, cela voulait dire qu'il faudrait soit patienter jusqu'au 19 pour s'emparer d'Eichmann, soit passer quand même à l'action le 10, puis que l'équipe devrait attendre, dissimulée avec son captif, pendant neuf ou dix jours. Ce qui pouvait se révéler très risqué, surtout si, à la demande de la famille, les Argentins lançaient des recherches intensives pour retrouver Eichmann. On courrait le danger, bien réel, qu'Eichmann et ses ravisseurs soient découverts par la police.

Isser décida malgré tout de respecter le plan d'origine, mais le retarda d'une journée, tant son équipe était épuisée. L'opération aurait lieu le 11 mai dans la soirée.

Tout était prêt, jusque dans les moindres détails : Eichmann revenait du travail tous les soirs à 19 h 40. Il descendait du bus 203 au kiosque et rentrait chez lui en longeant la rue Garibaldi, sombre et peu fréquentée. L'opération serait effectuée par des agents répartis dans deux véhicules : une équipe chargée de l'enlèvement proprement dit, l'autre de la sécurité et de la protection. La première voiture serait garée sur la chaussée, capot levé, et les agents feraient semblant de la réparer. Quand Eichmann les dépasserait, ils sauteraient sur lui, le maîtriseraient et le jetteraient à l'intérieur. Puis ils démarreraient en trombe, suivis par l'autre voiture, où se trouverait le médecin, au cas où il faudrait droguer le prisonnier.

Isser, d'un ton sévère, donna des instructions précises. « En cas de problème, dit-il, ne lâchez pas Eichmann, mais si on vous arrête, si la police vous interpelle, dites que vous êtes israéliens, que vous agissez de votre propre chef, pour amener ce criminel nazi devant la justice. » Tous ceux qui échapperaient à une arrestation, ajouta-t-il, devraient quitter le pays conformément au plan.

Il ordonna à Meidad et Yehudith Nissiyahu de s'installer dans la villa et d'adopter le comportement d'un couple de touristes. « De temps à autre, sortez, mettez-vous à l'air dans le jardin, avec des journaux et de quoi manger. » Il intima aux autres agents de quitter leurs hôtels et de se rendre dans les planques prévues.

Compte à rebours

Matin du 11 mai.

L'unité opérationnelle avait bouclé ses préparatifs. Avant même l'heure H,

les hommes avaient entrepris d'effacer leurs traces. Ils restituèrent la plupart des véhicules de location. Tous les membres du groupe étaient déguisés – maquillage, fausses moustaches, barbes et perruques, avec de fausses identités correspondant à leurs nouveaux visages. Les douze personnes qui étaient arrivées à Buenos Aires quelques jours plus tôt, qui s'étaient promenées dans les rues, avaient loué des voitures et des logements, pris des chambres dans des hôtels, surveillé la maison dans la rue Garibaldi, disparurent. Elles furent remplacées par douze autres, des gens différents, avec d'autres identités.

Isser quitta lui aussi son hôtel, mit sa valise à la consigne de la gare de chemin de fer et revint en ville. Ce jour-là, comme tous les jours, il passerait d'un café à l'autre, cette fois dans un quartier commercial où les débits de boissons n'étaient séparés que par cinq minutes de marche.

13 h 00 – Isser, Rafi Eitan et certains des principaux agents se retrouvent pour un ultime briefing dans un grand restaurant du centre-ville. Tout autour d'eux, des Argentins s'amusent, rient, boivent et dévorent d'énormes plats de viande grillée. À 14 h 00, l'équipe se disperse.

14 h 30 – Dans un grand garage en centre-ville, les agents prennent la voiture destinée à l'enlèvement, garée là depuis quelques jours, et la conduisent à la Base. La seconde voiture part d'un autre garage.

15 h 30 – Prêts à démarrer, les deux véhicules sont stationnés près de la Base.

16 h 30 – Dernier briefing à la Base. Les hommes de l'unité opérationnelle se changent, prennent leurs papiers et se préparent à partir.

18 h 30 – Les deux voitures démarrent. Quatre agents sont assis dans la première, celle de l'enlèvement : Zvi Aharoni au volant ; Rafi Eitan, le commandant, Moshé Tavor et Zvi Malkin. Trois autres sont dans la seconde : Avraham Shalom, Yaakov Gat et le docteur Elian, qui emporte une sacoche avec des médicaments, des instruments et des sédatifs.

Les véhicules arrivent séparément et se rencontrent à un carrefour, à peu de distance de la maison des Klement. Les agents contrôlent les environs et constatent qu'il n'y a ni barrage, ni forces de police sur place.

19 h 35 – Les deux voitures sont garées rue Garibaldi. Celle destinée à l'enlèvement, une berline Chevrolet noire, est stationnée le long du trottoir, tournée vers la maison des Klement. Deux agents en sortent et soulèvent le capot ; Aharoni reste au volant, et le quatrième est recroquevillé à l'intérieur,

surveillant le point d'où Eichmann doit surgir de l'obscurité. Un des hommes porte des gants, au cas où il devrait toucher le nazi : la seule idée de son contact le répugne. De l'autre côté de la rue se tient l'autre voiture, une Buick noire. Deux agents en sont sortis, et semblent s'occuper de leur véhicule. Le troisième est resté sur le siège du conducteur, prêt à allumer ses phares pour aveugler Klement à son approche. Le piège est tendu.

Mais Klement ne se montre pas.

19 h 40 – Le bus 203 s'arrête au coin de la rue, personne n'en descend.

19 h 50 – Deux autres bus sont passés, et toujours pas de Klement. Chez les agents, l'inquiétude croît. Que s'est-il passé ? A-t-il changé ses habitudes ? A-t-il flairé le danger et fui ?

20 h 00 – Lors du premier briefing de la journée, Isser leur avait dit que, si Klement n'était pas là à cette heure, ils devraient abandonner et partir. Mais Rafi Eitan décide d'attendre jusqu'à 20 h 30.

20 h 05 – Un autre bus s'arrête au coin de la rue. Au début, les Israéliens ne voient rien. Puis Avrum Shalom, de la deuxième équipe, distingue soudain une silhouette qui approche dans la rue Garibaldi. Klement ! Il allume ses phares, braquant un faisceau de lumière aveuglante sur l'homme.

Ricardo Klement rentrait chez lui. La lueur vive le frappa en plein visage, et il détourna les yeux, continuant à marcher. Il remarqua une voiture garée le long du trottoir – sans doute un problème de moteur –, et quelques personnes autour. À cet instant, un des hommes près de la Chevrolet se tourne vers lui. « *Momentíto, señor* » (Un moment, monsieur), lui dit-il. C'était Zvi Malkin, utilisant les deux seuls mots qu'il connaissait en espagnol.

Klement fouilla dans sa poche à la recherche de sa lampe, dont il se servait souvent pour s'éclairer dans ce tronçon de la rue plongé dans l'obscurité. Tout se passa alors à la vitesse de l'éclair. Malkin, craignant que Klement ne soit en train de dégainer un pistolet, bondit sur lui et le jeta sur la chaussée. Klement poussa un cri aigu. Deux autres hommes jaillirent de la voiture pour le maîtriser. Des mains puissantes le bâillonnèrent et l'entraînèrent à l'arrière de la Chevrolet où il se retrouva, étourdi, plaqué au sol. Le chauffeur démarra, et ils foncèrent. Entre l'apparition de Klement et le départ de la voiture, trente secondes à peine s'étaient écoulées.

Peu après, la Buick démarrait à son tour.

Des mains habiles lièrent les poignets et les chevilles de Klement et quelqu'un lui enfonça un chiffon dans la bouche. On lui ôta ses lunettes,

remplacées par d’autres, opaques. Une voix, près de son oreille, lui aboya en allemand : « Tu bouges et tu es mort ! » Il obéit et ne bougea pas de tout le voyage. Pendant ce temps, deux mains se glissaient sous ses vêtements et lui couraient sur la peau. Rafi Eitan cherchait ses cicatrices – une sous l’aisselle gauche, l’autre sur le côté droit de son ventre. Eitan jeta un coup d’œil à Malkin et hocha la tête. Ils se serrèrent la main : ils tenaient Eichmann.

Eitan croyait être parfaitement maître de ses sentiments. Soudain, il s’aperçut qu’il était en train de fredonner le chant des partisans juifs dans la guerre contre les nazis, et qu’il répétait le refrain : « Nous sommes là ! Nous sommes là ! »

La voiture, qui roulait à vive allure, s’arrêta brutalement, moteur tournant. Klement ne pouvait pas savoir qu’ils étaient à un passage à niveau. Les deux véhicules durent rester là de longues minutes, le temps qu’un train de marchandises interminable ait fini de passer. Pour les agents, ce fut le moment le plus critique de toute l’opération. Leurs voitures étaient dans une file avec d’autres, attendant que la barrière se lève. Dehors, on entendait des voix, mais Klement n’osa pas bouger. Les Argentins autour d’eux ne s’aperçurent de rien. Quelques minutes plus tard, le passage à niveau s’ouvrit et les voitures purent reprendre tranquillement leur route.

À 20 h 55, elles se garèrent dans l’allée de la Base. Klement, titubant comme un aveugle entre deux de ses ravisseurs, fut poussé dans la maison. Quand les hommes commencèrent à le déshabiller, il ne protesta pas. En allemand, ils lui ordonnèrent d’ouvrir la bouche. Il s’exécuta. Ils vérifièrent qu’il n’avait pas une capsule de cyanure dissimulée entre les dents. Portant toujours des verres opaques, il ne voyait rien, mais sentit de nouveau des mains se mettre à le palper et à toucher ses cicatrices. Une main experte se glissa sous son aisselle gauche et y découvrit la marque minuscule qui s’y trouvait depuis que, quelques années plus tôt, il avait tenté d’effacer le tatouage de son groupe sanguin, un trait caractéristique des officiers SS.

Soudain, une voix résonna en allemand : votre tour de tête… votre pointure… date de naissance… nom du père… de la mère. Il répondit comme un robot. Même quand ils lui demandèrent : « Quel est le numéro de votre carte du parti nazi ? Votre matricule dans la SS ? » il ne put garder le silence.

45326. Et un autre numéro, 63752.

« Votre nom ?

— Ricardo Klement.

— Votre nom ? fit encore la voix.

— Otto Heninger. » Il frissonna.

« Votre nom ?

— Adolf Eichmann. »

Autour de lui, le silence se fit. Il le rompit. « Je suis Adolf Eichmann, répéta-t-il. Je sais que je suis aux mains des Israéliens. Je connais aussi quelques mots d'hébreu, je les ai appris avec un rabbin à Varsovie… »

Se souvenant de versets de la Bible, il commença à les réciter, s'efforçant de prononcer correctement les mots en hébreu. Plus personne ne parlait.

Les Israéliens le fixaient, stupéfaits.

Un messager à Sdeh Boker

Isser se déplaçait d'un café à l'autre. La nuit était bien avancée quand il entra dans un nouvel établissement et s'affala dans un fauteuil face à la porte. Soudain, devant lui, il vit deux de ses hommes. Il se dressa. « On l'a eu, lui annonça Aharoni, radieux. On l'a définitivement identifié et il a avoué qu'il était Adolf Eichmann. »

Isser leur serra la main, et ils s'en furent. Il lui fallait revenir à la gare, récupérer sa valise et prendre une chambre dans un autre hôtel sous sa nouvelle identité, comme s'il venait d'arriver en ville. La nuit était fraîche, et il décida de faire le trajet à pied. Il traînait un rhume et était un peu fiévreux, mais maintenant, il se sentait merveilleusement bien. Seul dans l'obscurité, il marcha, savourant l'air froid de la nuit, éprouvant une sensation enivrante d'exaltation qu'il n'oublierait jamais.

Le lendemain, une voiture s'arrêta près d'un baraquement de bois dans le kibboutz de Sdeh Boker. Un homme élancé, portant des lunettes, en sortit. Il présenta ses papiers aux gardes et entra dans le bureau de Ben Gourion. C'était Ya'acov Caroz, un des proches conseillers d'Isser.

« Isser m'envoie, dit-il. Nous avons reçu un câble de lui. Eichmann est entre nos mains. »

Le Vieux Lion garda le silence. Puis il demanda : « Quand Isser revient-il ? J'ai besoin de lui. »

*

Quand il découvrit les visages défaits de ses hommes, Isser comprit à quel point la présence même d'Eichmann les déprimait. Le monstre allemand était près d'eux, maintenant, seulement séparé par une mince cloison. Et cela suffisait à désarçonner ces hommes, de vrais durs, et à les emplir de dégoût. Ils ne pouvaient se faire à l'idée de regarder un homme qui, à leurs yeux, était le symbole du Mal ; un homme qui, pour beaucoup, avait été l'assassin de leurs plus proches parents – un père, une mère, des frères et des sœurs, tous disparus dans les fours crématoires. Or, garder Eichmann, cela voulait dire s'occuper de lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils ne pouvaient pas lui donner de rasoir, donc, ils étaient obligés de le raser ; ils ne pouvaient pas le laisser un seul instant, de peur qu'il ne tente de se suicider ; donc, ils devaient l'accompagner en permanence, même quand il allait aux toilettes. Yehudith Nissiyahu cuisinait et lui servait ses repas, mais elle refusait de laver la vaisselle dont il s'était servi. Elle était incapable de résister à la répulsion qu'il lui inspirait. Assis dans un coin, Zvi Malkin luttait contre son dégoût en esquissant des croquis d'Eichmann sur un vieil exemplaire du *Guide d'Amérique du Sud.* Les gardes, qui changeaient une fois par jour, étaient complètement lessivés, et Isser se dit qu'il aurait intérêt à leur accorder à chacun une journée de permission. Qu'ils aillent se promener dans Buenos Aires, pensa-t-il, qu'ils oublient pendant quelques heures l'obscène réalité de la Base. Ces dix jours étaient en train de devenir les plus longs de leur vie, dissimulés dans un pays étranger, vivant dans la peur que l'erreur la plus infime puisse déclencher une descente de la police et un scandale international.

Préparation de l'évasion

Eichmann était enfermé dans une pièce nue, sans fenêtre, éclairée nuit et jour par une ampoule solitaire. Obéissant, il se pliait à toutes les instructions de ses gardiens. C'était comme s'il s'était résigné à son sort. Aharoni était le seul à lui parler, qui l'interrogeait sur sa vie avant son enlèvement. Eichmann répondait à toutes les questions. Il dit à Aharoni qu'après la débâcle de l'Allemagne, en mai 1945, il avait pris l'identité d'un soldat de la Luftwaffe, Adolf Karl Barth. Puis il s'était fait passer pour le lieutenant Otto Eckmann, de la 22e division de cavalerie SS, et avait été interné dans un camp de prisonniers de guerre. Sous le nom d'Otto Heninger, jusqu'en 1950, il s'était

caché à Zelle, en Basse-Saxe. La même année, il avait réussi à fuir en Argentine, *via* l'Italie, empruntant l'une des filières d'évasion des criminels de guerre nazis.

Neuf ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait débarqué en Argentine, en chemise blanche, cravate et pardessus, avec des lunettes de soleil et une fine moustache. Il était resté quatre mois chez des amis à la pension Jurmann dans un faubourg de Buenos Aires, et quatre de plus au domicile d'un Allemand, Rippler. Ce n'était qu'alors qu'il avait pris le risque de se déplacer, et qu'il avait quitté Buenos Aires pour Tucuman, une petite ville à quelque 900 kilomètres de là. Il y avait trouvé un travail chez Capri, une entreprise de travaux publics peu connue, considérée comme une société écran dont la mission était de fournir des emplois aux nazis en fuite. Le 4 avril 1952, il avait obtenu ses papiers argentins, sous l'identité de Ricardo Klement, né à Bolzano, en Italie, célibataire, mécanicien de profession.

Un an plus tôt, au début de 1951, Eichmann, sous un faux nom, avait envoyé une lettre à sa femme en Autriche. Il l'avait informée que « l'oncle de ses enfants, l'homme qu'elle croyait mort, était en fait sain et sauf ». Vera Liebl avait aussitôt reconnu son écriture et avait dit à ses enfants que l'oncle Ricardo, le cousin de leur père défunt, les invitait à le rejoindre en Argentine.

Elle avait obtenu un passeport légal pour ses enfants et elle. Le réseau secret des nazis s'était alors mis fébrilement à l'œuvre et s'était chargé de brouiller les pistes et d'effacer les traces de Vera. Quand des agents israéliens avaient finalement mis la main sur le dossier Vera Liebl dans les archives autrichiennes, il était vide. Son contenu s'était évaporé.

En juin 1952, Vera Liebl et ses trois fils, Horst, Dieter et Klaus, avaient disparu de chez eux. Début juillet, ils avaient brièvement refait surface à Gênes et, le 28, ils étaient arrivés par bateau en Argentine. Le 15 août, ils descendaient du train à la gare poussiéreuse de Tucuman.

« Vera Eichmann, écrit Moshé Pearlman dans son livre, avait toujours en mémoire le portrait du fringant officier nazi, qui avait si fière allure dans son uniforme de parade avec ses bottes luisantes. Mais l'homme qui l'attendait sur le quai de Tucuman était d'âge moyen, humblement vêtu, le visage pâle et ridé, l'air déprimé et la démarche lente. C'était là son Adolf. »

Eichmann le terrible était devenu méconnaissable. Il avait minci et perdu des cheveux, ses joues s'étaient creusées et il avait perdu cette expression arrogante si caractéristique. Il semblait résigné, aux abois ; seules ses lèvres minces laissaient entrevoir sa cruauté et sa malfaisance.

En 1953, l’entreprise Capri avait fait faillite et Eichmann avait dû chercher un autre emploi. Il avait d’abord voulu ouvrir une blanchisserie à Buenos Aires avec deux autres nazis, puis avait travaillé dans un élevage de lapins, et ensuite dans une conserverie de jus de fruits. Pour finir, avec le soutien d’une autre organisation nazie clandestine, Ricardo Klement avait été nommé contremaître à l’usine d’assemblage Mercedes Benz de Suarez. Il commençait à croire qu’il terminerait paisiblement ses jours. Jusqu’au 11 mai 1960.

Pendant ce temps, après son enlèvement, ses fils s’étaient lancés à sa recherche dans les hôpitaux, les morgues et les commissariats. Ils demandèrent de l’aide à l’organisation de jeunesse fasciste-péroniste Tecuara. Ils conclurent rapidement que leur père avait dû être capturé par les Israéliens. Ils tentèrent alors vainement de convaincre les organisations pronazies de prendre des mesures extrêmes, comme d’enlever l’ambassadeur d’Israël et de le garder en otage jusqu’à ce que leur père soit libéré, mais les Argentins refusèrent.

Dans le même temps, Isser donnait à ses hommes des instructions sur la marche à suivre en cas de découverte de leur planque par la police. Si celle-ci effectuait une descente sur la Base, leur dit-il, il faudrait aussitôt enfermer Eichmann dans la pièce dérobée qui avait été préparée à l’intérieur de la maison. Et si la police entreprenait une fouille minutieuse, il fallait emmener Eichmann par une sortie de secours spécialement prévue à cet effet. Plusieurs agents devaient s’échapper avec leur prisonnier, tandis que les autres feraient tout pour ralentir la perquisition, en dépit des risques encourus.

Isser déclara aux gardiens d’Eichmann : « Si la police trouve la planque et y entre, menottez-vous à lui et jetez les clés, comme ça, ils ne pourront pas le séparer de vous. Dites-leur que vous êtes israéliens et qu’avec vos amis vous avez capturé Adolf Eichmann, le criminel le plus haï du monde, afin de l’amener devant la justice. Puis donnez à la police mon vrai nom, et ma fausse identité, et le nom de l’hôtel où je réside. S’ils vous attrapent avec Eichmann, que je sois arrêté aussi. »

Quelques jours plus tard, Eichmann consentit même à signer un document stipulant qu’il acceptait d’être emmené en Israël pour y être jugé :

« Je, soussigné Adolf Eichmann, déclare par la présente de mon plein gré : maintenant que ma véritable identité a été découverte, je reconnais qu’il ne sert plus à rien de tenter d’échapper à la justice. J’accepte d’être emmené en Israël afin d’y être jugé par un tribunal qualifié. Il est admis que je bénéficierai de l’assistance d’un avocat et qu’il me sera permis de détailller

devant la cour, sans travestir les faits, mes dernières années de service en Allemagne, pour qu'une description fidèle de ces événements puisse être transmise aux générations futures. J'effectue cette déclaration de ma propre volonté. Rien ne m'a été promis, et je n'ai pas été menacé. Je désire connaître enfin la paix intérieure.

« Étant incapable de me remémorer tous les détails, et qu'il est possible que je sois confus dans mon récit, je demande que les documents et témoignages appropriés soient mis à ma disposition afin de m'aider dans mes efforts pour établir la vérité.

« Adolf Eichmann, Buenos Aires, mai 1960. »

Une déclaration qui n'avait évidemment aucune valeur juridique.

L'avion arrive

Le 18 mai 1960, à 11 heures du matin, une cérémonie officielle eut lieu à l'aéroport international de Lod, près de Tel-Aviv. Plusieurs personnalités, dont le chef d'état-major, le général Laskov, le directeur général du ministère des Affaires étrangères et l'ambassadeur argentin en Israël, se rassemblèrent pour faire leurs adieux à l'impressionnante délégation en partance pour Buenos Aires et les festivités du cent cinquantième anniversaire. Le « Géant murmurant » d'El Al décolla, emportant aussi quelques passagers ordinaires qui devaient descendre aux escales.

Rares furent les passagers qui s'aperçurent qu'à Rome trois autres civils avaient embarqué. Quelques heures plus tard, ces civils s'étaient transformés en personnel de bord, affublés d'uniformes d'El Al. En réalité, il s'agissait d'agents du Mossad partis épauler leurs collègues en Argentine. L'un d'entre eux était Yehuda Carmel, un gaillard chauve dont le nez proéminent surmontait une petite moustache. Ce voyage ne l'emballait guère. Il savait qu'il n'avait pas été sélectionné pour ses compétences, mais à cause de son apparence. Quelques jours plus tôt, il avait été convoqué chez son chef, sur le bureau duquel il avait vu deux photos : la sienne et celle d'un inconnu. La ressemblance était nette. Quand on lui dit que l'inconnu en question était Adolf Eichmann, il eut un frisson, et fut encore plus choqué d'apprendre qu'il avait été choisi pour jouer les doublures du nazi. Isser projetait de faire entrer Carmel en Argentine comme membre du personnel d'El Al, puis de récupérer son uniforme et ses papiers pour faire monter dans l'avion un Eichmann

drogué au préalable. Carmel était détenteur d'un passeport israélien au nom de Ze'ev Zichroni.

Isser avait également préparé un plan de secours. Avec l'aide d'un intermédiaire, il convoqua Meir Bar-Hon, jeune membre d'un kibboutz en visite chez des parents à Buenos Aires. Meir fut invité à se rendre au bar Gloria, sur l'avenue Bartolomé Mitre, où deux hommes l'attendaient, Isser et le docteur Elian. Isser lui ordonna : « Quand tu rentreras chez tes proches, dis-leur que tu as eu un accident de voiture et que tu souffres de vertiges, de nausées et que tu te sens faible. Le médecin en conclura sans doute que tu souffres d'un traumatisme cervical et te fera admettre à l'hôpital. Le matin du 19 mai, tu lui diras que tu te sens beaucoup mieux et tu demanderas à rentrer chez toi. Tu pourras sortir, et l'hôpital te fournira un document attestant que tu as été traité pour un traumatisme. »

Le docteur Elian lui décrivit ensuite les symptômes caractéristiques qu'il devrait afficher. Meir quitta le Gloria et suivit les instructions d'Isser. Pendant trois jours, il resta alité à gémir dans un hôpital de Buenos Aires. Le 19 mai, il fut autorisé à rentrer chez lui. Une heure plus tard, Isser avait en main un document officiel au nom de Meir Bar-Hon, certifiant qu'il était sorti après avoir été victime d'un accident de voiture.

Si le plan prévoyant d'exfiltrer Eichmann d'Argentine déguisé en membre d'équipage d'El Al échouait, Isser le ferait allonger sur une civière et transporter dans l'avion en tant que Meir Bar-Hon, patient souffrant encore d'un grave traumatisme cervical.

Le 19 mai, dans l'après-midi, le Bristol d'El Al se posa à Buenos Aires. Les responsables du protocole du ministère des Affaires étrangères, des Juifs locaux enthousiastes et des enfants brandissant de petits drapeaux bleu et blanc se tenaient sur deux rangs le long du tapis rouge déroulé au pied de la passerelle.

Quelques heures plus tard, Isser s'entretenait avec Zvi Tohar, le pilote, et un dirigeant d'El Al. Ils s'entendirent sur l'heure du décollage : le 20 mai à minuit. Isser décrivit son plan. À l'issue d'une rapide discussion, on opta pour la solution suivante : Eichmann serait amené à bord en tant que membre d'équipage tombé malade. Yehuda Carmel, son double, avait déjà donné son uniforme et des documents au nom de Yossef Bashan, steward, à l'équipe du Mossad. Shalom Dany, le maître faussaire de l'opération, modifia les documents pour qu'ils correspondent parfaitement à Eichmann. Carmel récupéra de nouveaux papiers et on lui expliqua qu'il pourrait bientôt quitter

l'Argentine.

Ce soir-là, la Base se mit à vibrer d'activité. Au bout d'une semaine d'une pénible attente, les agents du Mossad passèrent à l'action. Eichmann, drogué, s'endormit. L'équipe effaça méticuleusement toutes ses traces de la maison. Les divers appareils et instruments furent démontés, les effets personnels emballés, et la villa reprit son aspect initial. Au petit matin, il ne restait rien qui aurait pu seulement suggérer le rôle que les lieux avaient joué au cours des huit derniers jours. Toutes les autres planques firent l'objet des mêmes soins.

Le 20 mai, pour la dernière fois, Isser quitta son hôtel, prit un taxi jusqu'à la gare où il mit sa valise à la consigne. Puis il recommença à circuler d'un café à l'autre, comme les jours précédents. Les gens d'El Al furent les premiers à se présenter et, avec eux, il prépara un horaire détaillé.

À midi, on entra dans la dernière phase de l'opération. Isser paya l'addition dans le dernier café où il mit les pieds, récupéra sa valise et se rendit à l'aéroport pour superviser l'évasion. Il parcourut le terminal, en quête d'un endroit idéal pour établir son poste de commandement. Il déambula dans la zone des guichets et dans celle des boutiques, et finit par tomber sur la cafétéria des employés. Dehors, il régnait un froid mordant, et la cafétéria était envahie d'employés, de personnel au sol et de membres d'équipages, tous là pour manger sur le pouce ou savourer une boisson chaude. Isser était ravi. C'était parfait. Personne ne le remarquerait, ou ne s'intéresserait à ses conversations rapides et à voix basse avec ses hommes. Isser attendit qu'un siège se libère, et de là, il commença alors à superviser les dernières manœuvres sur le sol argentin.

« Salut, El Al ! »

À 21 heures, dans la planque, tout était prêt. Eichmann, lavé, rasé et habillé d'un uniforme d'El Al, avait en poche un passeport au nom de Yossef Bahran. Il était si bien maquillé que même son propre fils ne l'aurait pas reconnu. Le médecin et deux agents portaient eux aussi des uniformes de la compagnie aérienne. Le docteur Elian avait injecté à Eichmann une drogue qui ne le faisait pas dormir, mais l'étourdissait seulement. Il entendait, voyait, et pouvait même marcher, mais était incapable de parler et ne comprenait pas vraiment ce qui se passait.

Aharoni, en uniforme également, s'installa au volant de la voiture, un agent

assis à ses côtés. Eichmann fut mis sur la banquette, entre le médecin et un autre agent. Ils partirent.

Au même moment, deux autres voitures quittaient un hôtel populaire dans le centre-ville. Elles transportaient le véritable équipage d'El Al. Leur déplacement jusqu'à l'aéroport avait été méticuleusement synchronisé avec celui des véhicules du Mossad.

Depuis son poste de commandement improvisé, Isser était tenu au courant minute par minute. Il ordonna que les bagages de ses hommes soient apportés à l'aéroport. Il avait préparé des itinéraires d'évasion pour chacun d'entre eux, mais si le plan principal se déroulait sans heurt, ils décolleraient tous à bord de l'avion d'El Al. À quelques pas d'Isser, Shalom Danny sirotait une tasse de café noir brûlant. Les passants ne pouvaient pas savoir que ce client-là avait un sacré culot. Il avait installé son petit laboratoire sous leurs yeux, et était occupé à trafiquer les passeports des agents du Mossad, y inscrivant tous les tampons et toutes les inscriptions nécessaires afin de faciliter leur départ.

À 23 heures, un homme se présenta à Isser. Toutes les voitures, du Mossad et d'El Al, étaient arrivées, signala-t-il. Isser se précipita vers le parking et contrôla les véhicules d'El Al. Les membres d'équipage étaient muets. Ils sentaient qu'ils étaient en train de prendre part à un événement hors du commun, mais n'avaient aucune idée de ce dont il s'agissait. Patiemment, ils écoutèrent les instructions d'Isser, sans poser de question. Isser jeta un coup d'œil dans la troisième voiture, où Eichmann somnolait entre ses gardiens. « Allez-y, lança-t-il. Bonne chance ! »

Les trois voitures démarrèrent tandis qu'Isser revenait au terminal. Le petit convoi atteignit la barrière des lignes aériennes argentines. Au-delà était garé l'appareil israélien. « Salut, El Al ! » s'exclama joyeusement un des Israéliens. Les gardes argentins le reconnurent. En fait, ils avaient l'habitude de voir les Israéliens aller et venir pendant la journée. Ils regardèrent d'un air las les passagers des trois véhicules, tous vêtus d'uniformes d'El Al. Dans deux des voitures, ils chantaient, riaient et discutaient d'une voix forte, alors que ceux de la troisième dormaient.

Les gardes ouvrirent la barrière, et les trois voitures roulèrent en direction de l'avion. Les portières s'ouvrirent, et les membres d'équipage, environ une douzaine, approchèrent de la passerelle en groupe. Eichmann titubait au milieu, pratiquement invisible. Deux hommes le soutenaient, l'aidèrent à monter les escaliers et l'installèrent près du hublot en première classe. Le médecin et l'équipe de sécurité s'éparpillèrent sur les sièges autour de lui et

firent semblant de dormir. Si jamais les agents des douanes argentines montaient à bord pour contrôler leurs papiers, les Israéliens leur expliqueraient que c'étaient les membres de la deuxième équipe, qui avaient besoin de se reposer avant de prendre leur service plus tard.

À 23 h 15, Isser, de retour à son poste de commandement de la cafétéria, entendit le grondement caractéristique des moteurs du Géant murmurant. L'avion roula jusqu'au terminal et s'immobilisa près de la porte des départs. D'un pas vif, il se dirigea vers la salle des départs et regarda aux alentours. Il repéra ses hommes, qui attendaient çà et là, debout près de leurs bagages. Il passa les voir un par un, leur chuchotant chaque fois : « Monte dans l'avion. » L'air de rien, ils se joignirent à la queue devant le guichet des services de l'immigration, passeports en main. Des passeports que Shalom Danny avait particulièrement réussis.

À 23 h 45, le groupe, ayant franchi les contrôles sans problème, passa par la porte des départs et marcha vers l'avion. Isser fut le dernier à prendre sa valise, à passer par les douanes et à monter à bord. Presque aussitôt, l'avion roula vers la piste de décollage.

Un quart d'heure plus tard, à minuit, l'appareil dut faire halte. La tour de contrôle lui ordonnait d'attendre. À bord, tous étaient tendus. Que s'était-il passé ? La police argentine avait-elle été informée à la dernière minute ? Allaient-ils devoir faire demi-tour ? Mais après quelques minutes d'une angoisse terrible, le pilote obtint enfin le feu vert. Le Géant murmurant décolla au-dessus des eaux argentées du Rio de la Plata, et Isser poussa un soupir de soulagement.

« Je dois informer la Knesset… »

L'avion se posa à Lod tôt dans la matinée du 22 mai. À 9 h 50, Isser se rendit directement à Jérusalem. Yitzhak Navon, le directeur de cabinet, le fit tout de suite entrer dans le bureau du Premier ministre. Ben Gourion eut l'air surpris.

« Quand êtes-vous arrivés ?

— Il y a deux heures. Nous avons Eichmann.

— Où est-il ? demanda le Vieux Lion.

— Ici, en Israël. Adolf Eichmann est en Israël, et si vous êtes d'accord, nous allons le transférer immédiatement à la police. »

Ben Gourion se tut. Il ne fondit pas en larmes, comme l'écrivirent des journalistes par la suite, pas plus qu'il n'éclata d'un rire triomphant, comme d'autres l'affirmèrent. Il ne prit pas Isser dans ses bras, et ne trahit aucune émotion.

« Vous êtes sûr que c'est Eichmann ? fit-il. Comment l'avez-vous identifié ? » Pris de court, Isser passa en revue tous les critères qui avaient permis l'identification d'Adolf Eichmann. Mais le Vieux Lion n'était toujours pas satisfait. Pas assez, dit-il. Avant de prendre d'autres mesures, il tenait à ce qu'une ou deux personnes qui avaient connu Eichmann le rencontrent pour l'identifier formellement. Il voulait être certain à 100 %, et il n'en toucherait pas un mot à son gouvernement tant que ce ne serait pas le cas.

Isser appela son quartier général et ordonna à son personnel de trouver des gens capables d'identifier personnellement Eichmann. En un temps record, ils repérèrent deux Israéliens qui l'avaient rencontré autrefois. On les amena jusqu'à la cellule où il était enfermé, ils s'entretinrent avec lui et l'identifièrent sans conteste.

À midi, dans un restaurant de Francfort, un envoyé israélien fit irruption et se rua sur une des tables où se tenait un homme aux cheveux blancs, visiblement nerveux. « Herr Bauer, lança-t-il. Adolf Eichmann est maintenant entre nos mains. Nos hommes l'ont capturé et l'ont emmené en Israël. Il faut s'attendre à tout moment à une déclaration du Premier ministre à la Knesset. »

Bauer, pâle et profondément ému, se leva, les mains tremblantes. L'homme qui avait fourni au Mossad l'adresse d'Eichmann en Argentine, celui sans qui Eichmann n'aurait sans doute jamais été capturé, ne pouvait plus se retenir. Il éclata en sanglots, agrippa l'Israélien par les épaules, le prit dans ses bras et l'embrassa.

À 16 heures, lors de la séance plénière de la Knesset, Ben Gourion monta à la tribune. D'une voix ferme et claire, il lut un bref communiqué : « Je dois informer la Knesset que les services de sécurité d'Israël viennent de mettre la main sur l'un des plus grands criminels nazis, Adolf Eichmann, qui avec d'autres dirigeants nazis a été responsable de ce qu'ils appelaient “la solution finale”, c'est-à-dire l'extermination de six millions de Juifs d'Europe. Eichmann est pour l'heure en état d'arrestation ici en Israël. Il sera bientôt jugé en Israël, conformément à la loi sur les crimes des nazis et de leurs collaborateurs. »

La stupeur et l'étonnement suscités par ses mots se muèrent en une formidable ovation. Le monde entier, abasourdi, ne cacha pas son admiration.

À la fin de la séance à la Knesset, un homme se leva de son siège, derrière les bancs du gouvernement. Bien peu connaissaient son visage ou son nom : c'était Isser Harel.

*

Le procès d'Adolf Eichmann s'ouvrit à Jérusalem le 11 avril 1961. Cent dix rescapés de l'Holocauste vinrent témoigner à charge. Certains n'avaient encore jamais parlé de leur passé, ni raconté leurs terribles expériences. C'était comme si tout l'État d'Israël était suspendu à la radio, suivant avec une grande douleur et avec horreur l'histoire abominable que dévoilèrent ces récits. Et comme si le peuple juif dans son ensemble s'identifiait à Gideon Hausner, le procureur général, qui s'attaquait à Eichmann au nom de ses six millions de victimes.

Le 15 décembre 1961, Eichmann fut condamné à mort. Son appel fut rejeté par la Cour suprême, et le président Yitzhak Ben-Zvi lui refusa sa grâce. Le 31 mai 1962, Adolf Eichmann fut informé de sa fin imminente. Dans sa cellule, le condamné écrivit quelques lettres à sa famille et but une demi-bouteille de vin rouge de Carmel. Vers minuit, le révérend Hull, pasteur non conformiste, entra dans la cellule d'Eichmann, comme il l'avait souvent fait. « Ce soir, je ne vous parlerai pas de la Bible, lui déclara Eichmann. Je n'ai pas de temps à perdre. »

Le religieux sortit, mais un visiteur inattendu se substitua à lui : Rafi Eitan. Le ravisseur était debout, face au condamné vêtu d'une tenue beige de prisonnier. Eitan ne dit rien. Eichmann le regarda, puis fit, en allemand : « J'espère qu'après moi, votre tour viendra. »

Les gardes emmenèrent Eichmann dans une pièce exiguë convertie en salle d'exécution. Il fut placé sur une trappe, le nœud coulant autour du cou. Un petit groupe de responsables, de journalistes, et un médecin étaient présents. Tous entendirent ses derniers mots, proférés dans la plus pure tradition nazie : « Nous nous reverrons… J'ai vécu en croyant en Dieu… J'ai obéi aux lois de la guerre et à mon drapeau… »

Deux policiers, derrière un écran, appuyèrent simultanément sur deux boutons, dont un seul contrôlait la trappe. Ni l'un ni l'autre ne savaient lequel des deux boutons fonctionnait, si bien que le nom du bourreau reste inconnu aujourd'hui. Eitan n'assista pas à l'exécution, mais entendit le choc sourd de

l'ouverture de la trappe. Le corps d'Eichmann fut incinéré dans un four d'aluminium dans la cour de la prison. « Une fumée noire monta vers le ciel, écrivit un correspondant américain. Personne ne dit mot, mais il était impossible de ne pas penser aux crématoires d'Auschwitz… »

Peu avant l'aube, le 1er juin 1962, une vedette rapide des gardes-côtes israéliens quitta les eaux territoriales de l'État hébreu. Moteur coupé, tandis que le bateau dérivait en silence, un policier jeta les cendres d'Eichmann dans la Méditerranée. Le vent et les vagues dispersèrent les restes de l'homme qui, vingt ans plus tôt, avait déclaré d'un ton enjoué : « Je rirai en sautant dans ma tombe, car j'aurai la satisfaction d'avoir exterminé six millions de Juifs. »

Zvi Malkin, au chevet de sa mère mourante, pensa à ses parents massacrés, à sa sœur Fruma et à ses enfants, disparus dans l'Holocauste. Il se pencha vers sa mère et lui murmura :

« Mère, j'ai eu Eichmann. Fruma est vengée.

— Je savais que tu n'oublierais pas ta sœur », fit-elle dans un souffle.

7

« Où est Yossele ? »

L'Opération Eichmann eut une suite étrange. Alors qu'Isser, ses agents et leur prisonnier attendaient l'arrivée du Bristol de Tel-Aviv dans leurs planques à Buenos Aires, le Ramsad s'intéressait également à un autre projet. Isser avait décidé de vérifier si les rumeurs disaient vrai, et si un autre criminel nazi se dissimulait dans la ville. Il s'agissait du docteur Josef Mengele, « l'ange de la mort », le monstrueux médecin qui se chargeait de réceptionner les Juifs qui descendaient des trains sur le quai d'Auschwitz, et envoyait froidement les plus forts aux travaux forcés et les plus faibles, les femmes, les enfants et les personnes âgées, dans les chambres à gaz. Mengele en était venu à incarner la cruauté et la folie du Troisième Reich. Il avait disparu après la guerre, mais la rumeur disait qu'il s'était caché en Argentine. Il était issu d'une famille riche qui, apparemment, avait transféré de fortes sommes d'argent au criminel en fuite. La piste de ces versements, remontée par les agents du Mossad, aboutissait à Buenos Aires, mais jusqu'à présent ils n'avaient pas réussi à retrouver Mengele.

Cette fois, la chance leur sourit. En mai 1960, juste avant que le Géant murmurant se pose en Argentine, les agents d'Isser récupérèrent l'adresse de Mengele. Il vivait à Buenos Aires sous son vrai nom ! Manifestement, il était sûr d'être bien protégé. Isser envoya Zvi Aharoni, son meilleur enquêteur, vérifier l'information, mais Mengele n'était pas chez lui. Ses voisins expliquèrent à Aharoni que le couple Mengele était parti pour quelques jours, et qu'ils seraient bientôt de retour. Surexcité, Isser convoqua Rafi Eitan. « Mettons-nous en surveillance, dit-il, et quand Mengele rentrera, on l'enlèvera aussi, et on le ramènera en Israël avec Eichmann. »

Rafi refusa. « L'opération Eichmann est très complexe, contra-t-il. Nous

avons capturé un homme, et nous avons de grandes chances de réussir à le faire monter dans l'avion et à l'emmener en Israël. Mais une autre opération pour s'emparer d'un deuxième homme ne ferait qu'accroître considérablement les risques. Ce serait une grave erreur. »

Isser céda, mais Rafi lui fit une autre proposition :

« Si vous ramenez Eichmann en Israël et que vous gardez le secret sur sa capture pendant une semaine, je vous amènerai Mengele.

— Comment ferez-vous ? demanda Isser.

— Nous avons encore quelques planques à Buenos Aires, dont personne ne sait rien. Conservons-les. Quand vous décollerez pour Israël avec Eichmann, moi je me rendrai dans un des pays voisins de l'Argentine, avec Zvi Malkin et Avraham Shalom. Vous arriverez en Israël, et vous maintiendrez le secret sur la capture d'Eichmann ; personne ne saura que nous l'avons fait, personne ne nous cherchera. À ce moment-là, nous reviendrons à Buenos Aires, nous attraperons Mengele et nous le garderons dans une de nos planques ; et quelques jours plus tard, nous l'amènerons en Israël. »

Isser accepta. Quand le Bristol décolla pour Israël avec Eichmann à son bord, Eitan, Shalom et Malkin prirent l'avion pour Santiago du Chili. Ils comptaient revenir à Buenos Aires un ou deux jours plus tard, si le secret était préservé au sujet de la capture d'Eichmann, et lancer alors l'« Opération Mengele ».

Mais le lendemain, les journaux du monde entier firent leurs gros titres avec la capture d'Eichmann par les Israéliens en Argentine. Il était hors de question que certains des principaux agents du Mossad reviennent dans le pays pour y commettre un nouvel enlèvement. Rafi et ses amis durent tirer un trait sur leur projet et rentrer en Israël.

Plus tard, Isser dit à Rafi qu'il avait demandé à Ben Gourion de garder le secret sur Eichmann pendant une semaine, mais que le Vieux Lion avait refusé. « Trop de gens savent déjà qu'Eichmann est entre nos mains, lui aurait affirmé Ben Gourion. Nous ne pourrons pas garder le secret plus longtemps. J'ai décidé d'informer la Knesset de sa capture cet après-midi. »

Ce qui fut fait, et Israël perdit l'occasion de traîner devant ses juges l'un des criminels les plus sadiques de l'histoire.

Peu après la capture d'Eichmann, Mengele flaira le danger. Il partit pour le Paraguay et disparut pendant des années, jusqu'à ce qu'il soit terrassé par un infarctus presque vingt ans plus tard, en février 1979.

*

Au début de mars 1962, Isser Harel fut convoqué chez Ben Gourion qui l'accueillit avec effusion, avant de bavarder avec lui à bâtons rompus. Qu'est-ce qu'il veut ? se demanda Isser. Il connaissait bien le Premier ministre, et était certain qu'il ne l'avait pas invité pour lui faire la causette. Les deux hommes s'appréciaient. Sous certains aspects, ils étaient pareils. Tous deux étaient petits, entêtés et décidés, des meneurs d'hommes-nés qui se consacraient corps et âme à la sécurité d'Israël. Ils ne gaspillaient ni leur salive, ni leur temps. La capture d'Eichmann les avait rapprochés. Brutalement, en pleine conversation, Ben Gourion fit à Isser : « Dites-moi, est-ce que vous pouvez retrouver l'enfant ? »

Il ne précisa pas de quel enfant il parlait, mais Isser comprit aussitôt. Depuis deux ans, une question revenait sans cesse dans tout le pays, à la une des quotidiens, du haut de la tribune de la Knesset, ou encore hurlée avec colère par les jeunes Juifs laïcs à l'adresse des ultra-orthodoxes : « Où est Yossele ? »

Yossele Schuchmacher, un garçon de huit ans de la ville d'Holon, avait été kidnappé par des juifs ultra-orthodoxes dirigés par son grand-père. Le vieil homme, un hassid, tenait à élever Yossele dans l'orthodoxie judaïque et avait subtilisé l'enfant à ses parents. Depuis, le petit garçon avait disparu sans laisser de traces. La police n'était pas parvenue à le retrouver. Le litige à son sujet avait enflé, au point de faire d'une affaire de famille un scandale national, qui menaçait de dégénérer en confrontation violente entre les laïcs et les ultra-orthodoxes. On évoquait avec inquiétude le risque d'une guerre fratricide qui déchirerait la nation. En dernier recours, Ben Gourion fit donc appel à Isser.

« Est-ce que vous pouvez retrouver l'enfant ?

— Si vous voulez que je le fasse, je vais essayer », répondit le Ramsad.

De retour dans son bureau, il ouvrit un dossier opérationnel, baptisé « Opération Bébé tigre ».

*

Yossele était un beau petit garçon plein de vivacité. Sa seule erreur, apparemment, avait été de se tromper de parents. Du moins, c'était ce que

pensait son grand-père, Nahman Shtarkes. Le vieux Shtarkes, barbu squelettique portant des lunettes, était un hassid fanatique, un homme dur et buté. Personne n'avait jamais pu le briser, ni les gros bras du NKVD, ni les camps de concentration soviétiques dans les neiges de Sibérie, où il avait passé une partie de la Seconde Guerre mondiale. En Sibérie, il avait perdu un œil et trois orteils à cause du gel, mais son moral n'avait pas été atteint. Ses souffrances n'avaient fait qu'attiser sa haine pour les Soviétiques, qui parvint à son paroxysme en 1951, quand une bande de brutes assassina son fils à coups de couteau. Il se consola avec ses deux autres fils, Shalom et Ovadia, et sa fille Ida, qui avait épousé un tailleur.

Le jeune couple avait vécu un temps dans la maison du vieux Shtarkes à Lvov, où la famille avait emménagé après avoir erré en Russie et en Pologne. Là, en 1953, était né le deuxième enfant de la famille Schuchmacher, Yossele.

Le petit garçon avait quatre ans quand il avait émigré en Israël avec ses parents. Grand-père et grand-mère Shtarkes, ainsi que l'un des fils, Shalom, étaient arrivés quelques mois plus tôt. Nahman Shtarkes, membre de la secte hassidique Brastlav, s'installa à Mea Shearim, le quartier ultra-orthodoxe de Jérusalem. C'était un autre monde, où les hommes portaient de longs manteaux noirs ou des caftans de soie, des chapeaux noirs ou de fourrure, des barbes épaisses et de longues boucles des deux côtés du visage. Les femmes, vêtues de longues robes strictes, dissimulaient leurs cheveux sous des perruques ou des foulards. Un monde de *yeshiva* (les écoles talmudiques), de synagogues, où de célèbres rabbins tenaient cour ; Shalom entra dans une yeshiva ; son frère Ovadia partit pour l'Angleterre.

Ida et Alter Schuchmacher s'installèrent à Holon. Finalement, Alter trouva du travail dans une filature des environs de Tel-Aviv et Ida fut embauchée comme photographe. Ils achetèrent un petit appartement à Holon et s'endettèrent lourdement. Pour limiter leurs frais, ils inscrivirent leur fille Zina dans une institution religieuse à K'far Habad et confièrent Yossele à ses grands-parents.

Ida et Alter Schuchmacher peinaient à joindre les deux bouts. Ils écrivirent à des amis en Russie qu'ils n'auraient peut-être pas dû venir en Israël. Quelques-unes des réponses aux lamentations du couple tombèrent entre les mains du vieux Nahman Shtarkes. Il en conclut que les Schuchmacher avaient l'intention de rentrer en Russie avec leurs enfants. Bouillant de rage, il décida de ne pas rendre Yossele à ses parents.

Mais à la fin de 1959, la situation économique des Schuchmacher

s'améliora. Plus aisés, ils se dirent que le moment était venu de rassembler leur famille. En décembre, Ida alla chercher son fils à Jérusalem, mais ni Yossele ni son grand-père n'étaient à la maison. « Demain, dit la mère d'Ida, ton frère Shalom te ramènera ton fils. Là, il est à la synagogue avec son grand-père, il ne faut pas les déranger. »

Le lendemain, cependant, Shalom était seul quand il vint à Holon. Il annonça à sa sœur que leur père avait décidé de ne pas lui rendre Yossele. Éperdue, Ida se précipita à Jérusalem avec son mari. Ils passèrent le week-end chez les Shtarkes, et cette fois, Yossele était là. Le samedi soir, alors qu'ils étaient sur le point de partir avec lui, la mère d'Ida intervint : « Il fait très froid dehors, fit-elle. Laissez l'enfant dormir ici, et demain, je vous le ramènerai. » Ils acceptèrent. Ida embrassa son fils qui se blottit dans son lit et s'en fut avec son époux. Comment pouvait-elle savoir qu'il lui faudrait attendre des années avant de revoir son petit garçon ?

Le lendemain, ni Yossele ni sa grand-mère ne vinrent à Holon. Une fois de plus, Ida et Alter prirent la route pour Jérusalem. En vain. L'enfant s'était volatilisé, et le vieux Shtarkes refusa sèchement de le rendre, malgré les larmes de sa fille.

Son fils avait disparu.

Au bout de plusieurs allers-retours, le couple comprit que le vieil homme ne leur rendrait jamais leur fils, pas plus qu'il ne leur dirait où il se trouvait. En janvier 1960, ils décidèrent de faire appel à la justice. Ils portèrent plainte contre Nahman Shtarkes auprès de la cour rabbinique de Tel-Aviv. Shtarkes ne répondit pas, et ce fut le début de leur cauchemar.

Le 15 janvier, la Cour suprême israélienne ordonna à Nahman Shtarkes de rendre l'enfant à ses parents dans les trente jours et l'assigna à comparaître. Deux jours plus tard, Shtarkes écrivit à la Cour : « Je ne peux pas venir car je suis en mauvaise santé. » Le 17 février, la famille déposa une plainte à la police et réclama que Nahman Shtarkes soit arrêté et incarcéré jusqu'à ce qu'il ait restitué le petit garçon. La Cour suprême ordonna à la police de retrouver l'enfant. Le 27 février, la police ouvrit un dossier, « Yossele Schuchmacher 720-60 », et les recherches commencèrent. Le 7 avril, la police, ayant échoué, demanda à la Cour suprême d'être relevée de l'affaire. Le 12 mai, la Cour suprême, scandalisée, ordonna aux forces de l'ordre de poursuivre les recherches. Elle leur ordonna aussi de procéder à l'interpellation de Nahman Shtarkes, qui eut lieu le lendemain.

Mais c'était se tromper lourdement que de croire qu'un séjour derrière les

barreaux suffirait à faire plier le vieux Shtarkes. L'impitoyable vieillard ne dit rien. Il était évident qu'il avait bénéficié de complicités pour cacher l'enfant et qu'il avait été aidé par un réseau de juifs ultra-orthodoxes qui avaient induit la police en erreur. Tous étaient désormais engagés dans une mission sacrée : il leur fallait faire échouer les projets retors des parents du garçon, qui voulaient rentrer en Russie où il serait converti au christianisme. Même le rabbin Frank, Grand Rabbin de Jérusalem, rendit un arrêt en faveur du vieux Shtarkes, appelant la communauté orthodoxe à l'aider par tous les moyens.

*

En mai 1960, la question se retrouva inscrite à l'ordre du jour de la Knesset, et la presse s'en donna à cœur joie. Les premiers à comprendre les implications potentielles de l'affaire furent les représentants des partis religieux. Shlomo Lorenz, membre de la Knesset, avait le sentiment que l'enlèvement de l'enfant risquait de déclencher une guerre de religion en Israël. Il offrit ses services de négociateur à Shtarkes et aux Schuchmacher. Il apporta au vieil homme, toujours en prison, un projet d'accord par lequel les parents s'engageaient à donner une éducation orthodoxe à leur fils. Shtarkes accepta de signer, à une condition : que le rabbin Meizish, un des rabbins les plus fanatiques de Jérusalem, lui en donne l'ordre.

Lorenz fila à Jérusalem, où il rencontra le rabbin. Meizish fit comprendre au député qu'il ne donnerait son consentement que si les ravisseurs échappaient aux poursuites. Lorenz rencontra donc le chef de la police, Joseph Nahmias. « J'accepte, déclara celui-ci. Prenez ma voiture et ramenez l'enfant. Vous bénéficiez de l'immunité parlementaire, et de toute façon, personne n'oserait suivre ma voiture, donc, les gens impliqués resteront anonymes. »

Fou de joie, Lorenz s'en fut voir le rabbin Meizish, qui revint sur sa promesse ; Lorenz était de retour à la case départ. Il se doutait que l'enfant était probablement caché dans une des communautés religieuses, des écoles talmudiques ou un village orthodoxe, mais tous étaient protégés par un mur de silence. Y retrouver l'enfant serait une mission impossible.

Le 12 avril 1961, Nahman Shtarkes fut libéré de prison « pour raison de santé », après avoir promis qu'il s'efforcerait de trouver le petit garçon. Promesse qu'il ne tint pas, et la Cour suprême le fit de nouveau arrêter. Elle déclara que l'enlèvement était « un crime choquant et méprisable ». En août

1961, un « Comité national pour le retour de Yossele » fut créé. Il commença à distribuer des tracts, à organiser des réunions publiques et à alerter les médias. Des milliers de gens signèrent les pétitions qu'il faisait circuler ; l'ombre sinistre d'une guerre culturelle se profilait à l'horizon.

Toujours en août 1961, la police fit une descente dans le village hassidique de Komemiut, mais elle arrivait trop tard. Yossele avait été caché là un an et demi plus tôt, en décembre 1959, quand son oncle Shalom l'avait amené chez un certain Zalman Kot. L'enfant avait été dissimulé sous l'identité d'Israël Hazak. Mais dans l'intervalle, il avait été emmené ailleurs. Shalom Shtarkes, lui, avait quitté le pays et s'était installé dans la communauté hassidique de Golders Green à Londres. À la demande de la police israélienne, Shtarkes fut arrêté par les Britanniques. À la naissance de Kalman, son premier fils, sa famille vint avec le bébé à la prison, où eut lieu le rite de la circoncision.

Yossele avait disparu sans laisser de traces. Quelques-uns pensaient qu'il n'était plus dans le pays, ou qu'il était tombé malade et était mort. La police devint un objet de risée. Des bagarres violentes éclatèrent entre laïcs et orthodoxes. Des passants s'en prenaient aux élèves des yeshiva, qu'ils tabassaient dans la rue. La jeunesse laïque narguait les jeunes orthodoxes en scandant : « Où est Yossele ? »

La colère de l'opinion publique n'était plus loin du point de rupture. La Knesset était le théâtre de débats houleux.

C'est alors que Ben Gourion appela Isser.

*

Quand Isser Harel accepta de chercher Yossele, il n'imaginait pas que ce serait la mission la plus difficile et la plus délicate de sa carrière. D'ordinaire, il ne parlait jamais de problèmes opérationnels avec Rivka, son épouse. Mais cette fois, il lui dit : « C'est l'autorité du gouvernement qui est en jeu. » Un de ses meilleurs agents, Avraham Shalom (futur chef du Shabak), était d'un autre avis : « Isser voulait démontrer qu'il pouvait réussir là où la police avait échoué. »

La police ne demandait pas mieux que d'être dégagée de cette affaire déplorable. Sceptique, Joseph Nahmias demanda à Isser : « Vous croyez vraiment qu'il est possible de retrouver l'enfant ? »

Amos Manor, le directeur du Shabak et proche collaborateur d'Isser, était opposé à toute l'entreprise. Il était soutenu par beaucoup de hauts responsables du Mossad et de son service. Tous pensaient que cette mission n'entrait pas dans le cadre de leurs activités. Ils étaient censés se charger de la sécurité d'Israël, pas courir après un gamin dans les écoles hassidiques. Surtout, ils n'étaient pas d'accord avec la théorie d'Isser, qui estimait que les services secrets étaient là au nom d'un objectif plus important, la garantie de l'autorité de l'État juif.

Toutefois, quand Isser eut pris sa décision, ils ne la contestèrent pas. Son charisme et sa détermination étaient tels que personne ne se permettait vraiment de remettre ses ordres en question. Avec ses adjoints, il mit en place un groupe d'une quarantaine d'agents – les meilleurs enquêteurs du Shabak, des membres de l'équipe opérationnelle, des agents religieux ou se faisant passer pour tels, et même des gens de l'extérieur qui s'étaient portés volontaires. La plupart de ces derniers étaient justement des orthodoxes, qui comprenaient le danger que représentait l'enlèvement de Yossele pour le pays.

La première opération aboutit à un piètre résultat. Ils tentèrent maladroitement d'infiltrer les bastions ultra-orthodoxes, où ils furent aussitôt repérés, tournés en dérision et rejetés. « C'est comme si j'avais atterri sur Mars, raconta un des agents d'Isser, et que j'avais dû me mêler à une foule de petits hommes verts sans me faire reconnaître. »

Patiemment, le Ramsad éplucha le dossier, en lisant et relisant tous les éléments. Il n'y avait aucune trace de Yossele en Israël. Il en vint enfin à une conclusion : l'enfant avait été emmené à l'étranger.

Certes, mais où ? Une information curieuse attira son attention. À la mi-mars, un groupe important de juifs hassidiques étaient arrivés de Suisse. Des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants étaient venus escorter le cercueil de leur rabbin vénéré avant de l'inhumer en Terre sainte. Isser, peu à peu, soupçonna que toute cette histoire d'enterrement n'était qu'une couverture, afin de faire discrètement sortir Yossele du pays quand le groupe repartirait en Suisse. Il déploya ses hommes à l'aéroport et dépêcha une petite équipe à Zurich, commandée par Avraham Shalom, avec l'ordre de suivre les hassidim à leur retour. Les agents du Mossad trouvèrent même le pensionnat des enfants et, la nuit, ils se faufilaient dans la cour pour les observer par les fenêtres. « Nous sommes arrivés dans cette yeshiva, raconta Shalom. Nous étions collés aux fenêtres ; nous savions qu'il était peut-être déguisé, mais nous cherchions un enfant qui pouvait avoir à peu près son âge. » Au bout

d'une semaine de ces aventures noctambules, il dut annoncer à Isser que Yossele ne se trouvait clairement pas parmi les enfants suisses.

Isser décida de prendre la direction des opérations. Il confia toutes les affaires en cours à ses adjoints, s'installa dans un quartier général improvisé à Paris et déploya ses hommes dans le monde entier. Ils menèrent des enquêtes en France, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, en Amérique du Sud, aux États-Unis et en Afrique du Sud. Sous différentes couvertures, ils tentèrent d'infiltrer les yeshiva et les communautés orthodoxes, pour pouvoir établir une liste des centres où l'enfant pouvait être retenu. Un jeune juif orthodoxe de Jérusalem s'inscrivit dans la célèbre yeshiva du rabbin Soloweichik, se présentant comme un universitaire venu étudier la Torah avec ce maître réputé. Une pieuse femme, d'une grande dévotion, vint à Londres, porteuse de lettres de recommandation chaleureuses de la part de la belle-mère de Shalom Shtarkes, dont elle parvint à gagner la confiance. Elle fut invitée par la famille Shtarkes à séjourner à son domicile. Ils ne se doutaient pas que cette brave femme n'était autre que Yehudith Nissiyahu, le meilleur agent féminin d'Isser, qui avait participé à l'enlèvement d'Eichmann.

Yehudith n'était pas le seul agent en opération à Londres à ce moment-là. La capitale britannique était un centre important de la secte hassidique Satmar (du nom de la ville de Roumanie, Satu Mare, dont la secte était originaire). Isser envoya une autre équipe d'agents dans les quartiers résidentiels où vivaient les membres de Satmar. Une autre équipe partit pour l'Irlande. Au fil de leurs investigations en Angleterre, les hommes d'Isser étaient tombés sur un jeune couple religieux qui avait soudainement loué une maison isolée dans la campagne irlandaise. Les agents, se disant que le couple comptait utiliser la maison pour y cacher Yossele, préparèrent un plan détaillé pour s'emparer de l'enfant. En toute hâte, ils louèrent des appartements et des voitures, firent entrer clandestinement de l'équipement et fabriquèrent de faux papiers. L'opération était planifiée jusque dans ses moindres détails. Et c'est là que les ennuis commencèrent.

Les premiers à rentrer bredouilles furent les membres de l'équipe irlandaise. Il s'avéra que le couple religieux était innocent, et qu'il avait simplement décidé de passer des vacances en Irlande. Yehudith Nissiyahu ne parvint pas elle non plus à soutirer des informations aux Shtarkes, et le jeune envoyé étudier les Saintes Écritures en Suisse en revint certes éclairé, mais les mains vides. L'enfant avait disparu. Ceux qui avaient infiltré les hassidim Satmar de Londres connurent un sort plus pénible. Malins, de jeunes élèves de

la yeshiva de Stamford Hill découvrirent immédiatement l'identité des intrus et les confrontèrent, se mettant à hurler : « Voilà les sionistes ! Venez, Yossele est là ! » Ils appelèrent même la police de Londres, et les adjoints d'Isser eurent fort à faire pour obtenir la libération de leurs collègues des prisons de Sa Majesté.

L'un après l'autre, les plus fidèles partisans d'Isser commencèrent à perdre espoir. Ils lui dirent : « Isser, ça ne marchera pas. Annule la traque, c'est comme si on cherchait une aiguille dans une botte de foin. On ne le trouvera pas, cet enfant. »

Mais il ne renonça pas. Têtu comme un bouledogue, il ne prêta aucune attention à leurs doutes et à leurs plaintes, et il continua, obsédé par l'affaire, persuadé que, en dépit de tout, il réussirait.

*

À Paris, il convoqua Yaakov Caroz, chef de la station locale du Mossad. Caroz, né en Roumanie, avait perdu ses parents pendant l'Holocauste, et était impliqué dans l'espionnage et les questions de sécurité depuis ses études à l'Université hébraïque de Jérusalem. Mince, avec un grand front, des traits fins et des lunettes, Caroz, extérieurement, avait tout d'un intellectuel. Il était l'ancien chef de « Tevel » (Univers), le département du Mossad chargé des relations clandestines avec des services de renseignements étrangers, et avait noué certaines des alliances les plus secrètes et les plus incroyables d'Israël. Il avait contribué à l'élaboration d'un « pacte périphérique » entre Israël, l'Iran, l'Éthiopie, la Turquie et même le Soudan. Il avait établi des liens de coopération étroits avec les responsables des services secrets français, britanniques et allemands. Il avait conclu une alliance avec l'imposant général Oufkir, le redoutable ministre marocain de l'Intérieur, et avait secrètement rencontré le roi Hassan. Il avait même aidé l'empereur d'Éthiopie Haïlé Sélassié à écraser une tentative de putsch menée par un de ses plus proches conseillers. Lors d'une mission clandestine en Argentine, il était tombé amoureux d'une jeune femme, Juliette (Yaël), qu'il avait épousée. Caroz, d'une politesse et d'une douceur trompeuses, était un maître espion en costume, qui ne se comportait jamais comme un homme de terrain. Pourtant, qu'il soit un homme du monde parlant couramment français et anglais en faisait un atout essentiel pour Isser.

À Paris, Isser travailla jour et nuit. Il avait pris une chambre d’hôtel, mais passait le plus clair de son temps dans l’appartement qu’il avait transformé en quartier général. Ses assistants lui achetèrent un lit pliant (qu’ils surnommèrent le « lit de Yossele ») sur lequel il lui arrivait parfois de s’écrouler pour piquer un petit somme. Cette situation dura des mois. La plupart du temps, il était occupé à consulter des rapports, rédiger des télégrammes et parler à ses hommes éparpillés dans toute l’Europe. À l’aube, il quittait son bureau et se rendait à son hôtel, où il prenait une douche et se rafraîchissait avant de repartir travailler. La première fois qu’il était rentré à l’hôtel aux premières lueurs du jour, le portier lui avait adressé un sourire admiratif. Ce petit monsieur profitait, semblait-il, pleinement de la vie nocturne parisienne. La deuxième fois, il lui fit un clin d’œil. Mais quand ces aventures nocturnes se poursuivirent une troisième, une quatrième et une cinquième nuit, le portier n’y tint plus. Quand il vit Isser revenir à l’aurore, les yeux rougis par le manque de sommeil, mal rasé et les vêtements froissés, il se découvrit avec emphase, s’inclina et lui lança : « Mes respects, monsieur[1] ! »

Puis, un matin d’avril, un curieux rapport parvint aux agents du Mossad. Il émanait d’un jeune juif orthodoxe du nom de Meir, envoyé à Anvers, en Belgique. Là, il avait fait connaissance d’un groupe de diamantaires religieux qui éprouvaient une véritable vénération pour le vieux rabbin Itzikel, considéré comme un saint homme. Quand ils souhaitaient résoudre leurs litiges commerciaux, ils ne se tournaient par vers les tribunaux, mais demandaient au rabbin de jouer à la fois le médiateur et le juge – souvent pour des affaires portant sur des millions. Sa parole avait force de loi. Même dans l’Europe moderne, ce groupe respectait les coutumes antiques.

Meir réussit à infiltrer le cercle des fidèles du rabbin et apprit que, pendant la Seconde Guerre mondiale, ils avaient fonctionné comme un réseau antinazi clandestin et avaient sauvé de nombreux Juifs de la Gestapo. Après la guerre, le groupe avait continué à utiliser les mêmes méthodes et l’expérience qu’il avait acquise pour conclure des affaires dans le monde entier. Les marchands racontèrent à Meir une histoire extraordinaire au sujet d’une Française blonde aux yeux bleus, une catholique qui avait fait partie de leur organisation pendant la guerre et les avait aidés à sauver des Juifs des griffes de Hitler. Profondément marquée par le charisme du rabbin, elle s’était convertie au judaïsme et était devenue une orthodoxe fervente. Pour le groupe, elle était un atout inestimable. Elle avait beaucoup appris de ses années dans la clandestinité ; elle était brillante, audacieuse, savait effacer ses traces, se

déguiser, et elle se servait de son charme naturel comme d'une arme. Elle avait de plus un véritable instinct pour les affaires et une intelligence incisive. Elle parcourait la planète en mission pour le groupe d'Anvers. Son passeport français, son sang-froid et son intellect étaient pour elle comme autant de sésames. « C'est une sainte femme », dirent les Juifs d'Anvers à Meir. Ils lui expliquèrent aussi qu'elle s'était rendue en Israël. Claude, le fils de son premier mariage, s'était lui aussi converti et, après avoir fréquenté des yeshiva en Suisse et à Aix-les-Bains, il étudiait maintenant dans une école talmudique à Jérusalem. Mais même les gens d'Anvers ne savaient pas où se trouvait cette sainte fabuleuse à ce moment-là.

Cette histoire enflamma l'imagination d'Isser. À première vue, rien ne rattachait la Française à Yossele. Mais aux yeux du Ramsad, elle lui semblait être une personne douée d'un formidable potentiel, la femme aux mille visages. Pour les dirigeants orthodoxes, elle était un don de Dieu, s'ils avaient besoin de quelqu'un qui soit capable d'effectuer des missions secrètes à propos de Yossele.

Isser décida de suivre son intuition. Il abandonna toutes les autres pistes et se concentra sur cette mystérieuse convertie. Il transmit en Israël tous les détails dont il disposait, et ordonna à son service de retrouver la mère et le fils.

Quelques jours plus tard, il reçut une réponse. Le fils s'appelait désormais Ariel et était effectivement en Israël. Mais personne ne savait où se trouvait sa mère. À l'origine, elle s'était appelée Madeleine Feraille ; en Israël, elle était connue comme Ruth Ben-David.

*

Les rapports qui affluaient au quartier général d'Isser permirent de se faire une idée plus précise du profil de Madeleine Feraille. La jolie jeune femme avait étudié l'histoire et la géographie à l'université de Toulouse et à la Sorbonne. Elle avait épousé Henri, rencontré pendant ses études, et leur fils était né peu après le début de la Seconde Guerre mondiale. Madeleine avait pris le maquis, et ses activités clandestines l'avaient amenée à entrer en contact avec des Juifs français et belges, dont le groupe d'Anvers. À la fin de la guerre, elle avait même lancé avec certains d'entre eux des affaires d'import-export.

En 1951, elle avait divorcé d'Henri, après être tombée amoureuse d'un

jeune rabbin dans une petite ville d'Alsace. Le rabbin, sioniste convaincu, voulait émigrer en Israël, et les deux amants décidèrent de s'y marier. La raison de sa conversion au judaïsme, par conséquent, n'était pas tant due à la religion elle-même qu'à son amour pour l'un de ses représentants. Ruth Ben-David, récemment convertie, avait noué un foulard sur ses cheveux blonds, troqué ses vêtements élégants pour ceux, informes, d'une juive orthodoxe, et avait suivi son fiancé en Terre sainte. Mais en Israël, les choses avaient mal tourné. Le rabbin l'avait quittée et elle s'était retrouvée seule, déprimée et frustrée. Cette crise personnelle expliquerait pourquoi elle se serait rapprochée des cercles les plus extrémistes de Jérusalem et de leur leader, le rabbin Meizish. Elle obtint un grand respect de ce milieu le jour où elle se servit de son passeport français pour passer dans le secteur jordanien de la ville afin d'aller prier au Mur des Lamentations.

Au début des années cinquante, Ruth revint en France et recommença à beaucoup voyager. Les agents du Mossad découvrirent qu'elle séjournait souvent à Aix-les-Bains, ou dans une institution religieuse pour femmes près de Paris. Mais elle n'avait pas d'adresse permanente.

Les autorités de l'immigration informèrent les hommes d'Isser que, ces dernières années, Ruth s'était rendue à deux reprises en Israël. La seconde fois, le 21 juin 1960, elle était repartie avec une petite fille, enregistrée sur son passeport comme étant la sienne. Elle avait pris un vol d'Alitalia, avec pour destination finale Zurich. Qui était la petite fille ? Ben-David n'avait pas de fille. Isser sentit qu'il était sur la bonne piste. « Trouvez-la ! » ordonna-t-il à Yaakov Caroz.

Disposant d'une description détaillée de la femme, Caroz, accompagné d'un autre agent, partit pour Aix-les-Bains. Et, alors qu'ils arrivaient en voiture dans la petite ville, ils eurent une vision étonnante : Ruth Ben-David – sous son identité de Madeleine Feraille –, superbement vêtue, était debout près de la route et faisait de l'auto-stop ! Ils en furent surpris. Une Française élégante et raffinée, le pouce levé sur un bord de route, c'était un spectacle pour le moins inhabituel. Le chauffeur fit aussitôt demi-tour et fonça vers elle, mais une autre voiture s'était déjà arrêtée, et la jolie femme était montée à bord.

Les agents rentrèrent d'Aix-les-Bains les mains vides. Toutefois, par une autre source, ils apprirent que Ruth Ben-David entretenait des liens étroits avec Joseph Domb, un riche joaillier londonien. Elle avait été vue assise en compagnie de Domb dans une automobile, ce qui était inconvenant pour un

hassid. Isser connaissait Domb. C'était un farouche ennemi de l'État d'Israël. Membre de la secte Satmar, c'était un confident du rabbin Satmar de New York, et il était en relation avec les principaux responsables Satmar des diverses communautés en Europe. « Si le rabbin Satmar de New York est le pape, expliqua un spécialiste à Isser, alors Domb est son archevêque. »

Isser comprit que toutes les routes menaient à Londres. C'était là que vivaient les deux fils du vieux Shtarkes. Là qu'était basée une communauté active de la secte Satmar, dirigée par Domb. Là que ce dernier avait été aperçu avec Ruth Ben-David, qui avait peut-être fait sortir Yossele d'Israël. Isser en était maintenant sûr : les hassidim Satmar d'Israël et d'Europe avaient orchestré le kidnapping. Domb avait été aux commandes de l'opération. Grâce à ses compétences, son expérience et son passeport français, Ruth Ben-David avait joué un rôle central dans l'enlèvement. Elle savait sans doute où l'enfant était caché.

Ses soupçons furent confirmés par un agent du Shabak qui avait intercepté plusieurs lettres de Ruth Ben-David à son fils. Elles contenaient des références voilées à Yossele Schuchmacher.

Mais Isser avait besoin de davantage d'informations. Il décida d'infiltrer les hassidim Satmar. À Londres, ses hommes avaient parlé d'un *mohel,* un rabbin spécialisé dans la circoncision des nouveau-nés, un certain Freyer (nom fictif). Ce grand bavard, sous ses airs vertueux, aimait les plaisirs de la vie et, surtout, il était proche de Domb et disait savoir où était Yossele.

Isser déclencha une opération complexe afin de faire venir Freyer à Paris. Un de ses hommes, se faisant passer pour un prince marocain, vint voir Freyer et lui raconta qu'il était tombé amoureux d'une Juive. Ils s'étaient mariés en secret et, chez eux, au Maroc, ils respectaient les rites juifs. Or, sa femme venait d'avoir un petit garçon, et il tenait à ce qu'il soit circoncis, mais il ne pouvait pas le faire au Maroc, sa famille le tuerait si jamais elle l'apprenait. Son épouse et son fils se trouvaient à Paris, le rabbin Freyer acceptait-il de venir procéder à la circoncision ? Il serait généreusement récompensé.

Freyer accepta avec empressement. Quelques jours plus tard, il arriva à Paris. Dès qu'il entra dans l'appartement du « prince marocain », il fut appréhendé par des agents du Mossad. Ils l'escortèrent jusqu'à une pièce vide, où il fut interrogé pendant des heures par Victor Cohen, chef du département des enquêtes du Shabak. Le *mohel* était terrorisé. Il n'offrit aucune résistance et se mit à parler. Mais quand on le questionna au sujet de Yossele, il leva les mains. « Je suis terriblement désolé, dit-il, mais je ne sais absolument rien. »

Il s'avéra en effet que Freyer ne savait rien de l'enfant disparu et que toutes ses vantardises n'avaient eu d'autre but que d'impressionner son entourage. Une fois de plus, Isser était dans une impasse.

Étonnamment, une autre de ses équipes avait touché le gros lot. Avec l'aide des services français, ils avaient réussi à intercepter plusieurs lettres adressées à Madeleine Feraille et, dans l'une d'elles, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient. C'était une réponse à une petite annonce publiée dans un journal à propos de la vente de sa maison de campagne à Orléans, jolie ville située dans le « jardin de la France », la vallée de la Loire. Ils envoyèrent une lettre à la boîte postale indiquée dans l'annonce, offrant à Feraille plus qu'elle ne demandait pour la maison. Ils se firent passer pour des hommes d'affaires autrichiens en quête d'un lieu de villégiature. Madeleine Feraille répondit et donna l'adresse de sa maison. Peu après, ils lui écrivirent pour lui dire qu'ils l'avaient visitée et qu'elle correspondait à leurs besoins. Ils convinrent d'un rendez-vous pour conclure la vente le 21 juin 1962, à la réception d'un grand hôtel parisien.

Quelques jours avant le rendez-vous, les hommes d'Isser arrivèrent à Paris un par un et se mirent fébrilement au travail. Ils louèrent des voitures et des planques à Paris et en banlieue, établirent des itinéraires de fuite, préparèrent documents et équipement, et firent venir d'Israël des spécialistes de la surveillance et des interrogatoires.

Isser estima que le meilleur moyen d'obliger Ruth Ben-David à dévoiler ses secrets était de passer par son fils. Ariel étudiait dans une yeshiva en Israël et en savait apparemment beaucoup sur Yossele. Isser se disposa à le faire arrêter, au moment où sa mère serait enlevée en France. Ariel était orthodoxe, mais moins fanatique que sa mère. Isser mit en place un système de communication qui permettrait aux agents du Mossad de synchroniser l'interrogatoire de Ruth avec celui de son fils en Israël, afin de pouvoir utiliser les réponses du fils pour faire parler la mère.

Effectivement, le 21 juin, une grande femme élégante, d'une beauté frappante, entra dans la réception de l'hôtel. C'était Madeleine Feraille.

Charmante, la Française se présenta aux deux Autrichiens qui l'attendaient. L'un d'eux était Herr Furber, l'autre Herr Schmidt. Elle parlait un anglais parfait, et maîtrisait aussi l'allemand. Elle ne soupçonna jamais l'identité de ses deux acheteurs. Ils parvinrent rapidement à un accord sur la vente, mais leur notaire était en retard. Furber l'appela depuis l'une des cabines téléphoniques de la réception. De retour, il expliqua que le notaire leur présentait ses plus plates excuses. Il avait été retenu par plusieurs affaires

urgentes. Il demandait s'il était possible que tous se retrouvent à son étude ; il les recevrait immédiatement et ils pourraient signer tous les papiers sur place.

« Quelle est votre adresse ? » avait demandé Furber.

« Y allons-nous ? »

Madeleine accepta. Ils montèrent dans la voiture de location des deux Autrichiens et prirent la route jusqu'à la villa du notaire. Mais le charme de la Française manqua faire capoter toute l'opération. Furber, qui était au volant, était tellement fasciné par elle qu'il brûla un feu rouge. Un sifflement strident le ramena à la réalité. Un gros agent de police en colère lui arriva dessus en courant tout en soufflant dans son sifflet et en pointant du doigt vers le feu.

Furber arrêta la voiture, en proie à un mauvais pressentiment. Que faire ? Il était dans un pays étranger, avec de faux papiers, et conduisait une voiture de location où était assise une femme sur le point de disparaître. Il allait prendre une contravention, la police allait ouvrir un dossier à son sujet, et… Mais Madeleine Feraille, cause de ses ennuis, fut aussi celle qui vint à sa rescousse. Elle passa la tête par la vitre baissée.

« Monsieur l'agent, fit-elle gentiment, ce monsieur est un touriste. Il est dans un pays étranger, il voyage avec une dame, et il s'efforce de lui raconter des histoires… Vous comprenez, sans doute. Veuillez l'excuser… » L'agent de police succomba à son tour au charme de la dame et laissa les hommes du Mossad, paniqués, s'en tirer sans même une amende.

La voiture entra dans la magnifique ville de Chantilly, où résidait le « notaire ». Ils s'engagèrent dans l'allée de la villa et s'arrêtèrent devant l'entrée principale. Les deux hommes d'affaires aidèrent galamment leur invitée à descendre de voiture, l'escortèrent jusqu'à la demeure. La porte s'ouvrit et elle entra.

On l'emmena dans le « bureau du notaire ».

C'était Yaakov Caroz qui jouait le rôle de ce dernier.

« Madame, dit-il en français, vous n'êtes pas ici pour discuter de votre maison à Orléans, mais pour une autre affaire.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

— Je veux vous entretenir du petit Yossele Schuchmacher. »

À cet instant, deux hommes surgirent à ses côtés. Quand elle se retourna, elle vit que les deux « hommes d'affaires » s'étaient volatilisés. Elle prit peur.

« Je suis tombée dans un piège ! murmura-t-elle en français d'une voix rauque.

— Vous êtes tombée entre les mains des services israéliens, madame », lui

répondit Caroz.

Au même moment, la police interpellait Ariel Ben-David, son fils, à Be'er Yaakov, une ville d'Israël.

*

À Chantilly, Caroz se tourna vers Ruth Ben-David.

« Madame, vous êtes impliquée dans l'enlèvement de Yossele Schuchmacher. Nous voulons l'enfant !

— Je ne sais rien et je ne dirai rien », répondit-elle avec fermeté.

Elle s'était rapidement remise du choc. Caroz avait fait venir sa belle-sœur, infirmière de formation, prête à intervenir en cas d'urgence.

« C'était une femme très intelligente, dira pour sa part Shalom. Nous avons tout de suite compris qu'elle en savait beaucoup plus que ce qu'elle était disposée à nous dire. »

Les Israéliens le savaient, Ruth était leur dernier espoir. Tout comme ils savaient qu'il ne leur serait pas facile de faire plier cette dame de fer, que cela risquait de prendre du temps. Elle fut confiée à Yehudith Nissiyahu, arrivée de Londres. Nissiyahu la traita avec des égards, s'occupa de ses besoins en tant que grande pratiquante. Elle lui trouva des livres de prière et des bougies pour le Shabbat, lui prépara des plats casher. Les pièces où elle résidait étaient interdites aux hommes. L'infirmière dormait dans la chambre voisine de la sienne.

L'interrogatoire débuta. La convertie passa des heures avec les agents, surtout Yaakov Caroz et Victor Cohen, qui lui parlaient en français. Elle fut surprise de découvrir que les Israéliens savaient tout d'elle, mais elle refusa obstinément de révéler quoi que ce soit sur Yossele. « Je ne dirai rien », répétait-elle, tout en affirmant que Victor Cohen n'était qu'un « flic ». Elle niait avoir un lien quelconque avec l'enlèvement. « Alors, j'ai commencé à lui parler de toutes sortes de sujets, se souvenait Victor Cohen, juste pour qu'elle baisse sa garde. Je voulais savoir comment une chrétienne avait pu devenir une orthodoxe fanatique. Au départ, quand nous discutions, elle insistait pour que ce soit en présence d'une autre femme. Plus tard, elle a accepté d'être seule avec moi, mais il fallait que la porte reste ouverte. »

Un de ses interrogateurs avait la mission déplaisante de lui lancer des accusations insultantes, afin de lui faire perdre son calme. Les hommes du

Mossad espéraient qu'elle réagirait de manière impulsive, qu'elle cracherait des mots qu'elle n'aurait pas eu l'intention de dire et qui pourraient servir dans l'interrogatoire auquel son fils était soumis au même moment en Israël.

D'ailleurs, l'interrogatoire d'Ariel Ben-David, lui, commençait à porter ses fruits. En Israël, le principal interrogateur était Avraham Hadar, un dur affublé du surnom improbable de « Pashosh » (la Grive). Il annonça au jeune homme que sa mère avait capitulé. « Ta mère a tout avoué. Tes mensonges ne te mèneront nulle part. Dis la vérité ! » Ariel finit par craquer. Il dit qu'il savait ce qu'il était advenu de l'enfant, et qu'il ne parlerait « que si [ma] mère et [moi] obten[ons] l'immunité ».

Pashosh lui rétorqua : « Ça marche ! » Il l'emmena aussitôt voir Amos Manor, le chef du Shabak. Quand ils entrèrent, Manor hurla à Ariel : « Je ne sais pas ce que vous a promis Pashosh, mais je suis d'accord. Maintenant, où est l'enfant ? » Ariel en fut secoué. « Quand il s'agissait de hurler, Amos s'y entendait », rapporta Pashosh par la suite. Ariel reconnut enfin que sa mère avait fait sortir Yossele d'Israël déguisé en petite fille. Elle avait trafiqué son passeport, transformant l'ancien prénom de son propre fils, Claude, en Claudine, et modifiant également sa date de naissance pour qu'elle corresponde à l'âge de Yossele. Ariel savait que l'enfant avait été emmené en Suisse.

Ses aveux furent transmis sur-le-champ à Chantilly, et les interrogateurs de Ruth Ben-David la confrontèrent à l'évidence.

« Ariel est entre nos mains, lui déclara Victor Cohen. Il risque une peine sévère. Il a tout avoué. Ne vous souciez-vous donc pas de son sort ?

— Il n'est plus mon fils », marmonna-t-elle.

Elle résistait toujours. Les interrogateurs ne purent s'empêcher d'admirer la force incroyable de cette femme. Peu à peu, la situation devenait intenable. La solution paraissait si proche, et pourtant, ils sentaient bien qu'ils pouvaient encore échouer lamentablement.

Isser décréta alors que le moment était venu de prendre les choses en main.

*

Dans la pièce sombre et nue, Isser Harel et Ruth Ben-David, assis à une table, se faisaient face. Des agents du Mossad se tenaient derrière leur supérieur ; Cohen et Caroz servaient d'interprètes.

Isser était convaincu que les menaces ne feraient jamais plier cette femme à la détermination farouche. La seule solution, pensait-il, était de la persuader grâce à des arguments moraux. Elle était effectivement très religieuse, mais n'était pas étrangère à la logique. Après tout, elle n'avait pas été une juive ultra-orthodoxe toute sa vie, le fanatisme de générations passées ne coulait pas dans ses veines depuis sa naissance. C'était une femme intelligente, rusée, et il fallait la traiter comme telle.

« Je représente le gouvernement israélien, attaqua Isser en pesant chacun de ses mots. Votre fils nous a tout dit, et nous avons beaucoup d'informations sur vous. Nous connaissons la plupart de vos secrets. Nous sommes désolés d'avoir dû vous amener ici par la force. Vous vous êtes convertie au judaïsme, et le judaïsme, c'est Israël. Sans Israël, le judaïsme ne survivrait pas. L'enlèvement de Yossele a porté un coup terrible à la communauté religieuse en Israël. Il a attisé un sentiment de colère contre les orthodoxes. Vous pourriez être la cause de violences et d'une guerre civile. Si vous ne restituez pas l'enfant, le sang risque de couler. Imaginez seulement ce qui pourrait arriver à cet enfant ! Il pourrait tomber malade, mourir, même. Dans ce cas, comment vos complices et vous pourriez regarder ses parents en face ? Cela vous hantera pour le restant de vos jours. Et jamais vous ne serez pardonnée !

« Vous êtes une femme et une mère. Si quelqu'un désapprouvait votre façon d'élever votre fils et vous l'enlevait, que ressentiriez-vous ? Pourriez-vous dormir la nuit ?

« Nous ne nous battons pas contre la religion. Notre seul but est de retrouver l'enfant. Dès qu'il sera entre nos mains, vous serez libre, et votre fils aussi – et Israël sera de nouveau uni. »

Isser observa le visage de Ruth, qui commençait à trahir son conflit intérieur. Semblant déchirée par des sentiments contradictoires, elle se trouvait dans un état de grande tension, luttant contre elle-même comme seule peut le faire une forte personnalité face à un dilemme redoutable. Les agents du Mossad étaient immobiles, telles des statues. Eux aussi pensaient que l'heure de vérité avait sonné.

Ruth releva la tête. « Comment puis-je savoir que vous êtes bien un représentant de l'État d'Israël ? Comment puis-je vous faire confiance ? »

Sans réfléchir, Isser sortit son passeport diplomatique, émis à son nom, et le tendit à Ruth Ben-David. Ses hommes n'en revenaient pas. Était-il devenu fou ? Lui donner son vrai nom et son passeport, c'était prendre un risque considérable ! Isser, lui, se disait que ce n'était qu'en faisant la preuve de sa

sincérité, en lui montrant qu'il avait confiance en elle qu'il pouvait espérer réussir.

Ruth contempla longuement les armoiries d'Israël gravées sur le passeport. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang. « Je n'en peux plus, murmura-t-elle. Je vais craquer… »

Puis, soudain, elle le fixa. « L'enfant se trouve chez la famille Gertner, 126 Pen Street, Brooklyn, New York. Ils l'appellent Yankele. »

Isser bondit sur ses pieds. « Dès que nous aurons l'enfant, vous serez libre. » Et il quitta la pièce.

*

Des télégrammes circulèrent fiévreusement entre Jérusalem, New York et Washington. Isser contacta Israel Gur-Arie, responsable de la sécurité des missions diplomatiques israéliennes en Amérique du Nord. Gur-Arie, basé à New York, vérifia l'adresse. La famille Gertner s'y trouvait bien, dans un quartier principalement peuplé de hassidim Satmar. Jérusalem envoya un message à Avraham Harman, ambassadeur israélien à Washington, lui ordonnant d'entrer en relation avec le FBI pour lui demander de retrouver l'enfant et de le confier à Israël.

Gur Arie lui-même appela son homologue au FBI et lui donna tous les détails – « ce que l'enfant mange, comment il s'habille, etc. ». L'agent du FBI répondit : « Si vous en savez tant sur lui, allez donc le chercher vous-même. » Gur-Arie répliqua : « Donnez-m'en l'autorisation. » L'agent du FBI refusa.

Le quartier général d'Isser fut peu à peu submergé de télégrammes inquiétants. Les Américains hésitèrent, signalèrent Gur-Arie et l'ambassadeur israélien. Ils demandèrent : Êtes-vous absolument sûrs que l'enfant se trouve à cette adresse ? Que se passerait-il si nous y effectuions une descente et que nous ne le trouvions pas ? Le FBI laissait entendre que sa réticence était liée à l'approche des élections au Congrès. La secte Satmar représentait presque une centaine de milliers de voix, et le gouvernement ne tenait pas à les perdre.

À Chantilly, Isser perdait patience. À minuit, il décrocha. « Passez-moi Harman à Washington », ordonna-t-il.

Quand la connexion fut établie, il n'y alla pas par quatre chemins. « Harman, fit-il, c'est Isser Harel. Je veux que vous entriez en contact avec le ministre de la Justice Robert Kennedy, immédiatement, et que vous lui disiez

en mon nom que le FBI devrait récupérer le gamin sur-le-champ. » Harman était époustouflé. « Isser, comment pouvez-vous parler comme ça ? » Il lui fit comprendre que les services américains écoutaient peut-être leur conversation.

« Tant mieux, rétorqua Isser. Je ne m'adresse pas qu'à vous. » Il espérait que les Américains écoutaient, et que son attitude inébranlable les inciterait à agir. Harman, lui, continuait à hésiter et tenta de mettre Isser en garde contre d'éventuelles complications diplomatiques.

« Je ne vous ai pas demandé votre avis, cingla Isser. Dites-leur que, s'ils n'agissent pas immédiatement, ils seront tenus pour responsables de ce qui pourrait advenir. »

Quelques heures plus tard, le téléphone d'Isser sonna. C'était New York. Le consulat l'informa que Robert Kennedy avait aussitôt pris des mesures. Une équipe d'agents du FBI, accompagnée d'un agent de la sécurité israélienne, s'était rendue à Brooklyn. L'enfant avait effectivement été retrouvé sain et sauf. C'était Yossele.

Un jeune reporter du nom d'Elie Wiesel (le futur lauréat du prix Nobel) appela Gur-Arie. « J'ai appris que vous aviez retrouvé l'enfant. » Gur-Arie, qui avait juré de ne rien dire, opposa un démenti formel. Wiesel lui en voulut pendant des années.

*

En 1962, le 4 juillet fut aussi une fête nationale en Israël, car c'est ce jour-là que l'avion transportant Yossele atterrit à l'aéroport de Lod. Enthousiaste, la presse salua le dévouement et l'efficacité des services secrets. Israël était en train de devenir le seul pays au monde où une telle organisation était admirée et aimée de tout un peuple. Shlomo Cohen Zidon, célèbre avocat israélien, écrivit une lettre de remerciement à Ben Gourion pour avoir retrouvé l'enfant. Le Premier ministre répondit : « C'est nos services secrets qu'il faudrait remercier, surtout leur chef, qui a passé des jours et des nuits sur cette mission, et n'a pas pris de repos, même alors que ses adjoints étaient sur le point de jeter l'éponge, jusqu'à ce que l'enfant soit retrouvé et extirpé de sa cachette, ce qui n'a pas été facile non plus. »

Tandis que tout le pays célébrait la libération de Yossele, Isser était à Paris, où ses hommes donnaient une petite fête discrète en son honneur. Un des agents leva son verre « à l'enfant restitué à sa patrie, à l'homme à la volonté

de fer qui l'a retrouvé, à l'État qui sait si bien protéger ses citoyens ». Un autre offrit à Isser un bébé tigre en peluche en souvenir de l'opération. Ses collègues expédièrent à son domicile à Tel-Aviv le « lit de Yossele », sur lequel il avait passé tant de nuits blanches.

*

Avec le retour de l'enfant, toute la vérité fut révélée.

Tout avait commencé par un télégramme.

Au printemps 1960, alors que Yossele était transféré clandestinement d'une yeshiva à l'autre, Ruth Ben-David reçut un télégramme de son ami le rabbin Meizish : « Venez immédiatement à Jérusalem, je vous ai trouvé quelqu'un de bien. » Quand elle arriva, Ruth s'aperçut qu'en fait c'était une mission secrète qu'il avait à lui confier. Elle devait faire sortir Yossele du pays.

Elle revint en France, modifia son passeport, changea le nom de son fils en Claudine et sa date de naissance de 1945 à 1953. Puis elle redevint l'élégante Madeleine Feraille. Elle prit l'avion pour Gênes, où elle acheta un billet à bord d'un bateau en partance pour Israël avec des passagers et des candidats à l'immigration.

Sur le quai, à Gênes, elle se mit à jouer, comme par hasard, avec la fille de huit ans d'une famille d'immigrants. Au moment de l'embarquement, alors que la famille se débattait avec ses colis et ses bagages, la charmante Madeleine offrit de monter à bord avec la petite fille, qu'elle tenait par la main et qu'elle fit monter sur le pont. Les douaniers italiens, contrôlant ses papiers, notèrent qu'elle avait embarqué avec sa petite fille. En Israël, elle refit la même chose, et les services israéliens de l'immigration consignèrent qu'elle était descendue du bateau avec sa petite fille.

Quelques jours plus tard, Madeleine Feraille montait dans un avion à Lod en compagnie de sa « fille Claudine », qui était en réalité Yossele Schuchmacher, portant une jolie robe et des escarpins de cuir de bonne marque.

Yossele passa presque deux ans dans des pensionnats ultra-orthodoxes en Suisse et en France. Mais quand les recherches se développèrent en Israël, Madeleine se présenta dans le pensionnat de Meaux où l'enfant était caché sous le nom de « Menachem, orphelin d'origine suisse ». Elle l'affubla une fois encore de vêtements de fille, et partit avec lui en Amérique. Là, elle obtint

l'aide du chef de la secte Satmar, le rabbin Joelish Teitlebaum, qui ordonna à un certain Gertner, laitier de profession, de prendre chez lui le petit « Yankele » et de dire que c'était un cousin d'Argentine venu effectuer un long séjour.

Les spécialistes du Mossad s'aperçurent que le réseau clandestin ultra-orthodoxe s'étendait à toute l'Amérique et en Europe, et qu'il était comparable aux organisations secrètes des meilleurs services de renseignement du monde. Mais surtout, ils furent impressionnés par Ruth Ben-David. Elle respectait les règles du métier, n'avait jamais d'adresse permanente, conservait tous ses documents importants dans son sac à main, changeait d'identité aussi aisément que de vêtements. La jolie Française était la Mata Hari du monde orthodoxe.

Or si tout Israël se réjouissait du retour de Yossele chez ses parents, Ruth Ben-David, elle, se sentait brisée, vaincue. « Je suis coupable, dit-elle en pleurant à ses amis. J'ai trahi notre cause. Je ne pourrai jamais me le pardonner. On m'avait confié un précieux trésor, et je n'ai pas su le garder. »

Toutefois, Madeleine Feraille avait fait une démonstration si remarquable de toutes les qualités nécessaires à un agent secret qu'Isser Harel décida de lui proposa de travailler pour le Mossad. Mais il arriva trop tard. Elle était repartie à Jérusalem et avait disparu dans le monde ultra-orthodoxe. Trois ans plus tard, elle épousa le rabbin Amram Bloy, âgé de soixante-douze ans, chef de *Neturei Karta,* la plus fanatique de toutes les sectes.

Isser Harel et Yossele Schuchmacher ne se rencontrèrent que neuf ans plus tard, quand l'un des auteurs de ce livre organisa une fête en l'honneur d'Isser et y invita Yossele. Désormais soldat de première classe dans une division blindée, le jeune homme serra la main d'Isser et déclara : « Je suis très touché. Isser Harel a été l'homme le plus important de ma vie.

[1] En français dans le texte *(NdT)*.

8

Un héros nazi au service du Mossad

Il régnait une chaleur étouffante à Madrid en ce mois d'août 1963 quand deux hommes entrèrent dans les locaux d'une société de constructions mécaniques et demandèrent à rencontrer le propriétaire, un Autrichien du nom d'Otto Skorzeny. Ils se présentèrent comme des officiers du renseignement de l'OTAN et dirent à Skorzeny qu'ils étaient là sur recommandation de son épouse, dont il était séparé. Ils avaient une offre à lui faire qu'il ne pouvait refuser…

Très vite, le respectable chef d'entreprise s'aperçut que ses visiteurs savaient tout de lui et de son passé. Car il n'avait pas été directeur d'une société de constructions mécaniques toute sa vie. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Skorzeny, officier dans la SS, avait été l'un des grands héros, sinon le plus grand, de l'Allemagne nazie. De grande taille, charismatique, cet athlète au visage couturé de cicatrices dues à la *Mensur,* ces duels au sabre typiques des cercles estudiantins allemands et autrichiens, était devenu un commandant d'unité spéciale, véritable risque-tout qui s'était chargé d'opérations spectaculaires. Le 12 septembre 1943, il s'était posé en planeur avec un groupe de parachutistes sur le Gran Sasso, le plus haut sommet des Apennins, en Italie. Ils avaient pris d'assaut l'hôtel Campo Imperator, où l'ancien dictateur fasciste Benito Mussolini était enfermé sur l'ordre du nouveau gouvernement italien antinazi. Le capitaine SS Skorzeny avait délivré le Duce et l'avait ramené à un Hitler reconnaissant, qui l'avait couvert de médailles et de promotions. Pendant la bataille des Ardennes, en décembre 1944, Skorzeny, désormais colonel dans la Waffen SS, s'était faufilé derrière les lignes alliées où il avait semé le désordre et la confusion avec plusieurs dizaines de ses hommes déguisés en soldats américains. Ses opérations lui

avaient valu la réputation d’être « l’homme le plus dangereux d’Europe ». Acquitté lors des procès de Dachau après la guerre, il s’était installé en Espagne, où il bénéficiait de la protection de Franco, et avait créé sa société.

Ce jour-là, ses visiteurs ne tournèrent pas longtemps autour du pot. « Nous ne sommes pas vraiment de l’OTAN, admit l’un d’eux dans un allemand parfait. En fait, nous sommes membres des services secrets israéliens. » Les deux hommes n’étaient autres que Rafi Eitan et Avraham Ahituv, chef de la station du Mossad en Allemagne.

Skorzeny pâlit. Il y avait à peine un an que les Israéliens avaient pendu Adolf Eichmann. Son tour était-il venu ? Il avait été acquitté, mais certaines sources affirmaient qu’il avait pris part à l’incendie de synagogues pendant la Nuit de Cristal, en novembre 1938.

Le petit homme assis face à lui dissipa ses inquiétudes. « Nous avons besoin de votre aide, lui dit-il. Nous savons que vous avez de bons contacts en Égypte. » Puis il entreprit d’expliquer à l’ancien colonel SS pourquoi l’État juif avait besoin de ses services.

*

Le 21 juillet 1962, deux semaines seulement avant le retour triomphal de Yossele en Israël, l’Égypte avait impressionné la planète en procédant au tir de quatre missiles. Deux étaient de type Al Zafir (le Vainqueur), avec une portée de 280 kilomètres, et deux de type Al Kahir (le Conquérant), d’une portée de 560 kilomètres. Ces énormes missiles, ornés de drapeaux égyptiens, avaient été fièrement exhibés dans les rues du Caire lors des défilés pour le jour de la Révolution, le 23 juillet. Le président Gamal Abdel Nasser avait clamé devant une foule en extase que ses missiles étaient capables de toucher n’importe quelle cible « au sud de Beyrouth ».

Au sud de Beyrouth, justement, les dirigeants israéliens furent frappés d’étonnement et d’inquiétude. Les missiles de Nasser étaient effectivement capables d’atteindre n’importe quelle cible en Israël. Leur existence était une surprise totale pour les Israéliens et, dans les coulisses du pouvoir, personne n’avait de mot assez dur pour Isser Harel. Pendant que Nasser construisait ses fusées meurtrières, Isser le Petit était occupé à courir après Yossele, disaient ses détracteurs. Alors que de terribles dangers menaçaient la survie même de l’État hébreu, les meilleurs agents du Ramsad écumaient les yeshiva déguisés

en juifs ultra-orthodoxes. Anxieux, Ben Gourion convoqua Isser Harel, qui promit de faire toute la lumière sur le projet égyptien dès que possible. De retour à son quartier général, Isser affecta ses meilleurs hommes à cette mission, et activa ses taupes et ses informateurs en Égypte. Le 16 août, moins d'un mois après le lancement des quatre missiles, il revenait voir Ben Gourion avec un rapport détaillé.

Les missiles étaient construits par des scientifiques allemands, expliqua Isser.

En 1959, Nasser avait décidé de se doter d'un arsenal secret d'armements non conventionnels. Il avait nommé le général Mahmoud Khalil, ancien chef du renseignement de l'armée de l'air, à la tête du « Bureau des Programmes militaires spéciaux », chargé du développement d'armes ultramodernes – avions de combat, fusées et missiles, mais aussi substances chimiques et radioactives. Le budget du Bureau était considérable.

Pour Khalil, la première étape avait été de trouver les hommes nécessaires. Et il savait où chercher. Ses agents commencèrent à recruter des centaines d'experts et de scientifiques allemands dont la plupart avaient travaillé dans les instituts de recherche aéronautique et sur les terrains d'essai de l'Allemagne nazie. Plus de trois cents Allemands, attirés par les hauts salaires, les primes et les myriades d'avantages, s'étaient clandestinement faufilés en Égypte et avaient aidé Nasser à construire trois installations secrètes.

La première était « l'Usine 36 », où le génie allemand de l'aéronautique, Willy Messerschmitt, mettait au point un chasseur à réaction égyptien. Messerschmitt était le père des redoutables chasseurs de la Luftwaffe pendant la Seconde Guerre mondiale. Mahmoud avait signé un contrat avec lui le 29 novembre 1959.

Dans la deuxième usine, nom de code « 135 », l'ingénieur Ferdinand Brandner produisait des moteurs à réaction pour les appareils de Messerschmitt. Brandner avait passé plusieurs années en Russie ; après son retour en Allemagne, Khalil était entré en contact avec lui avec l'aide du docteur Eckart, un directeur de Daimler-Benz.

Mais le site le plus secret était « l'usine 333 », bâtie dans un endroit isolé en plein désert. Là, les anciens enfants prodiges de Hitler travaillaient maintenant sur les armes surprises de Nasser, les missiles à moyenne portée.

Selon les sources d'Isser, le projet égyptien était passé à la vitesse supérieure en décembre 1960. Ce mois-là, un avion de reconnaissance américain U-2 avait photographié un gigantesque site à Dimona, en Israël, qui

semblait être un réacteur nucléaire. La découverte fit les gros titres de la presse internationale ; personne ne crut les déclarations montées de toutes pièces des Israéliens, qui affirmaient qu'il s'agissait d'une usine de textiles. L'Égypte et plusieurs autres pays arabes menacèrent Israël. Mais les menaces ne suffisaient pas, et l'Égypte espérait neutraliser le programme nucléaire secret des Israéliens en développant ses propres armes non conventionnelles.

Le professeur Eugen Sänger était le chef des spécialistes allemands des fusées en Égypte. Directeur de l'Institut de recherche sur la propulsion par réaction de Stuttgart, Sänger avait passé quelques années en France après la guerre, et il avait contribué à la construction de la fusée Véronique, médiocre réplique du V-2 allemand. Il arriva en Égypte avec ses assistants, les professeurs Paul Goerke, spécialiste en électronique et en guidage, et Wolfgang Pilz, autrefois ingénieur sur la base de Peenemünde, où le brillant Wernher von Braun avait développé les fusées V-2. Le docteur Hans Kleinwachter, dont le laboratoire de développement des systèmes de missiles se trouvait dans la cité pittoresque de Lorrach, en Allemagne, non loin de la frontière suisse, était un expert en électronique et en guidage qui collaborait étroitement avec ses collègues en Égypte. Le département de la chimie était sous la responsabilité du docteur Ermin Dadieu, ancien officier SS. Les Allemands et les Égyptiens avaient créé plusieurs sociétés écrans – Intra, Intra-Handel, Patwag et Linda – qui achetaient les composants et les matériaux nécessaires au projet. Le directeur administratif d'Intra-Handel était le docteur Heinz Krug, qui dirigeait en outre l'Institut de recherche sur la propulsion de Stuttgart. Hassan Kamil, un millionnaire égyptien vivant en Suisse, était également de la partie, jouant le rôle de prête-nom et d'intermédiaire. Avec son aide, les Égyptiens établirent deux entreprises factices en Suisse, MECO (Mechanical Corporation) et MTP (Moteurs, Turbines et Pompes), qui avaient pour mission de se procurer les matériaux de base, les appareillages électriques et les outils de précision, et de recruter divers spécialistes et techniciens. Les trois directeurs de ces entreprises étaient Messerschmitt, Brandner et Kamil.

En 1961, Sänger et plusieurs centaines d'ingénieurs, de techniciens et d'employés égyptiens avaient commencé à travailler à la fabrication des missiles égyptiens. Mais à la fin de l'année, le gouvernement allemand avait découvert le lien secret entre le projet égyptien et l'Institut de recherche sur la propulsion de Stuttgart. Les autorités contraignirent Sänger à démissionner, à rentrer en Allemagne et à cesser toute activité. Il fut remplacé à la tête du

programme égyptien par le professeur Pilz.

En juillet 1962, l'usine 333 avait produit trente missiles. Quatre d'entre eux furent tirés en grande pompe devant un parterre choisi d'invités du gouvernement et de journalistes. Vingt autres, dont certains n'étaient que des leurres, défilèrent dans les rues du Caire, parés de drapeaux égyptiens.

Quand Isser Harel vint voir Ben Gourion en août, il lui montra une lettre de Pilz à Kamil Azab, le directeur égyptien de 333, dont Rafi Eitan et ses hommes avaient réussi à obtenir une copie. C'était une demande portant sur la somme de 3,7 millions de francs suisses en vue d'acheter des composants de machines-outils et d'autres équipements nécessaires à la fabrication de cinq cents missiles de Type 2 et quatre cents de Type 5.

Neuf cents missiles ! Le rapport d'Isser suscita une grande inquiétude au ministère de la Défense. Les spécialistes israéliens étaient sûrs que les Égyptiens n'avaient pas l'intention d'équiper les têtes de leurs missiles d'explosifs conventionnels. Ils n'auraient pas consacré des millions de dollars à leur construction pour qu'ils se contentent d'emporter une demi-tonne de dynamite. Un bombardier était certain de s'en acquitter avec une plus grande précision. Il était clair que l'Égypte doterait les missiles d'ogives nucléaires ou les chargerait d'une autre substance interdite par le droit international, comme des gaz toxiques, des cultures bactériologiques ou des déchets radioactifs mortels.

D'après Isser, les scientifiques allemands travaillaient à un projet retors visant à détruire Israël : ils développaient des armes apocalyptiques, des missiles gigantesques, des ogives radioactives capables de « détruire toute vie » et d'empoisonner l'air d'Israël pendant des années ; ils travaillaient même sur des rayons de la mort et d'autres inventions diaboliques.

« Nous les avons pris trop au sérieux, concéda ultérieurement le général Zvi Zur, chef d'état-major de l'époque. Nos scientifiques étaient des amateurs et ne savaient pas comment traiter ces informations. » Quoi qu'il en soit, les Israéliens découvrirent le talon d'Achille du programme égyptien – les Allemands n'avaient pas encore réussi à mettre au point un système de guidage approprié pour diriger les missiles sur leurs objectifs. Tant que cet obstacle ne serait pas surmonté, les missiles seraient inutilisables.

*

Isser Harel n’était plus le même. Il n’était plus celui que ses hommes connaissaient et admiraient. Depuis la capture d’Eichmann, il avait profondément changé. Ce professionnel réfléchi, célèbre pour ses nerfs d’acier, voyait désormais dans l’Allemagne l’ennemi éternel d’Israël et du peuple juif. Il était absolument convaincu que le gouvernement allemand soutenait les scientifiques en Égypte et qu’il les aidait secrètement dans leurs efforts pour détruire Israël. Le Ramsad demanda à Ben Gourion de prévenir le chancelier allemand Konrad Adenauer et d’exiger qu’il intervienne immédiatement pour mettre fin aux activités des scientifiques. Ben Gourion refusa. Peu de temps auparavant, l’Allemagne avait accordé à Israël un prêt colossal de 500 millions de dollars pour le développement du Néguev. Ben Gourion et Adenauer avaient établi des relations de confiance et de respect mutuel. Adenauer et son ministre de la Défense, Franz-Josef Strauss, fournissaient à l’État hébreu d’énormes quantités d’armes modernes, qui valaient des centaines de millions de dollars – des chars, des canons, des hélicoptères et des avions –, le tout pour rien, s’efforçant ainsi secrètement d’expier l’Holocauste et les crimes de l’Allemagne contre le peuple juif. Ben Gourion faisait confiance au gouvernement de Bonn et ne tenait pas à compromettre les relations d’Israël avec ce pays en brandissant des accusations et en exigeant son intervention dans la crise. Il ordonna au vice-ministre de la Défense Shimon Peres d’écrire personnellement à Strauss pour lui demander discrètement de l’aide.

Pour Isser, c’était insuffisant. Il décida de lancer de sa propre initiative une campagne sans merci pour saboter les activités des Allemands en Égypte.

Le 11 septembre 1962, à 10 h 30, un homme brun de type moyen-oriental pénétra dans les bureaux de l’Intra, sur la Schillerstrasse à Munich. L’employé qui le fit entrer dans le bureau du directeur de la société, le docteur Heinz Krug, l’entendit dire qu’il était envoyé par le colonel Nadim, un officier égyptien qui entretenait des contacts étroits avec Krug. Trente minutes plus tard, l’Égyptien quittait le bâtiment en compagnie de Krug. Une hôtesse des United Arab Airlines aperçut les deux hommes qui se rendaient au guichet. Elle fut la dernière personne à voir Krug.

Le lendemain matin, Mme Krug informait la police que son mari avait disparu. Deux jours plus tard, la police retrouva la Mercedes blanche de Krug abandonnée dans la banlieue de Munich. La voiture était maculée de boue, et son réservoir complètement à sec. Un coup de téléphone anonyme à la police annonça : « Le docteur Krug est mort. » Mais, se fondant sur d’autres sources,

la police estima que Krug avait été enlevé par des agents du Mossad et emmené en Israël. Aujourd'hui, il ne fait plus aucun doute que Krug est décédé.

Le 27 novembre 1962, Hannelore Wende, la secrétaire de Pilz à l'usine 333, repéra une épaisse enveloppe dans le courrier du matin. L'expéditeur était un juriste de Hambourg réputé. Hannelore ouvrit l'enveloppe. Une terrible explosion secoua les locaux. Gravement blessée, la secrétaire de Pilz fut emmenée à l'hôpital, où elle séjourna durant plusieurs mois avant de quitter l'Égypte, aveugle, sourde et défigurée.

Le lendemain, un gros colis portant la mention « Livres » arrivait à l'usine 333. Quand un employé égyptien l'ouvrit, il explosa, tuant cinq personnes. L'expéditeur, un éditeur de Stuttgart, était une fausse adresse.

Dans les jours qui suivirent, des colis piégés continuèrent à arriver. Certains avaient été envoyés d'Allemagne, d'autres d'Égypte même. Certains explosèrent, faisant des victimes, d'autres furent désamorcés par des démineurs de l'armée égyptienne, alertés par les responsables de 333. Officiellement, l'identité des expéditeurs ne fut pas établie, mais les Égyptiens et les journalistes étaient certains que les bombes avaient été préparées et adressées au Caire par le Mossad. Beaucoup plus tard, il s'avéra que plusieurs des lettres piégées avaient été postées par « l'espion Champagne ». Il s'agissait de Ze'ev Gur-Arie, un agent israélien qui opérait en Égypte en se faisant passer pour « Wolfgang Lutz », propriétaire allemand d'un haras près du Caire. Se prétendant ancien officier SS, il s'était installé au Caire avec son épouse allemande, et avait tissé des liens étroits avec la haute société égyptienne et ses dirigeants militaires.

*

Les colis piégés semèrent le désarroi parmi les scientifiques allemands, qui pensaient que leurs vies étaient en danger. Beaucoup reçurent des appels anonymes, leurs interlocuteurs menaçant leur famille ou eux s'ils continuaient à travailler sur le programme de Nasser. Les trois « usines » en Égypte et les sociétés écrans en Europe firent l'objet d'un renforcement des mesures de sécurité. Quand ils retournaient en Europe, les scientifiques devaient se déplacer en grands groupes encadrés par des agents de la sécurité allemande. Pratique qui sauva probablement le professeur Pilz lors d'un déplacement en

Europe à la fin de 1962. Un groupe d'inconnus le suivit en Allemagne et en Italie, mais n'eut jamais l'occasion de l'approcher.

Isser passa l'automne et l'hiver 1962 en Europe à diriger plusieurs opérations du Mossad dont le but était de récolter des informations plus récentes et plus précises. Rafi Eitan réussit à infiltrer une mission diplomatique chargée de s'occuper du courrier des scientifiques allemands. Les opérations de ce genre étaient ses préférées. « C'est bien mieux que de recruter des agents, dit-il. Quand on recrute un agent, il faut le former, lui fournir une couverture en béton, le mettre en place et lui donner le temps d'établir des contacts… Lire le courrier de votre ennemi, c'est beaucoup mieux – on obtient des résultats immédiats, et des informations de premier choix. »

Pour ses opérations non conventionnelles, Eitan avait besoin d'un équipement électronique très sophistiqué, mais ne savait pas où se le procurer. Cet équipement, qu'utilisaient la CIA et d'autres services, ne se trouvait pas dans les boutiques. Alors qu'il lisait le journal dans son bureau parisien, Eitan remarqua un court article sur Meyer Lansky, mafieux juif notoire, patron du crime organisé à Miami. Pour son esprit calculateur, c'était une occasion à exploiter. Il appela l'opératrice : « Trouvez-moi Meyer Lansky à Miami ! »

Trois minutes plus tard, il avait Lansky au bout du fil.

« Shalom, Meyer, lança Eitan, je suis israélien, j'opère à Paris, et j'ai besoin de votre aide pour l'État sioniste.

— Pas de problème, répondit Lansky. Dans un mois, je dois me rendre à Lausanne, en Suisse. Rencontrons-nous là-bas. »

Eitan retrouva Lansky à Lausanne et lui expliqua de quoi il avait besoin. Lansky lui donna l'adresse d'un homme à Chicago. « Il vous obtiendra ce qu'il vous faut », lui dit-il. Une semaine plus tard, Eitan atterrissait à Chicago et se dirigeait vers l'adresse en question. « L'équipement électronique que ce type nous a trouvé nous a bien servi tout au long de notre opération contre les scientifiques allemands », conclut Eitan.

Au cours d'une de ces opérations, Isser tomba sur un nouveau nom, le docteur Otto Joklik. Selon les informations de sa source, Joklik était un scientifique autrichien spécialiste des radiations nucléaires. Il aurait travaillé sur un programme égyptien top secret visant à développer des armes atomiques en un temps record. Les Égyptiens prévoyaient de créer une société écran, Austra, qui, depuis l'Autriche, achèterait les matériaux radioactifs nécessaires au projet de Joklik et les expédierait en Égypte. Austra serait

distincte d'Intra, pour échapper aux enquêtes des autorités allemandes. Joklik était censé procéder à deux essais nucléaires en Égypte et produire plusieurs bombes atomiques destinées à équiper des missiles.

Tout cela tendait à prouver que Joklik était un personnage particulièrement dangereux, peut-être le plus dangereux des scientifiques allemands. Toutes les stations du Mossad reçurent un ordre urgent : trouvez Joklik !

Mais une incroyable surprise attendait Isser. Le 23 octobre 1962, un inconnu sonna à l'entrée d'une des ambassades israéliennes en Europe, demanda à rencontrer le responsable de la sécurité et donna son nom : « Je suis Otto Joklik. Je suis disposé à tout vous dire sur mes activités dans l'effort de guerre égyptien. »

Deux semaines plus tard, dans le secret le plus absolu, Joklik arrivait en Israël.

Des mois après, quand la défection de Joklik fut découverte, des journalistes européens écrivirent que Joklik avait probablement contacté les Israéliens à cause de la disparition du directeur d'Intra, Heinz Krug. Joklik était en liaison avec ce dernier, qui était un des rares à être au courant du rôle de Joklik dans les programmes militaires spéciaux égyptiens. À la disparition de Krug, Joklik avait cédé à la panique. Et si Krug avait été enlevé par les Israéliens ? Il risquait de parler et révéler quelles étaient les nouvelles fonctions de Joklik. Ce qui, il le savait, équivalait pour lui à un arrêt de mort. Il décida donc de se rendre aux Israéliens. De cette façon, au moins, il sauverait sa peau, espérait-il.

Joklik passa quatre jours en Israël, maintenu à l'isolement sur un site de haute sécurité du Mossad. Isser choisit de se servir de lui pour deux missions essentielles : en tant que source de renseignement sur le programme égyptien, et en tant qu'agent double qui retournerait en Égypte pour y travailler avec le Mossad.

Otto Joklik expliqua aux Israéliens qu'il avait été recruté par un Allemand qui occupait un poste important chez United Arab Airlines et qui l'avait présenté au général Mahmoud Khalil, surnommé « Herr Doktor Mahmoud » par les Allemands. De cette rencontre étaient nés deux projets, « Ibis » et « Cléopâtre ». Seuls le professeur Pilz et le docteur Krug étaient également dans la confidence.

L'opération Ibis avait pour but de fournir à l'Égypte une arme radiologique, susceptible de répandre des radiations dangereuses. Joklik entreprit de se

procurer de grandes quantités de cobalt-60, un isotope radioactif, et de le tester en Égypte. Si les expériences étaient un succès, il s'efforcerait d'obtenir davantage de cobalt, qui pourrait alors équiper les ogives des missiles, lesquelles répandraient des radiations mortelles à l'impact.

Le second projet, Cléopâtre, portait sur la production de deux bombes atomiques. Joklik proposa une méthode originale pour les fabriquer : il fallait acheter de l'uranium enrichi à 20 % aux États-Unis ou en Europe, l'enrichir ensuite à 90 % dans des centrifugeuses spéciales développées en Allemagne et aux Pays-Bas par des scientifiques, les docteurs Wilhelm Groth, Jacob Kistemaker et Gernot Zippe, et enfin fabriquer les bombes avec cet uranium enrichi.

Joklik se rendit aux États-Unis pour tenter d'y récupérer de l'uranium enrichi. Il rencontra également plusieurs scientifiques allemands qu'il invita à venir construire des centrifugeuses en Égypte. Dans le même temps, il achetait du cobalt-60 en Europe et l'envoyait à une gynécologue du Caire, le docteur Khalil, la sœur de Herr Doktor Mahmoud…

À la fin du débriefing de Joklik en Israël, ses déclarations furent soumises à plusieurs spécialistes afin qu'ils les analysent. Curieusement, leurs rapports ne suscitèrent pas l'attention qu'ils auraient méritée. Or, les experts affirmaient, à propos du projet Cléopâtre, qu'il était presque impossible que Joklik obtienne de l'uranium enrichi à 20 %. Même si c'était le cas, l'Égypte aurait besoin d'au moins une centaine des meilleures centrifugeuses afin de récolter, en deux ou trois ans, l'uranium nécessaire à la mise au point d'une seule bombe. Et même si les Égyptiens se dotaient effectivement de la bombe, elle n'exploserait pas, car les formules de Joklik étaient erronées. Ibis et les armes radiologiques n'impressionnèrent pas plus les analystes. Leur impact, assurèrent-ils, ne serait pas supérieur à celui d'une bombe conventionnelle. Mais le ton rassurant de leurs rapports ne parvint pas à calmer les dirigeants israéliens. Dont l'angoisse monta encore d'un cran quand ils apprirent que les Égyptiens développaient aussi des armes chimiques. En juin 1963, il s'avéra que leurs craintes étaient justifiées : les forces égyptiennes avaient utilisé des gaz toxiques au Yémen[1] . Golda Meir, ministre des Affaires étrangères, rencontra le président Kennedy et évoqua le risque que les Égyptiens arment leurs missiles de têtes non conventionnelles. Elle lui demanda d'intervenir, mais il refusa.

Ces têtes non conventionnelles étaient effectivement très dangereuses, mais il fut considéré qu'il était prioritaire d'interrompre le développement des

systèmes de guidage des missiles. Pendant l'hiver 1963, le docteur Kleinwachter, le spécialiste du guidage de l'usine 333, passait quelques semaines en Allemagne. Dans la soirée du 20 février, il quitta son laboratoire de Lorrach et engagea sa voiture dans la petite allée qui menait à son domicile. L'allée, sombre et déserte, était couverte de neige. Soudain, une voiture surgit d'une rue adjacente et lui bloqua le passage. Un homme en sortit, qui marcha sur Kleinwachter. Le scientifique vit que, outre le chauffeur, un troisième homme attendait dans le véhicule.

« Où habite le docteur Schenker ? » demanda celui qui était sorti. Sans attendre la réponse, il dégaina un pistolet équipé d'un silencieux et ouvrit le feu. La balle fracassa le pare-brise et se logea dans l'écharpe de laine de Kleinwachter. Celui-ci tendit la main vers sa boîte à gants pour y prendre son propre pistolet, mais son agresseur se replia vers la voiture, qui fila dans la nuit.

La police retrouva le véhicule abandonné à une centaine de mètres du lieu de l'attaque. Les trois hommes avaient fui à bord d'une autre voiture, ils avaient toutefois laissé derrière eux un passeport au nom d'Ali Samir, un des chefs des services secrets égyptiens. Ce n'était qu'une diversion ; le jour de l'attaque, Samir se trouvait au Caire, où il avait été photographié en compagnie d'un journaliste allemand.

On ne retrouva jamais les assaillants, mais la presse était unanime : les Israéliens avaient tenté d'assassiner Kleinwachter, et avaient échoué.

*

Quelques semaines plus tard, le Mossad recommença. Cette fois, il s'en prit au scientifique allemand Paul Goerke, qui résidait en Suisse.

Comme Kleinwachter, Goerke travaillait sur un système de guidage pour les missiles égyptiens dans son laboratoire de l'usine 333. Il était considéré comme très important par les Égyptiens, et par le Mossad aussi. Sa fille Heidi vivait à Fribourg, une ville allemande proche de la frontière suisse. Peu après l'attaque contre Kleinwachter, Joklik avait appelé Heidi pour lui dire qu'il avait rencontré son père en Égypte, où il travaillait au développement d'armes terrifiantes destinées à détruire Israël. Joklik lui laissa entendre que, si Goerke ne mettait pas un terme à ses activités, il s'exposait à des risques terribles. En revanche, s'il quittait l'Égypte, il ne lui serait fait aucun mal.

« Si vous aimez votre père, conclut Joklik, rendez-vous le samedi 2 mars à 16 heures à l'hôtel des Trois Rois à Bâle, et je vous présenterai un de mes amis. »

Effarée, Heidi contacta aussitôt H. Mann, ancien officier nazi à qui les Égyptiens avaient confié la sécurité des scientifiques. Mann alerta la police de Fribourg, qui prévint les autorités suisses. Ainsi, quand Joklik et son ami arrivèrent à l'hôtel des Trois Rois, plusieurs voitures de police étaient garées derrière l'édifice, des inspecteurs étaient en poste à la réception et des magnétophones avaient été placés près de la table où se trouvait Heidi Goerke.

Joklik et son ami, l'agent du Mossad Joseph Ben-Gal, tombèrent dans le piège. Ne se doutant de rien, ils discutèrent pendant une heure avec Heidi Goerke, veillant cependant à ne pas proférer de menaces directes, tout en faisant allusion au danger que courait son père s'il continuait à fabriquer ses armes effrayantes. Ils proposèrent à Heidi de prendre l'avion pour Le Caire afin qu'elle puisse persuader son père de rentrer en Allemagne, où sa famille et lui seraient en sécurité.

Une fois la rencontre terminée, les deux hommes sortirent de l'hôtel et prirent le train de 18 heures pour Zurich, où ils se séparèrent. Mais alors que Joklik attendait une correspondance sur le quai, il fut arrêté par des policiers en civil. Ben-Gal fut interpellé près du consulat israélien.

Le soir même, la police allemande demanda aux Suisses d'extrader les deux hommes, soupçonnés d'avoir menacé Heidi Goerke et d'avoir pris part à l'agression contre Kleinwachter.

Depuis son quartier général en Europe, Isser activa ses contacts et s'efforça de convaincre les Suisses de relâcher Ben-Gal et Joklik, mais ils refusèrent à cause de la demande d'extradition allemande. Isser revint alors en Israël, où il rencontra Golda Meir. Ils s'étaient rapprochés depuis quelque temps et nourrissaient la même hostilité et la même méfiance envers l'Allemagne. Golda suggéra qu'Israël approche le chancelier Adenauer et exige que l'Allemagne de l'Ouest annule sa demande d'extradition.

Isser se rendit immédiatement à Tibériade, où le Premier ministre Ben Gourion passait ses vacances. Il lui enjoignit d'envoyer un émissaire extraordinaire à Bonn, qui apporterait à Adenauer des preuves des sinistres activités des scientifiques allemands en Égypte et réclamerait le retrait de la demande d'extradition.

Ben Gourion refusa.

Isser ne lâcha pas prise.

« Vous devez décider de ce que nous ferons si l'arrestation est rendue publique. Parce que alors, toute l'affaire va éclater.

— Comment ça, éclater ? demanda Ben Gourion.

— Dès que l'arrestation de Ben-Gal sera connue, toute l'affaire des scientifiques allemands aussi sera dévoilée. Israël devra expliquer pourquoi Ben-Gal a fait ce qu'il a fait. Il va falloir que nous révélions que les Égyptiens ont acheté des équipements pour leurs fusées et d'autres programmes militaires à l'Allemagne. »

Ben Gourion réfléchit un moment, et dit : « Qu'il en soit ainsi. »

C'est là que le fossé commença à se creuser entre les deux hommes.

*

Dans la soirée du 15 mars 1963, United Press annonça l'arrestation de Joklik et Ben-Gal, « soupçonnés d'avoir menacé la fille d'un scientifique allemand employé par l'Égypte ». Isser Harel convoqua une réunion secrète des rédacteurs en chef des quotidiens israéliens, au cours de laquelle il décrivit le contexte de l'interpellation de Ben-Gal. Il mit plus particulièrement l'accent sur le rôle de Joklik dans l'affaire, le genre de travaux qu'il avait effectués pour le compte des Égyptiens et le fait qu'il avait volontairement changé de camp et s'efforçait de réparer les dégâts.

Dans les jours qui suivirent, les adjoints d'Isser fournirent des informations à trois journalistes israéliens, Naftali Lavi du *Ha'aretz,* Shmuel Negev de *Ma'ariv* et Yeshayahu Ben-Porat du *Yedioth Ahronoth.* On leur donna tous les faits, ainsi que les adresses d'Intra, Patwag et de l'Institut de Stuttgart. Les trois hommes partirent ensuite pour l'Europe, pour rassembler des informations sur les scientifiques allemands et les communiquer à leurs journaux. Venant d'Europe, les nouvelles sur le programme des scientifiques allemands seraient plus crédibles, se disait Isser. D'autres agents du Mossad furent envoyés à l'étranger pour y briefer des journalistes pro-israéliens.

Isser Harel ne comprit pas que la question allemande était un des sujets les plus sensibles en Israël. Son offensive à outrance contre l'Allemagne avait provoqué une avalanche qu'il était impossible d'endiguer, un déluge d'accusations contre les scientifiques qui déclencha une véritable panique en Israël.

À partir du 17 mars, la presse israélienne et internationale se retrouva noyée

dans une mer de gros titres sensationnalistes : des scientifiques allemands, d'anciens nazis pour la plupart, fabriquaient des armes meurtrières en Égypte. Ils préparaient des armes biologiques, chimiques, nucléaires et radioactives. Ils développaient des gaz toxiques, des microbes monstrueux, des rayons de la mort, des ogives équipées de bombes atomiques ou de déchets nucléaires capables de répandre des radiations mortelles. Les journaux se bousculaient pour publier des articles que l'on aurait jurés pompés dans les aventures de *Guy l'Éclair : le rayon de la mort qui, dans un sifflement, incinérait tout sur son passage… l'air au-dessus d'Israël, empoisonné pendant au moins quatre-vingt-dix ans… les microbes répandant des infections abominables, et cætera.* La campagne accusait également le gouvernement de la République fédérale d'Allemagne non seulement de ne rien faire pour mettre fin aux agissements diaboliques de ses sujets en Égypte, mais même de suivre les traces de Hitler. Les journalistes dépêchés en Europe jetaient de l'huile sur le feu en « découvrant » chaque jour de nouveaux détails sur le complot démoniaque des scientifiques.

*

À Bâle, Ben-Gal et Joklik écopèrent de condamnations bénignes : deux mois de prison, déjà purgés. Mais le procès eut secrètement des conséquences considérables.

Durant l'audience, le juge s'aperçut soudain qu'un des spectateurs était armé.

« De quel droit portez-vous une arme dans mon tribunal ? demanda le magistrat, indigné.

— J'ai un permis de port d'armes. Je suis chargé de la sécurité des scientifiques allemands en Égypte. »

Il se présenta comme H. Mann, l'homme contacté par Heidi Goerke après l'appel téléphonique de Joklik, qui avait alerté la police allemande.

Un informateur du Mossad, sous couverture, quitta aussitôt la salle d'audience et signala l'incident à ses supérieurs. Dès qu'il l'apprit, Raphi Medan, vétéran des services, sauta dans le premier train pour Vienne, où il se précipita au domicile du célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal. Ce dernier accepta sur-le-champ d'aider le Mossad.

« Avez-vous entendu parler d'un Allemand du nom de H. Mann ? »

demanda Medan.

Wiesenthal se plongea dans ses gigantesques archives. Au bout de quelques heures, il revint vers Medan, un dossier entre les mains. « Il était officier dans les SS pendant la guerre, expliqua-t-il. Il a servi dans une unité de commando sous le ordres du colonel Otto Skorzeny. »

Medan rapporta l'information à l'inévitable Rafi Eitan et à Avraham Ahituv. Ahituv, moustachu dégarni à lunettes sensible aux coups de soleil, était né en Allemagne sous le nom d'Avraham Gotfried. Il avait émigré en Israël à l'âge de cinq ans avec ses parents, fervents pratiquants. Dès seize ans, il était membre de la Haganah ; à dix-huit, il fut l'un des fondateurs du Shabak. D'une grande intelligence, il avait terminé ses études pendant son service, et était sorti diplômé de la faculté de droit avec la mention très bien. En 1955, il avait capturé Rif'at El Gamal, l'espion égyptien le plus important en Israël, qui opérait sous l'identité de Jack Bitton. Il l'avait retourné et fait de lui l'un des agents doubles les plus efficaces du Mossad qui, pendant plus de douze ans, fournit au Caire des informations soigneusement préparées. En 1967, à la veille de la guerre des Six Jours, El Gamal prévint les Égyptiens qu'Israël allait lancer une attaque terrestre avant d'envoyer son aviation dans la bataille. Par conséquent, l'armée de l'air égyptienne relâcha son attention, ce qui facilita sa destruction au sol par les appareils israéliens. Ahituv deviendrait plus tard un des meilleurs directeurs du Shabak, très apprécié pour ses efforts en faveur de l'intégration des Arabes israéliens dans la société.

Ce soir-là, en mai 1963, Ahituv écouta le rapport de Medan sur Mann et Skorzeny, puis se tourna vers Eitan : « Pourquoi n'essayons-nous pas de recruter Skorzeny ? »

Au début, l'idée leur parut folle, mais elle n'était pas sans une certaine logique : si Skorzeny s'adressait à Mann, il avait toutes les chances d'obtenir des informations ultraconfidentielles de son ancien subordonné. Restait à savoir comment contacter Skorzeny. Une enquête rapide leur permit de découvrir que même s'il s'était séparé de son épouse, ils étaient encore très proches. Elle gérait désormais une entreprise spécialisée dans le courtage de métaux. Les agents du Mossad dénichèrent un chef d'entreprise israélien, Shlomo Zablodovitch, qui travaillait dans le même secteur. Oui, dit-il, il connaissait Mme Skorzeny. Il la leur présenta, et elle leur apprit tout ce dont ils avaient besoin.

Ainsi Eitan et Ahituv débarquèrent-ils dans le bureau de Skorzeny à Madrid.

Ils demandèrent alors à l'ancien héros du Troisième Reich de devenir leur agent et de transmettre au Mossad des informations sur les activités des scientifiques égyptiens en Égypte. Outre H. Mann, Skorzeny connaissait bon nombre de membres de la colonie allemande en Égypte, dont beaucoup avaient été officiers avec lui.

« Comment puis-je vous faire confiance ? demanda Skorzeny. Comment puis-je être sûr que vous ne vous en prendrez pas à moi ensuite ? » Il craignait que des Israéliens vengeurs ne finissent par le coincer comme ils l'avaient fait pour Eichmann, et qu'il ne subisse le même sort.

Rafi Eitan trouva la solution sur l'instant. « Nous sommes autorisés à vous garantir que vous n'avez pas de raison d'avoir peur », dit-il. Sur une feuille de papier, il écrivit une lettre à Skorzeny au nom de l'État d'Israël, lui assurant qu'il ne serait soumis à aucune poursuite ni violence. Skorzeny étudia le document puis se tut. Il se leva et, plongé dans ses pensées, se mit à faire les cent pas.

Enfin, il se tourna vers les Israéliens. « J'accepte », fit-il.

Dans les mois qui suivirent, Skorzeny communiqua à ses agents traitants du Mossad des renseignements inestimables sur les activités des scientifiques allemands en Égypte. Avec l'aide de H. Mann et d'autres anciens camarades, il obtint des listes détaillées des scientifiques, ainsi que leurs adresses, des rapports sur les progrès de leurs travaux, des plans des missiles, des échanges de correspondance sur leur incapacité à mettre au point un système de guidage.

Mais Isser Harel n'était plus là pour lire les rapports de Skorzeny.

*

Entre-temps, les médias israéliens s'étaient déchaînés. Des unes tapageuses, des éditoriaux, des dessins et même des poèmes proclamaient que l'Allemagne de 1963 était la même que celle de 1933. Et que cette Allemagne qui avait massacré six millions de Juifs aidait maintenant l'Égypte à préparer un nouvel Holocauste. À la Knesset, Menahem Begin, le chef de l'opposition, hurla à Ben Gourion dans une tirade incendiaire : « Vous vendez des Uzis aux Allemands, et eux, ils envoient des microbes à nos ennemis. » Dans un discours, Golda Meir, l'alliée d'Isser, accusa les Allemands présents en Égypte de fabriquer des armes « dont le but est de détruire toute vie ».

C'étaient des accusations outrancières, presque complètement coupées de la réalité. Amos Manor, patron du Shabak et vieil ami d'Isser, nous déclara plus tard : « Pendant cette période où il dirigeait la campagne contre les scientifiques allemands, Isser était déséquilibré. C'était beaucoup plus profond qu'une obsession. Il était impossible d'avoir une conversation normale sur le sujet avec lui. »

Rentré en Israël d'un voyage en Afrique le 24 mars, Shimon Peres, le vice-ministre de la Défense, perçut aussitôt le redoutable danger que la croisade d'Isser Harel représentait pour les relations germano-israéliennes. Il comprit aussi que ces histoires d'armes capables de « détruire toute vie » étaient grotesques. AMAN, le service de renseignements de Tsahal, lui fournit une analyse très différente. « Nous avons rassemblé tout ce que nous avons pu, raconte le général Meir Amit, chef d'AMAN, et peu à peu, le tableau s'est précisé : cette affaire avait pris des proportions délirantes… Nos gens disaient que ça ne pouvait pas être vrai, que ça ne pouvait pas être pris au sérieux. »

Les hommes d'Amit ne trouvèrent aucun indice prouvant que les scientifiques allemands développaient des armes chimiques ou bactériologiques ; les rumeurs d'armes apocalyptiques semblaient empruntées à des récits de science-fiction. La quantité de cobalt importé en Égypte était infinitésimale. Il fut également établi qu'Otto Joklik, dont le témoignage avait joué un rôle clé dans toute l'histoire, n'était rien d'autre qu'un aventurier auquel on ne pouvait pas faire confiance.

Le rapport d'AMAN atterrit sur le bureau de Ben Gourion le 24 mars. Il convoqua immédiatement Isser Harel et l'interrogea sur ses sources. Il exigea des réponses exhaustives et exactes ; Isser reconnut avoir envoyé des journalistes en Europe, après les avoir soigneusement briefés. Il admit aussi qu'il ne disposait d'aucune information sur des gaz toxiques, et des bombes radiologiques ou au cobalt.

Le lendemain, Ben Gourion reçut Shimon Peres, accompagné du chef d'état-major et du général Amit. Le patron d'AMAN présenta un rapport détaillé et clair : les scientifiques qui travaillaient en Égypte étaient médiocres, et ils construisaient des missiles déjà dépassés. Leurs activités étaient certes dangereuses, mais la panique qui s'était répandue dans les cercles dirigeants en Israël, y compris au ministère de la Défense et dans l'armée, était tout à fait exagérée.

Ben Gourion convoqua de nouveau Isser. Leur conversation fut tendue, et Ben Gourion fit part de ses doutes quant à l'exactitude des rapports et des

évaluations du Mossad. La confiance absolue qui avait caractérisé les relations entre les deux hommes se mua en un échange acide qui aborda également d'autres aspects des liens entre Israël et l'Allemagne. Isser, furieux, revint à son bureau, d'où il envoya une lettre de démission à Ben Gourion. Le Premier ministre tenta de l'en dissuader, mais Isser ne voulut pas en démordre. Je démissionne, dit-il, un point, c'est tout.

C'était la fin d'une époque.

Ben Gourion demanda alors à Isser de rester le temps de lui trouver un remplaçant. Le Ramsad refusa. « Dites à Ben Gourion d'envoyer quelqu'un récupérer les clés tout de suite », lança-t-il au chef de cabinet du Premier ministre. Ben Gourion dut se débrouiller pour trouver un remplaçant à la hauteur du légendaire Isser, et ce sans tarder. « Trouvez-moi Amos Manor, maintenant », ordonna-t-il à son chef de cabinet, qui se rua sur le téléphone.

Mais le directeur du Shabak était injoignable. Il était en route pour le kibboutz Magan, dans la vallée du Jourdain, pour rendre visite à des parents, et les téléphones portables n'avaient pas encore été inventés.

« Alors, trouvez-moi Meir », s'impatienta Ben Gourion. Le général Meir Amit était en tournée d'inspection dans le Néguev, mais il put être joint par radio, et convoqué à Tel-Aviv. À son arrivée, il apprit qu'il était nommé directeur intérimaire du Mossad jusqu'à ce que quelqu'un d'autre puisse prendre en charge l'organisation. Quelques semaines plus tard, sa nomination devenait définitive.

*

À la suite de la lettre discrète envoyée par Peres à Franz Josef Strauss, l'Allemagne confia à un spécialiste respecté, le professeur Boehm, la mission de trouver un moyen de ramener les scientifiques partis en Égypte. Bonn réussit d'ailleurs à en convaincre plusieurs en leur offrant des postes dans des institutions de recherche sur le territoire allemand. Peu à peu, les autres suivirent. Ils ne parvinrent pas à construire des missiles, leurs systèmes de navigation étaient défectueux, les ogives n'étaient pas pleines de matériau radioactif, et même l'avion de Messerschmitt ne décolla jamais.

Un des auteurs de ce livre se rendit à Huntsville, dans l'Alabama, où il rencontra le petit génie aux yeux bleus de la NASA, Wernher von Braun. Ce dernier étudia les listes des scientifiques allemands en Égypte, ainsi que leurs

projets présumés, et conclut qu'il était fort peu probable que ces chercheurs de piètre qualité aient un jour pu construire des missiles opérationnels.

Le programme de Herr Doktor Mahmoud échoua lamentablement.

L'affaire des scientifiques allemands causa la chute d'Isser Harel, et est à l'origine de l'ascension de Meir Amit. Harel nourrit un profond ressentiment à l'égard de son successeur, auquel il s'opposa avec acharnement tant qu'Amit occupa les fonctions de Ramsad. L'affaire contribua en outre à saper le pouvoir politique de Ben Gourion, qui démissionna quelques mois plus tard.

Au Caire, les services secrets égyptiens démasquèrent Wolfgang Lutz, « l'espion Champagne », et l'arrêtèrent en 1965. Toutefois, ils ne percèrent jamais sa couverture. Continuant à le prendre pour un Allemand, ils le condamnèrent à la prison, dont il fut libéré au bout de deux ans et demi.

Quand l'affaire fut enterrée, ce fut également la fin de la coopération entre le Mossad et Otto Skorzeny, l'agent le plus improbable à avoir jamais espionné pour l'État hébreu.

1 De 1962 à 1970, le Yémen du Nord fut le théâtre d'une guerre entre républicains et royalistes. Les Égyptiens y intervinrent massivement aux côtés des républicains, qui finirent par l'emporter (*NdT*).

9

Notre homme à Damas

« Ma chère Nadia, ma chère famille,

« Je vous écris ces derniers mots dans l'espoir que vous resterez unis pour toujours. Je demande à mon épouse de me pardonner, de prendre soin d'elle et de donner une bonne éducation à nos enfants… Ma très chère Nadia, tu peux te remarier, pour que nos enfants aient un père. Tu es tout à fait libre à cet égard. Je te demande de ne pas pleurer sur le passé, mais de te tourner vers l'avenir. Je t'envoie mes derniers baisers, prie pour mon âme.

« Eli. »

Cette lettre arriva sur le bureau de Meir Amit, le nouveau Ramsad, en mai 1965. Eli Cohen, un des agents les plus audacieux dans l'histoire de l'espionnage, l'avait rédigée d'une main tremblante, quelques minutes seulement avant que sa vie ne connaisse une fin brutale sur l'échafaud à Damas.

*

La vie secrète d'Eli Cohen avait débuté plus de vingt ans plus tôt. Cohen, jeune et séduisant Juif égyptien de taille moyenne, au sourire désarmant surmonté d'une moustache noire soigneusement taillée, rentrait chez lui par un après-midi humide de juillet 1954. Il avait trente ans. Dans une rue du Caire, il tomba sur un vieil ami, agent de police. « Ce soir, lui confia le policier, on va arrêter des terroristes israéliens. L'un d'eux s'appelle Shmuel Azar. » Eli prétendit être impressionné et admiratif, mais dès qu'il eut quitté son ami, il se hâta de rejoindre son appartement de location et en fit

disparaître le pistolet, les explosifs et les documents qu'il y dissimulait. Eli était très impliqué dans les activités clandestines. Il préparait les itinéraires de fuite des familles juives qui voulaient émigrer en Israël, leur fabriquant de faux documents. Il était également membre du réseau juif qui participait à une opération ambitieuse, connue plus tard sous le nom d'« affaire Lavon ».

Cette dernière remontait au début de 1954, quand les dirigeants d'Israël avaient eu vent de la décision du gouvernement britannique de se retirer complètement d'Égypte, où il disposait d'une présence militaire depuis 1882. L'Égypte était le plus puissant des pays arabes, et l'ennemi juré d'Israël. Tant que l'armée britannique était déployée en Égypte, qu'elle conservait des dizaines de bases et d'aérodromes le long du canal de Suez, Israël pouvait compter sur l'influence modératrice de Londres sur la junte militaire au pouvoir. Mais avec la décision d'évacuer l'Égypte, c'en serait aussitôt fait de cette influence ; de plus, des bases modernes, des pistes aériennes et d'énormes quantités d'équipements et de matériel de guerre tomberaient entre les mains d'une armée égyptienne qui ne tenait pas en place. Israël, indépendant depuis à peine six ans, pouvait être la cible d'une violente offensive lancée par une armée égyptienne plus importante, mieux équipée, et rêvant de venger sa défaite honteuse pendant la guerre de 1948.

Était-il possible de faire revenir les Britanniques sur leur décision ? Ben Gourion n'était plus à la barre de l'État, il s'était retiré dans le kibboutz Sdeh Boker et avait été remplacé par un dirigeant modéré, mais faible, Moshé Sharett. Le ministre de la Défense Pinhas Lavon contestait ouvertement son autorité. À l'insu de Sharett, et sans en informer le Mossad, Lavon et le colonel Benyamin Gibli, chef d'AMAN, devisèrent d'un plan aussi délirant que dangereux. Ils dénichèrent une clause, dans l'accord entre la Grande-Bretagne et Le Caire, qui autorisait Londres à réoccuper ses anciennes bases en cas de crise grave, et en conclurent naïvement que, si l'Égypte était frappée par une campagne d'attentats terroristes, le Royaume-Uni décréterait que les Égyptiens n'étaient pas capables de maintenir l'ordre. Donc, les Britanniques ne se retireraient plus du pays.

Lavon et Gibli décidèrent alors de déclencher une série d'attentats à la bombe au Caire et à Alexandrie, prenant pour cibles des bibliothèques et des centres culturels américains et britanniques, mais aussi des cinémas, des bureaux de poste et d'autres édifices publics. En Égypte, les agents secrets d'AMAN recrutèrent de jeunes Juifs locaux, sionistes fervents prêts à donner leur vie pour Israël. Ce faisant, AMAN rompit avec une règle sacro-sainte des

services de renseignement israéliens : ne jamais faire appel à des Juifs locaux dans le cadre d'opérations hostiles, puisque cela risquait de leur coûter la vie et de mettre en danger toute la communauté juive. Par ailleurs, ces jeunes hommes et femmes n'étaient nullement entraînés à ce genre d'opération.

On leur demanda de poser des bombes rudimentaires, fabriquées à partir d'étuis à lunettes remplis d'une substance chimique. Une autre substance était versée dans un préservatif glissé dans l'étui. Extrêmement corrosif, ce deuxième produit chimique finissait par percer le préservatif et par entrer en contact avec l'autre substance, provoquant une petite boule de feu. Le préservatif servait de minuteur, permettant à la personne qui avait placé la bombe incendiaire de s'échapper avant l'explosion.

C'était un plan voué à l'échec. Le 23 juillet, après une ou deux actions, une des bombes explosa dans la poche de Philip Natanson, un membre du réseau, à l'entrée du cinéma Rio, à Alexandrie. Il fut arrêté par la police et, dans les jours qui suivirent, le réseau fut démantelé.

Eli Cohen fut interpellé lui aussi, mais aucun indice n'avait été découvert lors de la fouille de son appartement. Il fut remis en liberté, mais la police égyptienne conserva un dossier à son nom. Il comprenait trois photos de lui, et décrivait le suspect comme Eli Saul Jundi Cohen, né en 1924 à Alexandrie de Saul et Sophie Cohen, qui avaient émigré vers une destination inconnue en 1949 avec les deux sœurs et les cinq frères d'Eli. Ce dernier, diplômé du collège français, étudiait à l'université Farouk du Caire.

Les Égyptiens ne savaient pas que la famille d'Eli avait émigré en Israël, où elle s'était installée à Bat Yam, en banlieue de Tel-Aviv.

En dépit de son arrestation, Eli décida de rester en Égypte au lieu de fuir. Redoutant le pire pour ses amis, il chercha des informations sur leur incarcération, sur les passages à tabac et les tortures qu'ils avaient subis dans les prisons égyptiennes.

En octobre, les Égyptiens rendirent publique l'interpellation des « espions israéliens ». Le 7 décembre, leur procès débuta au Caire. Max Bennet, agent israélien infiltré qui avait été arrêté avec le groupe, se suicida en s'ouvrant les veines avec un clou rouillé qu'il avait arraché à la porte de sa cellule. Le ministère public réclama la peine capitale pour certains des détenus. Le nonce papal, le ministre français des Affaires étrangères, les ambassadeurs américain et britannique, Richard Crossman et Maurice Auerbach, membres de la Chambre des communes britannique, le grand rabbin d'Égypte, tous lancèrent des appels à la clémence… en vain. Le 17 janvier 1955, le tribunal militaire

extraordinaire annonça les sentences : deux des accusés furent innocentés, deux condamnés à sept ans de travaux forcés, deux à quinze ans, et deux à perpétuité. Les deux chefs du réseau, le docteur Moshé Marzuk et l'ingénieur Shmuel Azzar, furent condamnés à mort et pendus quatre jours plus tard dans la cour de la prison du Caire. En Israël, l'affaire fut la cause d'un énorme scandale politique qui fit vaciller le gouvernement. Qui avait donné l'ordre, idiot et criminel, de mener cette opération ? Malgré les efforts de plusieurs commissions d'enquête, la réponse restait floue. Lavon et Gibli se rejetaient la faute. Le ministre de la Défense Lavon fut contraint de démissionner et fut remplacé par Ben Gourion, tiré de sa retraite. Le colonel Gibli ne fut jamais promu et finit par quitter l'armée.

En Égypte, Eli Cohen avait perdu quelques-uns de ses meilleurs amis. Toujours suspect aux yeux des autorités, il n'en resta pas moins au Caire et poursuivit ses activités clandestines. Il n'émigra en Israël qu'en 1957, après la crise de Suez.

*

La rue des « Martyrs du Caire », à Bat Yam, est ombragée et paisible. Tous les jours, Eli l'empruntait pour rendre visite à sa famille. Ses premiers pas en Israël furent difficiles. Il était doué pour les langues, parlant l'arabe, le français, l'anglais et même l'hébreu, ce qui lui valut son premier emploi : il traduisait des hebdomadaires et des mensuels pour AMAN. Son bureau, dans une rue de Tel-Aviv, était camouflé en agence commerciale. Il touchait un salaire modeste, 170 livres israéliennes (95 dollars) par mois. Au bout de quelques mois, il fut licencié. Un de ses amis, lui aussi Juif égyptien, lui trouva un nouveau travail : comptable pour la chaîne de grands magasins Hamashbir. Un emploi ennuyeux, mais le salaire était plus élevé. À ce moment-là, son frère lui présenta Nadia, une jeune infirmière, jolie et intelligente, d'origine irakienne, sœur de Sami Michael, étoile montante de la littérature. Un mois plus tard, Eli l'épousait.

Un matin, un homme entra dans le bureau d'Eli.

« Je m'appelle Zalman, dit-il, je suis officier du renseignement, et je veux vous proposer un travail.

— Quel genre de travail ?

— Un travail très intéressant, en fait. Vous allez beaucoup voyager en

Europe. Peut-être même dans les pays arabes, en tant qu'agent. »

Eli refusa. « Je viens de me marier, répondit-il. Je ne veux aller ni en Europe, ni nulle part. »

Ce fut la fin de la conversation, mais l'affaire n'en resta pas là. Nadia, enceinte, dut quitter son emploi. Hamashbir, victime d'une restructuration, licencia quelques salariés, dont Eli. Il ne réussit pas à trouver de nouvel emploi. Puis, comme par hasard, un visiteur inattendu tapa à la porte de son appartement. C'était Zalman.

« Pourquoi refusez-vous de travailler pour nous ? demanda-t-il à Eli. Nous vous paierons 350 livres (195 dollars) par mois. Vous aurez droit à une formation de six mois. Ensuite, si ça vous plaît, vous continuerez, et sinon, vous serez libre de partir. »

Cette fois, Eli ne dit pas non. Ainsi devint-il agent secret.

Les anciens d'AMAN ont une autre version de son recrutement. Ils affirment qu'à son arrivée en Israël il n'a pas été embauché par AMAN, parce que les tests psychologiques qu'il avait passés montraient qu'il avait une trop grande confiance en lui. Il était effectivement très courageux, était doué d'une formidable mémoire, mais avait tendance à se surestimer et à prendre des risques inutiles. Compte tenu de ces éléments de sa personnalité, il n'était pas apte à travailler pour AMAN.

Mais au début des années soixante, la situation changea. L'unité 131 d'AMAN, unité des opérations spéciales des services de renseignement de l'armée israélienne, se mit soudain en quête d'un agent hautement qualifié à envoyer à Damas, capitale de la Syrie. En quelques années, la Syrie était devenue le pays arabe le plus agressif, et ce nouvel ennemi juré d'Israël ne ratait pas une occasion d'en découdre. La Syrie avait affronté l'État hébreu dans des combats sanglants sur les hauteurs du Golan et sur les rives du lac de Tibériade. Elle faisait passer des escouades de terroristes en Israël. Et elle se préparait maintenant à lancer un grandiose projet d'ingénierie qui avait pour objectif de détourner les eaux des affluents du Jourdain, privant Israël d'eau.

À la fin des années cinquante, Israël avait entrepris de construire un gigantesque réseau de canaux et de canalisations afin de transférer une partie des eaux du Jourdain vers le désert aride du Néguev. L'eau était prélevée dans le fleuve qui passait en territoire israélien. Ce projet fut à l'origine d'une succession de sommets des pays arabes, au cours desquels il fut solennellement décidé de détourner les affluents du Jourdain pour neutraliser le programme israélien. La mission fut confiée à la Syrie. Israël ne pouvait pas

survivre sans l'eau du Jourdain, et ne pouvait donc permettre à la Syrie de réussir. Les services commencèrent à réfléchir à la destruction du projet syrien. Il devenait impératif d'infiltrer un agent à Damas, quelqu'un de fiable, sûr de soi, audacieux. Des traits de caractère qui avaient poussé AMAN à rejeter autrefois la candidature d'Eli, mais qui, maintenant, incitaient l'unité 131 à l'accueillir à bras ouverts. (Cinquante ans plus tard, on apprit qu'AMAN avait tenté de recruter d'abord Sami Michael, le frère de Nadia ! Mais celui-ci avait refusé. Resté en Israël, il en est aujourd'hui l'un des plus grands poètes.)

La formation de Cohen fut longue et rude. Tous les matins, inventant tel ou tel prétexte, il sortait de chez lui pour se rendre au centre d'entraînement d'AMAN. Des semaines durant, il n'eut qu'un seul instructeur, du nom de Yitzhak. Pour commencer, il apprit à se souvenir. Yitzhak jetait une dizaine d'objets sur la table – un stylo, un trousseau de clés, une cigarette, une gomme, des punaises. Eli les regardait pendant une ou deux secondes, puis fermait les yeux, et devait les décrire. Il apprit également à identifier différents types de chars, d'avions et de canons. « Allons-nous promener », disait Yitzhak. Les deux hommes déambulaient dans les rues bondées de Tel-Aviv. « Tu vois le kiosque à journaux, là-bas ? chuchotait Yitzhak. Bien, vas-y et fais semblant de regarder les journaux, mais en même temps, essaye de savoir qui est en train de te suivre. » De retour au centre, Yitzhak écoutait Eli faire son rapport, puis disposait une série de photos sur la table. « Tu avais raison pour celui-là, il te suivait effectivement. Mais celui-là, près de l'arbre ? Lui aussi te filait. »

Un matin, Zalman lui présenta un nouvel instructeur, Yehuda, qui lui apprit à utiliser un petit transmetteur radio sophistiqué. Puis il soumit Eli à des examens médicaux, des tests d'aptitude physique et psychologique. Une fois les tests terminés, Zalman lui présenta une jeune femme, Marcelle Cousin. « Eli, tu vas passer ton test décisif, lui annonça-t-il. Marcelle va te donner un passeport français au nom d'un Juif égyptien qui a émigré en Afrique et vient faire du tourisme en Israël. Avec ce passeport, tu vas aller à Jérusalem, ou tu séjourneras pendant dix jours. Marcelle va te fournir tous les détails sur ta couverture – ton passé en Égypte, ta famille, ton travail en Afrique. À Jérusalem, tu ne parleras que français et arabe. Il faut que tu rencontres des gens, que tu te fasses des amis, que tu établisses des nouveaux contacts sans révéler ta véritable identité. Tu veilleras aussi à t'assurer que tu n'es pas suivi. »

Eli resta deux semaines à Jérusalem. À son retour, il eut droit à quelques jours de permission. Nadia venait de donner naissance à une fille, Sophie. Après Roch Hachana, le nouvel an juif, Zalman lui fit rencontrer deux inconnus, qui ne se présentèrent pas. « Tu as réussi ton test à Jérusalem, Eli, fit l'un d'eux en souriant. Il est temps de passer à des choses plus sérieuses. »

*

Dans une pièce dépouillée du centre, Eli rencontra un cheikh musulman, qui lui enseigna patiemment le Coran et les prières musulmanes. Eli s'efforçait de se concentrer, mais ne cessait de se tromper. « Ne t'inquiète pas, lui dirent ses instructeurs. Si quelqu'un commence à te poser des questions, dis-leur que tu n'es pas un musulman pratiquant et que tu n'as que de vagues souvenirs religieux du temps de ta scolarité. »

Puis il eut droit à un avant-goût de sa mission : il serait envoyé dans un pays neutre d'où, après une formation supplémentaire, il partirait pour une capitale arabe.

« Laquelle ? demanda-t-il.

— Tu le sauras en temps voulu. »

Zalman continua :

« Tu vas te faire passer pour un Arabe, nouer des contacts sur place et établir un réseau d'espionnage israélien. »

Sans hésiter, Eli accepta. Il était persuadé qu'il s'acquitterait de la mission.

« On va te donner des papiers syriens ou irakiens, lui expliquèrent ses officiers traitants.

— Pourquoi ? Je ne sais rien de l'Irak. Donnez-moi des papiers égyptiens.

— C'est impossible, répondit Zalman. Les Égyptiens ont mis à jour les archives de leur population et de tous les passeports qu'ils ont émis. C'est trop dangereux. L'Irak et la Syrie n'ont pas ce genre d'archives. Ils ne pourront pas te retrouver. »

Deux jours plus tard, Zalman et ses collègues révélèrent sa nouvelle identité à Eli.

« Tu t'appelles Kamal. Ton père s'appelle Amin Tabaat, donc, ton nom complet sera Kamal Amin Tabaat. »

Les services lui avaient préparé une couverture détaillée. « Tu es le fils de parents syriens. Ta mère s'appelle Saïda Ibrahim. Tu avais une sœur. Tu es né

à Beyrouth, au Liban. Quand tu avais trois ans, ta famille à quitté le Liban pour l'Égypte et Alexandrie. N'oublie pas, ta famille est syrienne. Un an plus tard, ta sœur est morte. Ton père était négociant en textiles. En 1946, ton oncle a émigré en Argentine. Peu après, il a écrit à ton père et a invité ta famille à le rejoindre à Buenos Aires. En 1947, vous êtes tous arrivés en Argentine. Ton père et ton oncle se sont associés à une troisième personne et ont ouvert une boutique de textiles, mais elle a fait faillite. Ton père est mort en 1956 et ta mère six mois plus tard. Tu as vécu avec ton oncle et travaillais dans une agence de voyages. Ensuite, tu t'es lancé dans les affaires, avec un franc succès. »

Eli avait maintenant besoin d'inventer une histoire pour sa propre famille. « J'ai trouvé un emploi dans une société qui travaille avec les ministères de la Défense et des Affaires étrangères, déclara-t-il à Nadia en rentrant chez lui. Il leur faut quelqu'un pour se déplacer en Europe, acheter des outils, des équipements et du matériel pour Ta'as (l'industrie militaire israélienne) et trouver des débouchés pour ses produits. Je reviendrai souvent à la maison, pour de longues permissions. Je sais que la séparation va être difficile, pour nous deux, mais ici, tu toucheras mon salaire et, dans quelques années, nous achèterons des meubles en Europe et arrangerons notre appartement. »

Au début de février 1961, une voiture banalisée déposa Eli à l'aéroport de Lod. Un jeune qui se présenta comme « Gideon » lui tendit un passeport israélien à son vrai nom, ainsi que cinq cents dollars et un billet pour Zurich.

À son arrivée en Suisse, il fut accueilli par un homme aux cheveux blancs qui lui prit son passeport et lui en donna un autre, européen, et à un autre nom. Ce passeport portait un visa d'entrée au Chili et un visa de transit par l'Argentine. « À Buenos Aires, nos gens se chargeront de prolonger votre visa de transit, lui dit l'inconnu en lui glissant un billet pour Santiago du Chili avec escale à Buenos Aires. Vous arriverez en Argentine demain. Le lendemain, à 11 heures, vous devriez vous rendre au Café Corrientes. Nos gens vous y attendront. »

Eli débarqua dans la capitale argentine et prit une chambre dans un hôtel. Le lendemain matin, à 11 heures pile, un homme d'un certain âge vint à sa table au Café Corrientes, et se présenta comme « Abraham ». Il dit à Cohen de s'installer dans un appartement meublé loué pour lui. Un enseignant du cru le contacterait pour lui apprendre l'espagnol. « Ne vous souciez de rien, le rassura Abraham, je m'occupe de vos finances. »

Trois mois plus tard, Eli était prêt à passer à l'étape suivante. Il parlait un

espagnol passable, connaissait bien Buenos Aires, s'habillait et se comportait comme les milliers d'immigrés arabes qui vivaient dans la capitale argentine. Un autre professeur lui apprit à s'exprimer en arabe avec l'accent syrien.

Abraham le rencontra de nouveau dans un café et lui donna un passeport syrien au nom de Kamal Amin Tabaat. « Vous devrez changer d'adresse d'ici la fin de la semaine, lui dit-il. Ouvrez un compte en banque à ce nom. Commencez à fréquenter les restaurants arabes, les cinémas qui passent des films arabes, et les clubs culturels et politiques arabes. Essayez de vous faire autant d'amis que possible et établissez des contacts avec les responsables de la communauté arabe. Vous êtes un homme aisé, un négociant et un homme d'affaires brillant. Vous êtes dans l'import-export, mais vous êtes aussi impliqué dans les transports et les investissements. Faites de généreuses donations aux organisations caritatives de la communauté arabe. Bonne chance ! »

*

Et de la chance, il en eut effectivement. En quelques mois, Eli Cohen parvint à pénétrer au cœur de la communauté arabe syrienne de Buenos Aires. Son charme personnel, son assurance, son sens commun et sa fortune attirèrent de nombreux Arabes parmi les plus éminents du pays. Il devint bientôt une personnalité connue des cercles arabes. Il atteignit véritablement son objectif un soir où il se trouvait dans un club musulman. Il y rencontra un digne personnage, bien habillé, chauve, le visage orné d'une épaisse moustache, qui se présenta comme Abdel Latif Hassan, rédacteur en chef de la revue *Le Monde arabe,* publiée en Argentine. Hassan fut impressionné par le côté sérieux de « l'immigrant syrien », et tous deux devinrent amis.

Les rencontres culturelles dans les clubs furent suivies par des réunions plus privées avec des responsables de la communauté arabe. Eli se retrouva porté sur la liste des invités à l'ambassade de Syrie et fut convié à des soirées mondaines. Lors d'une réception officielle à l'ambassade, Hassan entraîna son ami Tabaat vers un officier imposant, en uniforme de général syrien. « Permettez-moi de vous présenter un authentique patriote syrien », déclara Hassan au général. Puis, se tournant vers Eli, il ajouta : « Voici le général Amin El Hafez, l'attaché militaire de l'ambassade. »

Eli, apparemment, était arrivé à l'ultime étape de sa légende. Le moment

était venu de se lancer vraiment dans sa mission d'espionnage. Il en sut plus à ce sujet au cours d'une brève rencontre discrète avec Abraham, en juillet 1961. Le lendemain, il entra dans le bureau d'Hassan.

« J'en ai plus qu'assez de vivre en Argentine », lâcha-t-il. Il aimait la Syrie plus que tout et souhaitait rentrer au pays. Hassan pourrait-il l'aider en lui écrivant des lettres de recommandation ? Le rédacteur en chef en rédigea quatre sur-le-champ : une pour son beau-frère à Alexandrie, deux pour des amis à Beyrouth (dont un banquier influent) et la quatrième pour son fils à Damas. Eli fit la tournée de ses amis arabes et, bien vite, sa serviette fut pleine à craquer de lettres de recommandation enthousiastes signées par les dignitaires de la communauté syrienne de Buenos Aires.

*

À la fin du mois de juillet, Kamal Amin Tabaat prit l'avion pour Zurich, puis une correspondance pour Munich. À l'aéroport de la capitale bavaroise, il fut approché par un agent israélien du nom de Zelinger. Il redonna à Eli son passeport israélien et un billet pour Tel-Aviv. Début août, Eli rentra chez lui. « Je vais passer quelques mois à la maison », dit-il à Nadia.

Les mois suivants furent consacrés à une formation intensive. La couverture d'Eli était parfaite, et il s'identifiait tout à fait à son nouveau personnage. Yehuda, son instructeur radio, lui apprit à transmettre en code. Au bout de quelques semaines, il était capable de recevoir et d'émettre entre douze et seize mots à la minute. De façon compulsive, il se mit à lire des livres et des documents sur la Syrie, son armée, ses armements et sa stratégie. Après d'innombrables discussions avec des spécialistes, il devint lui-même un expert de la politique intérieure syrienne.

En décembre 1961, il repartit pour Zurich, mais cette fois, sa destination finale était Damas, la tanière du lion.

À la frontière israélo-syrienne, les tensions s'étaient accrues à cause de la faiblesse interne du régime syrien. Depuis 1948, le pays avait été fragilisé par une succession de coups d'État. Pour un dictateur syrien, mourir de mort naturelle était un rare privilège. En règle générale, ils finissaient sur l'échafaud, devant un peloton d'exécution ou expédié par quelque assassin. Instable, la Syrie vivait dans une situation de trouble perpétuel. Souvent, brûlant de détourner l'attention de la population des problèmes intérieurs, les

dirigeants syriens provoquaient délibérément des incidents de frontière. Sur les places de Damas, les exécutions publiques étaient un spectacle courant. L'un après l'autre, les bourreaux mettaient à mort des gens accusés d'être des conjurés, des espions, des ennemis de l'État et des partisans du régime précédent. Le 28 septembre 1961 avait eu lieu le dernier putsch en date, qui avait mis fin à l'éphémère union égypto-syrienne, pompeusement baptisée la « République arabe unie ».

Avant de partir en mission, Eli rencontra l'indispensable Zalman, qui lui fournit des instructions détaillées : « Zelinger, notre homme à Munich, vous donnera votre émetteur radio. Une fois à Damas, vous serez contacté par un employé de la chaîne de radio-télévision syrienne. Lui aussi est un “ émigré ” comme vous, qui s'est installé en Syrie récemment. Il ne connaît pas votre véritable identité. Ne le cherchez pas ! Il trouvera le bon moment pour entrer en contact avec vous. »

À Munich, Zelinger lui confia une impressionnante panoplie d'espion : des feuillets sur lesquels étaient inscrits le code de transmission à l'encre sympathique ; des livres servant de codes de transmission ; une machine à écrire spéciale, une radio à transistors dans laquelle avait été inséré un émetteur ; un rasoir électrique dont le fil servait d'antenne pour l'émetteur ; des bâtons de dynamite dissimulés dans des savons Yardley et des cigares, ainsi que des pilules de cyanure, au cas où…

Eli se demanda comment faire pour entrer avec tout cet équipement en Syrie, où les contrôles des douanes et de l'immigration étaient particulièrement sévères. Zelinger avait la réponse : « Vous allez prendre un billet sur le *SS Astoria,* qui relie Gênes à Beyrouth au début du mois de janvier. À bord, quelqu'un vous contactera et vous aidera à franchir les contrôles à la frontière syrienne. »

Eli embarqua sur l'*Astoria.* Un matin, alors qu'il était assis près d'un groupe de passagers égyptiens, un homme se rapprocha et lui murmura : « Suivez-moi. » Eli se leva et s'éloigna du groupe. L'homme lui expliqua : « Je m'appelle Majid Cheikh El Ard. J'ai une voiture. » Ce qui signifiait qu'il conduirait Eli jusqu'à Damas.

El Ard, petit bonhomme effacé, était un aventurier de stature internationale et un homme d'affaires connu, et douteux, à Damas. Il avait épousé une Juive égyptienne, mais avait malgré tout choisi de vivre en Allemagne nazie pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce trafiquant louche à la personnalité instable et cupide avait attiré l'attention des services israéliens ; ils n'avaient

pas tardé à se servir de lui sans qu'il le sache. Il était convaincu d'œuvrer pour un réseau clandestin de l'extrême droite syrienne et croyait fermement dans la légende tissée autour de Kamal Amin Tabaat. Dans les années qui suivirent, il allait rendre de grands services à l'espion israélien.

Sa première mission était de veiller à ce que les bagages de Tabaat franchissent sans heurt les douanes syriennes.

Le 10 janvier 1962, la voiture d'El Ard fut arrêtée à la frontière syrienne. Dans le coffre se trouvaient les sacs d'Eli Cohen, regorgeant d'équipement de transmission et d'autres objets compromettants. Eli était assis sur le siège du passager, à côté d'El Ard.

« Nous allons rencontrer mon ami Abou Khaldoun, lui dit El Ard quand ils atteignirent la frontière. Il se trouve qu'il connaît des difficultés financières. Cinq cents dollars ne pourraient que lui être d'un grand secours. »

Ainsi, cinq cents dollars passèrent rapidement du portefeuille de l'agent israélien à la poche d'Abou Khaldoun, inspecteur des douanes syriennes. La barrière fut levée et la voiture fila dans le désert. Eli Cohen était en Syrie.

Dans la ville grouillante de Damas, ponctuée de mosquées bondées et de souks pittoresques, il n'était pas difficile de se fondre dans la foule. Or, ce que voulait Eli, c'était le contraire. Il tenait à se faire remarquer, et vite. Il loua une villa luxueuse dans le quartier chic d'Abou Ramen, près du quartier général de l'armée syrienne. Du balcon, Eli pouvait surveiller l'entrée des hôtels officiels du gouvernement syrien. Sa maison était entourée d'ambassades étrangères, des demeures de riches hommes d'affaires et des résidences des dignitaires du pays.

Eli dissimula immédiatement son matériel dans diverses cachettes réparties dans sa villa. Afin de ne laisser aucun informateur ou traître pénétrer chez lui, il s'abstint d'engager du personnel et choisit de vivre seul.

Encore une fois, la chance lui sourit. Il était arrivé à Damas au bon moment. L'effondrement de la « République arabe unie » fut vécu par le président Nasser, au Caire, comme un affront personnel et une humiliation pour l'Égypte. Les chefs syriens, tant militaires que civils, étaient obsédés par la peur d'un coup d'État fomenté par les Égyptiens ; l'espionnage israélien ne comptait alors pas parmi leurs priorités. De plus, ils étaient désespérément en quête de nouveaux alliés, de partisans et de sources de financement, aussi bien en Syrie que parmi les émigrés syriens à l'étranger.

Kamal Amin Tabaat, millionnaire animé d'une authentique ferveur nationaliste, bardé d'excellentes lettres de recommandation et dont les mérites

étaient vantés partout, était l'homme idéal au moment idéal. Cohen prit très vite des contacts. Ses lettres de recommandation lui ouvrirent les portes de la haute société, des banques et du monde des affaires qui avaient été à l'origine du coup d'État du 28 septembre. Ses nouveaux amis le présentèrent à de hauts responsables du gouvernement, des officiers généraux et des dirigeants du parti au pouvoir. Deux riches hommes d'affaires le poursuivirent de leurs assiduités, espérant le marier à l'une de leurs filles. Faisant la preuve de sa générosité, Tabaat versa une somme substantielle à l'organisation de la soupe populaire damascène. Sa popularité toute fraîche lui facilita l'accès aux cercles du pouvoir. Toutefois, il se garda de trop s'associer aux nouveaux dirigeants du pays, se doutant que leur domination n'était que temporaire. La Syrie n'était pas encore à l'abri de profonds bouleversements dans le sillage de sa séparation avec l'Égypte.

Un mois après son arrivée, Eli reçut la visite de Georges Salem Seïf, animateur radio chargé des programmes de Radio Damas pour les Syriens de l'étranger. C'était l'homme que Zalman avait mentionné lors de son dernier briefing en Israël. Seïf était « rentré » en Syrie un peu avant Tabaat. Du fait de sa position, il pouvait fournir à Eli des informations privilégiées sur la situation politique et militaire. Seïf lui montra également les directives secrètes du ministère de la Propagande, stipulant ce qu'il pouvait diffuser et ce qu'il devait cacher à ses auditeurs. À l'occasion des réceptions données au domicile de Seïf, Eli rencontra plusieurs dirigeants et politiciens de renom.

Comme El Ard, Seïf n'avait aucune idée de la véritable identité d'Eli Cohen. Lui aussi pensait que Tabaat était un nationaliste fanatique qui suivait son propre ordre du jour politique.

Cohen comprit qu'il était désormais l'espion le plus solitaire de la planète – sans un seul ami, ni confident. Il ne savait pas si un autre réseau israélien opérait à Damas. Il lui fallait des nerfs d'acier pour résister à la pression de cette terrible solitude et jouer son rôle dangereux vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il savait que, même lors de ses brefs séjours chez lui, il ne devait rien dire à son épouse.

Il commença à émettre chaque jour à destination d'Israël, à 8 heures du matin, et parfois aussi le soir. Ses messages étaient détectables. Son émetteur était situé dans sa villa, tout près du quartier général de l'armée, lui-même source constante de transmissions. Personne ne pouvait faire la distinction entre les émissions d'Eli et les milliers de messages qui émanaient du centre de communication de l'armée.

Six mois après son arrivée en Syrie, Kamal Amin Tabaat était devenu une personnalité réputée dans la haute société damascène. Il décida alors de partir à l'étranger « pour affaires ». Il se rendit d'abord en Argentine, où il rencontra plusieurs de ses amis arabes, puis en Europe, où il changea d'avion et d'identité, avant d'atterrir à Lod par une chaude nuit d'été. Les bras chargés de cadeaux, le « voyageur de commerce » arriva dans son modeste appartement de Bat Yam, où Nadia et Sophie l'attendaient.

À la fin de l'automne, Eli Cohen repartit pour l'Europe. Quelques jours plus tard, Kamal Amin Tabaat était de retour à Damas. Durant son séjour en Israël, ses supérieurs d'AMAN l'avaient équipé d'un appareil photo miniaturisé, pour qu'il puisse photographier des sites et des documents. Il devait dissimuler les microfilms dans des boîtes hors de prix contenant des pions de backgammon. Les boîtes étaient faites de bois poli orné d'une mosaïque de nacre et d'ivoire. Il était possible de retirer les ornements de la mosaïque, et de les replacer une fois les microfilms logés dans les cavités. Tabaat envoyait alors ses boîtes de backgammon à des « amis en Argentine » qui les transféraient ensuite en Israël par la valise diplomatique.

Parmi les premiers documents envoyés par Eli se trouvaient des rapports internes des autorités syriennes sur l'agitation croissante dans les forces armées et le pouvoir montant du parti socialiste Baath (« Résurrection »). Eli sentit que la Syrie était à l'aube d'un profond changement et se laissa guider par son intuition. Il établit des contacts étroits avec les chefs du Baath et versa d'importantes contributions au parti.

Il avait bien fait. Le 8 mars 1963, Damas fut secoué par un nouveau coup d'État. L'armée déposa le gouvernement et le parti Baath prit le pouvoir. Le général Hafez, qu'Eli connaissait depuis Buenos Aires, fut nommé ministre de la Défense du gouvernement de Salah Al Bitar, qui fut renversé en juillet suivant. Hafez devint alors président du Conseil révolutionnaire et chef de l'État. Les meilleurs amis de Tabaat se retrouvèrent à des postes clés au sein du gouvernement et de la hiérarchie militaire. L'espion israélien était désormais membre du premier cercle du pouvoir.

*

Une réception somptueuse à Damas. L'une après l'autre, les luxueuses limousines de ministres et de généraux arrivent devant l'immense propriété.

Une longue file d'invités en tenue de soirée et en uniformes resplendissants entre dans la maison, où leur hôte les accueille chaleureusement. La liste des invités est comme le *Who's Who* de Damas : plusieurs ministres, dont celui de la Défense, le général Mahmoud Jaber, et celui de la Réforme agraire, un grand nombre de généraux et de colonels, les principaux dirigeants du parti Baath, des hommes d'affaires et des magnats. Beaucoup entourent le colonel Salim Hatoum, l'officier qui a déployé ses chars dans Damas la nuit du putsch et qui a véritablement donné la présidence au général Hafez. Le président en personne arrive plus tard, et administre une vigoureuse poignée de main à l'hôte, son ami Kamal Amin Tabaat. Il est accompagné de Mme Hafez, éblouissante dans le manteau de vison que lui a offert Tabaat en signe de l'admiration des émigrés syriens pour le président et son épouse. Elle n'est pas la seule à avoir bénéficié de présents hors de prix de la part de Tabaat. Les bijoux de bien des dames, les voitures des hauts responsables et les dépôts sur les comptes d'acteurs politiques importants sont autant de manifestations de la générosité de Tabaat.

Dans le salon, un groupe de dignitaires et d'officiers, de retour de la frontière israélienne, discutent de la situation militaire. Des entrepreneurs et des ingénieurs, qui travaillent sur le projet ambitieux de détournement des affluents du Jourdain, se joignent à eux. Dans le hall spacieux se tiennent les directeurs de Radio Damas et les responsables du ministère de la Propagande. Tabaat est l'un d'eux, maintenant, car le gouvernement lui a demandé de diriger certaines des émissions destinées à l'émigration. Tabaat anime également une autre émission, dans laquelle il analyse des questions politiques et économiques.

Cette fête, comme tant d'autres, lui coûte une fortune, mais il ne s'en soucie pas. Il a atteint l'apogée du succès, et toutes les portes lui sont, semble-t-il, ouvertes. Il a de bons amis au quartier général de l'armée et il participe régulièrement aux réunions politiques décisives du parti Baath.

*

Eli continuait à envoyer en Israël des rapports militaires, ainsi que les noms et les fonctions d'officiers supérieurs, des ordres militaires secrets et d'autres éléments. Il photographiait et transmettait à AMAN des cartes militaires, surtout les plans détaillés des fortifications à la frontière israélienne. Il

envoyait des rapports sur les nouvelles armes syriennes et décrivait les capacités des Syriens à se familiariser avec elles. Des mois plus tard, un général syrien devait reconnaître, non sans amertume : « Aucun secret de l'armée n'était inconnu d'Eli Cohen… »

Tous les matins, Eli émettait à destination d'Israël, sans craindre de se faire prendre, grâce à la protection que lui assuraient les communications du quartier général voisin. Or un jour, un ami, le lieutenant Zaher Al Din, passa le voir à une heure inhabituelle. Eli réussit à dissimuler son émetteur, mais laissa sur la table une liasse de feuillets contenant les codes, sous forme de grilles remplies de lettres.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Zaher.

— Oh, juste des mots croisés », répondit Eli.

Outre les transmissions et les boîtes de backgammon pour ses « amis argentins », Eli se servit d'un troisième système pour communiquer avec Israël : Radio Damas. Avec ses supérieurs à Tel-Aviv, il mit au point un code de mots et de phrases qu'il glissait dans ses émissions de radio et qui étaient ensuite soigneusement décodés par AMAN.

Il prit de nouvelles mesures pour tenter d'obtenir des informations top secret. Une rumeur commença à circuler dans les cercles du pouvoir à Damas : Tabaat organisait des parties fines dans sa villa. Seuls ses amis les plus intimes y étaient conviés, et l'on disait qu'il s'y trouvait un grand nombre de jolies femmes. Certaines étaient des prostituées, d'autres des filles de bonne famille. Les invités de Tabaat s'adonnaient à de folles étreintes, et leur hôte était le seul à garder la tête froide.

Cohen fournit aussi des secrétaires sexy et peu farouches à ses amis haut placés, comme le colonel Salim Hatoum, dont la maîtresse répétait à Tabaat tout ce que lui disait le colonel.

Quand il évoquait Israël, Tabaat faisait montre d'une ferveur patriotique à toute épreuve. Il dénonçait l'État hébreu comme « l'ennemi le plus vil du nationalisme arabe ». Il incitait les dirigeants syriens à durcir leur propagande anti-israélienne et à ouvrir un « second front » contre les Juifs, en dehors de l'Égypte. Il accusait même ses amis de ne pas agir suffisamment contre l'agresseur israélien. Ce qui lui permit d'atteindre son objectif. Ses amis dans l'armée étaient décidés à lui montrer qu'il se trompait et qu'ils étaient prêts à se battre. Par trois fois, ils lui firent visiter les positions syriennes le long de la frontière avec Israël. Ils le laissèrent observer les fortifications et les bunkers, lui montrèrent les armements concentrés dans la région et lui décrivirent leurs

plans offensifs et défensifs. Le lieutenant Zaher Al Din l'emmena dans le camp militaire d'El Hama, où étaient stockées de grandes quantités d'armes nouvelles. À sa quatrième visite sur la frontière israélienne, Tabaat était le seul civil parmi des officiers syriens et égyptiens de haut rang. Le groupe était dirigé par le chef militaire le plus respecté des pays arabes, le général égyptien Ali Amer, patron du « Commandement arabe uni », qui contrôlait les forces combinées d'Égypte, de Syrie et d'Irak, du moins sur le papier.

Juste après la visite d'Amer, les dirigeants du Baath confièrent à Tabaat une tâche cruciale : il fut envoyé en mission de réconciliation auprès de Salah El Bitar, le vieux chef du parti qui avait été déposé par le général Hafez et se trouvait depuis « en cure » à Jéricho. Tabaat se rendit en Jordanie et passa quelques jours avec l'ancien Premier ministre. De retour à Damas, il accompagna à l'aéroport le président Hafez, souffrant, qui partait se faire soigner à Paris. Quand Hafez revint quelques semaines plus tard, Tabaat faisait partie du comité d'accueil, debout sur le tarmac.

*

En 1963, un changement important avait eu lieu en Israël. Meir Amit, le nouveau Ramsad qui remplaçait Isser le Petit, était depuis quelques mois aux commandes tant du Mossad que d'AMAN. Il décida de supprimer l'unité 131, de transférer tous ses hommes au Mossad, qui se chargerait de ce type de mission. Ainsi, Eli Cohen apprit un matin qu'il avait un nouvel employeur, et qu'il était désormais un agent du Mossad.

La même année, Nadia donna naissance à une seconde fille, Iris. Et, en novembre 1964, lors de sa seconde visite de l'année en Israël, Eli vit son rêve secret se réaliser : Nadia eut un troisième enfant, un fils ! Il fut baptisé Saul.

« Pendant cette visite, nous avons remarqué qu'Eli avait changé, racontèrent ses proches plus tard. Il était replié sur lui-même, nerveux et sombre. Il avait perdu son calme plusieurs fois. Il ne voulait pas sortir, il ne voulait pas voir ses amis. “ Bientôt, je vais quitter mon travail, nous a-t-il dit. L'année prochaine, je rentre en Israël. Je ne veux plus laisser ma famille. ” »

À la fin du mois de novembre, Eli embrassa sa femme et ses trois enfants, et reprit l'avion. Nadia ne savait pas que c'étaient leurs derniers adieux.

*

Le 13 novembre 1964 était un mercredi. Sur la frontière israélienne, près de Tel-Dan, les positions syriennes ouvrirent le feu sur des tracteurs israéliens qui travaillaient dans la zone démilitarisée. La réaction israélienne fut terrible. Des chars et des canons ripostèrent et, quelques minutes plus tard, des Mirage et des Vautour se joignirent à la bataille. Les avions frappèrent les positions syriennes, puis piquèrent sur le site des installations de détournement des eaux du Jourdain, et bombardèrent les canaux creusés par les Syriens. Tout le matériel lourd, les bulldozers, les grues et les pelleteuses furent systématiquement détruits. L'aviation syrienne n'intervint pas, elle n'avait pas encore maîtrisé ses chasseurs MiG soviétiques flambant neufs.

Presque unanime, la presse internationale défendit la réaction israélienne à l'agression syrienne. Des mois plus tard, des officiers syriens assureraient qu'un des architectes de l'attaque israélienne avait été Eli Cohen, qui se trouvait en Israël pendant la bataille. Grâce à lui, les Israéliens étaient parfaitement conscients du mauvais état de l'armée de l'air syrienne et de son incapacité à se battre à ce moment-là. Ils disposaient aussi d'informations détaillées sur les fortifications syriennes et les travaux de détournement des eaux. Ils savaient exactement quels armements étaient déployés dans chaque base et chaque bunker, et en quelle quantité.

Mais Eli Cohen en savait encore bien plus. Il avait réussi à se lier d'amitié avec un entrepreneur saoudien, recruté pour planifier et creuser les premiers canaux du projet syrien. Tirant parti de cette relation, il apprit aux Israéliens, des mois à l'avance, où auraient lieu les travaux d'excavation, quelles seraient la profondeur et la largeur des canaux, quel équipement serait utilisé, et d'autres détails techniques. Le contractant divulgua également à son ami Tabaat la capacité des canaux à résister à un bombardement aérien, et toute l'étendue des mesures de sécurité. Cet ami saoudien s'appelait Ben Laden, père du petit Oussama. Grâce aux informations détaillées qu'il fournit à l'espion israélien, Tsahal attaqua le projet à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les pays arabes décident de l'abandonner définitivement en 1965.

À la mi-janvier 1965, quelques semaines après le départ d'Eli, Nadia trouva une superbe carte postale dans sa boîte aux lettres. « Ma très chère Nadia, écrivit Eli en français. Juste quelques lignes pour te souhaiter une bonne année qui, je l'espère, apportera le bonheur à toute la famille. Plein de baisers à mes chéris, Fifi [Sophie], Iris et Shaikeh [Saul], et à toi, du fond du cœur. Eli. »

Quand Nadia reçut la carte, Eli gisait, battu et torturé, sur le sol froid et dur d'une prison de Damas.

*

Depuis des mois déjà, les *Moukhabarat,* les services secrets syriens, étaient en état d'alerte maximale. C'était un certain Tayara, chef du département palestinien des Moukhabarat, qui avait tiré le signal d'alarme. Il s'était aperçu que, depuis l'été 1964, presque toutes les décisions prises par le gouvernement syrien le soir ou pendant la nuit étaient annoncées le lendemain dans les émissions en arabe de Kol Israel, la radio nationale israélienne. De plus, Israël avait rendues publiques certaines décisions ultrasecrètes qui avaient été prises à huis clos. Tayara avait en outre été stupéfait par la précision des bombardements israéliens lors de l'incident du 13 novembre. Il en était logiquement venu à la conclusion que les Israéliens avaient une connaissance exacte du déploiement de l'armée syrienne sur le front et qu'ils savaient précisément où et comment frapper. Il eut alors la certitude qu'Israël disposait d'un espion au plus haut niveau du gouvernement syrien, qui fournissait des informations diffusées quelques heures plus tard par Kol Israel. Ce qui voulait dire qu'il transmettait ses rapports par radio. Mais où se trouvait l'émetteur ?

Durant l'automne 1964, Tayara et ses collègues firent tout leur possible pour le localiser, à l'aide de matériel soviétique, mais échouèrent. Puis, en janvier 1965, ils eurent de la chance.

À Lattaquié, un navire soviétique débarqua d'énormes conteneurs abritant de nouveaux équipements de communication destinés à remplacer les instruments obsolètes de l'armée syrienne. Le changement eut lieu le 7 janvier 1965. Pour pouvoir mettre en place les nouveaux appareils et les tester, l'armée suspendit toutes ses communications pendant vingt-quatre heures.

Alors, tandis que toutes les communications militaires étaient interrompues partout en Syrie, un officier de permanence près d'un récepteur distingua une seule transmission, très faible. C'était l'espion qui émettait. L'officier décrocha son téléphone. Les équipes des Moukhabarat, dotées de systèmes de localisation soviétiques, se lancèrent immédiatement sur la piste de la source des émissions. Lesquelles cessèrent avant qu'ils aient pu l'identifier. Mais tous leurs calculs indiquaient un seul et même lieu : le domicile de Kamal Amin Tabaat.

« C’est une erreur », décréta un haut responsable des Moukhabarat. Il était impensable que Tabaat, que les dirigeants baasistes envisageaient de nommer ministre dans le prochain gouvernement, puisse être un espion. Il était au-dessus de tout soupçon.

Toutefois le soir, les transmissions reprirent. Les Moukhabarat firent de nouveau sortir leurs véhicules de repérage goniométrique et obtinrent le même résultat.

À 8 heures, par un matin ensoleillé de janvier, quatre officiers des Moukhabarat pénétrèrent de force dans la somptueuse villa du quartier Abou Ramen. Ils enfoncèrent la porte d’entrée, la faisant sauter de ses gonds, et foncèrent vers la chambre, armes à la main. L’espion était là, mais il ne dormait pas. Il fut pris la main dans le sac, en pleine transmission. Bondissant sur ses pieds, il leur fit face. Il ne tenta ni de fuir, ni de résister. Pour une fois, la chance n’était pas de son côté. « Kamal Amin Tabaat, tonna le chef du groupe, vous êtes en état d’arrestation ! »

À Damas, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Fantastique, absurde, impossible, irréel ! Aucun mot ne parvenait à exprimer le choc et l’incrédulité des dirigeants syriens quand ils en eurent vent. Se pouvait-il qu’un des chefs du parti au pouvoir, ami personnel du président, millionnaire et homme du monde, soit un espion ?!

Les preuves étaient irréfutables. L’émetteur dissimulé par Tabaat derrière les volets de ses fenêtres, le minuscule émetteur de secours caché dans le grand lustre du salon, les microfilms, les cigares à la dynamite, les pages de code… L’homme était bel et bien un traître.

Saisis de panique, les dignitaires du régime réclamèrent une enquête exhaustive. Que savait exactement Tabaat ? Risquaient-ils d’être incriminés ? Le président Hafez vint en personne l’interroger dans sa cellule. « Pendant l’interrogatoire, témoigna-t-il par la suite, quand je l’ai regardé dans les yeux, j’ai été soudain pris d’un doute terrible. J’ai senti que l’homme qui se trouvait devant moi n’était pas du tout un Arabe. Très prudemment, je lui ai posé quelques questions sur la religion musulmane, sur le Coran. Je lui ai demandé de réciter la sourate Al Fatiha, le premier chapitre du Coran. Tabaat pouvait à peine en citer quelques versets. Il a tenté de se défendre en disant qu’il avait quitté la Syrie alors qu’il était encore très jeune et que sa mémoire lui faisait défaut. Mais alors, je l’ai su : c’était un Juif. »

Les tortionnaires de Damas firent le reste. Tabaat gisait prostré dans sa cellule plongée dans l’obscurité, inconscient, le visage et le corps couverts de

blessures atroces, les ongles arrachés, quand ses aveux furent apportés en hâte au général Hafez. L'homme ne s'appelait pas Tabaat, mais Eli Cohen, un Juif israélien.

Le 24 janvier 1965, Damas annonça officiellement « l'arrestation d'un espion israélien important ». Lors d'une conférence de presse, un officier général, blanc de rage, rugit : « Israël est le diable, et Cohen est l'agent du diable ! »

La psychose s'empara de Damas. Cohen agissait-il seul, ou était-il à la tête d'un réseau ? Soixante-neuf personnes furent arrêtées, dont vingt-sept femmes. Parmi les suspects se trouvaient Majid Cheikh El Ard, Georges Salem Seïf, le lieutenant Zaher Al Din, des membres du ministère de la Propagande, des prostituées et d'autres femmes dont l'identité ne fut pas révélée. Quatre cents personnes qui avaient eu des contacts avec Tabaat furent interrogées. L'enquête mit au jour de graves problèmes. Nombre des dirigeants politiques, militaires et du monde des affaires comptaient parmi les plus proches amis de Cohen. Ils étaient intouchables et ne pouvaient pas être cités, car toute allusion publique à leur sujet risquait de donner l'impression qu'ils étaient impliqués dans les activités d'espionnage de Tabaat.

Les Syriens s'aperçurent également que Tabaat avait tout fait pour soigneusement compartimenter ses contacts avec ses divers informateurs. Il était par conséquent extrêmement difficile de mesurer l'étendue du réseau.

En Israël, la censure militaire imposa un silence complet sur l'arrestation de Cohen. Les Israéliens espéraient encore le sauver et veillaient à ce qu'aucune information ne filtre à son sujet dans les médias. Mais certains avaient le droit d'être avertis. Un soir, un inconnu vint voir les frères d'Eli. « Votre frère a été arrêté à Damas et est accusé d'espionnage », dit-il. Les frères étaient ébahis. L'un d'eux, Maurice, se précipita chez leur mère, à Bat Yam. « Mère, il faut que tu sois forte, fit-il. Eli a été arrêté en Syrie. »

La vieille dame en eut le souffle coupé. Enfin, elle réussit à articuler : « En Syrie ? Comment ? A-t-il traversé la frontière par erreur ? » Quand Maurice lui expliqua ce qu'Eli faisait à Damas, elle s'évanouit.

Nadia était debout, entourée de ses trois enfants. Éberluée, elle n'aurait jamais deviné quelle était la véritable profession de son mari, même si elle s'était toujours doutée qu'il ne lui disait pas tout. Les collègues d'Eli s'efforcèrent de la rassurer. « Vous allez partir pour Paris tout de suite, lui dit l'un d'entre eux. Nous allons engager les meilleurs avocats. Nous allons faire tout notre possible pour le sauver. » Meir Amit s'en chargea personnellement.

Le 31 janvier, Jacques Mercier, l'un des plus grands avocats de France, arriva à Damas. Officiellement, il avait été engagé par la famille Cohen. En réalité, c'était l'État d'Israël qui couvrait ses frais et ses honoraires. Mais en Syrie, il avait été envoyé en mission impossible. « Dès mon arrivée, rapporta-t-il plus tard, j'ai compris que le destin d'Eli Cohen était scellé. Il serait pendu. Tout ce que je pouvais, c'était tenter de gagner du temps pour négocier un accord afin de lui sauver la vie. »

Au début, Mercier chercha à éviter un procès. Il rencontra les dirigeants du régime et demanda l'autorisation de « voir Cohen afin qu'il accepte que j'assure sa défense ». Il se heurta à un refus glacial.

Mercier découvrit pourtant rapidement qu'il avait des alliés dans certains cercles du gouvernement, qui éprouvaient du respect pour l'opinion publique internationale. Ils tenaient à ce qu'il y ait un procès où les droits de l'accusé seraient garantis. Ils bénéficiaient du soutien – pour une raison complètement différente – des « faucons » de la hiérarchie militaire, ennemis jurés d'Hafez, qui voulaient dévoiler devant la cour les liens étroits l'unissant à Tabaat. Le procès, pensaient-ils, exposerait aux yeux du grand public la corruption du régime et saperait sa position.

Cette approche suscitait une résistance acharnée de la part d'un autre groupe : tous ceux qui avaient été en relation avec Tabaat. Ils savaient qu'un procès public risquait de les envoyer eux aussi à la potence. Cette faction n'avait qu'un seul objectif : empêcher à tout prix un procès public et éliminer Cohen dès que possible.

Il passa finalement en jugement devant une cour martiale d'exception, à huis clos, dans une salle d'audience déserte. Quelques moments seulement, soigneusement sélectionnés, furent diffusés par la télévision d'État. Il n'y avait ni procureur, ni avocats de la défense. Quand Eli Cohen en réclama un à la cour, le président explosa : « Vous n'avez pas besoin de défenseur : Toute la presse corrompue est de votre côté, et tous les ennemis de la révolution vous défendent. » Le magistrat assuma les fonctions d'interrogateur, de procureur et de juge. Mais le pire était son identité : c'était le général de brigade Salah Dali, autrefois un bon ami de Tabaat. Parmi les juges se trouvait aussi un autre intime de Tabaat, le colonel Salim Hatoum. Pour prouver qu'il n'avait aucun lien avec Cohen, il lui demanda : « Reconnaissez-vous Salim Hatoum ? » Et l'accusé, comme un acteur qui suivrait un scénario détaillé, se tourna vers la salle, puis regarda Hatoum dans les yeux et répondit : « Non, je ne le vois pas dans cette pièce. »

Ce passage fut montré à la télévision. « L'épisode fit rire tout Damas, dit Mercier. Ce n'était pas un procès, c'était une tragicomédie, un cirque. » Les caméras s'attardèrent sur les autres accusés : El Ard, Al Din, Seïf, quelques prostituées. Mais qui étaient les autres femmes ? Les épouses d'officiers généraux ? Des « secrétaires » ? Des amies de Tabaat et des dirigeants du Baath ? Et quels étaient les secrets que Cohen avait transmis à ses supérieurs israéliens ? Il était accusé d'espionnage, mais tout au long du procès, rien ne fut dit de ce qu'il avait fait et du contenu de ses émissions. La seule chose que les caméras ne pouvaient pas masquer, c'était le tremblement nerveux d'un muscle dans la joue gauche de Cohen, et sa tendance à secouer régulièrement la tête, conséquences de ses séances de torture à l'aide d'électrodes insérées dans son crâne et son corps.

Israël suivit le procès en silence. Tous les soirs, la famille d'Eli se rassemblait devant le téléviseur que lui avait prêté le Mossad. Les enfants, Nadia, les frères, tous pleuraient doucement à la vue du visage d'Eli sur l'écran. Sa mère, saisie d'une impulsion, embrassa l'écran et pressa contre le visage de son fils la petite étoile de David qu'elle portait autour du cou. Sophie s'écria : « C'est mon papa ! C'est un héros. » Nadia versa des larmes muettes.

À Damas, Mercier se réveillait en pleine nuit, baigné d'une sueur froide, hanté par d'horribles cauchemars. Il se savait impuissant, ce qui le déprimait terriblement. Le 31 mars, la cour martiale rendit son verdict : Eli Cohen, Majid Cheikh El Ard et le lieutenant Zaher Al Din furent condamnés à mort.

Mercier redoubla d'efforts. En avril et mai 1965, il se rendit trois fois à Damas. Il apportait avec lui des offres substantielles de la part d'Israël. La première proposait un accord : Israël était disposé à fournir à la Syrie des médicaments et des équipements agricoles lourds, pour un montant de plusieurs millions, en échange de Cohen. Les Syriens refusèrent. Israël proposa alors de renvoyer en Syrie onze espions syriens emprisonnés sur son territoire, offre que Damas rejeta également, tout en laissant entendre qu'une grâce présidentielle n'était pas exclue.

Le 1er mai, la sentence d'El Ard fut commuée en prison à vie. Le 8 mai, celle de Cohen fut officiellement confirmée. Le Mossad tenta alors le tout pour le tout. À Paris, Nadia Cohen présenta une demande de grâce à l'ambassade syrienne. Des appels similaires arrivaient du monde entier. Ils étaient signés par des personnalités internationales comme le pape Paul VI, le philosophe britannique Bertrand Russell, des hommes d'État comme les

Français Edgar Faure et Antoine Pinay, le Canadien John Diefenbaker, des cardinaux et des ministres italiens, vingt-deux députés britanniques, la Ligue des droits de l'homme, la Croix-Rouge… Si Eli en avait connu l'existence, il aurait sans doute repensé à la campagne du même type qui avait tenté en vain, onze ans plus tôt, de sauver ses amis au Caire.

Le 18 mai, en pleine nuit, Eli Cohen fut réveillé par ses geôliers. Ils lui passèrent une longue aube blanche et l'emmenèrent sur la place du marché de Damas. Ils le laissèrent écrire à sa famille et échanger quelques mots avec le rabbin de Damas, Nissim Andabo. Des soldats syriens attachèrent à sa poitrine une énorme pancarte où était inscrite sa sentence en grands caractères arabes. Les caméras de télévision et les appareils photo des journaux suivirent l'homme seul qui monta les marches menant à la potence, encadré par deux rangs de soldats en armes.

Le bourreau attendait. Il lui noua rapidement la corde autour du cou et le fit monter sur un petit tabouret. Face à la foule, Eli gardait le silence, résigné, mais non vaincu. La foule retint son souffle. Dès qu'ils entendirent le bruit du tabouret retiré de sous ses pieds, les hommes et les femmes hurlèrent de joie en contemplant les soubresauts d'agonie de l'espion israélien.

Les Damascènes, mystérieusement éveillés aux premières heures du jour, défilèrent en nombre au pied de la potence pour voir le corps. En Israël, le lourd voile du silence se déchira d'un coup. En quelques heures, Eli Cohen devint un héros national. Des centaines de milliers de personnes se joignirent au deuil de sa famille. Des écoles, des rues et des parcs furent nommés en son honneur. Des articles et des livres retracèrent ses exploits. Nadia ne se remaria jamais.

Aujourd'hui encore, quarante-sept ans après sa mort, la Syrie refuse de restituer sa dépouille à Israël. Eli Cohen est considéré comme un héros du Mossad. Mais beaucoup pointent un doigt accusateur vers les services secrets. Sa famille et plusieurs auteurs affirment que le Mossad s'est servi d'Eli avec une grande imprudence, exigeant qu'il lui fasse des rapports quotidiens, parfois même deux fois par jour. Le Mossad lui avait ordonné de transmettre régulièrement les débats du Parlement syrien, alors qu'ils n'avaient pratiquement aucune valeur en termes de renseignement. C'était une mission superflue, qui lui a fait prendre des risques inutiles.

Eli Cohen fut un grand espion, et il connut la fin de tous les grands espions. Leur trop grande confiance en soi et les exigences démesurées de leurs supérieurs finissent par leur coûter la vie.

10

« Je veux un MiG-21 ! »

Meir Amit, le successeur d'Isser Harel, était un homme exceptionnel. Ferme, décidé, parfois brutal et bougon, il savait aussi se montrer chaleureux, charmant, incarnation même du soldat, et il comptait de nombreux amis. Moshé Dayan nous a dit un jour : « Il était le seul ami que j'aie jamais eu. »

L'histoire de sa vie est symbolique du changement à la tête du Mossad. Isser Harel était né en Russie et appartenait à la génération des pionniers ; alors que Meir Amit, un Sabra (né en Israël), était le premier d'une longue liste de généraux israéliens qui s'étaient battus dans les guerres d'Israël et avaient rejoint le Mossad après avoir servi pendant des années sous l'uniforme. Isser était membre d'une génération discrète, fermée, habituée à l'ombre de l'anonymat, aux conspirations et à la dissimulation. Meir Amit était un militaire, dont beaucoup d'amis et de collègues savaient ce qu'il faisait ; il n'était pas fait pour vivre dans l'ombre. Et si Isser le Petit avait pour lui le charisme et le mystère, Amit et ses successeurs avaient ce côté direct et l'autorité que leur conféraient leur rang et l'uniforme.

Né à Tibériade, élevé à Jérusalem, puis membre du kibboutz Alonim, Meir avait passé l'essentiel de sa vie en uniforme. Membre de la Haganah dès l'âge de seize ans, chef de bataillon à la création des forces armées israéliennes, il avait été blessé pendant la guerre d'Indépendance, puis avait effectué une brillante carrière dans l'armée de terre. Commandant de la brigade Golani, une unité d'élite, chef des opérations pendant la campagne du Sinaï, chef du Commandement Sud, puis Centre, il était probablement sur le point d'être nommé chef d'état-major. Mais, blessé à la suite d'un saut en parachute, il s'était retrouvé immobilisé à l'hôpital pendant un an. Remis partiellement à l'issue d'une longue convalescence, il était parti étudier à l'université

Columbia et était ensuite devenu chef d'AMAN. Et c'était à ce poste que Ben Gourion l'avait trouvé en cet après-midi dramatique d'avril 1963, quand il avait eu besoin de remplacer Isser le Petit.

Les débuts de Meir au Mossad ne furent pas des plus simples. Beaucoup des fidèles d'Isser, comme Yaakov Caroz, ne supportaient pas ses manières abruptes et son assurance. Quelques-uns démissionnèrent sur-le-champ, d'autres prirent leur temps. Sous la direction d'Amit, on assista peu à peu à une relève de la garde. Mais les difficultés qu'il connut à l'intérieur des services ne sont rien comparées à ce que lui fit subir Isser le Petit.

À la fin du printemps 1963, Ben Gourion démissionna et fut remplacé, en tant que Premier ministre et ministre de la Défense, par Levi Eshkol, un proche collaborateur. Eshkol prit plusieurs initiatives qui exaspérèrent son prédécesseur. Entre autres, il fit d'Isser le Petit son conseiller en matière de renseignement. Depuis son départ du Mossad, Isser le Petit était amer et aigri. Et quand il apprit que Meir Amit avait fait une faveur inhabituelle aux Marocains, il lui sauta à la gorge.

*

Le Mossad de Meir Amit avait établi des relations privilégiées avec le royaume du Maroc.

Tout avait commencé du temps d'Isser. Les premiers contacts avec les Marocains avaient été pris par Yaakov Caroz et Rafi Eitan. Durant l'hiver 1963, Isser avait confié à Eitan, sous le sceau du secret le plus absolu : « Hassan II, le roi du Maroc, craint que Nasser, le président égyptien, ne le fasse assassiner pour ses sympathies pro-occidentales. Hassan veut que le Mossad s'occupe de sa sécurité personnelle. »

Cela pouvait sembler incroyable. Un roi arabe se tournait vers le Mossad israélien pour lui demander de l'aide ? Toujours pragmatiques, Rafi Eitan et un autre agent, David Shomron, décollèrent immédiatement pour Rabat, munis de faux papiers. On les introduisit dans le palais royal par une entrée secrète. Là, ils rencontrèrent le redoutable général Oufkir, ministre de l'Intérieur du roi, dont le nom seul était synonyme de terreur. Il était connu pour sa cruauté, se servait de la torture contre les ennemis du monarque et était responsable de la disparition d'un grand nombre d'ennemis du régime. Il était de plus le meilleur conseiller du roi sur les questions de renseignement.

Tout arrangement entre Israël et le Maroc ne pourrait passer que par lui. Il attendait Eitan avec son adjoint, le colonel Dlimi.

Eitan et Oufkir s'entendirent dès cette première rencontre : le Mossad et les services secrets marocains établiraient des liens étroits et des avant-postes permanents sur leurs territoires respectifs. Le Mossad formerait les services secrets marocains et le Maroc offrait aux agents du Mossad une couverture en béton où qu'ils soient sur la planète. Un organisme spécial serait créé pour la collecte commune d'informations. Le Mossad se chargerait également de l'entraînement de l'unité spéciale responsable de la sécurité du roi. L'accord fut scellé par une visite du roi ; mal à l'aise, Eitan s'inclina pour lui baiser la main, et ainsi le Mossad trouva-t-il son premier allié dans le monde arabe.

Deux semaines plus tard, Oufkir arrivait en Israël. Le général, habitué aux palais somptueux et aux hôtels de luxe, passa son long séjour dans le minuscule trois pièces d'Eitan, dans un quartier modeste de Tel-Aviv. Eitan était parvenu à s'assurer les services de Philip, cuisinier légendaire du Mossad, afin de nourrir son hôte marocain. Oufkir partit, puis revint, les relations entre les deux services continuèrent de se resserrer, et, en 1965, Oufkir demanda une faveur particulière à Meir Amit.

Mehdi Ben Barka était le principal chef de l'opposition marocaine, et l'ennemi le plus dangereux du souverain. Accusé d'avoir comploté contre le roi, il avait été contraint à l'exil mais continuait de diriger des activités subversives depuis ses planques. Condamné à mort par contumace, il savait que sa vie était menacée. Il agissait avec une grande prudence et les hommes d'Oufkir n'avaient pas réussi à s'en saisir. Oufkir voulait mettre la main sur lui. Paris était le lieu qu'il avait choisi pour cela, car il y avait d'excellents contacts. Le Mossad pouvait-il l'aider ?

Ce que firent effectivement les hommes d'Amit. Sous un prétexte habile, ils entrèrent en contact avec Ben Barka en Suisse et le convainquirent de venir à Paris pour une rencontre importante. À la porte de la Brasserie Lipp, célèbre restaurant de la rive gauche, il fut arrêté par deux policiers français qui, s'avéra-t-il par la suite, étaient payés par Oufkir. Ben Barka fut livré à Oufkir et disparut, mais un témoin affirma qu'il avait vu le général le poignarder. Meir Amit lui-même en informa le Premier ministre Eshkol : « Il est mort. »

En France, l'enlèvement de Ben Barka causa un scandale politique sans précédent. Le président de Gaulle était furieux et, dans sa colère, il n'épargna pas Israël quand il apprit son rôle dans la disparition. Isser Harel en fut apparemment choqué. Comment le Mossad avait-il pu prendre part à une telle

affaire, qui s'était terminée par un meurtre ? Comment Amit avait-il pu intervenir dans une opération aussi criminelle et immorale, et compromettre l'alliance stratégique entre l'État hébreu et la France ? Il demanda à Eshkol de renvoyer immédiatement Amit. Le Premier ministre hésita, puis nomma deux commissions d'enquête qui conclurent que rien ne justifiait de prendre des mesures contre le Ramsad. Après tout, Amit avait attiré Ben Barka à Paris, mais il n'avait participé ni à son enlèvement, ni à son assassinat. Isser le Petit quitta ses fonctions de conseiller et exigea la démission instantanée tant d'Eshkol que d'Amit. Il tenta de déclencher une campagne dans la presse, mais la censure militaire interdisait strictement toute mention de l'affaire.

Isser continua de s'opposer pied à pied à son successeur. Toutefois le Ramsad était déjà engagé dans une opération vitale pour la défense du pays : l'alliance secrète que ses hommes avaient forgée avec les Kurdes d'Irak.

« À la fin de 1965, écrivit Amit dans ses mémoires, notre rêve commença à devenir réalité. L'incroyable se produisit. Une délégation israélienne officielle s'installa dans le camp de Moustafa Barzani (chef des rebelles kurdes dans le nord de l'Irak). »

L'arrivée d'officiers du Mossad au Kurdistan fut considérée comme une grande victoire du renseignement israélien. Pour la première fois, un contact était établi avec une des trois composantes de la nation irakienne, les Kurdes, qui menaient une guerre acharnée et interminable contre le gouvernement de Bagdad. Les rebelles, commandés par Barzani, contrôlaient un vaste territoire en Irak. Si le Mossad réussissait à transformer les rebelles kurdes en une force militaire digne de ce nom, les dirigeants irakiens se verraient obligés de concentrer leurs efforts sur leurs problèmes intérieurs, et leur capacité à lutter contre Israël s'en trouverait amoindrie. L'alliance avec les Kurdes pouvait vraiment être une bénédiction pour Israël.

Les deux premiers agents du Mossad passèrent trois mois au Kurdistan. Barzani les inclut dans le cercle de ses intimes, les emmenait avec lui partout où il allait et leur dévoila tous ses secrets. Cette première rencontre posa les jalons d'une coopération qui allait durer pendant des années. Barzani et les chefs militaires kurdes se rendirent en Israël ; Meir Amit et ses adjoints vinrent au Kurdistan ; Israël fournit des armes aux Kurdes et défendit leurs intérêts sur la scène internationale. Beni Zeevi, le premier agent à être parti au Kurdistan, avait laissé son épouse Galila à Londres, où elle devait accoucher. Le fils de Beni, Nadav, vit le jour alors que son père crapahutait dans les monts accidentés du Kurdistan à la suite de Barzani. Zeevi reçut un

télégramme codé. Il était signé « Rimon », le nom de code de Meir Amit, et disait : « La Mère et l'enfant sont en excellente santé. Mazel Tov ! »

Quand Barzani apprit la naissance du bébé, il prit quatre pierres et s'en servit pour délimiter une parcelle. « Voilà mon cadeau pour ton fils, annonça-t-il à Zeevi. Quand il sera grand, il pourra venir dans notre pays, et il pourra réclamer cette terre. »

Et pendant que les relations avec les Kurdes s'amélioraient, Meir Amit commença à préparer une autre grande opération du Mossad, nom de code « Yahalom » (Diamant), l'opération dont il est peut-être le plus fier.

*

Dans l'année qui précéda sa mort, nous avons rencontré Amit plusieurs fois chez lui, à Ramat-Gan.

« L'histoire commence par une de mes réunions avec le général Ezer Weizman, alors chef d'état-major de l'armée de l'air. Nous avions l'habitude de prendre un petit déjeuner ensemble toutes les deux ou trois semaines. Lors d'une de ces réunions, j'ai demandé à Ezer ce que je pouvais pour lui en tant que Ramsad. Il m'a tout de suite dit : “ Meir, je veux un MiG-21. ”

« Je lui ai répondu : tu es devenu fou ? Il n'y en a pas un seul dans tout l'Occident. ” Le MiG-21 était le chasseur soviétique le plus moderne de l'époque, et les Russes en livraient beaucoup aux pays arabes. Mais Ezer n'en a pas démordu : “ Il nous faut un MiG-21, et tu devrais tout faire pour nous en trouver un. ” »

Amit décida de confier l'opération à Rehavia Vardi, vétéran des opérations clandestines qui avait déjà tenté par le passé de mettre la main sur un MiG-21 en Égypte ou en Syrie. « Nous avons passé des mois à travailler sur cette opération, raconta Vardi des années plus tard. Notre problème, c'est surtout de passer du stade de la théorie à celui de la pratique. »

Vardi fit jouer ses réseaux dans le monde arabe. Au bout de longues semaines, il reçut un rapport de Yaakov Nimrodi, attaché militaire israélien en Iran. Nimrodi parlait d'un Juif irakien, Yossef Shemesh, qui prétendait connaître un pilote capable de poser un MiG-21 en Israël. Shemesh, célibataire, intelligent, bon vivant et homme à femmes, semblait doué d'un talent surnaturel pour se faire des amis et les amener à avoir confiance en lui. « Il sait y faire et peut se montrer très persuasif, écrivait Nimrodi. Il a recruté

le pilote d'une façon très professionnelle. Il l'a travaillé pendant un an. Il n'y a que lui à pouvoir faire ça, personne d'autre. » Nimrodi décida de mettre Shemesh à l'épreuve. Il l'envoya se charger de quelques missions d'espionnage secondaires. Shemesh s'en tira haut la main, récupérant des renseignements de première qualité. Nimrodi lui donna alors le feu vert pour lancer son opération.

À Bagdad, Shemesh avait une maîtresse chrétienne, dont la sœur, Camille, avait épousé Munir Redfa, lui aussi chrétien, et pilote de l'armée de l'air irakienne. Shemesh savait que Redfa était insatisfait et amer. Bien qu'étant un excellent pilote de MiG-21, il n'avait obtenu aucune promotion. De plus, il avait dû se charger d'une mission qui l'avait révulsé : le bombardement de villages kurdes, le tout à bord d'un MiG-17 obsolète. Pour lui, c'était une humiliation, presque une dégradation. Il s'en était plaint à ses supérieurs, qui lui avaient fait comprendre qu'un chrétien ne serait jamais promu et ne deviendrait jamais chef d'escadrille. Très ambitieux, Redfa en avait conclu qu'il n'avait plus aucune raison de rester en Irak.

Pendant près d'un an, Shemesh eut de longues conversations avec le jeune pilote et finit par réussir à le convaincre de faire un rapide voyage à Athènes. Usant de toute son éloquence et de son pouvoir de persuasion, Shemesh expliqua aux autorités irakiennes que Camille, l'épouse de Redfa, souffrait d'une grave maladie cérébrale et que son seul espoir était d'être examinée par des médecins occidentaux. Il fallait qu'elle parte immédiatement en Grèce, affirma-t-il, et demanda à ce que son mari soit autorisé à l'accompagner, car il était le seul membre de la famille à parler anglais.

Les autorités cédèrent, et Munir Redfa put se rendre à Athènes avec sa femme. Là, ils rencontrèrent un autre pilote, le colonel Ze'ev Liron (Londner), officier de l'armée de l'air israélienne. Liron, né en Pologne et rescapé de l'Holocauste, était le patron du service de renseignements de l'armée de l'air. Le Mossad lui avait demandé son aide dans l'affaire Redfa. Les deux pilotes eurent plusieurs discussions en tête à tête. Liron se faisait passer pour un pilote polonais membre d'une organisation anticommuniste.

Munir lui parla de sa famille, de sa vie en Irak et de sa grande déception quand ses supérieurs l'avaient envoyé bombarder des villages kurdes. Tous les hommes kurdes en âge de porter les armes étaient partis se battre, et il ne restait dans les villages que les femmes, les enfants et les personnes âgées. C'étaient eux qu'il devait tuer ? Pour lui, cela avait été la dernière goutte d'eau : il était prêt à quitter définitivement l'Irak.

Conformément aux ordres du Mossad, Liron invita Munir à le rejoindre sur une petite île grecque. Le Mossad attribua un nom de code au pilote irakien : « Yahalom » (Diamant). Dans l'atmosphère sereine et paisible de l'île, les deux hommes poursuivirent leurs discussions et devinrent bons amis. Un soir, tard, Liron demanda à Redfa ce qui se passerait s'il quittait l'Irak à bord de son avion.

« Ils me tueraient, répondit Redfa. En plus, pas un seul pays n'accepterait de m'accorder le droit d'asile.

— Il y en a un qui t'accueillerait à bras ouverts, fit Liron, révélant la vérité à son ami ébahi. Je suis un pilote israélien, pas polonais. »

Il y eut un long silence.

« On en reparlera demain », conclut Liron, et ils se séparèrent pour la nuit. Le lendemain matin, Redfa déclara à Liron qu'il acceptait sa proposition. Tous deux commencèrent à mettre au point les conditions de la défection de Redfa et l'argent que cela lui rapporterait.

Redfa ne se montra pas très gourmand. « Meir Amit m'avait dit de lui offrir une certaine somme, expliqua Liron par la suite, et de la doubler si besoin était. Mais Redfa a accepté dès ma première offre. Nous sommes tombés d'accord pour que sa famille le rejoigne en Israël. »

Après la Grèce, ils partirent pour Rome ; Shemesh arriva de Bagdad avec sa maîtresse. Quelques jours plus tard, ils étaient rejoints par Yehuda Porat, officier et chercheur des renseignements de l'armée de l'air, qui commença à débriefer Redfa. « Il était poli, très attentif, un homme d'honneur, rapporta Porat. Il était courageux, mais pas bavard, et n'avait aucune des inhibitions auxquelles on peut s'attendre chez un homme dans sa situation. »

À Rome, Liron et Redfa débattirent des méthodes de communication. Il fut entendu que quand Redfa entendrait, sur Radio Kol Israel en arabe, la chanson populaire arabe *Marhabtein Marhabtein,* ce serait le signal. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'alors qu'il rencontrait ses contacts dans différents cafés de Rome, il était en même temps surveillé par les chefs du Mossad.

« J'ai décidé, nous a expliqué Meir Amit, de jeter personnellement un coup d'œil au pilote avant que l'opération entre dans sa phase finale. J'ai pris l'avion pour Rome, et je suis allé au café où devaient se retrouver le pilote et mes hommes. Assis à une table voisine, j'ai attendu. Là, tout un groupe est entré. Le type m'a fait bonne impression. J'ai fait signe à notre officier qui était assis avec lui que tout allait bien, et je suis parti. »

Lors d'un de nos rendez-vous, Amit a tenu à nous lire un passage de son

livre, *Head on*, où il décrivait l'arrivée du groupe dans le café : « L'amant juif [Shemesh], portant des chaussons à cause d'une blessure au pied, sa maîtresse, une grosse femme presque laide (je ne voyais pas ce qu'il pouvait lui trouver), et Diamant (le nom de code de Munir), un petit homme robuste et trapu au visage grave. Ils ne savaient pas que l'on était en train de les mettre à l'épreuve. »

Ce n'est qu'une fois convaincu qu'il pouvait faire confiance à Diamant qu'il donna à Rehavia Vardi l'ordre de passer à l'étape suivante : le briefing du pilote irakien en Israël. Liron et Redfa revinrent à Athènes, où ils prirent un vol pour Tel-Aviv. Mais un incident à l'aéroport d'Athènes manqua compromettre toute l'opération. Par erreur, Redfa embarqua à bord d'un avion pour Le Caire. En montant à bord du vol pour Tel-Aviv, Liron s'aperçut que Redfa avait disparu.

« J'étais désespéré, dira Liron plus tard. J'étais sûr que tout était perdu. Mais quelques minutes plus tard, Munir a surgi à mes côtés. Le personnel de bord du vol pour Le Caire avait compté les passagers, par habitude, et s'était aperçu qu'il y en avait un en trop. Ils avaient vérifié le billet de Munir et lui avait indiqué l'avion pour Tel-Aviv. »

Redfa passa vingt-quatre heures en Israël. Il y fut briefé, et répéta même l'itinéraire qu'il devait prendre pour se poser plus tard dans l'État hébreu. Dans un bâtiment du Mossad, on lui apprit un code secret. Puis ses nouveaux amis l'emmenèrent faire un tour sur la rue Allenby, une des grandes artères de Tel-Aviv et, le soir, l'invitèrent dans un bon restaurant à Jaffa, « pour qu'il se sente comme chez lui ».

Redfa revint à Athènes, prit une correspondance et rentra à Bagdad pour y préparer l'ultime étape.

Mais… « à ce moment, j'ai failli avoir un infarctus, nous a dit Amit. Quelques jours avant de déserter, le pilote irakien a décidé de vendre ses meubles. Imaginez un peu ce que pouvait signifier cette braderie subite chez un pilote d'avion de combat. Je n'ai eu qu'une peur, c'est que les Moukhabarat irakiens s'en aperçoivent, interrogent Redfa et l'arrêtent, ce qui condamnerait toute l'opération. Dieu merci, les Moukhabarat n'en ont rien su, et cette stupide vente des misérables biens de ce malheureux n'a pas causé son arrestation… ».

Il y eut ensuite un autre problème : comment faire sortir sa famille d'Irak, d'abord à destination de l'Angleterre, puis des États-Unis. Il avait de nombreux sœurs et beaux-frères qui devaient quitter l'Irak avant le jour J.

Quant à sa famille proche, elle devait être transférée en Israël. L'épouse de Redfa n'était absolument pas au courant, il avait peur de lui dire la vérité. Il lui expliqua seulement qu'ils partaient effectuer un long séjour en Europe. Avec ses deux enfants, elle prit l'avion pour Amsterdam, où ils furent accueillis par le Mossad, qui les emmena à Paris. Elle ne savait toujours pas qui étaient ces gens.

« Ils se sont installés dans un petit appartement avec un lit jumeau, se souvenait Liron. Nous nous sommes assis sur le lit, et là, la veille du départ pour Israël, je lui ai révélé que j'étais un officier israélien, que son mari se poserait le lendemain en Israël, et que c'était là-bas que nous allions nous aussi. »

Sa réaction fut terrible. « Elle a pleuré et hurlé toute la nuit, signala Liron à ses supérieurs. Elle a dit que son mari était un traître, que c'était une trahison contre l'Irak, et que ses frères tueraient Munir s'ils l'apprenaient.

« Elle voulait se rendre sur-le-champ à l'ambassade d'Irak pour leur dire ce que comptait faire son mari. Elle n'a pas arrêté de pleurer et de hurler de toute la nuit. J'ai essayé de la calmer ; je lui ai dit que si elle voulait le voir, il fallait qu'elle vienne avec moi en Israël. Elle a compris qu'elle n'avait pas d'autre solution. Les yeux gonflés, avec un de ses enfants malade, elle est montée dans l'avion, et nous sommes partis pour Israël. »

Le 17 juillet 1966, une des stations du Mossad en Europe reçut une lettre codée de Munir l'informant que son départ approchait. Le 14 août, il décolla, mais une panne du système électrique de l'appareil l'obligea à faire demi-tour pour se poser sur la base aérienne El Rachid. « Plus tard, dit Amit, il comprit que le problème n'était pas grave. Le cockpit s'était soudain rempli de fumée à cause d'un fusible brûlé ; s'il avait continué à voler, il serait arrivé sans inquiétude. Mais il ne voulait prendre aucun risque et il est rentré à la base, et moi, je me suis fait quelques cheveux blancs de plus… »

Deux jours plus tard, Munir Redfa redécollait. Il s'en tint à l'itinéraire prévu et un point lumineux apparut sur les écrans radar israéliens, indiquant qu'un avion étranger approchait de l'espace aérien du pays. Le nouveau commandant en chef de l'armée de l'air, le général Mordechai (« Motti ») Hod, n'avait mis dans le secret que deux pilotes, chargés d'escorter le chasseur irakien jusqu'à leur base. Toutes les autres unités, pilotes, escadrilles et bases de l'armée de l'air reçurent de Hod l'ordre suivant : « Aujourd'hui, vous ne faites rien, mais alors, rien, sans ordre verbal de ma part. Et vous

connaissez ma voix. » Il ne tenait pas à ce qu'un pilote, par excès de zèle, aille descendre « l'appareil ennemi » en train de violer la souveraineté d'Israël.

Le MiG-21 pénétra dans l'espace aérien israélien. Ran Pecker, un des as de l'aviation, avait été choisi pour escorter Redfa. « Notre invité ralentit, communiqua Ran au centre de contrôle de l'armée de l'air, et me signale du pouce qu'il veut atterrir ; il fait aussi osciller ses ailes, le code international qui indique qu'il vient en paix. » À 8 heures du matin, soixante-cinq minutes après avoir décollé de Bagdad, Redfa se posa sur la base d'Hatzor, en Israël.

Un an après le lancement de l'opération, et dix mois avant la guerre des Six Jours, l'armée de l'air avait son MiG-21. Les deux Mirage qui l'avaient escorté se posèrent avec lui. Meir Amit et ses hommes avaient réussi l'impossible. Le MiG-21, considéré à l'époque comme le joyau de l'arsenal soviétique et comme la principale menace pour les forces aériennes occidentales, était aux mains d'Israël.

Après son atterrissage, Munir, abasourdi et désorienté, fut emmené au domicile du commandant de la base, où une fête fut donnée en son honneur. Avec un mépris inexcusable pour ses sentiments, certains des officiers supérieurs d'Hatzor célébraient le succès de l'opération.

« Munir a été surpris par la fête, et au début, il s'est demandé s'il ne se retrouvait pas par erreur en train d'assister aux noces de quelqu'un d'autre, nous a raconté Meir Amit. Il s'est assis dans un coin et il n'a pas bougé. »

Quand il eut pris un peu de repos, on lui assura que sa femme et ses enfants se trouvaient déjà à bord d'un avion d'El Al en route pour Israël. Munir Redfa prit ensuite part à une conférence de presse. Dans sa déclaration, il parla de la persécution des chrétiens en Irak, du bombardement des Kurdes et de ses propres raisons pour avoir fait défection.

Après la conférence de presse, Munir fut emmené à Herzliya, ville de bord de mer au nord de Tel-Aviv, pour y retrouver sa famille. « Nous avons fait de notre mieux pour le calmer, l'encourager et le féliciter pour l'opération, écrivit Meir Amit. Je lui ai promis de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour les aider, sa famille et lui, mais je redoutais ce qui allait se passer, puisque nous nous étions aperçus que la famille de Munir posait problème. »

Quelques jours après l'atterrissage de Munir dans son MiG à Hatzor, son beau-frère, officier dans l'armée irakienne, arriva en Israël. Il était accompagné de Shemesh et de sa maîtresse, Camille. L'officier était fou de rage. On lui avait dit qu'il devait se précipiter au chevet de sa sœur, très malade en Europe, et à son grand étonnement, il avait été emmené en Israël.

Quand il rencontra Munir, il perdit les pédales, le traita de traître, se jeta sur lui et tenta de le frapper. Il accusa également sa sœur, l'épouse de Munir, d'avoir été au courant des projets de son mari, ce qui faisait d'elle la complice d'un crime innommable. Elle nia ses accusations, en vain. Quelques jours plus tard, son frère quittait Israël.

*

Danny Shapira, célèbre pilote de l'armée de l'air et meilleur pilote d'essai d'Israël, fut le premier à voler sur le MiG. Motti Hod l'avait appelé le lendemain de l'atterrissage du chasseur et lui avait dit : « Tu vas être le premier pilote occidental à voler sur un MiG-21. Commence à l'étudier, vole dessus autant que tu peux, apprends-en plus sur ses capacités et ses défauts. »

Shapira rencontra Munir. « Nous nous sommes retrouvés à Herzliya quelques jours après son arrivée, raconta Danny Shapira. Quand nous avons été présentés, il s'est presque mis au garde-à-vous. Ensuite, nous nous sommes rencontrés à Hatzor, à côté de l'avion. Il m'a montré les interrupteurs, nous avons passé en revue les indications, en russe et en arabe, et au bout d'une heure, je lui ai dit que j'allais le piloter. Il n'en revenait pas. Il m'a dit : “ Mais vous n'avez aucune formation ! ” Je lui ai expliqué que j'étais pilote d'essai. Il avait l'air très inquiet et a demandé à être là quand je décollerais. Je lui en ai fait la promesse. »

Tous les officiers généraux de l'armée de l'air vinrent à Hatzor assister au premier vol. Ezer Weizman, qui était encore commandant en chef de l'aviation peu de temps auparavant, était là également. « Ezer est venu me voir, il m'a tapé sur l'épaule et m'a dit : “ Danny, pas de bêtises, ramène-nous l'appareil, hein ? ”

« Redfa était là aussi. J'ai décollé, fait ce que j'avais à faire, et me suis posé. Redfa s'est approché et m'a pris dans ses bras. Il avait les larmes aux yeux. “ Avec des pilotes comme vous, m'a-t-il déclaré, les Arabes ne vous battront jamais. ” »

Au bout de quelques vols d'essai, les spécialistes de l'armée de l'air comprirent pourquoi l'Occident était si impressionné par le MiG-21. Il volait très haut et très vite. Il pesait une tonne de moins que les Mirage français et israéliens.

L'opération du MiG-21 fit les gros titres de la presse mondiale. Les

Américains étaient époustouflés. Très vite, ils envoyèrent une délégation imposante, dont des techniciens, et demandèrent à voler sur l'appareil pour découvrir ses performances. L'État hébreu, cependant, refusa de les laisser approcher de l'avion tant que le Pentagone n'aurait pas partagé avec lui les dossiers qu'il détenait sur le SAM-2, le nouveau missile antiaérien soviétique. Les Américains finirent par accepter ; des pilotes américains se rendirent en Israël, étudièrent le MiG-21 et le pilotèrent.

Grâce aux secrets du MiG-21, l'armée de l'air israélienne put se préparer à sa confrontation avec les MiG, qui eut enfin lieu dix mois plus tard, en juin 1967, pendant la guerre des Six Jours. « Ce MiG a joué un grand rôle dans la victoire des forces aériennes israéliennes contre les aviations arabes, et en particulier dans la destruction de l'aviation égyptienne en quelques heures », affirmait fièrement Amit.

Le Mossad et l'armée de l'air avaient effectivement remporté une formidable victoire, mais ceux qui en payèrent véritablement le prix furent Munir Redfa et sa famille. « Après son arrivée, Munir a vécu une vie très dure, une vie triste et difficile, dit un officier supérieur du Mossad. Aider un agent [étranger] à se bâtir une nouvelle vie, c'est presque une mission impossible. Munir se sentait frustré, et sa famille en a souffert aussi. C'est toute une famille qui a été brisée. »

Pendant trois ans, il a tenté de trouver ses marques en Israël, et pilota même des DC-3 de la compagnie pétrolière israélienne au-dessus du Sinaï. Sa famille vécut à Tel-Aviv, où ils étaient présentés comme des réfugiés iraniens. Mais l'épouse de Munir, fervente catholique, ne parvint pas à se faire des amis. Se sentant seule, elle ne put s'adapter à la vie en Israël. Ils finirent par partir s'installer dans un pays de l'Ouest sous de fausses identités. Même là, loin de chez eux et de leurs proches, entourés d'agents des services locaux, ils se sentaient perdus, et continuaient de redouter que les Moukhabarat irakiens ne les retrouvent.

En août 1988, vingt-deux ans après sa désertion, Munir Redfa décéda d'une crise cardiaque à son domicile. En larmes, son épouse appela Meir Amit [qui avait quitté le Mossad depuis longtemps] et lui annonça que, le matin même, son mari était descendu de l'étage de leur maison et que, alors qu'il se tenait sur le seuil avec son fils, il s'était subitement effondré et était mort sur le coup.

Le Mossad organisa une cérémonie religieuse à sa mémoire. Les officiers présents ne purent retenir leurs larmes. « C'était un spectacle surréaliste,

décrivit Liron. Le Mossad israélien pleurait un pilote irakien… »

*

À la suite du succès de l'opération Diamant et la victoire écrasante qu'elle avait permis de remporter durant la guerre des Six Jours, Meir Amit estima que le moment était venu de lancer une nouvelle opération.

Quand les combats prirent fin, Amit demanda à ses supérieurs d'exiger la libération des détenus de « l'affaire Lavon », dans le cadre d'un échange de prisonniers de guerre (au sujet de l'affaire Lavon, voir le chapitre 9, « Notre homme à Damas »). Ces jeunes gens pourrissaient en prison depuis déjà treize ans, sans aucune chance de grâce ou de remise en liberté anticipée. Israël, apparemment, les avait oubliés. Amit décida de les ramener au pays, et exigea leur libération dans les négociations avec les Égyptiens. Après tout, Israël avait fait prisonniers 4 338 soldats et 830 civils égyptiens, tandis que l'Égypte ne détenait que 11 Israéliens. Ce qui n'empêcha pas les Égyptiens de refuser obstinément d'inclure les prisonniers de l'Affaire Lavon dans l'accord.

Meir Amit ne céda pas. « Laisse tomber, Meir, lui dit son ami Moshé Dayan, ministre de la Défense. Les Égyptiens ne les relâcheront jamais. » Avis que partageait le Premier ministre Eshkol. Amit s'entêta. Il finit par adresser un courrier personnel au président Nasser, « d'un soldat à un autre », et lui demanda la libération des prisonniers, ainsi que celle de Wolfgang Lutz, « l'espion Champagne », arrêté durant l'affaire des scientifiques allemands.

Dans le même temps, il négociait un échange de prisonniers de guerre avec les Syriens. Pour lui, ces négociations-là étaient plus personnelles : il réclama que les Syriens l'aident à obtenir la libération de Mme Shula Cohen des geôles libanaises. Shula Cohen (nom de code « la Perle ») était une des espionnes légendaires du Mossad. Simple ménagère, elle avait été surnommée la « Mata Hari du Moyen-Orient » après avoir réussi à établir des relations avec des dirigeants haut placés au Liban et en Syrie, à organiser l'émigration clandestine de milliers de Juifs syriens et libanais et à diriger un réseau d'espionnage particulièrement efficace.

À son grand étonnement, Nasser accéda à sa requête, et les Syriens ne tardèrent pas à lui emboiter le pas. Meir Amit eut gain de cause. Les prisonniers de l'Affaire Lavon, Lutz et Shula Cohen purent tous enfin rentrer en Israël, sous le sceau du secret le plus absolu.

Parfois, les missions les plus importantes sont celles qui permettent de ramener les siens dans leur mère patrie.

11

Ceux qui n'oublieront jamais

Au début de septembre 1964, à la gare de Rotterdam, aux Pays-Bas, un quadragénaire chauve et trapu, portant des lunettes de soleil, descendit de l'express en provenance de Paris. Il prit une chambre dans le luxueux Rheinhotel, en centre-ville, sous le nom d'« Anton Künzle », homme d'affaires autrichien. Puis il se rendit à la poste voisine et où il loua une boîte postale sous la même identité. De là, il alla ensuite à la banque Amro, y ouvrit un compte et y déposa 3 000 dollars. Chez un imprimeur, il commanda des cartes de visite et du papier à en-tête, toujours au nom d'Anton Künzle, directeur d'une société d'investissements de Rotterdam.

Il se hâta vers le consulat brésilien, où il remplit le formulaire de demande de visa touristique pour un voyage au Brésil. Il se soumit à un examen médical de routine dans une clinique dont il sortit avec un certificat de santé, puis passa chez un oculiste, tricha pendant les tests et se vit recommander de porter des lunettes à verres épais, alors qu'il n'en avait absolument aucun besoin.

Le lendemain matin, il effectua un rapide voyage jusqu'à Zurich, où il ouvrit un compte au Credit Suisse, sur lequel il déposa 6 000 dollars. Puis il revint à Paris, où un spécialiste du maquillage l'affubla d'une grosse moustache. Un photographe prit des clichés de lui avec ses nouvelles lunettes et lui donna ces nouvelles photos d'identité. De retour à Rotterdam, il transmit les photos à l'employé du service des visas du consulat brésilien, et le visa touristique fut tamponné sur son passeport autrichien. Il pouvait maintenant acheter son billet d'avion pour Rio de Janeiro, avec prolongations jusqu'à São Paulo et Montevideo, en Uruguay. Partout où il allait, Künzle se montrait disert et parlait de ses affaires florissantes en Autriche. Les pourboires

généreux qu'il laissait, sa tendance à résider dans les meilleurs hôtels et à manger dans les restaurants les plus huppés en étaient autant de preuves : Künzle était bel et bien un homme d'affaires riche et prospère.

Grâce à ces actions apparemment simples, l'agent du Mossad Yitzhak Sarid (un faux nom) se constitua une couverture en béton. Quelque part entre Paris, Rotterdam et Zurich, Yitzhak Sarid se volatilisa, et un homme nouveau surgit à sa place : Anton Künzle, chef d'entreprise autrichien, avec une adresse à Rotterdam, des comptes en banque, des cartes de visite, un visa et un billet pour le Brésil.

Quelques jours plus tôt seulement, le 1er septembre, Yitzhak Sarid avait été convoqué à une réunion à Paris. Sarid était membre de l'équipe opérationnelle du Mossad, nom de code « Césarée ». Dans une planque discrète avenue de Versailles, il rencontra le commandant de Césarée, Yoske Yariv, un costaud que ses subordonnés admiraient. Yariv, ancien officier de l'armée, avait remplacé Rafi Eitan à la tête de l'équipe opérationnelle ; Eitan avait été nommé chef de la station européenne basée à Paris.

Sarid s'attendait que Yariv lui confie une mission, mais même dans ses rêves les plus fous, il n'aurait pu deviner ce qui l'attendait.

Yariv commença par lui dire que, dans quelques mois, le Parlement ouest-allemand adopterait des mesures imposant certaines prescriptions aux crimes de guerre, ce qui permettrait aux criminels nazis – qui vivaient pour l'heure dans la clandestinité – de refaire surface et de reprendre une existence normale, comme s'ils n'avaient jamais commis leurs actes odieux. Yariv précisa que beaucoup d'Allemands voulaient tourner la page et laisser derrière eux l'horrible passé de leur pays. Même d'autres nations, qui avaient souffert des Allemands, ne tenaient plus à continuer de traquer les criminels de guerre nazis. Depuis la capture d'Eichmann, quatre ans auparavant, la conscience des crimes nazis s'était atténuée, comme si le procès et l'exécution d'Eichmann avait refermé un chapitre de l'histoire du monde. Il était impératif, martela Yariv, de susciter le réveil de l'opinion mondiale, et de veiller à ce que les prescriptions sur les crimes nazis ne soient jamais approuvées. Il fallait rappeler au monde que des monstres étaient toujours en liberté.

Yariv savait déjà comment procéder. « Il faudrait que l'on tue l'un des pires criminels nazis encore en liberté », dit-il à Sarid. Un agent du Mossad en mission en Amérique du Sud l'avait retrouvé et identifié. Il s'agissait du « boucher de Riga », un nazi letton, coupable du massacre de 30 000 Juifs. Il

vivait au Brésil sous son vrai nom, Herberts Cukurs. Meir Amit, le Ramsad, avait donné son feu vert à l'opération.

Yariv se tourna alors vers Sarid, entre autres parce que Sarid s'était montré un agent habile et plein de ressource pendant l'opération Eichmann. Mais aussi parce qu'il savait que Sarid était né en Allemagne et qu'il avait perdu ses parents dans l'Holocauste. Sarid s'était échappé en Palestine, avait juré de se battre contre Hitler, et avait été un des premiers volontaires à s'engager dans l'armée britannique pendant la guerre. Yariv pouvait être sûr que Sarid serait motivé.

« Je veux que tu te fabriques la couverture d'un homme d'affaires autrichien, dit le commandant de Césarée à Sarid. Ta mission sera de te rendre au Brésil, de trouver Cukurs et de gagner sa confiance. Ce sera la première étape qui doit mener à son exécution. » Dans le briefing détaillé qui s'ensuivit, Yariv donna à Sarid son nouveau nom, « Anton Künzle ».

Dix jours après la réunion de Paris, Anton Künzle embarquait sur un avion de Varig à destination de Rio de Janeiro. S'il était enthousiasmé par sa mission, il n'en était pas moins nerveux. Il ne s'était jamais encore trouvé dans une telle situation. Il devait agir, complètement seul, dans un pays étranger, et tenter de nouer des liens d'amitié avec un monstre – un monstre à l'affût, qui devait bien se douter que, un jour, quelqu'un chercherait à le tuer. Künzle savait que la moindre erreur pourrait compromettre toute l'opération et qu'un seul faux pas pourrait lui coûter la vie.

Pendant le vol, il éplucha un dossier volumineux contenant des témoignages, des rapports et des coupures de presse. L'histoire d'Herberts Cukurs était exceptionnelle. Il était devenu célèbre dans les années trente par ses talents de pilote, d'une grande témérité : il avait relié la Lettonie à la Gambie, en Afrique, à bord d'un petit avion de sa fabrication personnelle. Il avait été récompensé de la médaille internationale Santos Dumont, du nom du pionnier brésilien de l'aviation. La presse le surnommait « l'Aigle de Lettonie » et le « Lindbergh letton ». Au musée de la Guerre de Riga, les gens se pressaient pour y admirer l'avion de Cukurs.

Cukurs était un nationaliste letton d'extrême droite, mais comptait de nombreux amis juifs. Il s'était même rendu en Palestine et en était revenu très impressionné par les accomplissements des sionistes. Ses discours enflammés sur les pionniers de Palestine donnaient l'illusion qu'il était un allié des Juifs lettons.

Or, quand la guerre éclata, tout changea brutalement. La Lettonie fut

d'abord occupée par les Soviétiques, qui eurent tôt fait de s'attirer la haine de la population. Ils s'en prirent essentiellement aux extrémistes comme Cukurs. Mais en juin 1941, l'armée Rouge se replia face aux armées de Hitler, et la Lettonie fut conquise par l'Allemagne. Cukurs subit alors une profonde métamorphose. Chef de la « Perkonkrusts », la Croix de Tonnerre, une organisation fasciste fanatique, Cukurs devint l'assassin le plus cruel et le plus sadique des Juifs de Riga. Au début, ses soldats et lui entassèrent 300 Juifs dans une synagogue et y mirent le feu ; personne n'en réchappa. Puis il commença à arrêter les Juifs avec ses hommes, les frappa à mort avec son revolver, en abattit des centaines d'autres, humilia et exécuta des juifs orthodoxes, fracassa les têtes de nourrissons sur les murs de la ville. Une nuit, il obligea une jeune Juive à se dévêtir devant un groupe de prisonniers juifs, puis força un vieux rabbin à la caresser et à la lécher sur tout le corps, sous les rires des gardes lettons ivres. Pendant l'été, il ordonna que 1 200 Juifs soient noyés dans le lac Koldiga et, en novembre 1941, il poussa 30 000 Juifs vers les champs de la mort des bois de Rumbula où, après s'être déshabillés, ils furent fusillés de sang-froid par les Allemands.

À la lecture des dépositions des rares Juifs qui avaient miraculeusement survécu, Künzle fut profondément choqué. Dans le dossier, d'autres documents décrivaient la fuite de Cukurs en France à la fin de la guerre, à l'aide de faux papiers. Se faisant passer pour un agriculteur, il avait réussi à prendre un bateau pour Rio de Janeiro. Il avait emmené avec lui une étrange « police d'assurance », Miriam Ketzner, une jeune Juive qu'il avait protégée pendant la guerre. Miriam défendait désormais sa réputation, le dépeignant partout comme son « noble sauveur de Riga ».

À Rio, Cukurs avait rapidement établi des relations chaleureuses avec beaucoup de Juifs brésiliens. Il adorait raconter à son auditoire la fascinante histoire de Miriam. « Les nazis l'avaient attrapée en Lettonie, avait-il coutume de dire. Elle était promise à une mort horrible, mais je l'ai sauvée, au péril de ma vie. » Ce n'était pas tous les jours que Rio avait la chance de recevoir un sauveur des Juifs aussi courageux et héroïque, et les Juifs de la ville firent de leur mieux pour montrer au valeureux Letton à quel point ils étaient conscients de la noblesse de ses actes.

Cukurs devint très populaire dans la communauté juive, jusqu'au soir où le courageux Letton but un peu trop. L'alcool lui délia la langue, et il se mit à raconter une tout autre histoire. Il parla bien des Juifs, mais les traitait maintenant de porcs et d'ordures. Il expliqua avec enthousiasme quels moyens

ses amis nazis et lui avaient utilisés pour massacrer les Juifs d'Europe, qu'ils avaient brûlés, noyés, abattus, frappés à mort… Les amis juifs du Letton en furent stupéfaits. Ils commencèrent à se renseigner, et les résultats de leurs recherches les horrifièrent.

Soudain sa véritable identité fut dévoilée, Cukurs disparut. Il ne quitta pas Rio, se contentant de s'installer dans un quartier éloigné de l'immense ville. Il abandonna Miriam Ketzner, il n'en avait plus besoin. Elle finirait par épouser un Juif local et par s'intégrer à la société brésilienne. Cukurs, lui, fit venir sa femme, et eut trois fils.

Dix ans passèrent. Cukurs était désormais le propriétaire respecté de la société Air Taxi. Le hasard fit qu'il fut de nouveau découvert par la communauté juive de Rio, qui décida de secouer l'opinion publique en organisant une grande manifestation. Des étudiants juifs pénétrèrent dans les locaux d'Air Taxi, cassèrent les vitres, détruisirent les équipements et vidèrent les dossiers… Cukurs et sa famille quittèrent immédiatement Rio et s'installèrent à São Paulo.

Là, personne ne l'inquiéta, mais il s'estimait malgré tout menacé. Hanté par la peur, il soupçonnait quiconque l'approchait. En juin 1960, quelques jours après la capture d'Eichmann, il se rendit au quartier général de la police de São Paulo et réclama une protection, qu'il obtint. Mais l'affaire fut publiée dans les médias, et dans le monde entier, des proches de ses victimes savaient maintenant où il résidait.

Au fil des ans, sa peur ne fit que croître. Il annonça à sa femme et ses fils que des Juifs vengeurs risquaient de découvrir où il se trouvait et de venir l'assassiner. Il dressa même la liste de ses ennemis les plus dangereux, pour la plupart des Juifs brésiliens qui exerçaient des fonctions importantes dans la communauté. En tête de cette liste étaient portés les noms du docteur Aharon Steinbruck, un sénateur, du docteur Alfredo Gartenberg, du docteur Marcus Constantino, du docteur Israel Skolnikov, de MM. Klinger et Pairitzki.

Cukurs ne changea pas de nom, mais transforma ses maisons en forteresses et versa, semble-t-il, des pots-de-vin substantiels à la police et aux services de sécurité. Il se lança dans plusieurs entreprises commerciales, sans succès. Sa dernière adresse connue, d'après le dossier de Künzle, était une marina sur un lac artificiel à l'extérieur de São Paulo. Cukurs y louait quelques bateaux et emmenait les touristes faire un tour au-dessus de la ville dans son hydravion.

Künzle savait parfaitement que, s'il tentait d'approcher directement Cukurs, il ne ferait qu'éveiller ses soupçons. Il choisit donc d'emprunter un chemin

plus détourné. Pour commencer, il passa quelques jours à Rio. Son séjour dans cette ville époustouflante offrait un contraste frappant à la terrible mission qui était la sienne. Il se promena sur les plages de Copacabana et d'Ipanema, admirant les belles mulâtresses portant des bikinis réduits à leur plus simple expression, contempla le fabuleux Pain de sucre et l'immense statue du Christ au sommet du Corcovado, assista à une cérémonie de macumba (le vaudou brésilien), se plongea dans la chaleur du soleil et les rythmes de la samba. Il jouait les touristes, mais entra en relation avec divers dignitaires et investisseurs privés du secteur du tourisme, rencontra le ministre du Tourisme et se présenta comme un investisseur intéressé par les entreprises touristiques du pays. Il obtint des lettres de recommandation destinées aux principales personnalités du tourisme à São Paulo.

Quand il y arriva, il trouva immédiatement la marina de Cukurs. Près de la jetée, un peu à l'écart des bateaux de plaisance, il vit un vieil hydravion et, à côté, un grand homme mince en combinaison de pilote : Herberts Cukurs.

*

Künzle s'adressa à la jolie Allemande qui tenait le guichet des excursions de Cukurs et lui demanda des informations sur le tourisme dans la région. Il ne savait pas alors que la jeune femme était l'épouse du fils aîné de Cukurs. Elle avoua ne pas savoir grand-chose du tourisme, mais lui indiqua l'homme en combinaison. « Demandez-lui, il vous aidera. »

Künzle s'approcha du pilote et se présenta comme un investisseur autrichien. Il posa quelques questions professionnelles et Cukurs lui répondit à contrecœur. Mais son attitude changea quand Künzle proposa de l'engager pour faire un tour de la ville en avion. Quelques minutes plus tard, ils étaient dans les airs. Les deux hommes eurent une longue et aimable discussion ; Künzle savait se faire des amis. À leur retour, Cukurs l'invita sur son bateau pour un verre de cognac.

Alors qu'il buvait, Cukurs se lança soudain dans une diatribe incendiaire contre ses accusateurs. « Moi, j'étais un criminel de guerre ? s'écria-t-il. J'ai sauvé une jeune Juive pendant la guerre. » Künzle se dit que l'indignation de Cukurs n'était qu'une feinte et qu'il s'efforçait de provoquer une réaction de sa part.

« Vous avez servi pendant la guerre ? fit Cukurs.

— Oui, dit Künzle, sur le front russe. »

Mais le ton de sa réponse semblait indiquer le contraire : Künzle avait bien été sous les drapeaux, mais certainement pas sur le front russe. Il déboutonna sa chemise et montra à Cukurs la cicatrice qu'il avait sur la poitrine. « Souvenir de guerre », déclara-t-il, sans plus de détails.

Künzle se livra à une évaluation rapide de son hôte. Cukurs se trouvait dans une mauvaise passe économique. Sa combinaison usée, son avion branlant, l'état lamentable des bateaux, tout indiquait qu'il vivait chichement. Künzle comprit qu'il devait faire croire à Cukurs qu'il représentait pour le Letton une chance de surmonter ses difficultés. Grâce à lui, il pourrait réaliser des profits juteux. Donc, il continua de parler de sa société et de ses associés, ainsi que de leurs grandioses projets d'investissements copieux dans le tourisme en Amérique latine. Il laissa entendre à Cukurs qu'il pourrait peut-être se joindre à eux, puisqu'il connaissait bien le secteur touristique brésilien.

Cukurs eut l'air intéressé, mais subitement, Künzle se leva et déclara :

« Eh bien, je ne devrais pas vous importuner plus longtemps. Vous devez être très occupé.

— Non, pas du tout », rétorqua Cukurs, qui proposa à Künzle de passer chez lui un de ces jours après le travail, « pour que l'on puisse discuter de nos intérêts communs ». Le contact était pris, l'appât lancé. Il fallait maintenant persuader Cukurs de mordre à l'hameçon.

Le soir même, Künzle envoya un télégramme codé à Yoske Yariv. Pour la première fois, il utilisa le nom de code que Yariv avait choisi pour Cukurs : « le défunt ». Cukurs aussi écrivit cette nuit-là. Il prit la liste de ses ennemis les plus dangereux et y ajouta un nom : Anton Künzle.

*

Une semaine plus tard, un taxi s'arrêta devant une maison du quartier de Riviera, à São Paulo. La bâtisse était modeste, mais défendue comme un château fort : entourée d'un mur et de barbelés, l'entrée était barrée par un portail en fer, près duquel se tenaient un jeune homme et un chien à l'air féroce.

Künzle demanda au jeune, qui n'était autre qu'un des fils de Cukurs, d'informer le pilote de son arrivée. Cukurs l'accueillit à bras ouverts, lui fit visiter la maison, lui présenta son épouse Milda, puis ouvrit un tiroir et lui

montra une quinzaine de médailles du temps de la guerre ; beaucoup étaient ornées d'un svastika.

Ouvrant un autre tiroir, il fit découvrir à Künzle, médusé, son armurerie personnelle : trois gros revolvers et un fusil semi-automatique. Cukurs lui déclara fièrement que les services secrets brésiliens lui avaient accordé des permis pour chacune de ces armes. « Je sais comment me défendre », ajouta-t-il.

Künzle décela la menace voilée : si tu tentes de me faire du mal, semblait lui dire son hôte, sache que je suis armé, et dangereux.

Soudain, Cukurs eut une idée. « Et si vous veniez avec moi faire la tournée de mes fermes ? Elles sont à la campagne, on pourrait y passer la nuit. »

Künzle accepta volontiers. Mais sur le chemin de son hôtel, il fit halte dans une quincaillerie pour acheter un couteau à cran d'arrêt. Au cas où.

Quelques jours plus tard, les deux hommes montaient dans la voiture de location de Künzle et partirent pour les montagnes. Ce fut un voyage étrange et tendu. Anton Künzle était au volant, seulement armé d'un couteau, craignant Cukurs, et pourtant décidé à le tenter en lui promettant de l'argent facile pour mieux l'entraîner vers la mort. Et à ses côtés se trouvait Herberts Cukurs, fort, sobre, mais pauvre, qui soupçonnait son nouvel ami, était armé d'un gros pistolet, mais ne pouvait résister à l'appât que Künzle agitait sous ses yeux.

Künzle se dit que c'était lui la victime de ce jeu du chat et de la souris, que Cukurs n'était peut-être pas dupe de son histoire et qu'il l'emmenait dans les montagnes pour l'éliminer.

Ils visitèrent une exploitation agricole que Künzle trouva miséreuse. Sans prévenir, Cukurs sortit de son sac son fusil semi-automatique. Künzle sursauta. Pourquoi le Letton avait-il apporté un pistolet *et* un fusil.

« Ça vous dit, un petit concours de tir ? » lança Cukurs. Aussitôt, Künzle comprit. Cukurs voulait mettre à l'épreuve ses compétences d'ancien combattant du front russe et voir s'il savait tirer. Le Letton fixa une cible de papier contre un arbre, chargea son fusil et tira dix balles à la suite. Ses impacts formaient un groupe d'une dizaine de centimètres de diamètre. Cukurs prit une deuxième cible dans son sac, rechargea le fusil et le tendit à Künzle. Vétéran de l'armée britannique et de Tsahal, Künzle était un excellent tireur. Il prit l'arme et ouvrit le feu, tirant lui aussi dix cartouches. Le résultat était rassemblé en un groupe de trois centimètres. Cukurs eut un hochement de tête appréciateur. « Excellent, Herr Anton. »

Ils remontèrent alors en voiture et se dirigèrent vers la seconde ferme. Elle était beaucoup plus étendue, englobant une forêt dense et une rivière où paressaient quelques alligators. Cukurs l'entraîna dans les sous-bois et, une fois de plus, Künzle fut pris de peur. Était-ce un piège ? Cukurs l'avait-il amené pour pouvoir l'assassiner sans laisser de trace ?

Il continua à avancer aux côtés de son guide. Brutalement, il marcha sur un caillou, un clou se défit dans sa chaussure et s'enfonça profondément dans son pied. Se pliant de douleur, Künzle s'agenouilla et ôta sa chaussure. Du sang coulait d'une blessure au talon. Cukurs se pencha sur lui et dégaina son pistolet. Künzle était là, sans défense. Ça y est, se dit-il, mes derniers instants sont arrivés. Le Letton allait l'abattre comme un chien. Mais Cukurs lui tendait l'arme. « Servez-vous de la crosse pour plier le clou », lui expliqua-t-il.

Künzle prit le pistolet. Les rôles s'inversaient. Ils étaient seuls dans une ferme en montagne, il n'y avait pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Le pistolet était chargé. Il pouvait régler l'affaire Cukurs sur-le-champ. Il lui suffisait de pointer son arme et de presser la détente.

Au lieu de cela, il prit sa chaussure et tapa sur le clou pour le tordre. Puis il rendit le pistolet à son propriétaire.

À la nuit tombée, ils arrivèrent dans une cabane délabrée, où ils improvisèrent un dîner avec les vivres qu'ils avaient apportés. Ils étalèrent leurs sacs de couchage sur deux vieux lits de fer. Künzle vit Cukurs glisser son pistolet sous son oreiller. Harcelé par de sinistres pensées, il sortit son couteau de sa poche et le tint prêt, incapable de fermer l'œil.

En pleine nuit, il entendit du bruit venant du lit de Cukurs. Le nazi se leva, empoigna son arme et sortit en silence. Pourquoi, se demanda Künzle, pourquoi fait-il ça ? Il tendit l'oreille, aux aguets, puis entendit un bruit reconnaissable entre tous. Cukurs, debout dehors, était en train d'uriner. Et il avait sans doute pris son pistolet parce que des animaux sauvages devaient rôder dans les environs.

Le lendemain, ils rentrèrent à São Paulo, sains et saufs. Quand il arriva à son hôtel, Künzle poussa un soupir de soulagement.

Pendant la semaine qui suivit, Künzle invita Cukurs dans des restaurants gastronomiques, des boîtes de nuit et des bars luxueux. Il remarqua les regards envieux de Cukurs et comprit que, depuis des années, il n'avait pas dû goûter à tous ces plaisirs que l'argent peut offrir. Pour lui, la prochaine étape consista à demander à Cukurs de l'accompagner lors de plusieurs voyages au Brésil,

aux frais de Künzle, bien sûr. Ils visitèrent certains des sites touristiques les plus réputés, et Cukurs eut droit aux meilleurs restaurants et aux meilleurs hôtels.

Künzle lui proposa alors de venir avec lui à Montevideo, la capitale de l'Uruguay. Ses associés, dit-il, comptaient y établir leur siège sud-américain, et il lui fallait donc étudier les possibilités en matière de location de bureaux et d'autres installations. Il finança même le nouveau passeport de Cukurs.

Künzle partit pour Montevideo, où il fut rejoint par Cukurs quelques jours plus tard. Mais les soupçons du Letton ne s'étaient pas dissipés. Il avait pris un appareil photo avec lui. Quand il sortit de l'avion à l'aéroport de Montevideo, il vit Künzle qui l'attendait. Il sortit et prit plusieurs photos de lui. Son ami, son associé et son bailleur de fonds était devenu, à ses yeux, le principal suspect dans un complot visant à l'assassiner.

Entre-temps, Künzle avait loué une grosse voiture américaine, d'un rose agressif, une couleur qui l'embarrassait fort, mais c'était tout ce qu'il avait trouvé à l'agence de location. Il avait aussi réservé des chambres pour eux dans le meilleur hôtel de la ville, le Victoria Plaza. Ils passèrent quelques jours sur place en quête d'un immeuble digne de servir de quartier général à la société de Künzle. Leurs recherches n'aboutirent pas, mais ils passèrent de superbes vacances. Künzle invita Cukurs dans les meilleurs restaurants, l'emmena en boîte, en virée touristique, au casino, où il partagea ses gains avec lui. Cukurs était aux anges. Pour finir, ils se séparèrent. Künzle rentra en Europe, non sans avoir promis à Cukurs qu'il reviendrait dans quelques mois pour continuer à développer leur projet. Cukurs repartit à São Paulo, où il déclara à son épouse qu'à Montevideo il avait été suivi, et qu'il devait rester sur le qui-vive et être prêt à se défendre.

*

À Paris, Künzle retrouva Yariv et ses amis, et ils s'attelèrent immédiatement à la préparation de l'opération. Il fut décidé que Cukurs serait exécuté à Montevideo, pour plusieurs raisons : au Brésil, il était protégé par la police locale, ce qui risquait d'être source de difficultés. De plus, le Brésil abritait une importante communauté juive, qui risquait d'être vulnérables aux attaques de néonazis ou d'Allemands souhaitant se venger. Enfin, au Brésil, la peine de mort était toujours en vigueur, et si certains des membres de l'équipe

venaient à être pris et jugés, leurs vies étaient en danger.

L'équipe en question se composait de cinq agents, sous la direction de Yoske Yariv en personne. Un des agents était Zeev Amit (Slutzky), un cousin du Ramsad Meir Amit. Les autres étaient Künzle, Arye (un faux nom) et Eliezer Sudit (Sharon), lui aussi détenteur d'un passeport autrichien au nom d'Oswald Taussig.

Ils arrivèrent à Montevideo en février 1965. Oswald Taussig loua une Volkswagen verte, ainsi qu'une petite maison, la Casa Cubertini, sur la rue Cartagena, dans le quartier de Carrasco. Au dernier moment, Yariv lui confia une mission lugubre : il devait acheter une grande malle, comme celles qu'utilisaient les voyageurs au XIXe siècle. Elle servirait de cercueil improvisé au cadavre du nazi une fois l'opération terminée.

Alors, Künzle invita de nouveau Cukurs à Montevideo.

Le 15 février 1965, Cukurs se rendit au quartier général de la police, où il fut reçu par un officier, Alcido Cintro Bueno Filho. « Je suis un homme d'affaires, dit le Letton. Depuis des années, je suis sous la protection de la police brésilienne, parce que j'ai de bonnes raisons de craindre pour ma vie. Maintenant, un associé européen me demande d'aller à Montevideo pour le rencontrer. Qu'en pensez-vous, est-ce que je peux aller en Uruguay ? Est-ce que ce n'est pas risqué ?

— Ne partez pas ! lui répondit l'officier d'un ton ferme. Ici, vous vivez en paix parce que nous vous protégeons. Mais n'oubliez pas, dès que vous quittez le Brésil, vous n'êtes plus protégé. Vous vous exposez à vos ennemis. Et si vous avez des ennemis, je suppose qu'ils ne vous ont pas oublié. »

Cukurs réfléchit, parut hésiter, mais finit par se lever en disant : « J'ai toujours eu du courage. Je n'ai pas peur. Je sais me défendre. J'ai toujours un pistolet sur moi. Et croyez-moi, les années ont pu passer, mais je suis toujours bon tireur. »

*

Le 23 février, Cukurs se posa à Montevideo, où il fut accueilli par Künzle. La souricière se refermait. Dans la Volkswagen noire qu'il avait louée, il conduisit Cukurs jusqu'à la Casa Cubertini, où l'équipe de tueurs l'attendait. Sur la route, ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour « considérer » d'autres sièges potentiels pour la société. Enfin, ils arrivèrent à la Casa Cubertini. Des

ouvriers travaillaient à la réparation de la maison voisine. Tout à côté, Taussig avait garé sa voiture, une autre Volkswagen, verte. Künzle coupa son moteur, sortit et se dirigea d'un pas décidé vers la porte. Cukurs le suivit. Künzle ouvrit la porte et découvrit un spectacle glaçant : dans la pénombre, les membres de l'équipe se tenaient contre les murs, en sous-vêtements. Ils savaient qu'ils ne pourraient le maîtriser sans violence et s'étaient déshabillés pour que leurs vêtements ne soient pas tachés de son sang. La vision de ces gens en slip attendant dans l'obscurité pour sauter sur leur victime avait quelque chose d'effrayant.

Künzle s'écarta pour laisser le passage à Cukurs, qui entra à son tour. Aussitôt, Künzle claqua la porte derrière lui. Trois hommes bondirent sur Cukurs. Zeev Amit tenta de l'agripper à la gorge, comme il s'y était entraîné à Paris. Les autres se jetèrent sur lui des deux côtés.

Le Letton résista. Il réussit à se débarrasser de ses assaillants et se tourna vers la porte, dont il secoua la poignée tout en essayant de sortir son pistolet de sa poche. « *Lassen Sie mich sprechen !* » (Laissez-moi parler !) hurla-t-il en allemand.

Pendant la bagarre, Yariv voulut plaquer sa main sur la bouche de Cukurs pour l'empêcher de crier. Cukurs le mordit avec férocité, manquant lui arracher un doigt. Yariv poussa un cri de douleur. À ce moment-là, Amit se saisit d'une lourde masse de chantier et en asséna un coup sur le crâne de Cukurs. Du sang jaillit. Pêle-mêle, les corps des assaillants et de leur victime se muèrent en un tas agité de convulsions sur le sol, Cukurs s'efforçant toujours désespérément de dégainer son pistolet. En quelques secondes, tout fut fini. Arye colla son propre pistolet équipé d'un silencieux sur la tête de Cukurs et tira à deux reprises. Le réducteur étouffa les détonations.

Cukurs s'écroula, son sang coulait sur ses vêtements et sur les dalles. Les membres de l'équipe se relevèrent, couverts de sang.

Oswald Taussig se précipita dans la cour et ouvrit la principale canalisation d'eau. Ses amis purent se laver, puis nettoyèrent le sol et les murs. Malgré tout, ils ne purent faire disparaître de grandes traces de sang sur les dalles.

Plus tard, un des membres de l'équipe prétendit qu'ils avaient eu l'intention de prendre Cukurs vivant pour le faire passer devant une cour martiale improvisée avant de l'exécuter. Mais du fait de leur impréparation, ou parce qu'ils avaient sous-estimé sa force physique, la capture avait dégénéré en un bain de sang répugnant.

L'opération avait été mal ficelée. L'agent du Mossad avait loué la maison de

la rue Cartagena au dernier moment, tout comme la malle avait été achetée au dernier moment. Le carnage écœurant n'avait pas été prévu, et était inutile. L'agent du Mossad avait attendu le dernier moment pour louer la maison de la rue Cartagena, et la malle avait elle aussi été achetée au dernier moment. Au lieu de se jeter sur lui en sous-vêtements, les hommes du Mossad auraient simplement pu lui tirer dessus. Mais, comme nous l'a dit l'un d'eux, la mission, elle, était accomplie.

Ils déposèrent le cadavre de Cukurs dans la malle, pour faire croire à la police qu'ils avaient l'intention de l'enlever et de le faire sortir clandestinement d'Uruguay. Et ils laissèrent sur le corps une lettre dactylographiée en anglais qui avait été tapée à l'avance, au sujet de « l'assassin de Riga » : « Attendu la gravité des crimes dont Herberts Cukurs est accusé, en particulier sa responsabilité personnelle dans l'assassinat de 30 000 hommes, femmes et enfants, et attendu l'épouvantable cruauté dont a fait preuve Herberts Cukurs lors de l'exécution de ses crimes, nous condamnons ledit Cukurs à mort. L'accusé a été exécuté le 23 février 1965 par “ Ceux qui n'oublieront jamais ”. »

L'équipe sortit de la maison et partit dans les deux Volkswagen de location. Dans la demeure voisine, les ouvriers continuaient de marteler et de taper ; ils n'avaient rien entendu. La main de Yariv le faisait terriblement souffrir. Jusqu'à sa mort, un de ses doigts resterait en partie handicapé. Taussig et Künzle restituèrent les voitures et quittèrent leurs hôtels. Tous rejoignirent l'Europe et Israël par des itinéraires alambiqués. Zeev Amit revint à Paris « blessé physiquement et jusque dans son âme ». Pendant des mois, il fut hanté par de terribles cauchemars et ne put surmonter le choc et la douleur.

Quand tous les membres de l'équipe eurent quitté l'Amérique latine, un agent du Mossad appela les agences de presse en Allemagne et signala l'exécution d'un criminel de guerre nazi à Montevideo par « ceux qui n'oublieront jamais ».

Les journalistes qui reçurent le message l'ignorèrent, pensant qu'il s'agissait d'une supercherie. Constatant qu'il ne se passait rien, le Mossad prépara un message beaucoup plus détaillé et crédible, et le transmit aux agences de presse et à un journal de Montevideo qui prévint la police. Le 8 mars, plus de dix jours après son assassinat, des policiers entrèrent enfin dans la Casa Cubertini. Le lendemain, la presse mondiale annonçait en gros titres la découverte du corps de Cukurs dans une maison déserte de Montevideo. Dans leurs articles, les journaux citaient les noms de deux suspects : Anton Künzle

et Oswald Taussig. Quelques jours plus tard, un hebdomadaire de Rio de Janeiro publia une grande photo de Künzle, prise par Cukurs. Le magazine décrivait Künzle comme « l'Autrichien souriant ». La photo fut reproduite en première page du *Maariv* israélien. Certains de ses amis au Mossad identifièrent aussitôt Anton Künzle.

Quelques jours plus tard, une lettre arriva chez les Cukurs ; Anton Künzle tentait tant bien que mal d'effacer ses traces.

« Mon cher Herberts,

« Avec l'aide de Dieu et celle de certains de nos compatriotes, je suis arrivé sain et sauf au Chili. Je prends maintenant du repos après un voyage éprouvant, et je sais que, vous aussi, vous serez de retour bientôt. Entre-temps, je me suis aperçu que nous étions suivis par deux personnes, un homme et une femme. Nous devons nous montrer très prudents et prendre toutes nos précautions. Comme je l'ai toujours dit, vous prenez de grands risques en travaillant et en vous déplaçant sous votre vrai nom. Cela pourrait être un désastre pour nous, et dévoiler également ma véritable identité.

« J'espère donc que les complications en Uruguay vous auront donné une leçon pour l'avenir et que, désormais, vous vous montrerez plus prudent. Si vous remarquez quoi que ce soit de suspect chez vous ou autour de votre maison, n'oubliez pas le conseil que je vous ai donné – partez vous cacher chez les hommes de Von Leers [dignitaire nazi qui s'était réfugié au Caire avec un groupe d'exilés allemands] pendant un an ou deux, le temps que la question d'une amnistie soit réglée.

« Quand vous recevrez cette lettre, répondez à l'adresse que vous connaissez, à Santiago du Chili.

« Anton K. »

Cette lettre ne trompa évidemment personne. Milda, l'épouse de Cukurs, en était sûre : Künzle était l'assassin.

La plupart des participants au meurtre de Cukurs sont morts aujourd'hui. Zeev Amit, que les auteurs de ce livre connaissaient bien, a été tué pendant la guerre du Kippour en 1973. Leur mission s'est avérée payante. Les Parlements allemand et autrichien ont rejeté le principe de prescription pour les crimes nazis.

Des années plus tard, l'ancien Ramsad Isser Harel a appelé un des auteurs de cet ouvrage pour lui dire qu'un de ses vieux amis souhaitait le rencontrer. Il ne lui en a pas dit plus, se contentant de lui donner une adresse dans le nord de

Tel-Aviv.

L’auteur s’est retrouvé devant une jolie petite maison, et a frappé à la porte. Un homme trapu et chauve, portant des lunettes, lui a ouvert.

L’auteur l’a regardé et reconnu aussitôt.

« *Guten Abend, Herr Künzle* » (Bonsoir, monsieur Künzle), lui a-t-il dit.

12

À la recherche du Prince rouge

Munich, 5 septembre 1972. Il était 4 h 30 du matin dans le village olympique quand huit terroristes armés et cagoulés s'introduisirent dans l'appartement de la délégation israélienne. Moshé Weinberg, l'entraîneur de l'équipe de lutte, tenta de leur barrer le chemin. Il fut immédiatement abattu de même que le champion d'haltérophilie, Joe Romano. Réveillés par les cris et les coups de feu, quelques athlètes parvinrent à s'échapper en sautant par la fenêtre. Neuf de leurs camarades furent pris en otage par les terroristes.

La police allemande arriva sur les lieux suivie d'une cohorte de journalistes, de photographes et d'équipes de télévision venus couvrir le drame en cours dans le village olympique. C'était la première fois que les téléspectateurs du monde entier pouvaient suivre une attaque terroriste en direct à la télévision. Pour le Premier ministre israélien aussi, la situation était inédite. Réveillée par son aide de camp, Golda Meir se sentait impuissante : l'attaque se déroulait dans un pays ami ; il revenait au gouvernement allemand d'organiser le sauvetage des otages. Les autorités bavaroises déclinèrent poliment l'assistance des Israéliens qui leur proposaient d'envoyer des hommes de Sayeret Matkal, un commando d'élite de l'armée israélienne. Ne vous inquiétez pas, disaient les responsables allemands à leurs homologues israéliens, nous libérerons tous les otages. Les Allemands n'avaient malheureusement ni l'expérience, ni l'inventivité et le courage nécessaires pour faire face à des esprits aussi rusés que criminels. Après une longue journée de négociation, les terroristes et les otages furent conduits sur la base aérienne de Fürstenfeldbruck, en périphérie de Munich. Là, les terroristes devaient embarquer à bord d'un avion qui – selon la promesse des policiers allemands – les emmènerait où ils voulaient. Il s'agissait en réalité d'un piège

grossier et mal exécuté : les policiers allemands avaient fait amener un appareil de la Lufthansa, vide et sans équipage, en plein milieu de la piste tandis que cinq – mauvais – tireurs d'élite avaient pris place sur les toits aux alentours. Le chef des preneurs d'otages entra pour inspecter l'appareil. Il n'y avait personne à bord et les moteurs étaient encore froids. Comment aurait-il pu croire que cet avion était prêt à décoller ? Les terroristes comprirent immédiatement qu'ils avaient été dupés. Ils ouvrirent le feu et commencèrent à lancer des grenades. Une fusillade éclata avec les forces de police durant laquelle tous les otages furent exécutés. Un policier allemand fut tué ainsi que cinq terroristes (trois de leurs compagnons capturés vivants seraient relâchés peu de temps après à la suite du détournement d'un avion de la Lufthansa par des membres de leur organisation). Le général Zvi Zamir, qui venait de remplacer Meir Amit à la tête du Mossad, ne put qu'assister au massacre depuis la tour de contrôle, impuissant. Envoyé à Munich par Golda Meir, il n'avait pas le droit d'interférer avec l'opération de la police allemande. Les Allemands n'avaient cessé de lui répéter que leur plan était infaillible et qu'il n'aurait qu'à regarder sans rien faire. Ce qu'il vit fut le massacre des athlètes israéliens. Il comprit alors qu'Israël avait un nouvel ennemi : l'organisation terroriste baptisée « Septembre noir ».

Septembre noir. C'est ainsi que les terroristes palestiniens avaient surnommé ce mois de l'année 1970, lorsque le roi Hussein de Jordanie avait ordonné le massacre de plusieurs milliers de leurs frères réfugiés dans son royaume. Après la guerre des Six Jours en 1967, les terroristes avaient en effet progressivement pris le contrôle de vastes zones du territoire jordanien ainsi que de nombreux quartiers de la capitale, Amman. Les villes et les villages situés près de la frontière israélienne étaient devenus leur territoire et les terroristes paradaient en pleine rue avec leurs armes. Rebelles à l'autorité du roi Hussein, ils étaient petit à petit devenus les véritables maîtres de la Jordanie. Parfaitement conscient de la situation, le roi laissait faire. Un jour, lors d'une visite dans un camp militaire, le roi s'étonna de voir un soutien-gorge accroché à l'antenne d'un char comme un drapeau. Il demanda sur un ton irrité :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Cela veut dire que nous sommes des femmes, lui répondit le chef de char. Parce que vous ne nous laissez pas nous battre. »

C'en était trop. Le roi ne pouvait plus continuer à fermer les yeux alors que

son royaume lui échappait. Le 17 septembre, il envoya son armée dans les camps et les repères des terroristes. Ce fut un terrible massacre. Des centaines de terroristes furent poursuivis, capturés et abattus en pleine rue, sans autre forme de procès. Certains se replièrent dans les camps de réfugiés palestiniens. L'artillerie jordanienne n'hésita pas une seconde à les bombarder, provoquant la mort de milliers de personnes. Pris de panique, de nombreux terroristes franchirent le Jourdain pour se rendre à l'armée israélienne. Ils préféraient moisir dans une prison israélienne que mourir de la main des Jordaniens. La plupart des survivants s'installèrent en Syrie et au Liban. Aujourd'hui encore, on ignore le nombre exact des victimes de ce massacre. Selon les estimations, entre 2 000 et 7 000 terroristes auraient trouvé la mort au cours de ce mois de septembre.

Vengeance ! C'était l'obsession de Yasser Arafat, chef du Fatah, la principale organisation terroriste palestinienne, qui décida alors de fonder une organisation secrète au sein de son propre mouvement. Ses membres seraient des clandestins parmi les clandestins. Les autres responsables et les membres ordinaires du Fatah ignoraient tout de leur existence. Baptisé Septembre noir, ce groupe ne serait pas soumis à la ligne de conduite « respectable » que Yasser Arafat s'efforçait d'imposer à ses militants pour obtenir la reconnaissance et la sympathie de la communauté internationale. Septembre noir serait un groupe indépendant, libre de frapper « les ennemis du peuple palestinien » de toutes les manières possibles, sans pitié. Officiellement, Septembre noir n'existait pas et Yasser Arafat pouvait nier tout lien avec ses membres ; en réalité, il en était le dirigeant et fondateur. À la tête de Septembre noir, il nomma Abou Youssef, haut responsable du Fatah, et désigna Ali Hassan Salameh comme chef des opérations. Jeune extrémiste mais non moins intelligent et courageux, ce dernier était le fils d'Hassan Salameh, commandant suprême des forces palestiniennes lors de la guerre de 1948. Après avoir perdu son père sur le champ de bataille, Ali avait juré de poursuivre son combat.

Essentiellement dirigées contre la Jordanie, les premières opérations de Septembre noir n'inquiétèrent pas tout de suite les autorités israéliennes. Les terroristes firent notamment exploser une bombe au comptoir d'une compagnie aérienne jordanienne dans l'aéroport de Rome, ils lancèrent des cocktails Molotov contre l'ambassade jordanienne à Paris, détournèrent un appareil d'une compagnie jordanienne vers la Libye et menèrent plusieurs attaques contre l'ambassade de Jordanie à Berne, une usine d'électronique

allemande, et des dépôts pétroliers à Hambourg et à Rotterdam. Ils tuèrent également cinq agents des services secrets jordaniens dans la cave d'une maison de Bonn. Jusque-là, leur pire crime avait été l'assassinat de l'ancien Premier ministre jordanien, Wasfi Tall, dans le hall de l'hôtel Sheraton au Caire. Un des meurtriers s'était même agenouillé au-dessus de sa victime pour boire son sang. Après la victoire d'Israël lors de la guerre des Six Jours en 1967, les terroristes avaient décidé de continuer la guerre contre Israël par leurs propres moyens. Leurs méthodes allaient du détournement d'avion à l'assassinat de civils israéliens en passant par les attentats à la bombe dans les grandes villes. Le Shabak et le Mossad devaient à présent combattre un nouvel ennemi, infiltrer les organisations terroristes, saboter leurs capacités opérationnelles et arrêter leurs militants. Le Fatah figurait en tête de la liste des ennemis d'Israël ; Septembre noir n'en faisait même pas partie. Toutefois, l'organisation terroriste dépassa rapidement les limites qu'elle s'était initialement fixées et commença à s'attaquer à des puissances occidentales, tout particulièrement à l'État d'Israël.

Le massacre de Munich fut leur première opération sanglante.

Et c'est elle qui valut son surnom à Ali Hassan Salameh. Il était le cerveau de l'opération de Munich. La rumeur de sa fascination pour la tuerie et le sang se répandit dans les milieux terroristes, et ils commencèrent à surnommer le fils d'Hassan Salameh le « Prince rouge ».

*

Au début du mois d'octobre 1972, deux généraux à la retraite demandèrent à rencontrer Golda Meir, alors Premier ministre à la suite du décès subit de Levi Eshkol en 1969. Il s'agissait de Zvi Zamir, nouveau chef du Mossad, et de Aharon Yariv, conseiller antiterroriste du Premier ministre et ancien directeur d'AMAN.

Golda Meir avait été profondément ébranlée par le massacre de Munich. « Une fois encore, des Juifs sont assassinés, pieds et poings liés, sur le territoire allemand », avait-elle déclaré. Golda était une femme à poigne. Il était clair que les auteurs de ce massacre ne resteraient pas impunis.

Tel était précisément le but de la visite des deux généraux.

Le visage osseux, piqueté de taches de rousseur et surmonté d'un front dégarni, Zvi Zamir avait combattu dans les rangs du Palmak. Il n'était

toutefois pas considéré comme un grand général. Son grade le plus élevé avait été celui de commandant du front sud. Il avait ensuite servi en tant qu'attaché militaire et représentant du ministère de la Défense au Royaume-Uni. En 1968, il avait été désigné pour succéder à Meir Amit dont le mandat s'achevait. La nomination de Zamir à la tête du Mossad avait suscité de nombreuses critiques : homme timide et effacé, Zamir n'avait aucune expérience des services secrets ; peu charismatique, il n'avait pas la même conception de son rôle que ses prédécesseurs Harel ou Amit. Il se voyait davantage comme le directeur d'un collectif et n'hésitait pas à déléguer son autorité à d'autres hauts responsables. Il ne connaîtrait la gloire qu'à la faveur de la guerre du Kippour (voir chapitre 14). En 1972, il ne pouvait toutefois se targuer d'aucun succès. Après sa nomination, certains vétérans des services, comme Rafi Eitan, avaient même quitté le Mossad en signe de désapprobation.

Tout comme Zvi Zamir, Aharon Yariv préférait l'ombre aux lumières des projecteurs. Remarquable chef d'AMAN pendant la guerre des Six Jours, il était surtout réputé pour ses capacités d'analyse et sa perspicacité. Mince, son grand front dégagé surmontant une paire de lunettes, Yariv était un homme à la voix douce et aux manières raffinées qui ressemblait davantage à un professeur érudit qu'à un maître espion.

Yariv et Zamir avaient beaucoup en commun. Supposés rivaux en raison de leurs fonctions concurrentes, les deux hommes travaillaient en bonne entente et se faisaient mutuellement confiance. Tous les deux étaient calmes, discrets, réservés et plutôt timides. Ils détestaient occuper le devant de la scène et se montraient toujours très prudents dans leurs analyses et leur organisation. La proposition qu'ils venaient soumettre à Golda Meir en ce jour d'octobre n'en parut que plus brutale : il s'agissait d'identifier et de localiser les chefs du commando terroriste et de les exécuter tous. Sans exception.

Les deux hommes s'étaient lancés dans une intense activité après la prise d'otages de Munich et avaient réuni des informations de premier ordre à propos de Septembre noir. Ils avaient parfaitement préparé leur entrevue avec Golda Meir. Septembre noir avait l'intention d'entrer ouvertement en guerre avec Israël, dirent-ils. Ses militants s'étaient engagés à tuer le plus de Juifs possible, soldats, civils, femmes et enfants confondus. La seule façon de les arrêter était d'éliminer leurs chefs. Tous, les uns après les autres. Il fallait couper la tête du serpent.

Golda Meir hésita. Il n'était pas facile de décider d'envoyer des jeunes gens

risquer leur vie dans une telle campagne d'assassinats. Il s'agissait d'une première dans l'histoire de l'État d'Israël. Elle resta silencieuse pendant un long moment. Puis, elle commença à parler d'une voix presque inaudible, comme si elle se parlait à elle-même. Elle évoqua le terrible souvenir de l'Holocauste et le tragique destin du peuple juif sans cesse persécuté, chassé et massacré à travers les âges.

Enfin elle redressa la tête et, regardant Yariv et Zamir dans les yeux, elle déclara : « Envoyez vos hommes. »

*

Zvi Zamir lança immédiatement les préparatifs de l'Opération « Colère de Dieu ». Golda Meir avait toutefois son mot à dire. Premier ministre d'un État juif et démocratique, elle ne pouvait se contenter de la parole de Yariv et Zamir, l'assurant que cette opération ne ferait d'autres victimes que parmi les dirigeants et les principaux militants de Septembre noir. Les promesses ne suffisaient pas. Elle savait parfaitement que les activités du Mossad se situaient au-delà des limites de la loi et que, si elles n'étaient pas strictement contrôlées par le pouvoir civil, des innocents risquaient d'en payer le prix. Elle décida donc de surveiller étroitement l'Opération Colère de Dieu. Elle créa un comité secret rassemblant à ses côtés le ministre de la Défense, Moshé Dayan, et le vice-Premier ministre, Yigal Allon, ancien éminent général. Tous les trois formèrent une sorte de tribunal secret, chargé d'étudier et d'autoriser l'exécution de chaque individu ciblé par l'opération. Yariv et Zamir devaient fournir tous les noms et documents à ce trio – surnommé le comité X – dont l'autorisation préalable était nécessaire avant toute intervention des agents du Mossad.

C'est l'unité Metsada (Césarée), le service action du Mossad, qui fut désignée pour cette opération. À sa tête se trouvait Mike Harari, homme discret aux cheveux bruns et au visage buriné. La plupart des exécutions devaient se dérouler en territoire européen où les membres de Septembre noir s'étaient déployés et vivaient sous de fausses identités. Les hommes choisis par Harari étaient tous issus du Kidon, « Baïonnette », l'unité chargée des éliminations physiques. Chaque équipe déployée autour d'un dirigeant de Septembre noir était doublée de plusieurs équipes auxiliaires. Six agents, hommes et femmes, étaient chargés d'identifier et de suivre le suspect. Leur

mission : s'assurer qu'ils ne se trompaient pas de cible. Avant chaque opération, les agents d'Harari devaient localiser leurs cibles, les démasquer et s'assurer que ces hommes apparemment ordinaires étaient bien en réalité de dangereux criminels. Pour ce faire, ils devaient se déployer dans la ville de résidence du suspect, le prendre en filature, le photographier, noter ses habitudes, identifier ses amis, trouver son adresse exacte, les bars et les restaurants qu'il fréquentait, et établir son emploi du temps quotidien heure par heure. Une autre équipe plus réduite, généralement un homme et une femme, se chargeait de la logistique, c'est-à-dire de la location des appartements, des chambres d'hôtel et des voitures. Une autre équipe s'occupait des communications avec les centres opérationnels avancés (généralement établis dans une ville européenne) et le quartier général du Mossad en Israël. Les agents chargés de l'exécution à proprement parler étaient les derniers à arriver en ville. Leur travail consistait à se rendre à une adresse donnée à un moment donné et à éliminer l'homme dont ils avaient reçu la photographie ou toute information permettant son identification. Pendant ce temps, ils agissaient sous la protection d'une autre équipe constituée d'agents armés et de chauffeurs, positionnés aux alentours et prêts à disparaître par des itinéraires de secours établis à l'avance. Leur mission était de protéger les tueurs, en faisant usage de leurs armes si nécessaire. Une fois la cible exécutée, tous les assassins et leurs protecteurs avaient pour ordre de quitter immédiatement le pays.

Les agents chargés d'identifier et de suivre le suspect devaient passer la frontière avant l'exécution. Les autres restaient encore quelques jours afin d'effacer leurs traces, de remballer le matériel et de ramener les véhicules de location utilisés pour l'opération. Rome fut le premier théâtre d'une opération Colère de Dieu.

C'est dans la Ville éternelle que les agents du Mossad commencèrent en effet à surveiller l'un des hommes les moins suspects d'agir pour le compte d'une organisation terroriste. Il s'agissait d'Abdel Zwaiter, petit employé de l'ambassade de Libye. Né à Naplouse, ce Palestinien de trente-huit ans était un homme mince, affable et parlant d'une voix douce. Il était le fils d'un célèbre homme de lettres et traducteur d'arabe. Abdel était lui-même réputé pour ses excellentes traductions de romans et de poèmes depuis l'arabe et vers l'arabe. Grand amateur d'art, il travaillait pour l'ambassade de Libye en tant qu'interprète. Doté d'un maigre salaire de 100 dinars libyens, il menait une existence modeste et vivait dans un minuscule appartement de la piazza

Annibaliano. Pour ses amis, Zwaiter était un homme modéré, rejetant toute forme de violence et n'ayant que mépris pour le meurtre et le terrorisme.

Même ses amis les plus proches ignoraient qu'en réalité leur bon camarade était un fanatique qui dirigeait d'une main de fer les opérations de Septembre noir dans la capitale italienne. Récemment encore, il avait imaginé et dirigé une sombre opération : après avoir repéré deux jeunes Anglaises qui passaient quelques jours de vacances à Londres avant de poursuivre leur route vers Israël, Zwaiter avait chargé deux jeunes et charmants Palestiniens d'établir le contact avec elles et de les séduire. Les deux Casanova avaient rapidement atterri dans le lit des jeunes femmes. Au moment de partir, l'un des garçons avait demandé à sa conquête de lui prendre un tourne-disque, cadeau pour sa famille en Cisjordanie. Celle-ci avait accepté en toute naïveté et le tourne-disque avait été enregistré avec ses bagages au comptoir de la compagnie El Al à l'aéroport de Rome. À ce moment, les deux jeunes femmes ne se doutaient pas que Zwaiter et leurs beaux amants les envoyaient à la mort. Sur ordre de Zwaiter, les militants de Septembre noir avaient en effet démonté le tourne-disque avant de le remplir d'explosif et de le replacer dans un nouveau boîtier. La bombe devait exploser dès que l'avion aurait atteint son altitude de croisière. Le vol et tous ses passagers étaient condamnés.

Or, ce que les terroristes ne savaient pas, c'est qu'à la suite de l'explosion d'une bombe similaire dans un appareil de la Swissair les soutes à bagages des avions El Al avaient toutes été doublées d'un épais blindage. La bombe explosa donc comme prévu mais la déflagration fut limitée grâce au blindage du compartiment, et le pilote, alerté par le déclenchement d'un signal lumineux, retourna immédiatement à l'aéroport. Les deux jeunes Anglaises furent interrogées et racontèrent leur rencontre avec les deux Palestiniens. Leurs amants étaient toutefois déjà loin. Ils avaient quitté l'Italie tout de suite après leurs adieux déchirants aux jeunes femmes qu'ils condamnaient à mort.

La première équipe du Mossad arriva à Rome et commença à filer Zwaiter pendant quelques jours. Un jeune couple prit l'habitude de se promener devant l'ambassade libyenne : la femme appuyait sur le déclencheur d'un appareil photo dissimulé dans son sac à main dès que Zwaiter entrait ou sortait du bâtiment. Puis, des « touristes » arrivèrent à Rome par des vols séparés. Parmi eux, un certain Anthony Hutton, citoyen canadien de quarante-sept ans, loua une voiture chez Avis et donna l'adresse de l'hôtel Excelsior sur la via Veneto. Si l'employé d'Avis avait voulu vérifier, il aurait toutefois découvert qu'aucun visiteur de ce nom ne résidait à l'hôtel Excelsior, pas plus qu'un certain

nombre d'autres « touristes » qui cherchaient des véhicules de location cette semaine-là et avaient laissé de fausses adresses sur leur formulaire.

Dans la nuit du 16 octobre, Zwaiter se trouvait dans le hall sombre de son immeuble où résonnait un air mélancolique provenant d'un piano du troisième étage. Il s'apprêtait à glisser une pièce de dix lires pour appeler l'ascenseur quand, soudain, deux hommes surgirent de l'ombre et lui logèrent douze balles de pistolet Beretta dans le corps. Personne n'entendit les coups de feu. Les deux agents s'engouffrèrent dans une Fiat 125 garée sur la piazza Annibaliano. Quelques heures plus tard, ils étaient hors d'Italie.

Maintenant que Zwaiter était mort, il n'était plus nécessaire de maintenir sa couverture. Un journal de Beyrouth publia une nécrologie signée par des organisations terroristes pleurant la mort d'un de leurs « meilleurs combattants ».

*

Le chef de l'unité responsable de la mort de Zwaiter était un Israélien d'environ vingt-cinq ans, du nom de David Molad (nom fictif). Né en Tunisie, il avait émigré en Israël alors qu'il était encore enfant. De ses parents, tous deux enseignants et sionistes convaincus, il avait hérité une parfaite maîtrise de la langue française et un profond amour pour l'État d'Israël. Son père avait instillé en lui la flamme du patriotisme et l'enfant manifestait un dévouement sans bornes pour l'État hébreu. Depuis sa plus tendre enfance, David rêvait de servir l'État d'Israël au péril de sa vie, s'il le fallait. Pendant son service militaire, il s'était porté volontaire pour servir dans un commando d'élite de l'armée et avait impressionné ses commandants par son audace et son sens de l'initiative. Il avait ensuite rejoint le Mossad et était rapidement devenu un des meilleurs éléments de l'agence, prenant part aux opérations les plus périlleuses. Son excellente connaissance de la langue française lui permettait de se faire facilement passer pour un ressortissant français, belge, canadien ou suisse. Marié et jeune père de famille, sa nouvelle situation personnelle n'avait nullement refroidi son ardeur à combattre en première ligne dans les rangs du Mossad.

Après la mort de Zwaiter, David Molad passa quelques jours en Israël puis partit pour Paris. Quelques jours plus tard, le téléphone sonnait au 175, rue d'Alésia. Le docteur Hamchari décrocha. « Allô ? Je suis bien chez le docteur

Hamchari, représentant de l'OLP en France ? » L'homme au bout du fil parlait avec un fort accent et se présenta comme un journaliste italien, sympathisant de la cause palestinienne. Il demanda un entretien au docteur Hamchari. Les deux hommes convinrent de se rencontrer dans un café, loin du domicile d'Hamchari. Historien respecté vivant à Paris avec sa femme Marie-Claude et sa petite fille, Hamchari avait récemment adopté de strictes mesures de précaution. Dans la rue, il s'assurait régulièrement de ne pas être suivi ; il quittait des cafés ou des restaurants avant d'avoir été servi et demandait souvent à ses voisins si des inconnus leur avaient posé des questions à son sujet.

Il n'avait à première vue pourtant rien à craindre. Hamchari était un chercheur, un homme modéré et bien intégré dans les milieux intellectuels parisiens. « Il n'a besoin d'aucune précaution parce qu'il n'est pas dangereux et les services secrets israéliens le savent », écrivait alors Annie Francos dans l'hebdomadaire *Jeune Afrique.* Sauf que les services secrets israéliens en savaient davantage. Ils savaient par exemple que le paisible historien avait participé à la tentative d'assassinat contre Ben Gourion au Danemark en 1969. Ils savaient qu'il était lié à l'explosion en plein vol d'un appareil de la Swissair qui avait coûté la vie à quarante-sept personnes en 1970. Ils savaient aussi que l'appartement du professeur était régulièrement visité par de mystérieux Arabes qui entraient en toute discrétion à la nuit tombée, les bras chargés de lourdes valises. Enfin, les services secrets israéliens savaient qu'Hamchari était le numéro deux de Septembre noir en Europe.

Le jour où Hamchari rencontra le journaliste italien, deux hommes s'introduisirent dans son appartement et en repartirent quinze minutes plus tard.

Le lendemain, les mystérieux visiteurs attendirent que la femme et la fille d'Hamchari eurent quitté l'appartement pour téléphoner au professeur.

« Professeur Hamchari ? » C'était le journaliste italien.

« Lui-même », répondit-il.

À cet instant, Hamchari entendit un sifflement aigu, suivi d'une puissante explosion. La charge dissimulée sous son bureau venait d'exploser et Hamchari s'effondra, gravement blessé. Il mourut quelques jours plus tard à l'hôpital, en accusant le Mossad de sa mort.

*

Quelques semaines après la mort d'Hamchari, Mike Harari arrivait à Chypre, accompagné d'un homme du nom de Jonathan Ingleby. Les deux hommes descendirent à l'hôtel Olympia de Nicosie. Sa proximité avec Israël, la Syrie, le Liban et l'Égypte avait fait de l'île de Chypre un nouveau théâtre d'opérations dans la guerre israélo-arabe. Cette fois-ci, les deux agents israéliens s'intéressaient à un Palestinien appelé Bashir Abdel Hir, nouveau représentant de Septembre noir à Chypre, également chargé des relations avec le bloc soviétique (qui était devenu le paradis des terroristes recherchés). Les terroristes palestiniens s'entraînaient en effet dans des camps de l'armée et des forces spéciales en Russie, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Bulgarie. Ces pays leur livraient également des armes et de l'équipement, et bon nombre de responsables palestiniens, séduits par l'idéologie soviétique, vinrent étudier à l'université Patrice Lumumba de Moscou. Bashir Abdel Hir avait également pour mission de faire entrer des terroristes en Israël et d'éliminer les espions arabes qui venaient rencontrer leur contact israélien à Chypre. Le comité X l'avait condamné à mort.

Cette nuit-là, Abdel Hir entra dans sa chambre, éteignit la lumière et se coucha. Jonathan Ingleby s'assura que l'homme était bien endormi et appuya sur le bouton d'une télécommande. Une explosion retentissante fit trembler tout l'hôtel. Au troisième étage, un couple d'Israéliens en voyage de noces s'abrita sous son lit. Le réceptionniste de l'hôtel accourut dans la chambre d'Abdel Hir et s'évanouit en découvrant la tête ensanglantée de son hôte le regardant depuis la cuvette des toilettes.

*

La réaction de Septembre noir ne se fit pas attendre.

Le 26 janvier 1973, un citoyen israélien du nom de Moshé Hanan Ishai rencontra un ami palestinien au Morrisson Pub sur la rue Jose Antonio, à Madrid. Les deux hommes se serrèrent la main et firent quelques pas. Soudain, deux hommes firent irruption devant eux et leur bloquèrent le passage. Le Palestinien s'échappa tandis que les deux hommes vidaient leur chargeur sur son compagnon avant de disparaître.

Quelques jours plus tard, on apprenait que Moshé Hanan Ishai s'appelait en réalité Baruch Cohen et était un agent du Mossad qui avait créé un réseau d'étudiants palestiniens à Madrid. Le jeune homme qu'il était venu rencontrer

était l'un de ses informateurs, en réalité aux ordres de Septembre noir. Les compagnons d'Abdel Hir avaient vengé sa mort par celle de Baruch Cohen.

Septembre noir fut également soupçonné d'avoir participé à l'agression d'un autre agent israélien, Zadok Ofir, blessé dans un café de Bruxelles, ainsi qu'à l'assassinat d'Ami Shehori, attaché de l'ambassade d'Israël à Londres, tué par une lettre piégée.

Deux semaines après la mort d'Abdel Hir, Septembre noir désigna un nouveau responsable à Chypre. Vingt-quatre heures à peine après son arrivée à Nicosie, le Palestinien rencontra son contact du KGB, retourna à son hôtel, éteignit la lumière et mourut de la même manière que son prédécesseur.

Yasser Arafat et Ali Hassan Salameh décidèrent alors de se venger en signant un grand coup : ils nourrirent l'idée de détourner un avion, de le remplir d'explosifs et de le faire s'écraser sur Tel-Aviv par un commando suicide. Ce scénario annonçait les attentats du 11 septembre 2001 contre le World Trade Center.

Les informateurs du Mossad eurent toutefois vent de ces préparatifs et plusieurs agents se mirent à surveiller un groupe de Palestiniens apparemment en charge du projet à Paris. Une nuit, les agents remarquèrent la présence d'un homme plus âgé parmi le groupe. Ils envoyèrent sa photo au siège du Mossad où il fut identifié comme étant Basil al-Kubaisi, un des principaux chefs de Septembre noir. Juriste réputé, Kubaisi était professeur de droit à l'université américaine de Beyrouth. Chercheur respecté, il était comme Zwaiter, Hamchari et plusieurs autres : un criminel se faisant passer pour un agneau. En 1956, il avait tenté d'assassiner le roi Fayçal d'Irak en plaçant un engin explosif sur le passage du convoi royal. La bombe avait explosé prématurément et Kubaisi avait réussi à s'échapper au Liban avant de gagner les États-Unis. Quelques années plus tard, il avait essayé d'attenter à la vie de Golda Meir en visite aux États-Unis. Après avoir échoué en territoire américain, il s'en était de nouveau pris à elle lors d'une réunion de l'Internationale socialiste à Paris, en vain. Loin d'abandonner, Kubaisi avait alors rejoint le Front populaire pour la libération de la Palestine (FPLP) et était devenu le bras droit de Georges Habache, leader de ce mouvement extrémiste. Il participa notamment à la préparation du massacre du 30 mai 1972 au cours duquel des terroristes arabes et japonais tuèrent vingt-six personnes dans l'aéroport de Lod. La plupart étaient des pèlerins portoricains se rendant en terre sacrée. Kubaisi avait ensuite rejoint les rangs de Septembre noir et se trouvait à présent à Paris, vraisemblablement pour superviser cette

grande opération suicide avec détournement d'avion. Il était descendu dans un petit hôtel de la rue des Arcades, près de la place de la Madeleine.

Le 6 avril, Kubaisi s'apprêtait à regagner son hôtel après avoir dîné au Café de la Paix. Sur la place de la Madeleine, les agents du Mossad l'attendaient ; deux sur le trottoir, deux dans une voiture. L'un d'eux portait une perruque blonde. Alors que Kubaisi approchait, les deux hommes allèrent à sa rencontre en prenant soin de camoufler leurs armes. Soudain, une voiture s'arrêta à hauteur de Kubaisi et une jolie jeune femme abaissa la vitre de la portière. Elle prononça quelques mots à l'oreille du Palestinien. Celui-ci monta à bord de la voiture qui démarra immédiatement. Les agents comprirent alors que la jeune femme était une prostituée qui venait d'appâter Kubaisi.

L'opération menaçait de capoter à cause d'une prostituée !

Le chef de mission, qui était présent, ramena le calme chez ses hommes frustrés. Attendez, dit-il, parlant d'expérience. Elle va le ramener sans tarder. Personne ne lui demanda comment il pouvait en être sûr mais le fait est qu'il avait raison. Une vingtaine de minutes plus tard, la voiture était de retour. Kubaisi en descendit et repartit en direction de son hôtel. Il n'avait fait que quelques pas lorsque deux hommes sortirent de l'ombre et lui bloquèrent le passage. L'un d'eux était David Molad.

Kubaisi comprit immédiatement. « Non ! s'écria-t-il en français. Ne faites pas ça ! »

Neuf coups de feu retentirent et Kubaisi s'effondra à côté de l'église de la Madeleine. Les agents du Mossad sautèrent dans leur voiture et disparurent.

Le lendemain, comme après la mort de Zwaiter, un porte-parole du Front populaire de libération de la Palestine révélait la double vie du professeur.

Dans les mois suivants, Molad et son équipe du Kidon tuèrent plusieurs membres de Septembre noir venus en Grèce pour acheter des bateaux avec l'intention de les charger d'explosifs et de les envoyer sur des ports israéliens.

Une question demeurait toutefois sans réponse : où se cachait le cerveau de Munich, Ali Hassan Salameh ?

*

L'homme se trouvait dans son quartier général de Beyrouth, d'où il préparait ses prochains coups. Le premier visa l'ambassade d'Israël en Thaïlande mais l'opération échoua. Les hommes du commando cédèrent sous

la menace des inflexibles généraux thaïlandais et les pressions de l'ambassadeur égyptien à Bangkok. Ils relâchèrent leurs otages et quittèrent le pays profondément humiliés.

L'opération suivante était plus audacieuse : armés jusqu'aux dents, les hommes de Salameh surgirent dans l'ambassade d'Arabie Saoudite à Khartoum (où était organisée une réception) et capturèrent presque tout le corps diplomatique présent dans la capitale soudanaise. Suivant l'ordre d'Arafat, ils relâchèrent la plupart des otages, ne gardant que l'ambassadeur américain, Cleo Noël, son adjoint, George Moore, et le chargé d'affaires belge, Guy Eid. Obéissant aux ordres de Salameh, ils exécutèrent les trois hommes avec des raffinements de cruauté, leur tirant d'abord dans les pieds et les jambes avant de vider les chargeurs de leur kalachnikov sur leurs poitrines.

Arrêtés après ce massacre, les terroristes furent relâchés quelques semaines plus tard par le gouvernement soudanais.

L'assassinat des diplomates suscita l'horreur et l'indignation de la communauté internationale, et Israël estima qu'il était temps d'en finir avec Septembre noir. À Jérusalem, Golda Meir donna son feu vert à l'opération « Printemps de la Jeunesse », une nouvelle phase de l'opération Colère de Dieu.

*

Le 1er avril 1973, Gilbert Rimbaud, touriste belge de trente-cinq ans, descendit à l'hôtel Sands de Beyrouth. Le même jour, un autre touriste du nom de Dieter Altnuder prit une chambre dans le même établissement. Les deux hommes ne se connaissaient visiblement pas. Tous deux étaient logés dans une chambre avec vue sur la mer.

Le 6 avril, trois autres touristes descendirent dans ce même hôtel. L'Anglais à la mise soignée s'appelait Andrew Whichelaw ; l'homme qui arriva deux heures plus tard fraîchement débarqué de Rome et présentant un passeport belge au nom de Charles Boussard n'était autre que David Molad ; puis George Elder arriva sous les traits d'un autre touriste anglais, nettement moins élégant que le premier. Autre touriste britannique, Charles Macy prit une chambre à l'hôtel Atlantic sur la plage de Ramlet el-Baïda. Comme tout bon touriste anglais, il prit l'habitude de demander les prévisions météo deux fois par jour. Les six hommes arpentèrent la ville séparément, se familiarisant avec

les rues et les principales avenues de la capitale libanaise. Ils se rendirent dans des agences Avis et Lenacar, et louèrent trois Buick Skylark, un break Plymouth, une Plymouth Valiant et une Renault 16.

Le 9 avril, neuf patrouilleurs lance-missiles israéliens prenaient le large et se mêlaient au trafic des grandes routes maritimes. À bord du *Mivtah*, une unité parachutiste sous le commandement du colonel Amnon Lipkin se préparait à attaquer le siège du FPLP. Une autre unité parachutiste ainsi que le commando d'élite Sayeret Matkal placé sous le commandement du colonel Ehud Barak avaient pris place à bord du *Gaash.* Affectée à des missions différentes, chaque unité avait reçu la photo de quatre cibles : Abou Youssef, commandant suprême de Septembre noir ; Kamal Adouan, responsable des opérations du Fatah et de celles de Septembre noir dans les territoires occupés, et Kamal Nasser, porte-parole du Fatah. Les trois hommes vivaient dans le même immeuble de la rue de Verdun. La quatrième photo était celle d'Ali Hassan Salameh. Personne ne savait où il se cachait. Tous les membres des commandos étaient en civil. À l'approche du port de Beyrouth, vers 21 h 30, les hommes enfilèrent des perruques et des vêtements hippies. Déguisé en brune pulpeuse, Ehud Barak portait une robe dont la poitrine dissimulait plusieurs charges explosives.

Surgis de nulle part, les hommes débarquèrent sur la plage déserte de Beyrouth à bord de canots pneumatiques. Là, six voitures les attendaient, un « touriste » au volant de chacune d'elles. Tous savaient à quel véhicule ils avaient été assignés. Quelques minutes plus tard, les voitures disparaissaient dans des directions différentes. Certaines prirent la direction du siège du FPLP, d'autres – notamment celle de Molad – se dirigèrent vers l'immeuble où vivaient les dirigeants de Septembre noir.

L'équipe chargée d'attaquer le siège de l'organisation terroriste s'était entraînée dans un immeuble en construction de la banlieue de Tel-Aviv. Un soir, alors que le responsable David (Dado) Elazar était venu assister à l'entraînement, un jeune et beau lieutenant, Avida Shor, était venu lui parler. « Nous prévoyons d'utiliser 120 kilos d'explosifs pour détruire l'immeuble de Beyrouth, lui dit-il. C'est à la fois inutile et dangereux, l'explosion affectera aussi les immeubles voisins où vivent de nombreux civils. » Il avait alors sorti un carnet de sa poche et poursuivi : « J'ai fait les calculs. Nous ne devrions utiliser que 80 kilos d'explosifs. Cela suffira à détruire l'immeuble sans toucher les gens des bâtiments voisins. » Elazar avait fait vérifier ces chiffres et accepté la suggestion de Shor. Le responsable de l'opération avait reçu

l’ordre de n’utiliser que 80 kilos d’explosifs.

Le commando approchait du siège de l’organisation palestinienne. Après un bref échange de tirs – qui coûta la vie à deux agents israéliens –, les hommes parvinrent à l’entrée de l’immeuble et déposèrent les charges. L’explosion transforma l’immeuble en un tas de ruines et fit de nombreuses victimes parmi les terroristes mais pas une seule dans les appartements voisins. Avida Shor figurait toutefois parmi les deux agents abattus.

*

Dans le même temps, plusieurs commandos parachutistes et de la marine avaient été chargés de faire diversion : ils donnèrent l’assaut contre des camps au sud de Beyrouth afin d’attirer sur eux l’attention des terroristes et de l’armée libanaise. Leur manœuvre ne provoqua toutefois aucune réaction.

Pendant ce temps, les membres de Sayeret Matkal étaient parvenus à l’immeuble de la rue de Verdun. Ils s’apprêtaient à entrer lorsque deux policiers libanais apparurent au coin de la rue. Ceux-ci ne virent toutefois qu’un couple d’amoureux tendrement enlacés. Le Roméo s’appelait en réalité Muki Betzer, l’un des meilleurs agents de Sayeret, et sa voluptueuse Juliette, Ehud Barak. Dès que les policiers eurent disparu, les Israéliens donnèrent l’assaut et entrèrent simultanément dans les appartements de Kamal Adouan au deuxième étage, Kamal Nasser au troisième et Abou Youssef au sixième.

Les terroristes n’avaient pas la moindre chance de s’en sortir. Ils se précipitèrent sur leurs armes mais les soldats furent plus rapides qu’eux. En quelques minutes, les trois cibles avaient été abattues. Voulant protéger son mari, la femme d’Abou Youssef fut également touchée. Autre victime innocente, une vieille voisine italienne vivant en face d’Adouan avait entendu les coups de feu et ouvert sa porte. Elle avait été tuée d’une rafale.

Durant l’opération, les commandos mirent la main sur des documents trouvés dans les armoires et les tiroirs des chefs de Septembre noir. Puis ils ramassèrent leurs blessés et leurs morts et s’engouffrèrent dans leurs voitures qui foncèrent vers la plage, où les attendaient les canots pneumatiques.

Sur la plage, les six « touristes » du Mossad alignèrent leurs voitures et laissèrent les clés sur le contact. Quelques jours plus tard, les agences de location recevaient leur paiement par American Express.

Les hommes regagnèrent leurs bateaux à bord des canots pneumatiques et

rentrèrent en Israël. L'opération avait été un succès sur toute la ligne. Le siège du FPLP n'existait plus et les responsables de Septembre noir avaient été éliminés, y compris Abou Youssef.

Ce que les membres du commando ne savaient pas, c'est qu'à une cinquantaine de mètres de la rue de Verdun, Ali Hassan Salameh dormait paisiblement dans un discret appartement. Il n'avait rien entendu. Le lendemain, il devint le numéro un de l'organisation terroriste.

L'opération Printemps de la Jeunesse signa la fin de Septembre noir qui ne se remit jamais de la disparition de tous ces responsables. Tous étaient morts, à l'exception de Salameh.

*

Les documents récupérés lors de l'opération Printemps de la Jeunesse permirent aux services de Tel-Aviv de résoudre un mystère qui les préoccupait depuis deux ans. Il s'agissait de « l'affaire de Pâques ».

Au mois d'avril 1971, deux jeunes et jolies Françaises avaient atterri à l'aéroport de Lod et tenté de passer les services de l'immigration à l'aide de faux passeports. Avertis de leur arrivée, les agents de sécurité de l'aéroport les avaient interceptées et fait fouiller par des femmes des services de police et du contre-espionnage. Celles-ci avaient alors découvert quelque chose d'étrange : les vêtements des deux Françaises, ainsi que leurs sous-vêtements, pesaient deux fois plus lourd qu'ils n'en avaient l'air. Les policiers avaient ensuite découvert que les habits contenaient une sorte de poudre blanche et avaient visiblement été imbibés dans une solution spéciale. Une fois secoués et frottés, les vêtements libérèrent une importante quantité de poudre. Les policiers en découvrirent également dans les talons des élégantes voyageuses. En tout, les deux femmes transportaient près de 5,5 kilos de ce qui se révéla être un puissant explosif. La police découvrit également plusieurs détonateurs dissimulés dans des étuis à tampons.

Interrogées, les deux femmes expliquèrent qu'elles étaient les filles d'un riche homme d'affaires marocain. Leur nom : Nadia et Marlene Bardali. Un homme les avait contactées à Paris et, de tempérament aventureux, elles avaient accepté de transporter la poudre.

« Qui d'autre est dans le coup avec vous ? » leur demandèrent les policiers.

S'ensuivit une descente de police au petit hôtel Commodore de Tel-Aviv où

un couple de Français âgés – Pierre et Édith Bourghalter – fut arrêté. Après avoir démonté leur poste radio, la police découvrit qu'il était rempli de fusibles temporisés servant au déclenchement de charges explosives. Pierre Bourghalter fondit en larmes.

Le lendemain, une ravissante Française de vingt-six ans atterrissait en Israël. Sur son passeport figurait le nom de Francine Adeleine Maria, mais la voyageuse s'appelait en réalité Évelyne Barges. Connue des services israéliens, elle était considérée comme une terroriste professionnelle et une marxiste fanatique qui avait déjà participé à plusieurs attaques terroristes en Europe. C'était elle le cerveau de cette opération.

Interrogés par la police, les membres du commando expliquèrent que leur intention avait été de déposer des charges explosives dans neuf des principaux hôtels de la ville – en pleine saison touristique – et de faire autant de victimes que possible. Ils comptaient ainsi porter un coup fatal au secteur touristique en Israël.

Cette joyeuse bande fut envoyée en prison, à l'exception de l'homme qui tirait les ficelles et n'avait pas pu être attrapé. Il s'agissait de Mohamed Boudia, Algérien charmant, directeur d'un théâtre à Paris et lui-même comédien. Lui aussi était un Docteur Jekyll et Mister Hyde : homme de culture, intellectuel et artiste, sa vie sous les feux de la rampe lui servait de couverture pour ses activités criminelles. Amant d'Évelyne Barges, il entretenait tellement de relations amoureuses en parallèle que les agents du Mossad l'avaient surnommé « Barbe Bleue ».

Travaillant d'abord sous les ordres de Georges Habache et du FPLP, Boudia rejoignit Septembre noir un an après l'échec du « complot de Pâques » et devint le représentant de l'organisation en France. Impliqué dans le meurtre de Khader Kanou, journaliste syrien à Paris soupçonné d'être un informateur du Mossad, Boudia était également responsable des opérations de Septembre noir en Europe et avait imaginé une attaque contre un camp de transit pour immigrés juifs en provenance de Russie. Après l'assassinat d'Hamchari, il avait pris des mesures de sécurité drastiques et il était devenu pratiquement impossible de suivre sa trace.

En mai 1972, des agents de l'unité Metsada débarquèrent à Paris pour essayer de localiser Boudia. Les hommes connaissaient le nom et l'adresse de sa nouvelle maîtresse et se postèrent autour de son immeuble. Plusieurs fois, ils virent Boudia surgir de nulle part et rentrer dans le bâtiment. Le lendemain pourtant, alors que tous les résidents étaient partis au travail, il ne restait plus

aucune trace de lui. Ce n'est qu'au bout d'un mois, après avoir comparé leurs notes, que les agents remarquèrent une chose étrange : chaque fois que Boudia venait passer la nuit chez sa maîtresse, ils voyaient une femme particulièrement corpulente quitter l'immeuble le lendemain matin avec les autres résidents. Elle était parfois blonde, parfois brune. Les agents trouvèrent enfin la clé de ce mystère : Boudia utilisait ses talents d'acteur et se déguisait en femme pour sortir de l'immeuble.

Pendant un moment, Boudia interrompit ses visites chez sa maîtresse et le Mossad perdit toute trace de lui. Leur seule piste : tous les matins, Boudia prenait le métro pour se rendre à ses rendez-vous et changeait de train à la station Charles-de-Gaulle-Étoile, sous l'Arc de triomphe. Cette immense station était le point de convergence de dizaines de trains et de millions de passagers. Comment pouvaient-ils y retrouver Boudia, « l'homme aux mille visages » ?

Ils n'avaient toutefois pas d'autre choix. Un message d'alerte fut lancé à tous les agents du Mossad en Europe. Des dizaines d'Israéliens reçurent la photo de Boudia et furent postés dans les couloirs, les allées et les quais de l'immense station de métro. Un jour passa, puis deux, puis trois, sans que rien ne se produise. Au quatrième jour enfin, les agents réussirent à repérer l'Algérien : l'homme était grimé et déguisé mais il s'agissait bien de lui. Ne le lâchant pas d'une semelle, les agents le filèrent jusqu'à une voiture garée près de la sortie du métro. Ils suivirent ensuite la voiture et la surveillèrent toute la nuit pendant que Boudia dormait dans une maison de la rue des Fossés-Saint-Bernard, sans doute l'adresse de sa nouvelle maîtresse. Le lendemain matin, le 29 juin 1973, Boudia s'approcha de la voiture, l'inspecta de fond en comble, vérifia le dessous du châssis et, visiblement satisfait, prit place au volant. Une violente explosion pulvérisa le véhicule. Il n'en resta plus qu'un amas de métal tordu et carbonisé. Boudia était mort. D'après des journalistes européens, le chef du Mossad, Zvi Zamir, avait assisté en personne à toute la scène de l'autre coin de la rue.

Les responsables du Mossad n'eurent guère le temps de célébrer leur réussite. Un message urgent était parvenu au siège : un émissaire spécial de Septembre noir, l'Algérien Ben Amana, devait apparemment rencontrer Ali Hassan Salameh. Ben Amana avait traversé l'Europe par des voies détournées et était arrivé à Lillehammer en Norvège.

*

Quelques jours plus tard, une équipe du Kidon arrivait à Lillehammer sous le commandement de Mike Harari. Personne ne savait ce que Salameh faisait dans cette paisible station de sports d'hiver. La première équipe d'agents suivit Ben Amana jusqu'à la piscine municipale où ils le virent converser avec un homme originaire du Moyen-Orient. Après comparaison avec les photographies qu'on leur avait distribuées, trois des quatre agents conclurent qu'il s'agissait sans aucun doute de Salameh. Leur avis s'imposa contre celui de leur camarade qui avait entendu l'homme parler et jugeait impossible que Salameh possède une telle maîtrise de la langue norvégienne.

Les agents étaient toutefois sûrs d'eux. Ils suivirent Salameh à travers la ville et le virent en compagnie d'une jeune Norvégienne enceinte.

L'opération entra alors dans sa phase finale. D'autres agents rejoignirent l'équipe à Lillehammer, parmi lesquels Zvi Zamir. L'élimination de Salameh devait être le coup de grâce pour Septembre noir, et le chef du Mossad voulait assister au tombé de rideau. Les assassins désignés pour cette opération étaient le célèbre Jonathan Ingleby, Rolf Baehr et Gerard Emile Lafond. David Molad ne participait pas à cette opération. L'équipe auxiliaire s'occupa de la location des voitures et des chambres d'hôtel. D'après certaines sources, les habitants de la ville remarquèrent immédiatement qu'il se passait quelque chose d'inhabituel : la présence à Lillehammer de tant de « touristes » sillonnant la ville en tout sens n'était pas chose commune, surtout en été.

Le 21 juillet 1973, Salameh sortit avec sa compagne d'un cinéma où ils étaient allés voir *Quand les aigles attaquent*, avec Clint Eastwood. Le couple monta dans un bus et descendit dans une petite rue déserte. Une voiture blanche s'arrêta brusquement à leur hauteur, deux hommes en sortirent, arme à la main, et tirèrent quatorze balles sur Salameh.

Le Prince rouge était mort.

Une fois l'opération terminée, Mike Harari ordonna à ses hommes de quitter le pays immédiatement. Le retrait s'effectua selon les règles : d'abord les tireurs abandonnèrent la voiture blanche dans le centre de Lillehammer et prirent le premier vol pour la capitale, Oslo. L'essentiel de l'équipe ainsi que Mike Harari étaient les suivants et ne devaient laisser derrière eux que les agents chargés d'évacuer les caches et de ramener les voitures de location. Mais un événement imprévu vint bouleverser ces plans. Une habitante résidant près du lieu de l'assassinat avait remarqué la couleur – blanche –

ainsi que la marque – Peugeot – de la voiture utilisée par les assassins. Plus tard, un policier en poste sur un barrage entre Lillehammer et Oslo remarqua une Peugeot blanche conduite par une femme à l'allure marquante et nota le numéro de la plaque d'immatriculation. Le lendemain, lorsqu'ils ramenèrent la voiture à l'agence de location de l'aéroport, Dan Aerbel et Marianne Gladnikoff furent arrêtés. Leur interrogatoire déboucha sur l'interpellation de deux autres agents, Sylvia Raphael et Avraham Gemer. Deux autres agents furent encore arrêtés ce jour-là. Aerbel et Gladnikoff craquèrent durant leur interrogatoire et révélèrent des informations confidentielles liées à l'opération, donnant des adresses de caches en Norvège et ailleurs en Europe, leurs systèmes de reconnaissance et d'identification, des numéros de téléphone et certains modes opératoires du Mossad. Les policiers se rendirent ensuite dans un appartement d'Oslo où ils découvrirent une mine de renseignements ainsi que l'homme qui servait de contact avec l'ambassade d'Israël, Igal Eyal, responsable de la sécurité à l'ambassade. Ce fut un désastre.

Le lendemain, les médias norvégiens révélaient l'arrestation des agents israéliens. Ce fut un terrible coup porté au prestige et à la crédibilité de l'agence. Mais les médias publièrent également une autre nouvelle, au moins aussi dévastatrice : le Mossad s'était trompé de cible.

*

L'homme tué à Lillehammer n'était pas Ali Hassan Salameh. Son nom était Ahmed Buchiki, serveur marocain venu en Norvège pour trouver du travail. Il était marié à une Norvégienne, Torril, la jeune femme blonde enceinte de sept mois.

L'affaire fit sensation dans la presse internationale. Les agents capturés furent jugés et certains condamnés à de lourdes peines de prison. Parmi eux, Sylvia Raphael impressionna les Norvégiens par son attitude noble et fière. Son procès lui apporta un bénéfice inattendu puisqu'elle tomba amoureuse de son avocat norvégien et l'épousa à sa sortie de prison. Ils vécurent heureux jusqu'à sa mort en 2005, des suites d'un cancer.

Après le fiasco de Lillehammer, les responsables du Mossad durent procéder à un grand ménage : il fallait revoir les systèmes de reconnaissance et d'identification, trouver de nouvelles adresses sûres, établir de nouveaux contacts. Le Mossad dut également reconnaître sa responsabilité dans la mort

d'Ahmed Buchiki et payer 400 000 dollars de dédommagement à la famille de la victime. Le pire était néanmoins le ridicule qui éclaboussait les services secrets israéliens. La légende du glorieux et invincible Mossad était en miettes. Golda Meir ordonna à Zvi Zamir de mettre immédiatement un terme à l'opération Colère de Dieu. Cet échec fut toutefois rapidement éclipsé par d'autres événements plus dramatiques encore. Le 6 octobre, les armées égyptienne et syrienne lançaient une attaque surprise contre Israël. La guerre du Kippour venait de commencer (voir chapitre 14).

*

Deux ans passèrent.

En 1975, par une chaude soirée de printemps, une famille de Beyrouth recevait à dîner la plus belle femme du monde. Élue « Miss Univers » quatre ans auparavant à Miami, Georgina Rizak méritait certainement ce titre. La reine de beauté libanaise était devenue une célébrité, avait voyagé et rencontré des dirigeants du monde entier. De retour au Liban, elle avait fait carrière en tant que top model et possédait plusieurs boutiques de mode.

Ce soir-là, invitée chez un ami, elle fit la connaissance d'un beau et charismatique jeune homme. Ils tombèrent amoureux et se marièrent deux ans plus tard, le 8 juin 1977. L'heureux élu n'était autre qu'Ali Hassan Salameh.

Sa carrière avait elle aussi avancé à grands pas au cours des dernières années. Après la disparition de Septembre noir en 1973, Salameh était devenu le bras droit de Yasser Arafat et son « fils adoptif ». La rumeur le désignait également comme son successeur à la tête de l'OLP.

Après la fin de Septembre noir, Salameh prit la tête de la Force 17, chargée de la sécurité personnelle des responsables du Fatah et de tous les « coups » moins orthodoxes. Salameh accompagna Arafat à New York où il entra à l'assemblée des Nations unies, une branche d'olivier à la main et un pistolet à la ceinture. Il était aussi aux côtés d'Arafat à Moscou lorsque celui-ci rencontra de grands dirigeants internationaux. Les services israéliens eurent également la stupeur de découvrir qu'il avait été recruté par la CIA.

Signant là une de ses erreurs magistrales, l'agence de renseignements américaine avait en effet décidé d'ignorer le passé meurtrier du Prince rouge ainsi que son rôle dans le massacre de Munich et l'assassinat des diplomates américains à Khartoum, pour en faire un de ses informateurs. La CIA passait

tout simplement outre le fait que Salameh était un des terroristes les plus dangereux au monde et espérait en faire un fidèle serviteur des intérêts américains. Les Américains lui proposèrent des centaines de milliers de dollars, en vain. En revanche, il accepta de passer de longues vacances avec Georgina à Hawaï aux frais des Américains.

Salameh avait changé de vie et ses amis commençaient à croire qu'il n'était peut-être plus en danger. Lui, au contraire, pensait que ses jours étaient comptés et n'arrêtait pas de parler de sa mort prochaine. « Je sais que, lorsque mon sort sera scellé, personne ne pourra rien faire pour moi », avait-il déclaré à un journaliste.

Israël décida de sceller son sort.

*

La situation n'était plus la même en Israël depuis la disparition de Septembre noir. Golda Meir était partie, Yitzhak Rabin avait démissionné et le nouveau Premier ministre s'appelait Menahem Begin. Zvi Zamir avait été remplacé par le général Yitzhak Hofi (Meir-Haka-Hofi), ancien commandant de la région du Nord. Les Palestiniens continuaient de semer la terreur en Israël en lançant des attaques sporadiques. En 1976, le détournement d'un avion d'Air France sur Entebbé, en Ouganda, s'était achevé par l'intervention audacieuse des parachutistes israéliens et du commando Sayeret Matkal. En 1978, des terroristes du Fatah étaient arrivés en Israël, avaient pris le contrôle d'un bus rempli de civils et mis le cap sur Tel-Aviv. Ils avaient été bloqués à un barrage en périphérie de la ville et avaient finalement été arrêtés, non sans avoir réussi à tuer trente-cinq passagers auparavant. Plusieurs civils, hommes, femmes et enfants, avaient également trouvé la mort au cours d'incursions violentes en territoire israélien.

Pour Menahem Begin, aucun terroriste ayant du sang sur les mains ne devait être laissé en paix. À la fin des années soixante-dix, le nom de Salameh était donc de nouveau sur la liste noire d'Israël.

Un agent infiltré fut envoyé à Beyrouth où il commença à fréquenter un club de sport. Un jour, alors qu'il entrait dans le sauna, il se trouva nez à nez avec Salameh, nu.

Cette nouvelle sensationnelle donna lieu à un débat enflammé au siège du Mossad. Nu dans un club de sport, Salameh était une proie facile. Le tuer dans

ces circonstances risquait toutefois de mettre en péril la vie d'autres civils. Ce plan fut donc écarté.

C'est là qu'Erika Mary Chambers entra en scène.

Anglaise excentrique et célibataire, elle avait vécu en Allemagne ces quatre dernières années. Elle arriva à Beyrouth et s'installa dans un appartement au huitième étage d'un immeuble situé au croisement des rues de Verdun et Madame-Curie. Ses voisins l'appelaient Pénélope. Elle leur expliqua qu'elle faisait du bénévolat pour une organisation internationale s'occupant d'enfants défavorisés. De fait, on la voyait régulièrement dans des hôpitaux et des organisations humanitaires. Certains disent qu'elle avait elle-même rencontré Salameh. Elle semblait très seule, toujours échevelée et, bizarrement habillée, elle servait des plateaux de nourriture aux chats errants qui envahissaient également son appartement. Elle était aussi passionnée de peinture, mais tous ceux qui avaient eu l'occasion de voir ses œuvres ne lui reconnaissaient qu'un talent très limité.

En dehors des paysages du Liban, l'Anglaise s'intéressait tout particulièrement à la circulation des voitures sous ses fenêtres. Deux véhicules avaient notamment retenu son attention : un break Chevrolet, toujours suivi d'une Jeep Land Rover. À l'aide d'un code, Erika notait scrupuleusement l'heure d'arrivée et les directions de ces deux voitures. Chaque matin, les véhicules venaient du quartier de Snoubra, descendaient les rues de Verdun et Madame-Curie, et se dirigeaient vers le sud de la ville, où se trouvait le siège du Fatah. Elles revenaient à l'heure du déjeuner et réapparaissaient en début d'après-midi avant de repartir vers le QG de l'organisation palestinienne.

À l'aide de jumelles, Erika parvint à identifier Salameh, assis à l'arrière de la Chevrolet entre deux gardes du corps tandis que d'autres membres de l'organisation le suivaient dans la Land Rover.

Si les gardes du corps pouvaient protéger Salameh d'une tentative d'agression, ils ne pouvaient toutefois rien contre le pire ennemi d'un agent secret : la routine. Depuis qu'il avait épousé la belle Georgina, Salameh menait une vie bien réglée. Installé avec sa femme dans le quartier de Snoubra, il partait tous les matins à la même heure comme n'importe quel employé de bureau, revenait pour déjeuner et repartait travailler après la sieste. Ce faisant, il enfreignait les règles de base de toute activité clandestine : ne jamais prendre d'habitudes, ne jamais demeurer à une même adresse trop longtemps, ne jamais utiliser le même itinéraire deux fois de suite, ne jamais se déplacer aux mêmes heures.

Le 18 janvier 1979, un touriste britannique du nom de Peter Scriver arriva à Beyrouth, descendit à l'hôtel Méditerranée et loua une Volkswagen bleue à l'agence Lenacar. Le même jour, il retrouva un touriste canadien, Ronald Kolberg, qui résidait à l'hôtel Rotal Garden et avait loué une Simca Chrysler, également chez Lenacar. Kolberg n'était autre que David Molad. Une troisième cliente se présenta chez le loueur de voiture, décidément populaire, et demanda un véhicule « pour une balade en montagne ». Après avoir reçu les clés d'une Datsun, Erika Chambers se gara près de chez elle.

Cette nuit-là, trois bateaux lance-missiles israéliens s'approchèrent d'une plage déserte entre Beyrouth et le port de Jounieh et laissèrent une importante quantité d'explosifs sur le sable mouillé. Kolberg et Scriver chargèrent les explosifs à bord de la Volkswagen. Le 21 janvier, Peter Scriver régla la note de son hôtel, s'installa au volant de la Volkswagen et se gara rue de Verdun, bien en vue des fenêtres d'Erika Chambers. Il prit ensuite un taxi pour l'aéroport et s'envola pour Chypre. Ronald Kolberg quitta également sa chambre et s'installa à l'hôtel Montmartre de Jounieh.

À 15 h 45, Ali Hassan Salameh monta, comme d'habitude, à bord de la Chevrolet. Ses gardes du corps s'installèrent dans la Land Rover et les deux véhicules se mirent en route pour le siège du Fatah. Ils descendirent la rue Madame-Curie et tournèrent au niveau de la rue de Verdun. Depuis sa chambre du huitième étage, Erika les regardait approcher. David Molad se tenait à ses côtés, une télécommande à la main. La Chevrolet passa lentement à hauteur de la Volkswagen bleue. Molad appuya sur le bouton de la télécommande.

La Volkswagen se transforma en une immense boule de feu dont les flammes s'engouffrèrent dans la Chevrolet qui explosa à son tour. Des morceaux de métal et de verre brisé furent violemment projetés dans les airs. Les fenêtres des maisons voisines explosèrent, déversant une pluie de verre sur le trottoir. Horrifiés, des passants regardaient le tas de débris fumants au milieu duquel gisaient les corps des passagers de la Chevrolet.

La police et les ambulances arrivèrent sur les lieux et extirpèrent de la carcasse les dépouilles du chauffeur, des deux gardes du corps et d'Ali Hassan Salameh.

Peu après, à Damas, un messager apporta un télégramme urgent à Yasser Arafat qui présidait une réunion à l'hôtel Méridien. Celui-ci parcourut la missive et fondit en larmes.

Le soir même, un canot pneumatique largué depuis un bateau lance-missiles

israélien arrivait sur la plage de Jounieh. Ronald Kolberg et Erika Chambers montèrent à bord et arrivèrent en Israël quelques heures plus tard. La police libanaise retrouva leurs voitures de location garées sur la plage, les clés sur le contact.

Juive d'origine britannique, Erika Mary Chambers avait vécu en Angleterre et en Australie avant d'immigrer en Israël. Elle avait été recrutée par les services israéliens pendant ses études à la Hebrew University. Elle retourna en Israël après cette opération et l'on n'entendit plus jamais parler d'elle.

*

Le Mossad avait accompli sa mission, l'opération Colère de Dieu était terminée. Septembre noir n'était plus.

Quelques années plus tard, certains détails de l'opération furent révélés. Le général Aharon Yariv reconnut lors d'un entretien télévisé qu'il avait conseillé à Golda Meir, alors Premier ministre, de « tuer autant de responsables de Septembre noir que possible ». Il se dit également surpris qu'une « seule opération militaire menée par nos forces à Beyrouth et quelques assassinats en Europe aient suffi à mettre un terme aux activités terroristes du Fatah à l'étranger. Cela signifie que nous avons eu raison de recourir à cette méthode pendant un moment ».

Un épilogue aussi surprenant qu'encourageant vint clore ce sombre chapitre. Un jour de 1996, le journaliste israélien Daniel Ben-Simon, invité par des amis à une fête à Jérusalem, fit la connaissance d'un jeune et charmant Palestinien à la mise soignée et parlant parfaitement anglais. Il se présenta comme « Ali Hassan Salameh ».

« C'est le nom de l'homme responsable du massacre des athlètes israéliens à Munich, fit observer le journaliste.

— C'était mon père, lui répondit le jeune homme. Il a été assassiné par le Mossad. »

Il expliqua ensuite au journaliste stupéfait qu'il avait vécu en Europe pendant des années avec sa mère et qu'il était venu à Jérusalem sur l'invitation de Yasser Arafat. « Je n'aurais jamais cru danser un jour avec de jeunes Israéliens pendant une fête à Jérusalem », ajouta-t-il. Il raconta ensuite son périple à travers l'État hébreu, l'accueil chaleureux des Israéliens qu'il avait rencontrés et dit tout son espoir d'une réconciliation entre Israéliens et

Palestiniens.

« Je suis un homme de paix, déclara le jeune Salameh. Mon père a vécu en temps de guerre et en a payé le prix de sa vie. Une nouvelle ère commence aujourd'hui. J'espère que l'événement le plus marquant de la vie des Israéliens et des Palestiniens d'aujourd'hui sera la paix entre nos peuples. »

13

Les vierges syriennes

Novembre 1971, un navire lance-missiles israélien bravait la nuit et la tempête pour s'approcher des côtes syriennes. Il avait quitté la grande base navale de Haïfa en début de soirée et longea les côtes libanaises avant d'entrer dans les eaux territoriales syriennes. Le bateau passa tous feux éteints au large du port illuminé de Lattaquié et poursuivit sa route vers le nord. Puis, il jeta l'ancre au large d'une plage déserte, non loin de la frontière turque. Des hommes de la Flottille 13 montèrent sur le pont du bateau qui tanguait dangereusement et lancèrent plusieurs canots pneumatiques à la mer.

Ce n'est qu'au dernier moment que la porte d'une cabine latérale s'ouvrit pour faire apparaître trois hommes en civil. Le visage dissimulé sous un keffieh à carreaux, ils emportaient avec eux des sacs étanches contenant de petits émetteurs-récepteurs, leurs faux passeports, quelques affaires personnelles et plusieurs revolvers. Sans prononcer un seul mot, ils sautèrent à bord des canots et se dirigèrent vers la plage. Les soldats ignoraient tout de leur identité et de la raison qui les avait fait amener ces hommes en Syrie. Alors qu'ils approchaient des côtes et que le jour commençait à poindre, les trois hommes plongèrent dans les eaux glaciales et se mirent à nager vers la plage. Là, ils restèrent accroupis dans les vagues jusqu'à apercevoir la silhouette d'un homme. Ils parcoururent les derniers mètres et le rejoignirent. L'homme qui les attendait s'appelait Yonatan, nom de code Prosper. C'était leur chef de mission et il était venu avec des vêtements secs pour ses camarades frigorifiés. Quand ils se furent changés, il les conduisit jusqu'à une voiture dissimulée à proximité et au volant de laquelle se trouvait un inconnu, selon toute vraisemblance un auxiliaire du Mossad. La voiture démarra et se mêla à la circulation sur une des principales autoroutes syriennes. Quelques

heures plus tard, ils arrivaient à Damas.

Les agents se répartirent dans deux hôtels différents. Après quelques heures de sommeil, ils se retrouvèrent et partirent en reconnaissance dans la capitale syrienne. Tous les trois étaient d'anciens membres de la Flottille 13 passés au service du Mossad. Ils étaient venus accomplir la mission la plus étrange de leur carrière. Parmi eux se trouvait David Molad.

L'opération avait été préparée quelques semaines auparavant à Tel-Aviv. Zvi Zami, le chef du Mossad, Mike Harari, responsable de Césarée (la direction des opérations du Mossad), et plusieurs hauts représentants d'autres services avaient rencontré les quatre hommes alors âgés de vingt-trois à vingt-sept ans. Les quatre agents se connaissaient très bien : ils avaient participé à plusieurs opérations ensemble et conjuguaient leurs compétences d'anciens commandos de la marine avec leur entraînement d'agents du Mossad. Tous étaient nés en Afrique du Nord et parlaient parfaitement français et arabe. Ils s'étaient surnommés « Cosa Nostra », en référence à la branche sicilienne de la mafia.

Zamir leur expliqua la situation. « Nous avons reçu un message de Syrie », commença-t-il. Il s'agissait de la communauté juive de Syrie alors en plein déclin, victime de l'oppression et des persécutions du régime autocratique du président Hafez el-Assad, qui avait pris le pouvoir l'année précédente. Bon nombre de Juifs s'étaient enfuis de Syrie, ne laissant derrière eux qu'une communauté réduite et vieillissante. La plupart des jeunes hommes étaient partis. Les femmes qui restaient n'avaient guère d'espoir de trouver un mari. La seule solution pour elles était de venir en Israël.

*

Plusieurs femmes avaient tenté de fuir par le Liban en achetant les services de passeurs, poursuivit Zamir. Certaines avaient été capturées, battues, torturées et même tuées. Seule une poignée d'entre elles étaient parvenues jusqu'à Beyrouth où chacune avait pu trouver refuge. Les auxiliaires du Mossad s'étaient ensuite occupés d'elles jusqu'à ce qu'elles puissent être transférées en Israël.

Une nuit pendant l'hiver 1970, un bateau lance-missiles israélien s'était approché du port de Jounieh, au nord de Beyrouth, et avait pris à son bord les douze jeunes Juives amenées par des pêcheurs de la région.

Le capitaine du bateau israélien, Avraham (Zabu) Ben Zeev, était un vieux loup de mer et un ancien sous-marinier. Avec ses hommes, il avait suivi un entraînement rigoureux et avait répété l'opération dans une base navale. Leur entraînement s'était révélé utile et les douze réfugiés avaient été amenés à bord sans difficulté. Ben Zeev avait fait distribuer des couvertures, des sandwichs et du café aux jeunes femmes qui tremblaient autant de froid que de peur, puis il avait mis le cap sur Haïfa. Arrivé à 4 heures du matin, il avait eu la surprise de découvrir la silhouette reconnaissable entre toutes de Golda Meir. Le Premier ministre les attendait sur la jetée en compagnie du général Haïm Bar-Lev et de son adjoint le général David (Dado) Elazar. Profondément touchée par l'histoire des réfugiées, Golda Meir avait en effet décidé d'organiser une petite cérémonie pour les accueillir. Au cours de l'année suivante, Ben Zeev et son successeur, Amnon Gonen, organisèrent plusieurs opérations similaires pour faire sortir des Juives de Syrie en passant par les côtes libanaises. Le passage de la frontière entre la Syrie et le Liban devenait toutefois de plus en plus risqué et les réfugiées ne pouvaient pas faire confiance aux passeurs arabes ou aux pêcheurs. Golda Meir décida donc de les faire venir directement en Israël.

Elle convoqua Zvi Zamir et lui ordonna de porter secours aux Juives de Syrie.

*

« Vous devez les ramener. C'est votre devoir », dit Zamir aux quatre agents de Cosa Nostra.

S'ensuivit alors un débat houleux. Était-ce vraiment une mission pour le Mossad ? demanda un des hommes. Cette opération n'était-elle pas davantage du ressort de l'Agence juive ? Le Mossad n'était pas une agence matrimoniale, renchérit un autre, ses agents n'avaient pas à risquer leur vie dans un des pays arabes les plus dangereux de la région uniquement pour permettre à quelques vierges de se trouver des maris juifs.

Le chef du Mossad leur rappela alors que, depuis son origine, une des premières missions du service consistait à venir en aide aux communautés juives installées dans des pays ennemis. Sa décision était prise. Les agents avaient reçu leur ordre de mission, il ne leur restait plus qu'à se préparer.

C'est ainsi que les hommes de Cosa Nostra se mirent en devoir de sauver

les vierges juives de Syrie et de les ramener en Israël. L'opération fut baptisée *Smicha*, « Couverture » en hébreu.

Le lendemain de leur arrivée en territoire syrien, les hommes gagnèrent en assurance et déambulèrent dans les rues de Damas. Ils surveillaient également leurs alentours au cas où ils auraient été suivis par les redoutables Moukhabarat, les services de renseignement syriens. Ils arrivèrent à un marché et entrèrent chez un marchand de bijoux. « Prosper » et « Claudie » (Emmanuel Allon) examinaient des bijoux et discutaient en français quand le vendeur se pencha vers eux et leur dit : « Vous êtes Bnai Amenu [de notre peuple, en hébreu], n'est-ce pas ? »

Les agents n'en revenaient pas. Était-il si facile de les percer à jour ? Si oui, ils étaient en danger de mort. Ignorant le commentaire du marchand, ils sortirent précipitamment de la boutique et se mêlèrent à la foule.

Très vite, la communauté juive de Damas se mit à bruire d'une nouvelle rumeur : il serait bientôt possible de sortir du pays. « Notre situation était critique en Syrie, se rappelle Sara Gafni, qui se trouvait parmi les jeunes réfugiées. On nous disait de nous marier, mais qui épouser ? Il n'y avait personne. Nous entendions beaucoup d'histoires et de rumeurs, et nous avons commencé à ne plus penser qu'à ça : aller en Israël, le pays des Juifs. »

Enfin, Prosper reçut un message confidentiel : demain soir, les femmes vous attendront dans un petit camion à côté de votre hôtel.

En effet, le lendemain soir, un petit camion bâché était stationné dans une rue sombre. Les agents réglèrent leur note d'hôtel et prirent leurs bagages avec eux. Deux hommes s'installèrent à l'avant pendant que les deux autres prenaient place à l'arrière où se trouvait un groupe de jeunes filles âgées de quinze à vingt ans ainsi qu'un adolescent. Les hommes avaient remis leur keffieh, ne laissant apparaître que leurs yeux. Ils savaient que les barrages policiers et militaires étaient fréquents sur les routes syriennes. Au cas où on les arrêterait, ils diraient qu'ils emmenaient des jeunes filles en sortie scolaire.

L'auxiliaire local qui les avait attendus sur la plage conduisait le camion. Il s'arrêta à plusieurs endroits pour prendre d'autres jeunes filles, puis il prit la direction de Tartous, vers le nord. Ils atteignirent une plage déserte et se cachèrent dans une cabane abandonnée. Au large, un lance-missiles de l'armée israélienne les attendait. Prosper envoya des signaux au bateau avec une lampe flash et le contacta par radio. Les canots pneumatiques s'approchèrent avec, à leur bord, les hommes de la Flottille 13.

Tout à coup, plusieurs coups de feu retentirent sur la plage. Les agents et les

jeunes femmes coururent se mettre à couvert mais comprirent rapidement qu'ils n'étaient pas visés par les tireurs. D'où venaient ces coups de feu ? Les Syriens avaient-ils repéré les canots ? « Problème sur la plage », avertit le chef du commando, Gadi Kroll, par radio. Il n'abandonna toutefois pas la mission. Après avoir rappelé les canots pneumatiques, il mit le cap au nord vers une autre plage désignée comme second point de rendez-vous. Pendant ce temps, Prosper et ses hommes avaient fait remonter leurs protégées dans le camion et suivi la route du nord. Là, ils reprirent contact avec le bateau. Cette fois tout était calme sur la plage. Toujours coiffés de leur keffieh, les agents et les jeunes Juives s'enfoncèrent dans l'eau jusqu'à la taille et se hissèrent à bord des canots. Après une traversée agitée dans des eaux tumultueuses, ils arrivèrent au bateau qui les ramena en Israël. Les agents disparurent dans une cabine et les jeunes femmes dans une autre, où elles reçurent l'ordre de ne jamais parler de cette opération. Leurs familles étaient toujours à Damas et risquaient de payer leur fuite de leur vie. L'auxiliaire local ramena le camion à Damas afin de préparer la prochaine opération.

Le bateau parvint à Haïfa sans encombre. Avant de renvoyer les hommes en mission, le Mossad mena toutefois une enquête pour essayer de savoir ce qui s'était passé sur la première plage cette nuit-là. La direction du renseignement éplucha les rapports de ses espions, activa ses agents dormants en Syrie, contacta ses sources au sein de l'armée, en vain. Finalement, le Mossad conclut qu'il s'était probablement agi d'une embuscade mal préparée ou de soldats syriens nerveux ayant remarqué des mouvements dans les vagues.

*

La fois suivante, les hommes de Cosa Nostra se rendirent à Damas par la voie des airs. Arrivés de Paris, ils se firent passer pour des étudiants en archéologie venus visiter des sites antiques dans le pays. Dotés de faux papiers, ils avaient également les poches remplies de tickets de métro parisiens, de petite monnaie et de reçus de cafés et de restaurants pour paraître plus crédibles. Tous leurs papiers étaient en ordre et pourtant la nervosité se lisait sur leurs visages. Et si les Moukhabarat avaient percé leur couverture ? Ils passèrent les contrôles de l'immigration sans difficulté, mais toujours anxieux. Ils traversèrent le hall bondé de l'aéroport et partirent dans plusieurs taxis pour des hôtels différents. Claudie descendit au Hilton de Damas.

La première nuit ne fut pas facile. Les quatre hommes savaient que, s'ils étaient pris, ils ne pourraient échapper ni à la torture, ni à une mort horrible. Ils demandèrent à leur auxiliaire local de les amener sur la place où avait été pendu Elie Cohen, l'un des plus grands espions israéliens, quelques années auparavant. Se trouver à l'endroit même où Cohen était mort sous les clameurs d'une foule haineuse fut une véritable épreuve pour eux. Claudie quitta ses amis et retourna à son hôtel, profondément bouleversé.

Hanté par de sinistres images, il se retourna dans son lit sans parvenir à trouver le sommeil. Soudain, à minuit, il entendit un bruit venant de la porte et sut immédiatement de quoi il s'agissait : quelqu'un essayait d'insérer une clé dans la serrure. « Ça y est, pensa-t-il, ils m'ont trouvé. Je suis le prochain pendu sur la place. » Il se précipita sur la porte et regarda par le judas. Il vit alors une touriste américaine d'un certain âge essayant en vain d'ouvrir sa porte. Après plusieurs tentatives infructueuses, celle-ci finit par tourner les talons. Elle s'était simplement trompée d'étage. Claudie se sentit renaître.

Pendant que les jeunes filles se préparaient au départ, les agents du Mossad se promenaient dans les rues de Damas, allaient au café et au restaurant. Les serveurs regardaient avec étonnement cette tablée de quatre *Fransaouis* (Français) riant aux éclats. La faute en revenait à Claudie qui savait parfaitement évacuer la tension de ses camarades – ainsi que la sienne – en se lançant dans de grands discours en français mêlé de blagues et d'argot hébreu.

L'opération se déroula sans encombre ainsi que plusieurs autres jusqu'au jour où Prosper et ses associés remarquèrent une concentration inhabituelle de soldats le long de la plage. Ils ignoraient la raison de cette présence militaire mais une chose était sûre : ils ne pouvaient pas risquer une évacuation dans ces conditions. Prosper décida donc de changer de plan.

« Cap sur Beyrouth », dit-il à ses camarades, et ils filèrent jusqu'à la capitale libanaise, à une centaine de kilomètres. La frontière enfin derrière eux, ils se rendirent au nord de Beyrouth, dans le port de Jounieh majoritairement chrétien. En un tour de main, Prosper trouva à louer un petit yacht après avoir expliqué à son propriétaire qu'il voulait emmener une quinzaine d'invités en « croisière surprise » pour l'anniversaire d'un ami. Une fois le bateau prêt, il envoya un câble à ses supérieurs de Paris pour les informer du changement d'itinéraire et reçut l'autorisation de poursuivre l'opération.

Cette nuit-là, le camion vint comme d'habitude de Damas avec à son bord un groupe de jeunes réfugiées et Claudie au volant. Il s'arrêta à quelques

kilomètres de la frontière libanaise et les passagères descendirent. Claudie poursuivit la route, seul, présenta ses papiers au poste-frontière et entra au Liban. Puis, il s'arrêta au bord de la route et attendit. Chargées de lourds bagages, les jeunes femmes cheminèrent des heures dans la nuit sur un chemin parsemé de pierres. Après une marche épuisante sous l'escorte des agents du Mossad, elles passèrent la frontière et rejoignirent Claudie qui les conduisit à Jounieh. Là, elles embarquèrent l'une après l'autre et le bateau partit pour sa « croisière surprise ». Une fois arrivées au large, les jeunes femmes furent transférées sur un bateau de la marine.

Les agents du Mossad passèrent la journée à se promener et à faire des emplettes dans Beyrouth. Le soir venu, ils retournèrent à Damas par la même route. À quelques kilomètres de la frontière, trois agents descendirent et commencèrent à avancer dans l'obscurité. Claudie passa la frontière à bord du véhicule en toute légalité, attendit ses compagnons et reprit la route de Damas.

Le lendemain, les agents reprenaient l'avion pour Paris, puis Tel-Aviv.

L'opération prit fin en avril 1973 lorsque Golda Meir se rendit sur la base navale de Haïfa pour remercier en personne Prosper, Claudie et leurs compagnons. Entre septembre 1970 et avril 1973, le Mossad et la marine israélienne avaient mené une vingtaine d'opérations d'évacuation de Juifs de la Syrie vers Israël *via* les plages de Tartous et la côte libanaise. Toutes s'étaient déroulées comme prévu et près de cent vingt jeunes filles étaient arrivées en Israël. L'opération fut classée confidentielle durant plus de trente ans.

C'était la dernière opération de Cosa Nostra. Ses membres passèrent ensuite à des activités plus paisibles comme le commerce, le tourisme ou la fonction publique, même si le Mossad fit ponctuellement appel à leurs services pour quelques missions spéciales au cours des années suivantes.

Le temps passa et Emmanuel Allon (Claudie) fut un jour invité au mariage d'un parent. Présenté à la mariée, il la reconnut immédiatement : elle se trouvait parmi les jeunes réfugiées qu'il avait aidées à sortir de Syrie. Il lui demanda : « D'où venez-vous ? »

La jeune femme pâlit. Elle se sentait toujours tenue au secret sur les circonstances de sa fuite. Allon sourit : « Est-ce que vous ne seriez pas venue de Syrie ? Par la mer ? » Stupéfaite, la jeune femme faillit s'évanouir, puis, le reconnaissant à son tour, elle le serra tout à coup dans ses bras et l'embrassa chaleureusement. « C'était vous, balbutia-t-elle. C'est vous qui m'avez amenée ici ! »

« Ce moment valait tous les risques que nous avons pris », dira plus tard l’espion.

14

« Aujourd’hui, nous serons en guerre ! »

Le 5 octobre 1973, l’agent du Mossad – nom de code Dubi – se trouvait en mission à Londres. À une 1 heure du matin, il reçut un coup de téléphone du Caire qui le plongea dans la stupéfaction : à l’autre bout du fil se trouvait l’espion le plus secret et le plus précieux des services de renseignements israéliens, un homme dont l’existence n’était connue que d’une poignée d’autres. Surnommé « l’Ange » (ou parfois « Rashash » ou « Hotel » selon les sources), l’homme ne prononça que quelques mots dont l’un suffit à donner des sueurs froides à son interlocuteur. Il s’agissait du nom de code « chimique ». Dubi appela immédiatement le siège du Mossad en Israël et transmit le message. Dès qu’il fut averti, le chef du Mossad, Zvi Zamir, dit à son adjoint, Freddie Eini : « Je pars pour Londres. »

Zamir savait qu’il n’avait pas de temps à perdre. « Chimique » était un signal d’alerte en cas d’attaque imminente contre Israël. L’État hébreu se préparait à cette éventualité depuis la guerre des Six Jours de 1967 à l’issue de laquelle il s’était emparé de territoires importants comme la péninsule du Sinaï et la Bande de Gaza en Égypte, le plateau du Golan en Syrie et la Cisjordanie ainsi que Jérusalem en Jordanie. L’armée israélienne était désormais présente sur le plateau du Golan, sur la rive orientale du canal de Suez et le long du fleuve Jourdain. Tout autour, les pays arabes fourbissaient leurs armes et avaient juré vengeance, mais la guerre larvée qui avait suivi la guerre des Six Jours avait tourné à l’avantage d’Israël. Toutes les propositions de paix en échange du retour des territoires conquis avaient été rejetées par les États arabes. Entre-temps, l’impétueux président Nasser était mort et avait été remplacé par Anouar el-Sadate, un homme sans charisme, que les spécialistes israéliens considéraient comme une personnalité faible, hésitante et incapable

d’entraîner son pays dans une nouvelle guerre. Après la mort du Premier ministre, Levi Eshkol, le pouvoir avait été transféré à l’inflexible Golda Meir, femme puissante et charismatique, secondée par son célèbre ministre de la Défense, Moshé Dayan. Le pays ne pouvait pas être en de meilleures mains.

Quelques semaines auparavant, le roi Hussein de Jordanie s’était rendu en Israël dans le plus grand secret et avait prévenu Golda Meir de l’attaque prochaine des Syriens et des Égyptiens. Devenu l’allié secret de l’État hébreu, Hussein avait entamé d’intenses négociations avec les représentants israéliens. Cette fois-ci pourtant, Golda Meir ne s’émut guère de ses avertissements. Le parti travailliste était bien plus préoccupé par les prochaines élections et avait décidé de faire campagne sur le slogan : « Tout est calme autour du canal de Suez. »

Ce soir-là pourtant, un peu moins de dix-huit heures avant Yom Kippour, le canal de Suez était tout sauf calme. Zvi Zamir avait pris l’avertissement de son agent très au sérieux. Conformément à la procédure prévue dans ces cas-là, le chef du Mossad prit le premier avion pour rencontrer son agent dans la capitale britannique dès qu’il eut reçu le signal. Le Mossad possédait un appartement au sixième étage d’un immeuble, non loin de l’hôtel Dorchester. Cet endroit était le lieu de rendez-vous réservé aux rencontres avec l’Ange. Dès l’arrivée de Zvi Zamir, une dizaine d’agents du Mossad se déployèrent autour de l’immeuble au cas où l’avertissement du Caire n’aurait été qu’un piège. À la tête de cette unité se trouvait un vétéran, Zvi Malkin, légende du Mossad qui avait capturé Eichmann en Argentine.

Zvi Zamir passa la journée à attendre l’Ange dans un état de nervosité extrême. Parti du Caire, celui-ci avait fait étape à Rome et n’atterrit à Londres que tard dans la soirée. Les deux hommes se retrouvèrent à 23 heures. En Israël, Yom Kippour – jour du Grand Pardon consacré à la prière et au jeûne – avait commencé. Toute activité avait cessé, les radios et les télévisions s’étaient tues, pas une voiture ne circulait dans les rues, et les frontières n’étaient surveillées que par des effectifs réduits.

La rencontre entre Zamir et l’Ange dura deux heures. Dubi, qui était présent, la retranscrivit mot pour mot.

Il était presque 1 heure du matin lorsque les hommes se séparèrent. Dubi invita l’Ange dans une pièce voisine où il lui versa ses 100 000 dollars d’indemnités habituels tandis que Zamir, fiévreux, rédigeait en toute hâte un télégramme urgent à destination d’Israël. Toutefois, impossible de mettre la main sur l’émetteur de l’ambassade. Perdant patience, Zamir téléphona

directement au domicile de son adjoint, Freddie Eini. Personne ne décrocha et l'opératrice ne faisait que répéter :

« Ça ne répond pas, monsieur, je crois que c'est une fête importante aujourd'hui en Israël.

— Essayez encore ! » fulmina Zamir.

La sonnerie du téléphone finit par réveiller son adjoint qui décrocha le combiné à moitié endormi. « Allez vous passer la tête sous l'eau froide, lui dit Zamir, et prenez de quoi noter. » Obéissant à son supérieur, Freddie écrivit la phrase suivante : « La société signera le contrat d'ici la fin de la journée. »

« Maintenant habillez-vous et allez au quartier général réveiller tout le monde », ordonna Zamir.

Freddie suivit les ordres de son supérieur à la lettre. Il commença par appeler les principaux responsables politiques et militaires du pays et leur adressa ces quelques mots : « Aujourd'hui nous serons en guerre . »

*

Le télégramme de Zamir arriva peu de temps après à Tel-Aviv : « Les Égyptiens et les Syriens devraient attaquer en début de soirée. Ils savent qu'aujourd'hui est un jour de fête et pensent pouvoir passer [de notre côté du canal de Suez] avant la tombée de la nuit. L'attaque devrait se dérouler selon le plan que nous connaissons. Il [l'Ange] pense que Sadate ne repoussera pas l'offensive car il s'est engagé auprès des autres chefs d'État arabes et il souhaite tenir sa promesse. Notre source estime qu'en dépit des hésitations du président égyptien, la probabilité d'une attaque est de 99,9 %. [Les Égyptiens] pensent pouvoir l'emporter et craignent des fuites qui pourraient provoquer une intervention étrangère et dissuader certains de leurs alliés de se joindre à l'offensive. Les Russes ne participent pas aux opérations. »

Tout le monde ne prit pas le télégramme de Zamir pour argent comptant. En dépit de plusieurs rapports inquiétants des services de renseignements, l'élégant et très sûr de lui Eli Zeira, général et chef d'AMAN, ne croyait pas à l'éventualité d'une guerre. Il était convaincu que cette concentration de blindés et de soldats égyptiens le long du canal de Suez était liée à quelque grande manœuvre militaire. Face à Zamir, Zeira reconnut néanmoins qu'il n'avait « pas d'explication » pour le rapport de l'unité 848 (plus tard rebaptisée unité 8200, cette unité était chargée des écoutes et de la

surveillance) qui avait signalé que les familles des conseillers militaires russes en Syrie et en Égypte avaient précipitamment quitté ces deux pays. Pendant des années, ce genre d'information avait été considéré comme l'indicateur sûr d'une guerre imminente.

Le patron d'AMAN ainsi que la plupart des spécialistes de la défense croyaient fermement en la théorie selon laquelle l'Égypte n'attaquerait Israël que sous deux conditions : d'une part, le pays avait besoin que l'Union soviétique lui fournisse à la fois des avions de combat capables de rivaliser avec les chasseurs israéliens ainsi que des bombardiers et des missiles susceptibles d'atteindre des foyers de population en Israël ; d'autre part, le gouvernement égyptien devait être assuré de la participation d'autres pays arabes à l'offensive. Tant que ces deux conditions n'étaient pas réunies, cette théorie écartait tout risque de guerre. Les Égyptiens donneraient dans la menace et les provocations, ils organiseraient d'immenses manœuvres militaires, mais ils n'attaqueraient pas.

Personne ne rappela à tous ces dirigeants qu'ils avaient déjà été victimes d'une autre « théorie » erronée en 1967. À l'époque, une grande partie de l'armée égyptienne était engagée au Yémen où elle soutenait les républicains arabes contre les armées royalistes. Les Israéliens étaient persuadés que l'Égypte ne se livrerait à aucune provocation ou agression tant que son armée était embourbée au Yémen. La gravité de leur erreur leur était apparue le 15 mai 1967 lorsque des unités d'élite de l'armée égyptienne avaient traversé le Sinaï et atteint la frontière israélienne pendant que le président Nasser expulsait les observateurs des Nations unies et bloquait l'accès à la mer Rouge aux navires israéliens. Après cela, les experts israéliens auraient dû comprendre que les logiques israélienne et arabe étaient deux choses bien différentes. La guerre des Six Jours s'était néanmoins achevée sur une éclatante victoire de Tsahal, on n'avait pas jugé utile d'essayer de tirer les leçons des erreurs commises par les services de renseignements.

À l'aube de ce 6 octobre 1973, une autre théorie prévalait chez l'ensemble des responsables israéliens appelés en réunion extraordinaire. Eli Zeira ainsi que plusieurs membres du gouvernement émirent des doutes quant à l'imminence d'une attaque syro-égyptienne. Deux fois déjà – en novembre 1972 et en mai 1973 – l'Ange avait lancé un avertissement de la sorte. Chaque fois, il s'était rétracté à la dernière minute mais l'armée avait toute de même mobilisé d'urgence un grand nombre de réservistes en mai 1973 et l'opération avait coûté quelque 34,5 millions de dollars à l'État hébreu.

Ce matin-là, tous les responsables étaient conscients de la gravité de la situation. Ils ne convinrent toutefois que d'une mobilisation partielle et décidèrent de ne pas lancer de frappe préventive contre les troupes égyptiennes massées le long du canal de Suez.

C'est alors que Zvi Zamir rentra en Israël. Lui n'en démordait pas : la guerre est imminente ! insistait-il. Selon l'avertissement de l'Ange, les forces conjointes syriennes et égyptiennes attaqueraient peu avant le coucher du soleil.

À 14 heures, Eli Zeira convoqua les correspondants militaires dans son bureau et déclara qu'il existait un faible risque de conflit. À peine avait-il fini de parler qu'un aide de camp entra et lui tendit un court message. Le général le parcourut, puis, sans dire un mot, prit son béret et sortit du bureau en toute hâte. Quelques instants après, le son des sirènes d'alerte brisait le silence de Yom Kippour. La guerre avait commencé.

*

Après la guerre, plusieurs hauts responsables d'AMAN reprochèrent à l'Ange d'avoir transmis de mauvaises informations à Zamir en lui disant que l'offensive aurait lieu en fin de journée alors qu'elle avait commencé dans l'après-midi. Plus tard, on découvrit que l'heure de lancement des opérations avait été modifiée à la dernière minute au cours d'un entretien téléphonique entre les présidents syrien et égyptien. À ce moment, l'Ange était déjà à bord de l'avion qui le conduisait à Londres.

Il est étonnant de voir combien cette erreur et les fausses alertes précédemment lancées par l'espion semblèrent poser problème aux responsables d'AMAN. À croire que l'Ange n'était pas seulement une source de renseignements pour eux, mais le représentant du Mossad auprès du président égyptien. Les responsables israéliens semblaient attendre de lui des rapports détaillés de tout ce qui se passait dans le bureau du chef de l'État. Ils avaient oublié qu'en dépit de sa position haut placée l'Ange n'était toujours qu'un espion : certes, il leur fournissait d'excellentes informations, mais comme tous les espions, il ne pouvait pas tout savoir.

Pendant les jours qui suivirent l'offensive, l'Ange continua de fournir de précieux renseignements à ses employeurs israéliens. Après le tir de deux missiles Scud contre des troupes israéliennes, l'espion put notamment les

rassurer en leur disant que les Égyptiens n'avaient pas l'intention d'envoyer d'autres missiles durant les combats et ne comptaient pas provoquer une escalade des violences.

La guerre du Kippour prit fin le 23 octobre. Les Syriens avaient été forcés de se retirer du plateau du Golan et les canons israéliens n'étaient qu'à une trentaine de kilomètres de Damas. Au sud, les Égyptiens s'étaient emparés d'une mince bande de terre de huit kilomètres de large entre les côtes israéliennes et le canal de Suez, mais leur troisième armée était complètement cernée par les troupes israéliennes qui avaient établi une tête de pont en territoire égyptien, percé les lignes ennemies et étaient parvenues à moins de cent kilomètres du Caire.

La victoire était toutefois amère. La guerre avait fait 2 656 morts et 7 251 blessés, et le mythe de la supériorité israélienne s'était effondré. Les deux pays entamèrent des négociations et des accords furent signés, d'abord pour mettre fin aux hostilités, ensuite pour établir une paix durable entre Israël et l'Égypte. La Syrie, elle, refusa de participer au processus de paix.

À la fin de son mandat, Zvi Zamir fut remplacé par le général Yitzhak (Haka) Hofi.

Le chef du Mossad quitta ses fonctions sous un concert de louanges. Tout le monde salua en lui le seul responsable des milieux du renseignement à avoir averti les autorités du danger militaire syrien et égyptien. Si les dirigeants israéliens l'avaient davantage écouté et ordonné une frappe préventive, il est à peu près certain que l'issue de la guerre aurait été bien plus favorable à l'État hébreu. L'argument selon lequel certains membres du gouvernement se seraient opposés à ces attaques préventives afin de ne pas être accusés d'avoir provoqué les hostilités n'est guère convaincant. Quelle était la priorité pour Israël : ne pas être accusé d'avoir ouvert les hostilités ou se protéger par tous les moyens possibles ?

Pour l'historien israélien Uri Bar-Yossef, l'avertissement de l'Ange a permis de sauver le plateau du Golan. Au matin du 6 octobre, écrit-il, des unités blindées ont été mobilisées de toute urgence à la suite du rapport de l'espion. Ces blindés sont arrivés sur le plateau dans l'après-midi et ont réussi à arrêter les Syriens dans le secteur de Nafah.

Après la guerre et sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement israélien forma une commission d'enquête présidée par le juge de la Cour suprême, Shimon Agranat, afin d'examiner les décisions prises pendant la guerre du Kippour. La commission ordonna le remplacement immédiat du

général Eli Zeira (ainsi que de plusieurs autres officiers, dont David Elazar).

Mais qui était l'Ange ? Une multitude de livres, d'articles et diverses publications – aussi faux les uns que les autres – furent écrits à son sujet. L'Ange était de toute évidence un personnage très haut placé dans les cercles du pouvoir égyptien et proche du commandement militaire. Personne ne réussit toutefois à percer son secret. Les journalistes et les experts lui trouvèrent plusieurs noms de code et en firent un personnage doté d'incroyables talents. Il devint le héros de nombreuses histoires d'espionnage et de plusieurs romans à succès.

*

De son côté, le général Zeira conçut de cet épisode une profonde amertume. Déterminé à prouver son innocence et à donner sa version des événements, il décida d'écrire un livre et d'expliquer lui-même pourquoi il n'avait pas fait confiance à l'espion.

Il écrivit alors que l'Ange n'était ni plus ni moins qu'un agent double, infiltré au sein du Mossad par des Égyptiens retors.

Certains journalistes crurent à sa version et écrivirent que l'Ange était l'incarnation même de l'agent double. Selon eux, l'espion avait d'abord eu pour mission de fournir des informations valables et détaillées au Mossad pour mieux gagner la confiance des Israéliens et ensuite les précipiter dans un piège fatal.

Le scénario avait de quoi séduire. Il expliquait tout… ou presque, car Zeira et ses comparses oubliaient une chose : au long de sa carrière, l'Ange n'a jamais transmis que des informations absolument exactes. Où donc était le piège ?

Alors que l'espion aurait pu mentir aux Israéliens et leur dire que les troupes massées le long du canal de Suez ne faisaient que participer à un exercice et qu'Israël ne courait aucun risque, « l'agent double » avait décidé d'appeler le représentant de Zamir à Londres pour le prévenir de l'imminence du danger. Il avait ensuite pris l'avion pour la capitale britannique et avait personnellement averti le chef du Mossad.

Mais Zeira n'en avait cure. Lors de la réédition de son livre en 2004, il décida d'aller un peu plus loin et de révéler l'identité de l'Ange. Au cours d'une émission télévisée avec le journaliste chevronné Dan Margalit, Zeira

révéla le véritable nom de l'Ange : Achraf Marouane.

La nouvelle stupéfia les spécialistes du régime égyptien. Ils ne pouvaient pas croire que Marouane ait été un espion au service d'Israël.

Alors, qui était ce maître espion ? Qui était Achraf Marouane ?

*

En 1965, une jeune Égyptienne timide fit la connaissance d'un charmant jeune homme sur un court de tennis d'Héliopolis. La jeune femme, Mona, était la troisième fille de sa famille mais pas la plus intelligente. Sa sœur Hoda était plus vive et comptait parmi les meilleures élèves de son lycée de Giza. Mais Mona était jolie, pleine de charme et la préférée de son père. Le jeune homme qu'elle avait rencontré était issu d'une famille aisée et respectable. Fraîchement diplômé en chimie, il venait de rejoindre les rangs de l'armée. Mona tomba éperdument amoureuse de lui.

Peu de temps après, la jeune fille le présenta à sa famille. C'est ainsi qu'il fit la connaissance du père de Mona : le président égyptien Gamal Abdel Nasser. Nasser n'était pas entièrement convaincu que sa fille avait trouvé le mari idéal mais celle-ci ne lui laissa guère le choix. Le Président finit donc par inviter le père du jeune homme, officier de haut rang de la garde présidentielle, et l'union du jeune couple fut approuvée. Le mariage fut célébré l'année suivante en juillet 1966. Le mari de Mona fut nommé à l'unité chimique de la garde républicaine avant d'être transféré au service scientifique de la présidence en 1968. Ce jeune homme s'appelait Achraf Marouane.

Visiblement peu satisfait dans son nouveau travail, Marouane demanda la permission à son beau-père de poursuivre ses études à Londres. Nasser accepta et Achraf partit s'installer dans la capitale britannique, seul mais sous la surveillance de l'ambassade égyptienne.

Cette surveillance, cependant, n'était manifestement pas assez étroite. Marouane était un bon vivant qui aimait la fête, les aventures et tous les plaisirs que Londres et les années soixante pouvaient offrir. Les poches bientôt vides, le jeune homme eut rapidement besoin d'une nouvelle source de financement pour continuer à mener ce mode de vie. Il ne tarda pas à la trouver.

Elle s'appelait Souad et était mariée à un cheik koweitien, Abdallah Moubarak Al Sabah. Séduite par le jeune Marouane, elle finit par lui ouvrir

son porte-monnaie. Leur relation ne dura toutefois pas longtemps. Leur liaison fut découverte et le beau-père de Marouane le fit rentrer en Égypte. Nasser demanda à sa fille de quitter ce mari honteux, mais celle-ci refusa. Finalement Nasser décida que son gendre resterait désormais en Égypte et ne serait autorisé à retourner à Londres que pour rendre ses travaux à ses professeurs. Il dut également rembourser la totalité des sommes prêtées par sa maîtresse. Nommé dans un bureau de la présidence, Marouane ne fut plus chargé que de petites tâches insignifiantes.

En 1969, Marouane retourna à Londres soumettre ses travaux à l'université. Il saisit cette occasion pour faire ses premiers pas sur la voie de la trahison. Humilié par son beau-père, le jeune homme amer et en colère n'hésita pas une seconde : il téléphona à l'ambassade d'Israël et demanda à parler à l'attaché militaire. Lorsqu'un officier lui répondit, Marouane donna son nom et expliqua sans ambages qu'il voulait travailler pour Israël. Il demanda à ce que son offre soit transmise aux personnes concernées, mais l'officier ne le prit pas au sérieux et n'en fit rien. Marouane appela une seconde fois, sans obtenir de réponse. Son offre parvint néanmoins aux oreilles du Mossad. Le responsable du service en Europe, Shmuel Goren, reçut un coup de téléphone du jeune homme. Goren savait qui était Marouane et de quel statut il jouissait en Égypte. Il lui dit de ne plus appeler l'ambassade et lui donna un numéro non répertorié. Il prévint aussitôt ses collègues.

Goren envoya ensuite un rapport confidentiel à Zvi Zamir et Rehavia Vardi, chef du Tsomet, le service du Mossad responsable du recrutement des agents. Les deux hommes chargèrent une équipe d'étudier l'offre de Marouane. À première vue, la démarche du jeune homme avait tout d'un piège : un membre haut placé d'une organisation ennemie proposait ses services sans que le Mossad ait à lever le petit doigt. Cela semblait particulièrement suspect. L'homme pouvait être un agent double envoyé par les services égyptiens.

D'un autre côté, il s'agissait d'un membre haut placé d'une organisation ennemie qui proposait ses services. Il avait certainement accès à des informations ultraconfidentielles. Et s'il était après tout l'agent idéal, celui que tous les services de renseignements rêvent de trouver ? Les services de Vardi savaient également quel genre d'homme Marouane était : un ambitieux et un hédoniste, un type qui aimait l'argent. La tentation était grande.

Goren retourna à Londres et demanda à rencontrer Marouane. Il fit la connaissance d'un jeune homme élégant qui lui confia immédiatement combien il avait été déçu par la débâcle égyptienne pendant la guerre des Six

Jours en 1967. C'est ce qui l'avait décidé à passer du côté du vainqueur, expliqua-t-il. En dehors de ses motifs « idéologiques », Marouane réclamait aussi beaucoup d'argent : 100 000 dollars chaque fois qu'il rencontrerait ses employeurs pour leur transmettre des informations.

Goren était tenté d'accepter l'offre de l'Égyptien en dépit de ses exigences exorbitantes. Jamais le Mossad n'avait versé tant d'argent à un agent. Avant cela néanmoins, Goren exigea que le jeune homme apporte une preuve tangible de son engagement. Il lui demanda un échantillon des documents secrets auxquels il avait accès. Ces documents seraient également une assurance pour le Mossad puisqu'ils constitueraient une preuve incontestable de la collaboration de Maourane avec les services israéliens. Aux yeux des Égyptiens, Marouane serait désormais un traître et un agent ennemi.

Le jeune espion ne tarda pas et remit au Mossad un premier document : il s'agissait de la transcription complète des discussions entre le président Nasser et les dirigeants soviétiques lors de leur rencontre à Moscou le 22 janvier 1970. Au cours de cet entretien, le président égyptien avait notamment demandé aux Soviétiques de lui fournir des bombardiers modernes à long rayon d'action, capables d'atteindre des points reculés en territoire israélien.

Le document stupéfia tous ceux qui eurent l'occasion de le tenir entre leurs mains. Jamais ils n'avaient eu accès à de telles informations dont l'authenticité ne faisait aucun doute. Les chefs du Mossad comprirent alors tout le potentiel du jeune espion. Ils désignèrent Dubi comme son agent de liaison et l'envoyèrent dans la capitale britannique. Ils prirent également tous les arrangements nécessaires : ils louèrent un appartement à Londres, y installèrent des micros et des enregistreurs, mirent en place un service de sécurité et établirent un fonds spécial pour financer les opérations de leur agent vedette. La partie pouvait commencer.

C'était toujours Marouane qui demandait à rencontrer son agent de liaison avec le Mossad lorsqu'il avait des informations à lui transmettre. Selon la procédure établie avec Dubi, Marouane devait téléphoner à un intermédiaire (une Juive de Londres, selon certaines sources) qui se chargeait d'alerter le Mossad. Marouane fournit à ses employeurs de nombreux documents politiques et militaires ultraconfidentiels. Le colonel Meir, responsable de la branche 6 d'AMAN (chargée du suivi des forces armées égyptiennes), participa à plusieurs de ces rencontres. Meir se rendait régulièrement à Londres sous une fausse identité, toutes les étiquettes de ses vêtements soigneusement découpées. Il déambulait à travers la capitale pendant des

heures, à pied, en bus ou en taxi afin d'écarter tout risque de filature avant de se diriger vers l'appartement du Mossad. La première fois qu'il s'y rendit, il y trouva un jeune homme élégant mais très déplaisant et qui ne cachait pas son mépris. Marouane ne changea d'attitude que lorsqu'il comprit qu'il était en présence d'un homme particulièrement expérimenté. Un jour, le Mossad chargea Meir d'apporter une valise à Marouane. Quand il demanda ce qu'elle contenait, on lui répondit : « Une garçonnière sur la place Hamedina » (le quartier le plus huppé de Tel-Aviv). Selon les estimations du Mossad, les activités secrètes de Marouane au service d'Israël lui coûtèrent plus de 3 millions de dollars.

Nasser mourut le 28 septembre 1970 et fut remplacé par Anouar el-Sadate. Le Mossad demanda à un éminent professeur israélien, Shimon Shamir, de dresser le profil psychologique du nouveau président égyptien. Celui-ci le décrivit comme un homme faible, à l'esprit lent, qui ne resterait pas longtemps au pouvoir et n'entraînerait pas son pays dans une guerre. La plupart des responsables égyptiens partageaient cette analyse, à l'exception de Marouane qui décida de montrer un soutien inconditionnel au nouveau chef d'État. Il prit à sa femme la clé du coffre personnel de Nasser, rassembla les documents les plus importants et les apporta à Sadate.

Marouane était également aux côtés du nouveau président égyptien en mai 1971 lors de la tentative de coup d'État organisée par plusieurs responsables prosoviétiques. Parmi les conspirateurs se trouvaient certains des personnages les plus éminents du pays : Ali Sabri, ancien vice-président, Mahmoud Fawzi, ancien ministre de la Guerre, Sharawi Guma, ministre de l'Intérieur, ainsi que plusieurs autres membres du gouvernement et du Parlement. Leur objectif était d'assassiner Sadate lors de sa visite à l'université d'Alexandrie, mais le Président les prit de court et les fit tous arrêter. Marouane resta à ses côtés pendant toute cette affaire et l'aida à faire avorter le complot.

Sa loyauté fut rapidement récompensée et Marouane fut nommé secrétaire de l'Information et conseiller spécial du Président. Il accompagnait désormais Sadate lors de ses voyages dans les autres pays arabes et participait aux réunions avec les hauts dirigeants.

Cette promotion lui permit également de transmettre des informations de plus en plus intéressantes. Sadate se rendit à plusieurs reprises à Moscou durant l'année 1971 et donna à Leonid Brejnev une liste d'équipements militaires pour attaquer Israël, notamment des chasseurs MiG-25. Marouane envoya une copie de cette liste à ses employeurs du Mossad ainsi que la

retranscription des entretiens entre les deux chefs d'État. Impressionné par la qualité du travail de Marouane, Zvi Zamir demanda à le rencontrer en personne. Les documents transmis par Marouane étaient envoyés à une poignée de hauts responsables du Mossad et d'AMAN, au chef d'état-major de Tsahal et à son adjoint, au Premier ministre Golda Meir, au ministre de la Défense Moshé Dayan et au fidèle conseiller de Golda Meir, Israel Galili.

Certaines informations récoltées par Marouane atterrirent également sur les bureaux d'autres agences de renseignements. L'Égyptien proposa en effet ses services aux Italiens et aurait également pris contact avec le MI-6 britannique. Cela expliquerait pourquoi il avait fait escale à Rome avant de retrouver Zvi Zamir à Londres : il devait aussi avertir ses employeurs italiens.

Les Italiens avaient déjà reçu au moins un de ses rapports par le biais du Mossad. Un mois avant la guerre du Kippour, l'Égypte avait en effet reçu une demande d'aide de la part de la Libye : des terroristes palestiniens au service de Mouammar Kadhafi voulaient abattre un avion de la compagnie El Al à son départ de Rome.

Il s'agissait d'un acte de vengeance contre les forces israéliennes qui avaient abattu par erreur un avion civil libyen au-dessus du Sinaï en février 1973. À l'époque, le Mossad avait été averti que des terroristes palestiniens s'apprêtaient à détourner un avion rempli d'explosifs pour le faire s'écraser sur une grande ville israélienne (voir chapitre 12). Lorsque les contrôleurs des forces aériennes israéliennes se trouvèrent face à un appareil libyen refusant de s'identifier et de quitter l'espace aérien israélien, ils crurent qu'il s'agissait de l'avion suicide. Ils lancèrent plusieurs chasseurs à sa poursuite et l'appareil fut abattu. Ce n'est que plus tard qu'ils découvrirent que l'avion avait dévié de sa route en raison d'une tempête de sable. On retrouva les corps de cent huit passagers dans les débris de l'appareil.

Kadhafi jura de venger leur mort et désigna pour cela cinq terroristes du Fatah placés sous les ordres d'Amin el-Hindi. Le président Sadate décida de les aider et ordonna à Marouane de leur livrer des missiles russes Strela. Marouane envoya les missiles sol-air à Rome par la valise diplomatique. Là, il les chargea dans sa voiture, retrouva el-Hindi dans un magasin de chaussures sur la célèbre via Veneto, rentra avec lui chez un marchand de tapis et acheta deux tapis dans lesquels il enveloppa les missiles. Il les apporta aux terroristes… en métro. Les terroristes préparèrent leur opération alors que Marouane avait déjà prévenu le Mossad qui avait ensuite alerté les services italiens. Le 6 septembre, la police antiterroriste débarqua dans un appartement

du quartier d’Ostie, non loin de l’aéroport de Rome. Les policiers arrêtèrent plusieurs terroristes et saisirent les missiles. Les autres membres du commando furent interpellés dans un hôtel de la capitale. La presse italienne cita le Mossad comme la source qui avait alerté les services italiens. Certains affirment que Zvi Zamir était lui-même présent à Rome pendant l’opération.

Un mois plus tard, la guerre du Kippour éclatait.

*

Après la guerre, Marouane continua d’effectuer d’importantes missions secrètes pour le compte de Sadate. Envoyé du Président dans plusieurs capitales arabes, il participa notamment aux négociations sur l’accord de désengagement entre la Syrie, l’Égypte et Israël. Il était présent à Amman lors de la rencontre entre le secrétaire d’État américain, Henry Kissinger, et le roi Hussein de Jordanie. L’accord de désengagement lui permit également d’entrer en contact avec un autre service secret : la CIA, qui était à la recherche d’un informateur fiable sur la politique égyptienne après la signature de l’accord intérimaire israélo-palestinien en 1995. D’après des sources américaines, Marouane collabora avec la CIA pendant près de vingt-cinq ans. Il se rendit plusieurs fois aux États-Unis pour des raisons médicales et fut toujours chaleureusement accueilli et traité comme un prince par ses amis de la CIA.

L’Égyptien finit toutefois par se lasser, tant de ses hautes responsabilités que de ses activités d’espion, et entama une carrière d’homme d’affaires. Il acheta un luxueux appartement au 24, Carlton House Terrace, à Londres, et commença à investir dans divers projets. En 1974, il fut nommé président de l’Arab Industrial Union, une organisation créée par l’Égypte, l’Arabie Saoudite et les émirats du Golfe pour fabriquer des armes conventionnelles selon les procédés occidentaux. Le projet échoua, il permit néanmoins à Marouane de nouer des contacts utiles dans le monde des affaires. En 1979, il s’installa à Paris.

Deux ans plus tard, après l’assassinat du président Sadate par des terroristes fanatiques, Achraf Marouane revint à Londres et entama une brillante carrière dans les affaires. Devenu immensément riche, il reçut Dubi, son agent de liaison avec le Mossad, dans son hôtel de Majorque et lui annonça qu’il avait décidé de prendre sa retraite. Certains affirment qu’à la fin des années

soixante-dix la situation était devenue trop dangereuse pour lui en Égypte et qu'on le soupçonnait d'avoir des liens avec Israël. C'est pour cette raison qu'il aurait quitté le pays ainsi que le Mossad.

Au cours des années suivantes, Marouane devint un homme d'affaires accompli. Investisseur avisé, il racheta une partie du club de football de Chelsea et concurrença Mohammed al-Fayed, père du fiancé de la princesse Diana, pour le rachat des célèbres magasins Harrod's à Londres. Fidèle à ses habitudes, Marouane profitait des plaisirs de la vie, enchaînait les aventures et était toujours aussi élégant. Un jour, des agents de la CIA venus le voir à son hôtel à New York furent priés d'attendre dehors, le temps que sa maîtresse se rhabille et quitte les lieux.

Dans les années quatre-vingt, le nom de Marouane apparut dans le cadre de plusieurs contrats de vente d'armes à la Libye du colonel Kadhafi ainsi qu'à des organisations terroristes au Liban. Un journaliste américain raconta la scène suivante : un jour que Marouane avait invité un agent de la CIA chez lui, il l'avait emmené sur le balcon et, pointant du doigt une superbe Rolls Royce garée en contrebas, il avait simplement dit : « Un cadeau de Kadhafi. »

Cette histoire ressemble à un pur mensonge. Marouane n'aurait pas pris le risque de frayer avec des terroristes et de se brouiller avec les services secrets israéliens qui pouvaient à tout moment le condamner à mort en révélant son passé d'espion. Si Marouane avait participé à d'obscures transactions avec la Libye ou des organisations terroristes, ce ne pouvait être qu'avec l'aval du Mossad.

Les années passèrent et un livre intitulé *Une histoire d'Israël* parut en 2002. L'auteur, Ahron Bregman, y mentionnait l'espion qui avait averti les autorités israéliennes juste avant la guerre du Kippour. Dans son livre, Bregman l'avait surnommé « le gendre », signe que l'homme faisait partie de l'entourage proche d'un personnage important. Et de fait, l'Ange était le gendre de Nasser. D'après Bregman, l'Ange avait été un agent double et avait transmis des informations fallacieuses à Israël.

Marouane était furieux. Même si l'auteur ne le désignait pas nommément, il fit part de sa réaction dans un entretien avec le journal égyptien *Al Ahram* dans lequel il dénigra les travaux de Bregman et qualifia son livre de « mauvais roman policier ».

Piqué au vif, Bregman décida de défendre son honneur et déclara au cours d'un entretien avec *Al Ahram* que « le gendre » de son livre était effectivement Achraf Marouane. L'accusation était sérieuse, mais venant d'un

chercheur peu connu et ne se fondant sur aucune preuve, elle n'eut que peu de répercussions. Du moins jusqu'au jour où le général Zeira la reprit à son compte en affirmant que Marouane était un agent double qui avait dupé les services israéliens.

En Israël, il s'agissait d'une affaire sans précédent. Jamais on n'avait ainsi révélé l'identité d'anciens espions, même après leur mort. Or Achraf Marouane était vivant, vulnérable, et constituait une proie facile pour les tueurs des Moukhabarat égyptiens. Trente ans après avoir pris sa retraite, Zvi Zamir tenta de reprendre contact avec Marouane, mais l'Ange refusa de lui parler. « Il ne voulait pas parce qu'il estimait que je ne le protégeais pas, expliqua Zamir sur le ton du regret. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le protéger mais j'ai échoué. »

À la suite de ces révélations, Zamir sortit du mutisme qu'il s'était imposé et s'en prit violemment à l'ancien chef d'AMAN qu'il accusa de dévoiler des secrets d'État. Zeira répliqua en reprochant à l'ancien chef du Mossad de protéger un agent double.

Le journaliste Ronen Bergman reprit à son tour la thèse de l'agent double parce qu'il avait vu Marouane échanger une chaleureuse poignée de main avec le président Hosni Moubarak lors de la retransmission télévisée d'une cérémonie devant la tombe de Nasser. Le président Moubarak vint alors au secours de Marouane et démentit toutes les rumeurs sur son compte.

En Israël, la polémique faisait rage. Le Mossad et AMAN formèrent deux commissions d'enquête séparées qui parvinrent aux mêmes conclusions : Marouane n'était pas un agent double et n'avait jamais nui aux intérêts d'Israël. Refusant d'abandonner, Zeira entama des poursuites contre Zamir. L'ancien juge de la Cour suprême, Théodore Or, fut chargé du dossier et donna raison à l'ancien chef du Mossad.

Si Zeira et ses partisans avaient manifestement décidé d'ignorer que Marouane avait été un des plus hauts personnages du gouvernement égyptien, gendre du président Nasser et proche conseiller du président Sadate, les dirigeants égyptiens, eux, ne voulaient pas reconnaître avoir été infiltrés par un traître et un espion sioniste. Jamais l'opinion publique égyptienne ne leur aurait pardonné. Ils adoptèrent donc une approche différente et chantèrent publiquement les louanges de Marouane tout en le condamnant secrètement à mort.

Au début du mois de juin 2007, le juge Théodore Or publia ses conclusions. Le 12 juin, un tribunal israélien confirmait officiellement la version de Zamir

attestant du passé de Marouane au service du Mossad. Le 27 juin, Marouane mourait après avoir chuté de son balcon.

Les Israéliens accusèrent les services secrets égyptiens. Certains pointèrent la responsabilité du général Zeira dont les imprudences avaient pu mettre Marouane en danger, tandis que la veuve de Marouane désignait – naturellement – le Mossad comme coupable. Selon des témoins de la scène, plusieurs hommes de type moyen-oriental se trouvaient sur le balcon avec Marouane quelques minutes avant sa mort.

Scotland Yard rouvrit l'enquête, en vain. Les meurtriers d'Achraf Marouane courent toujours.

15

Piège sexuel pour un espion nucléaire

S'il n'est pas littéralement allé crier « je suis un espion » sur tous les toits, Mordechaï Vanunu semble néanmoins avoir presque tout fait pour signaler au monde ses activités clandestines.

Vanunu travaillait à la centrale nucléaire de Dimona, l'installation la plus secrète d'Israël que de nombreux médias et gouvernements étrangers soupçonnaient de servir à la fabrication d'armes nucléaires.

Avant d'être embauchés, tous les candidats devaient se soumettre à une longue série de questionnaires, d'interrogatoires et de contrôles menés par le Shabak ainsi que d'autres spécialistes de la sécurité. Cette étroite surveillante se poursuivait ensuite pour tout le personnel présent sur le site.

Vanunu avait répondu à une offre d'emploi parue dans un journal : il avait déposé sa candidature au bureau d'une « unité de recherche nucléaire » dans la ville de Beer Sheva. Il avait ensuite passé les contrôles d'usage et obtenu le poste sans difficulté.

Comment était-ce possible ? Vanunu était un militant de la gauche radicale, ses amis étaient des Arabes membres du parti communiste et antisioniste Rakah ; il avait participé à plusieurs manifestations avec eux et avait été photographié lors de rassemblements propalestiniens extrémistes, pancarte et micro à la main, en train de donner des interviews aux journalistes.

Il recevait des membres du parti Rakah dans son petit appartement de Beer Sheva et avait demandé à être admis dans leur groupe étudiant. Celui-ci était exclusivement composé de jeunes Arabes extrémistes et ouvertement hostiles à Israël. Dans l'université Ben Gourion où il était inscrit, Vanunu était réputé pour ses opinions radicales.

Jeune homme intelligent mais instable, Vanunu avait d'abord fréquenté les

milieux d’extrême droite et admiré le rabbin raciste Meir Kahane. Il avait ensuite milité pour le parti d’extrême droite Hatechiya (« Renaissance ») et voté pour le Likoud avant de rejoindre les rangs de l’extrême gauche. Il avait changé de bord après la guerre du Liban de 1982, expliquait-il. Solitaire, ayant peu d’amis, il était convaincu d’être victime de discrimination en raison de ses origines marocaines. Cette conviction ne fit que s’aggraver lorsqu’il échoua à l’examen d’entrée à l’académie de l’armée de l’air et fut affecté dans une unité du génie. Après son service militaire, il se lança dans des études d’ingénierie à Tel-Aviv, puis il changea d’avis, s’installa à Beer Sheva et commença des études d’économie. Puis, il changea de nouveau d’avis et se lança dans la philosophie. Il devint végétarien, puis végétalien.

Ses camarades de classe se souviennent de sa fascination pour l’argent. Le jeune Vanunu se flattait en effet de ne pas avoir à travailler, disant qu’il lui suffisait de faire les bons investissements en Bourse. Dans son journal intime, la Bourse figurait parmi ses « priorités » avant la philosophie ou les études d’anglais. Propriétaire d’une Audi rouge, il posait également comme modèle nu pour se faire un peu d’argent et n’avait pas hésité à baisser son caleçon pour gagner un prix lors d’une soirée étudiante.

Si sa vie personnelle ne concernait que lui, son engagement politique auprès du Rakah et des milieux propalestiniens aurait dû alerter tous ses supérieurs. Au lieu de cela, il fut simplement convoqué par des responsables du Shabak qui lui dirent de mettre un terme à ces activités et lui demandèrent de signer un papier attestant qu’il avait bien reçu un avertissement. Il refusa de le signer et continua sur sa lancée.

Le Shabak rédigea alors un rapport sur Vanunu et l’envoya au directeur de la sécurité du ministère de la Défense, qui le transféra au directeur de la sécurité de la centrale de Dimona, qui le rangea parmi ses dossiers et l’oublia. Les services de sécurité ne prirent aucune mesure, Vanunu ne fit l’objet d’aucune surveillance particulière. C’était une erreur monumentale. À tous les niveaux – du Shabak aux directeurs de la sécurité du ministère et de la centrale –, les responsables avaient manqué à leur devoir.

Vanunu poursuivit ses activités politiques sans être inquiété.

Vanunu était employé à l’institut 2, le département le plus secret de la centrale. Sur les 2 700 employés de Dimona, seuls 150 étaient autorisés à pénétrer dans ce bâtiment. Vanunu possédait deux badges : le 9567-8 pour entrer dans la centrale, et le 320 pour entrer dans l’institut 2.

Vu de l’extérieur, l’institut 2 était un modeste bâtiment de deux étages

ressemblant à un entrepôt ou une annexe. Un examen plus attentif permettait toutefois de noter la présence d'un ascenseur sur le toit, et l'on pouvait s'interroger sur la nécessité d'un tel équipement pour un bâtiment de seulement deux étages. C'était là que se trouvait la clé du mystère de l'institut 2 : cet ascenseur ne servait pas à monter mais à descendre. Le modeste bâtiment servait de couverture discrète à six niveaux souterrains. Affecté au service de nuit, Vanunu connaissait bien le bâtiment. Au premier étage se trouvaient la cafétéria ainsi que quelques bureaux. Au rez-de-chaussée se trouvaient des passerelles servant au transport des barres d'uranium ainsi que des bureaux et des laboratoires d'assemblage. Le premier niveau souterrain était rempli de tuyaux et de valves. En dessous se trouvaient la salle de contrôle principale et une sorte de plate-forme surnommée « le balcon de Golda ». Depuis ce balcon, les visiteurs importants pouvaient observer l'ensemble des opérations de production. Au niveau inférieur se trouvaient les techniciens qui travaillaient sur les barres d'uranium venant d'en haut. Comprenant trois étages, le niveau – 4 abritait le cœur de la production et les bassins de séparation où le plutonium produit dans le réacteur était séparé des barres d'uranium. Au niveau – 5 se trouvaient le service métallurgie et le laboratoire où étaient produites toutes les pièces entrant dans la fabrication d'une bombe nucléaire. Enfin, le niveau – 6 servait d'entrepôt pour les déchets radioactifs stockés dans des caissons spéciaux.

Vanunu savait que le réacteur nucléaire produisait du plutonium puisque celui-ci est un produit de la réaction en chaîne normale et s'accumule sur les barres d'uranium. Une fois « gratté » des barres d'uranium, le plutonium était envoyé aux niveaux – 4 et – 5 et servait à fabriquer des armes nucléaires.

Un jour, sans raison particulière, Vanunu prit un appareil photo avec lui et le dissimula dans son sac au milieu de ses livres de cours. Si les agents de sécurité lui demandaient pourquoi il avait apporté un appareil photo à la centrale, il répondrait qu'il l'avait simplement oublié dans son sac après être allé à la plage. Mais personne ne contrôla ses affaires, et personne ne lui posa de question. Vanunu laissa donc l'appareil dans son vestiaire. Pendant ses pauses, il commença alors à se promener dans le bâtiment vide : il prenait des photos des laboratoires, des équipements et des salles, faisait des schémas détaillés, entrait dans des bureaux déserts et lisait des documents dans des coffres ouverts. Personne ne le voyait et personne ne le soupçonnait. Les gardes semblaient s'être évaporés. Ses supérieurs ignoraient tout de ces activités et le considéraient comme un technicien discret, sérieux et diligent.

Après neuf ans passés à la centrale, en 1985 Vanunu fut renvoyé. Son renvoi n'était pas lié à son engagement politique mais à des mesures d'économie mises en place à l'époque à Dimona. Vanunu faisait partie d'un plan de licenciement et reçut une prime de 150 % ainsi que huit mois de salaire pour « indemnisation de transition ». Le technicien se sentit de nouveau victime de discrimination. Il décida de partir pour un long voyage, espérant peut-être ne jamais rentrer en Israël comme ces douze millions de Juifs vivant en dehors de l'État hébreu. Il vendit son appartement et sa voiture, et ferma ses comptes en banque.

À trente et un ans, Vanunu partit ainsi sac au dos. Il avait déjà fait de grands voyages, notamment en Europe et une fois aux États-Unis. Cette fois-ci, il mit le cap sur l'Orient. Dans ses bagages, il emmenait deux pellicules de photos prises à Dimona.

Il se rendit d'abord en Grèce, puis en Russie, en Thaïlande et au Népal. À Katmandou, il fit la connaissance d'une Israélienne à qui il fit timidement la cour. Il se présenta sous le nom de Mordy et ne fit pas mystère de ses opinions de gauche pacifiste, ni de son désir de quitter définitivement Israël. Il visita un temple bouddhique et envisagea un moment de devenir moine.

Après le Népal, Vanunu voyagea en Extrême-Orient avant d'atterrir en Australie. Là, il enchaîna les petits boulots pendant plusieurs mois à Sydney. Il était surtout seul et malheureux. Un soir, alors qu'il se promenait dans un des quartiers les plus mal famés de la ville, repaire de prostituées, de petits voleurs et de dealers de drogue, il vit le clocher de l'église Saint-George émergeant de l'obscurité. C'était un refuge pour les âmes tourmentées, les désespérés, les criminels, les vagabonds, les pauvres et les opprimés. Vanunu entra et fit la connaissance du père John McKnight. Le bon prêtre comprit immédiatement que Vanunu était à la recherche d'une maison et d'une famille. Il prit le jeune homme fragile sous son aile. Au cours des semaines suivantes, les deux hommes eurent de longues conversations et, le 17 août 1986, Vanunu se convertit au catholicisme et reçut le nom de John Crossman.

Il s'agissait certainement d'une décision difficile pour un homme éduqué dans la religion juive, né à Marrakech et qui avait passé sa jeunesse à étudier le Talmud dans les yeshiva de Beer Sheva. Certes, sa foi avait commencé à décliner depuis plusieurs années, mais cette conversion était davantage le produit de son instabilité et de sa confusion d'esprit que d'une réelle désillusion envers la religion juive. S'il n'était pas entré dans l'église Saint-

George et n'avait pas rencontré le père McKnight, il aurait aussi bien pu se convertir au bouddhisme ou à toute autre religion. En rejetant la foi juive, il tournait toutefois aussi le dos à Israël. Son aversion pour l'État hébreu devint progressivement le principal moteur de sa vie.

Un jour, lors d'un rassemblement entre fidèles, Vanunu parla à ses nouveaux amis de son travail en Israël. Il décrivit la centrale de Dimona et leur proposa de leur montrer les photographies qu'il avait prises là-bas. Leur regard vide lui fit comprendre qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce dont il parlait. Ses mots aiguisèrent toutefois la curiosité d'un homme, Oscar Guerrero, voyageur colombien et journaliste à ses heures. Vanunu et lui avaient repeint la clôture de l'église ensemble et avaient partagé le même appartement pendant un moment. Comprenant l'importance de ces clichés, Guerrero se rapprocha de Vanunu et lui fit miroiter quelques promesses de fortune et gloire. Vanunu aimait l'argent, mais il pensait aussi pouvoir utiliser cette histoire pour faire avancer la cause de la paix entre les Juifs et les Arabes. À l'origine, ce n'était pourtant pas son plan : il n'avait pas quitté Israël avec ses deux rouleaux de pellicule pour promouvoir la paix au Moyen-Orient. Cette explication lui servait néanmoins de noble excuse pour justifier ses actes. En réalité, son combat personnel contre le programme nucléaire israélien devint une des principales raisons qui le poussa à publier les photos de la centrale. Vanunu comprenait également qu'un tel acte le disqualifiait en tant que citoyen israélien. Il ne pourrait plus jamais retourner dans son pays où il serait considéré comme un traître et un ennemi public.

La tentation était néanmoins trop forte. Vanunu et Guerrero firent développer les pellicules dans un magasin de Sydney et proposèrent les photos à plusieurs publications et chaînes de télévision australiennes et américaines. En vain. Les deux hommes passaient pour des excentriques ou des escrocs cherchant à se faire un peu d'argent facile. Personne ne pouvait croire que ce jeune homme timide à l'allure ascétique détenait le secret le mieux gardé d'Israël.

De guerre lasse, le Colombien se rendit en Espagne puis en Angleterre et décrocha le jackpot. Les responsables du *London Sunday Times* avaient entendu parler de lui et comprirent tout le potentiel d'un scoop sur le programme nucléaire israélien, photos et dessins à l'appui. Ils devaient toutefois se montrer prudents. Peu de temps auparavant, leur réputation avait sérieusement souffert de l'affaire des « carnets de Hitler », ces journaux du Führer qui se révélèrent être des faux grossiers. Cette fois-ci, ils demandèrent

à faire minutieusement examiner les documents fournis par Guerrero.

Pendant ce temps, un responsable de la télévision australienne avait pris contact avec l'ambassade israélienne de Canberra pour demander si l'initiateur de cette étrange proposition était bien un ressortissant de l'État hébreu. L'information était parvenue aux oreilles d'un journaliste israélien qui avait écrit à sa rédaction à Tel-Aviv.

La nouvelle fit l'effet d'une bombe dans les services secrets israéliens : un ancien employé de l'institut 2 de la centrale de Dimona essayait de vendre le plus précieux secret de l'État hébreu. « Nous avons échoué, nous n'avons pas réussi à l'intercepter à temps », reconnut Haïm Carmon, alors directeur de la sécurité au ministère de la Défense.

L'information fut immédiatement transmise au « club des Premiers ministres », composé du Premier ministre, Shimon Peres, et de ses prédécesseurs, Yitzhak Rabin et Yitzhak Shamir, qui faisaient alors partie du gouvernement d'union. Ordre fut donné de trouver Vanunu et de le ramener en Israël. Certains suggérèrent de l'éliminer, mais cette idée fut écartée. Le Premier ministre décrocha son téléphone et appela le chef du Mossad.

Le Mossad avait un nouveau directeur depuis 1982 : Nahum Admoni. Après avoir été dirigé pendant près de vingt ans par des généraux parachutés de l'armée, le service de renseignements avait enfin été confié à un homme venu de l'intérieur. Né à Jérusalem, Admoni était un ancien du Shai et d'AMAN. Il avait d'abord été l'adjoint de Yitzhak Hofi avant de prendre sa place après son départ à la retraite en 1982. Il dirigea le service pendant sept années, qui ne furent pas les meilleures pour les milieux du renseignement israéliens. Entre 1982 et 1989, le Mossad fut en effet impliqué dans plusieurs scandales : il y eut d'abord l'affaire Pollard – cet officier de renseignements d'origine juive qui travaillait à Washington et espionnait pour les services secrets israéliens ; puis le scandale Iran-Contra auquel Israël était mêlé, et enfin la perte de plusieurs agents arrêtés à la suite de maladresses. Le pire fut toutefois le scandale provoqué par l'affaire Vanunu. Dès qu'il fut informé, Admoni mit sur pied une opération pour la capture de l'ingénieur. Nom de code : « Kaniuk ».

Nahum envoya immédiatement une unité Césarée en Australie pour arrêter Vanunu, mais les agents arrivèrent trop tard. L'oiseau s'était envolé.

Vanunu était déjà en Angleterre. Après s'être entretenu avec Guerrero, les responsables du *Sunday Times* avaient envoyé Peter Hounam, chroniqueur vedette de la rubrique « Insight », pour rencontrer Vanunu en Australie. Au

moment d'embarquer pour Sydney, Hounam savait déjà que des experts britanniques avaient confirmé l'authenticité des clichés de Guerrero. Après s'être entretenu avec Vanunu, Hounam était lui aussi convaincu de la véracité de son histoire. Il fut particulièrement impressionné par la modestie de Vanunu qui, contrairement aux affirmations de Guerrero, se défendit d'être un « scientifique israélien ». Vanunu lui dit la vérité : il n'avait été qu'un technicien dans la centrale. Les deux hommes partirent pour Londres, laissant Guerrero en Australie. Le journal comptait ainsi se dispenser de la commission que réclamait le Colombien. Une fois arrivé à Londres, Vanunu fut soumis à toute une série d'interrogatoires par l'équipe du *Sunday Times*. Il leur dit tout ce qu'il savait et leur révéla qu'Israël travaillait également à la fabrication d'une bombe à neutrons capable de détruire toute forme de vie tout en laissant les infrastructures intactes. Il leur décrivit le processus d'assemblage des bombes à l'institut 2. Il était toutefois nerveux et agité. Il avait peur d'être kidnappé ou assassiné par les services israéliens. Les journalistes essayèrent de le rassurer. Ils le firent changer d'hôtel et commencèrent à se relayer pour « monter la garde » auprès de leur précieux invité. Ils lui demandèrent également – en vain – d'éviter de se promener seul.

Une fois les interrogatoires terminés, le journal proposa à l'ingénieur une offre mirobolante : 100 000 dollars pour raconter son histoire avec ses photos, 40 % des droits de distribution du journal et 25 % des droits d'un éventuel livre. Les responsables du *Sunday Times* lui dirent aussi que le propriétaire du journal, Rupert Murdoch, possédait également les studios de la 20th Century Fox et qu'il songeait à faire un film autour de son histoire. Le rôle de Vanunu serait interprété par Robert de Niro.

Les Britanniques offrirent à Vanunu tout ce qu'il pouvait désirer à l'exception d'une chose : une femme. Tourmenté par sa libido, Vanunu désirait par-dessus tout une femme, mais ne pouvait assouvir son désir. Lorsque la journaliste du *Sunday Times*, Rowena Webster, vint lui tenir compagnie, il essaya désespérément de la convaincre de coucher avec lui. Le sexe était le talon d'Achille de Vanunu, mais ce détail avait échappé aux brillants journalistes du *Sunday Times*.

Ils se trompaient également sur la réalité des risques qu'encourait leur hôte et ne comprirent pas à quel point ses craintes étaient fondées. Un journaliste britannique fut envoyé en Israël pour vérifier que Vanunu était bien l'homme qu'il prétendait être. Il parla de l'ingénieur à un journaliste israélien qui alerta immédiatement le Shabak. Quelques heures plus tard, plusieurs agents du

Mossad débarquaient à Londres. À leur tête, Shabtai Shavit, adjoint du chef du Mossad. L’opération était supervisée par le second adjoint du chef du Mossad et responsable de l’unité Césarée, Beni Zeevi.

Se faisant passer pour des photographes de presse, deux agents du Mossad se postèrent aux environs du siège du journal, prenant des photos de manifestants. Au bout de quelques jours, ils virent Vanunu sortant du bâtiment. Ils le suivirent dans les rues de Londres.

Vanunu fut prit en chasse selon la méthode dite du « peigne », mise au point par un ancien agent, Zvi Malkin. En plus de suivre leur cible, les agents sillonnaient les endroits où il était susceptible de se rendre de manière à y être avant lui. Le 24 septembre, Vanunu se rendit sur Leicester Square, haut lieu touristique de la capitale britannique. Près d’un kiosque à journaux, il avisa une jeune femme qui « ressemblait beaucoup à Farah Fawcett, la star de la série *Drôles de dames* ».

La jeune blonde était « belle comme un ange » et Vanunu la dévora du regard pendant qu’elle faisait la queue. Elle tourna la tête et lui lança un regard insistant. Leurs yeux se croisèrent un instant. Puis, elle paya et s’en alla. Il fit quelques pas dans la direction opposée, puis prenant son courage à deux mains, fit demi-tour et l’aborda. La jeune femme lui répondit avec un sourire et ils commencèrent à discuter. Elle lui dit s’appeler Cindy et expliqua qu’elle était une esthéticienne juive de Philadelphie, en visite en Europe.

Vanunu était méfiant. Les derniers jours avaient été particulièrement éprouvants. Les journalistes n’arrêtaient pas de l’interroger et de repousser la publication de son histoire. Il avait de plus en plus peur des services israéliens, surtout depuis qu’il avait appris que le journal voulait contacter l’ambassade israélienne pour recueillir ses commentaires. D’après les Anglais, tout journal respectable comme le *Sunday Times* se devait de donner la parole à toutes les parties concernées. Vanunu n’était pas convaincu. Il était seul, impatient et en colère.

C’est alors qu’il fit la connaissance de Cindy.

« Vous êtes du Mossad ? lui demanda-t-il, à moitié sérieux.

— Non, non, répondit-elle. C’est quoi le Mossad ? »

Elle lui demanda comment il s’appelait.

« George », dit-il. C’était le nom qu’il avait donné à la réception de son hôtel.

Elle sourit. « Oh, allez, répliqua-t-elle. Vous ne vous appelez pas George. »

Ils s'installèrent à un café et Vanunu lui raconta son histoire : son vrai nom, les journalistes du *Sunday Times* et tous ses problèmes. La jeune femme lui proposa immédiatement de partir pour New York où elle disait pouvoir lui trouver de bons contacts dans la presse et de solides avocats. Il ne l'écoutait déjà plus vraiment. Vanunu était tombé amoureux au premier regard. Il la revit plusieurs fois au cours des jours suivants, les plus beaux de sa vie selon ses propres dires. Ils se promenaient dans les parcs, main dans la main, allaient au cinéma voir *Témoin sous haute surveillance* avec Harrison Ford ou *Hannah et ses sœurs* de Woody Allen. Ils allèrent également voir la comédie musicale *42e rue* et passaient beaucoup de temps à s'embrasser. Vanunu n'oublierait jamais ces baisers et ces tendres embrassades.

Si Cindy voulait bien l'embrasser, elle refusait toutefois fermement de coucher avec lui. Elle lui expliqua qu'elle ne pouvait pas l'inviter à son hôtel parce qu'elle partageait sa chambre avec une autre fille. Elle refusait également d'aller le voir à son hôtel. Tu es tendu et agité, répétait-elle, ça ne marchera pas. Pas à Londres.

C'est alors qu'elle eut une idée. « Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi à Rome ? dit-elle un jour. Ma sœur vit là-bas, elle y a un appartement. On pourrait passer du bon temps et tu oublierais tous tes soucis. »

D'abord, Vanunu refusa. Mais la jeune femme était déterminée à partir. Elle acheta un billet en première classe et finit pas le convaincre de l'accompagner. Elle lui paya même son billet. « Tu me rembourseras plus tard », lui dit-elle.

Ainsi Vanunu céda à la tentation.

S'il avait été plus sérieux et plus lucide, il aurait tout de suite compris qu'il s'agissait d'un piège et que « Cindy » travaillait pour les services secrets israéliens. Comment avait-il pu être aussi naïf ? Seul à Londres, il rencontrait « par hasard » une jeune femme charmante, qui tombait éperdument amoureuse de lui et était prête à tout pour lui, y compris l'emmener chez sa sœur à Rome après lui avoir payé son billet ? Tout ça alors qu'elle le connaissait à peine ? Elle ne pouvait pas coucher avec lui à Londres mais cela ne lui poserait pas de problème à Rome ? N'importe quel homme sensé aurait trouvé ce comportement suspect, pour ne pas dire ridicule. Mais les psychologues du Mossad avaient fait bien fait leur travail cette fois. Ils savaient exactement ce que Vanunu voulait et avaient prédit qu'il ne résisterait pas aux tendres baisers et aux promesses d'une belle femme.

Peter Hounam, en revanche, était un homme intelligent. Il comprit que quelque chose se tramait dès qu'il apprit l'existence de Cindy. Il fit tout ce

qu'il put pour convaincre Vanunu d'arrêter de la voir, en vain. Vanunu avait mordu à l'hameçon et rien ne pouvait le faire changer d'avis. Un jour, il demanda à Peter de le conduire au café où l'attendait la jeune femme et le journaliste put l'apercevoir (ce qui lui permettrait plus tard de dresser un portrait robot de l'espionne). Quand Vanunu l'informa qu'il avait l'intention de quitter la ville « pour quelques jours », Peter essaya encore de l'en dissuader, sans résultat. Il lui dit de ne pas sortir d'Angleterre et de ne pas laisser son passeport à la réception de l'hôtel. Le journaliste ne pouvait toutefois pas deviner que Vanunu partait à Rome uniquement pour pouvoir coucher avec Cindy. Cette dernière avait en effet accepté de coucher avec lui là-bas, mais pour des raisons bien différentes : les Israéliens ne voulaient pas kidnapper Vanunu sur le territoire britannique. Shimon Peres ne voulait pas risquer les foudres de la terrible « Dame de fer » Margaret Thatcher. Le Mossad non plus n'était pas très à l'aise en Angleterre. Quelques mois auparavant, les autorités allemandes avaient découvert une valise contenant huit faux passeports britanniques dans une cabine téléphonique. À l'intérieur se trouvait malheureusement aussi une carte avec le nom du propriétaire de la valise et il n'avait pas été difficile d'établir ses liens avec l'ambassade d'Israël. Les Britanniques étaient furieux. Le Mossad avait promis de ne plus empiéter sur leur souveraineté. Pour Shimon Peres et les dirigeants du Mossad, il n'était donc pas question de monter une opération au Royaume-Uni.

Les Israéliens se rabattirent alors sur Rome. Le Mossad et les services de renseignements italiens entretenaient de bonnes relations. Le chef du Mossad, Nahum Admoni, et le responsable des services secrets italiens, l'amiral Fulvio Martini, étaient bons amis. L'Italie était un bien meilleur théâtre d'opérations pour le Mossad. En outre, il régnait dans ce pays un tel désordre chronique qu'ils étaient à peu près assurés que personne ne pourrait jamais prouver où l'enlèvement avait eu lieu.

C'est ainsi que Cindy et Mordy embarquèrent sur le vol 504 de la British Airways à destination de Rome, le 30 septembre 1986. À leur arrivée, vers 21 heures, les deux amants furent accueillis par un Italien jovial tenant un immense bouquet de fleurs dans les bras. Il les conduisit chez la sœur de Cindy. Durant tout le trajet, la jeune femme n'arrêta pas d'embrasser son cher Mordy.

La voiture s'arrêta devant une petite maison et une jeune femme ouvrit la porte. Vanunu fut le premier à entrer. Dès qu'il eut franchi le seuil, la porte se

referma derrière lui et deux hommes se jetèrent sur lui, le plaquant fermement au sol. Il remarqua que l'un d'entre eux était blond. Tandis qu'on lui attachait les mains et les pieds, la jeune femme lui enfonçait une aiguille dans le bras. Sa vue se brouilla et il sombra dans un profond sommeil.

Peu après, une camionnette se mettait en route pour le nord de l'Italie. À son bord se trouvaient Vanunu, inconscient, avec deux hommes et une femme à ses côtés. Ils roulèrent plusieurs heures, s'arrêtant une fois pour faire une seconde injection à leur otage. Cindy avait disparu. Ils arrivèrent au port de la Spezia. Étendu sur un brancard, Vanunu fut embarqué sur un bateau à moteur qui mit le cap au large et rejoignit un cargo israélien, le *Tapuz* (d'après une autre source, il s'agissait en réalité du *Noga*). Les membres de l'équipage avaient reçu l'ordre de regagner leurs quartiers et de ne pas en sortir. Les hommes de corvée virent toutefois le bateau à moteur arriver. Une échelle de corde fut lancée et deux hommes et une femme montèrent à bord. Avec eux se trouvait un homme, inconscient, qu'ils amenèrent immédiatement dans la cabine du second. Là, ils verrouillèrent la porte et le bateau se remit en route pour Israël. Vanunu passa l'intégralité du voyage dans cette cabine. Il n'avait pas revu Cindy. Il s'inquiétait pour elle et ne savait pas ce qu'elle était devenue. Il n'avait toujours pas compris qu'elle travaillait pour le Mossad. Elle l'avait laissé sur le seuil de la maison de sa « sœur » et avait probablement quitté l'Italie le jour même. La femme qui l'avait amené ici était un médecin chargé de lui administrer des piqûres anesthésiques durant toute la durée du voyage.

Le bateau jeta l'ancre non loin des côtes israéliennes et Vanunu fut transféré sur un navire lance-missiles de la marine. Là, il fut pris en charge par des officiers de police et du Shabak qui le placèrent officiellement en détention et l'envoyèrent à la prison de Shikma, à Ashkelon.

Lors de son premier interrogatoire, Vanunu découvrit qu'après son enlèvement le *Sunday Times* avait commencé à publier une série d'articles sur la base de ses révélations. Tandis qu'il était amené de force en Israël, les journaux du monde entier avaient repris son histoire avec photos et illustrations. Le *Sunday Times* révéla que toutes les conjectures concernant le programme nucléaire israélien étaient erronées. Jusqu'à présent, les spécialistes estimaient que l'État hébreu possédait entre 10 et 20 bombes nucléaires rudimentaires. Les informations dévoilées par Vanunu leur amenèrent la preuve qu'Israël était en réalité une puissance nucléaire dotée d'un arsenal de 150 à 200 bombes sophistiquées. Les Israéliens pouvaient

également fabriquer des bombes à neutrons et des bombes à hydrogène. Ces révélations sensationnelles effrayèrent Vanunu. Il craignait à présent que les Israéliens ne l'éliminent. Il avait également peur pour Cindy et refusait de croire qu'elle faisait partie du complot formé contre lui.

Pendant une quarantaine de jours, le monde resta sans nouvelles de Vanunu. La presse publia des articles sensationnalistes sans aucun lien avec la vérité. Les journaux anglais décrivirent en détail comment le technicien avait été enlevé à Londres et rapatrié en Israël à bord d'une « malle diplomatique ». D'autres citèrent des « témoins » affirmant l'avoir vu embarquer à bord d'un yacht en compagnie d'une jeune femme avant d'être conduit en Israël. Les députés britanniques réclamèrent l'ouverture d'une enquête et de sévères sanctions à l'encontre d'Israël.

Officiellement accusé de trahison au milieu du mois de novembre, Vanunu fut conduit plusieurs fois au tribunal. Un jour, il décida de prendre ses gardiens par surprise. Il savait exactement où les journalistes l'attendaient à l'entrée du bâtiment. Pendant l'un de ses transferts, Vanunu attendit à l'arrière de la voiture de police que le conducteur s'arrête en face des caméras. Là, il colla la paume de sa main contre la vitre et les photographes du monde entier purent lire les mots tracés à même la peau :

« Vanunu M enlevé à Rome, Italie, le 30/9/86, arrivé Rome, vol BA 504. »

Cette révélation ne provoqua pas de tension avec Londres, car elle confirmait que Vanunu avait quitté le territoire britannique de son plein gré et à bord d'un vol commercial. Les services secrets romains en revanche étaient furieux, mais les Israéliens parvinrent à réparer les dégâts.

Vanunu fut accusé d'espionnage et de trahison. Il fut condamné à dix-huit ans de prison. À l'étranger, pourtant, il n'était pas considéré comme un traître ou un espion.

Plusieurs associations furent créées pour sa défense en Europe et en Amérique. Aux yeux de ces militants, Vanunu avait combattu pour la paix et était un martyr qui avait risqué sa vie pour mettre un terme au programme nucléaire israélien.

Naturellement Vanunu n'était rien de tout cela. Ces grands discours héroïques et idéologiques ne servaient qu'à couvrir le comportement confus d'un technicien frustré. Le fait est qu'il ne s'était jamais élevé contre le programme nucléaire tant qu'il avait été employé à la centrale de Dimona. Il était probable qu'il y travaillerait encore s'il n'avait pas été renvoyé. Même après avoir quitté le pays, Vanunu n'était pas parti tout de suite en croisade

contre le programme nucléaire israélien : il avait pris le temps de voyager au Népal, en Thaïlande et de se convertir au christianisme en Australie. S'il n'avait pas rencontré Guerrero, les photos du « balcon de Golda » et des laboratoires secrets dormiraient peut-être encore au fond de son sac.

Certaines âmes naïves de ce monde virent toutefois en lui un combattant œuvrant contre la nucléarisation de l'État hébreu. Un généreux couple d'Américains décida de l'adopter – bien que sa famille fût encore vivante –, et de bons chrétiens continuent de soumettre son nom pour le prix Nobel de la paix.

Une fois libéré après avoir passé dix-huit ans en prison, Vanunu décida de vivre dans une église de Jérusalem. Aujourd'hui encore, il continue d'exprimer sa haine d'Israël, refusant de s'y installer et de parler hébreu. Il se fait désormais appeler John Crossman et publie régulièrement des petites annonces dans les journaux arabes à la recherche d'une femme arabe ou palestinienne (« Israéliennes s'abstenir »).

Et Cindy ? Il se trouve qu'en raison de l'urgence de sa mission le Mossad n'avait pas eu le temps de lui construire une solide couverture avant de l'envoyer à Londres. Elle avait donc utilisé le nom – Cindy Hanin – et le passeport de sa sœur, ce qui permit aux journalistes de retrouver sa trace. Ils découvrirent qu'elle s'appelait en réalité Cheryl Ben Tov, née Hanin, et était la fille d'un millionnaire américain qui avait fait fortune dans l'industrie des pneumatiques. Sioniste convaincue, elle avait émigré en Israël à l'âge de dix-sept ans, avait fait son service militaire et épousé un ancien officier d'AMAN avant d'être recrutée par un agent du Mossad. Très intelligente, très motivée, elle avait l'avantage de posséder un passeport américain. Elle avait suivi un entraînement complet pendant deux ans avant d'être envoyée de toute urgence à Londres avec les autres membres de l'Opération Kaniuk. Après l'enlèvement de Vanunu et les révélations sur ses liens avec le Mossad, elle fut contrainte de renoncer à toute opération sur le terrain.

Elle vit aujourd'hui avec sa famille à Orlando, en Floride. Gérants d'une agence immobilière, elle et son mari incarnent la parfaite famille juive américaine. « Grillée » en tant qu'espionne par l'affaire Vanunu, ses collègues regrettent sincèrement que la jeune femme ait dû quitter leurs rangs. Après tout, elle était parvenue à faire sortir Vanunu d'Angleterre en toute légalité.

Margaret Thatcher ramena facilement le calme chez ses députés en leur démontrant qu'aucun crime ou délit n'avait été commis en territoire britannique.

Le Mossad ne tarda toutefois pas à renouer avec ses vieilles habitudes. Deux ans plus tard, les agents Arie Regev et Yaakov Barad essayaient de placer un agent double palestinien à Londres. Celui-ci fut arrêté et Margaret Thatcher fit fermer les bureaux du Mossad à Londres. Regev et Barad furent expulsés. Le Mossad jura de nouveau de ne plus recommencer.

Jusqu'à l'affaire Mahmoud al-Mabhouh…

16

Le super-canon de Saddam

Le 23 mars 1918, en pleine Première Guerre mondiale, un énorme obus explosa au milieu de la place de la République à Paris. Une heure plus tard, un autre obus atterrissait dans le cœur de la capitale, faisant huit morts. Ces deux explosions terrifièrent les Parisiens qui se croyaient à l'abri, loin du front. Les autorités envoyèrent immédiatement plusieurs patrouilles dans les forêts avoisinantes, pensant que l'armée allemande y avait caché des pièces d'artillerie. Les hommes revinrent bredouilles. Les responsables français pensèrent alors que les obus avaient été largués depuis les airs, bien qu'aucun zeppelin n'ait été aperçu. Six jours plus tard, le jour du vendredi saint, un nouvel obus tombait sur la capitale et atterrissait sur l'église Saint-Gervais, dans le 4e arrondissement. L'explosion fit quatre-vingt-onze tués et une centaine de blessés.

La ville fut prise de panique. Des patrouilles armées parcouraient des kilomètres autour de la capitale, sans rien trouver. Personne n'avait jamais entendu parler d'un canon capable de tirer des obus à une telle distance. Les journaux comparèrent le monstre qui les bombardait de loin au célèbre canon de Jules Verne, capable d'envoyer un obus sur la lune dans *Voyage de la Terre à la Lune.*

Les Français eurent toutefois de la chance. La guerre s'acheva cette même année sur la victoire des armées de l'Entente contre l'Allemagne impériale. On en sut progressivement davantage sur le terrible canon qui avait semé la mort et la panique dans les rues de la capitale et que l'on avait surnommé « le canon de Paris ». D'autres l'avaient baptisé « le canon de Guillaume », du nom de Guillaume II, l'empereur d'Allemagne. Cette pièce d'artillerie lourde avait été mise au point par la société Krupp qui en avait fabriqué trois

modèles. Le canon avait une portée inédite de 128 kilomètres et tirait des obus de 90 centimètres de long dotés d'un étui de plus de 3,50 mètres. Il pouvait tirer des obus jusqu'à 42 kilomètres d'altitude, un record qui ne fut battu qu'avec l'apparition des V2 pendant la Seconde Guerre mondiale. Krupp avait assemblé ses trois canons dans le plus grand secret. Transportés par trains spéciaux, ils changeaient de position presque tous les jours. Chaque canon était manœuvré par quatre-vingts servants qui avaient interdiction de parler à qui que ce soit. Il était impératif d'envelopper cette arme terrifiante d'un halo de mystère.

La fin de la guerre approchant, les capacités de manœuvre des canons déclinèrent rapidement. L'aviation britannique avait découvert leur emplacement et les bombardait incessamment, de même que les Français dont la ligne de front s'était rapprochée. Et pourtant, aucun de ces bombardements ne réussit à les détruire. Le seul canon qui fut neutralisé fut celui qui explosa pendant un tir et tua cinq soldats. Les deux autres disparurent dans la nature à la fin de la guerre. On ignore encore ce qu'ils sont devenus. Peut-être ont-ils été démontés ou cachés dans quelque grotte ou mine abandonnée.

Les « canons de Paris » entrèrent bientôt dans la légende, et nombreux pensaient que leur secret ne serait jamais révélé. Toutefois, en 1965, une Allemande d'un certain âge se rendit au Canada où elle rencontra un scientifique de trente-sept ans, le professeur Gerald Bull, responsable du HARP, le programme de recherche en haute altitude de l'université McGill à Montréal. Il s'agissait d'une parente de Fritz Rausenberger, le défunt directeur de Krupp. Ce qu'elle apportait à Bull était un manuscrit perdu qu'elle avait découvert dans les archives familiales et qui décrivait en détail les mécanismes des canons de Paris.

Le manuscrit intéressa au plus haut point le jeune professeur. Considéré comme un génie, Bull était devenu à vingt-trois ans le plus jeune doctorant diplômé d'une université canadienne. Gerald Bull rêvait de construire des canons à très longue portée capables d'envoyer des obus à des centaines de kilomètres et même de placer des satellites en orbite. Il se servit du manuscrit pour écrire un livre sur les canons de Paris et les possibilités techniques qu'ils offraient.

Le livre ne suffit toutefois pas. Bull obtint également des financements de la part des gouvernements américain et canadien ainsi que de l'université. Il installa son énorme canon – le plus grand du monde – sur l'île de La Barbade. Il mesurait 36 mètres de long pour un calibre de 424 millimètres. Des

centaines de techniciens et d'ingénieurs, dont bon nombre de locaux, participèrent à la construction et aux tests de cette arme formidable.

Le canon offrait une excellente portée et pouvait envoyer de lourdes charges à des altitudes records. Bull était certain qu'en remplaçant les obus par des missiles à combustible solide il pourrait envoyer 90 kilos à 4 000 kilomètres de distance ou 250 kilomètres d'altitude.

Le canon de Bull avait fait ses preuves mais, pour des raisons diverses, les gouvernements américain et canadien décidèrent de suspendre leur financement. En 1968, Bull fut contraint de quitter La Barbade. Il en conçut un profond dépit et maudit les « bureaucrates » qui avaient fait avorter son projet.

Pendant un temps, il fabriqua des obus d'artillerie, exportant même 50 000 pièces à destination d'Israël. Il fut également fait citoyen américain à titre spécial. De tempérament impatient, il n'était pas toujours capable de retenir sa langue et parvint à se brouiller avec la plupart des responsables et officiers de haut rang qu'il rencontra. Il n'avait pas digéré la suspension de son projet à La Barbade et était prêt à tout pour pouvoir continuer à travailler dessus. Ce canon devint une véritable obsession pour lui.

Il construisit d'abord le GC-45, le canon le plus sophistiqué de son époque avec une portée de 40 kilomètres. Bull était prêt à le vendre à n'importe qui. En dépit de l'embargo des Nations unies sur la vente d'armes en Afrique du Sud, il céda son canon aux autorités du Cap, alors en pleine guerre avec l'Angola. Bull leur octroya également le droit de produire son canon sur leur territoire.

Certains affirment que les activités illégales de Bull étaient secrètement soutenues par la CIA. Toutefois, dès que ce contrat fut révélé au public, ses amis de la CIA s'évanouirent dans la nature et le laissèrent affronter seul les accusations des Nations unies qui lui reprochaient d'être devenu un cynique marchand d'armes. Il fut contraint de retourner aux États-Unis où l'attendait une mauvaise surprise : un tribunal américain le déclara coupable de vente d'armes illégale et le condamna à six mois de prison. À sa libération, il retourna au Canada où il fut condamné à une amende de 55 000 dollars. Aigri et amer, il s'installa en Belgique où il fonda une nouvelle société en partenariat avec les Poudreries Réunies de Belgique.

Son obsession était toujours la même : Bull rêvait de construire un canon digne des romans de Jules Verne. Semblable au Faust de Goethe, il était prêt à vendre son âme au diable pour réaliser son rêve. Et il rencontra effectivement

le diable en la personne d'un dictateur mégalomane : Saddam Hussein.

Les Irakiens étaient alors en guerre avec leurs voisins iraniens, et Bull leur vendit 200 canons GC-45 fabriqués en Autriche et acheminés clandestinement par le port d'Akaba, en Jordanie. Ce n'était que le début de sa collaboration avec le régime irakien.

Saddam Hussein était à peu près aussi frustré que Bull après le bombardement israélien du réacteur Tammuz qui avait anéanti son rêve d'obtenir l'arme nucléaire. Le dictateur était également incroyablement jaloux d'Israël qui s'apprêtait à envoyer des satellites dans l'espace.

Bull proposa au dictateur de lui construire le plus grand canon au monde. Avec cette arme, Saddam Hussein pourrait envoyer des satellites dans l'espace et des missiles à plusieurs milliers de kilomètres, lui assura-t-il. Le dictateur irakien serait en mesure de frapper les grandes villes israéliennes.

Saddam Hussein accepta son offre avec joie et Bull se lança dans le « projet Babylone » : un canon de 150 mètres de long pesant 2 100 tonnes pour un calibre de un mètre ! Avant de construire ce géant, Bull décida de fabriquer un prototype aux dimensions plus modestes afin de procéder à des tests. Il le baptisa Baby Babylone, même si ce « bébé » était plus gros que n'importe lequel de ses prédécesseurs… Ce canon mesurait 45 mètres de long et le chef de l'artillerie irakienne resta bouche bée devant ses performances. Et pourtant, tout cela n'était rien comparé au monstre en cours de préparation dans le désert irakien.

Bull avait choisi d'installer son canon géant sur les flancs d'une colline déserte. Une fois l'emplacement délimité, il commanda les pièces nécessaires à la fabrication auprès de plusieurs fournisseurs européens. La pièce principale était naturellement le tube que Bull avait l'intention d'assembler à partir de plusieurs morceaux. Il commanda des tronçons en Angleterre, en Espagne, en Hollande et en Suisse. Officiellement, il s'agissait de « sections pour un grand pipeline » car l'Irak était soumis à un strict embargo international sur l'importation de matériel stratégique. La commande fut encore une fois passée au nom de la Jordanie voisine.

Les pièces commencèrent à arriver. Le plus stupéfiant dans cette affaire, c'est que la plupart des États et des sociétés impliqués dans la production de ces pièces – notamment l'Écosse – étaient parfaitement conscients que ces tubes étaient destinés à la construction d'une arme dévastatrice. Leur cynisme et leur avidité – ainsi que leur indifférence vis-à-vis des conflits du Moyen-Orient – les incitèrent pourtant à coopérer pleinement avec Bull et Saddam.

Les immenses tubes reçurent les licences d'exportation et furent expédiés par bateau. Bon nombre atteignirent les côtes irakiennes sans le moindre problème.

Bull et son armée privée de techniciens et d'ingénieurs commencèrent à assembler le canon, pointé directement sur Israël. Mais le Canadien n'était toujours pas satisfait. Il construisit également deux canons autopropulsés, le Al Majnoun (« Le Fou ») et le Al Fao. Le premier fut immédiatement intégré à l'artillerie irakienne.

Bull accepta également d'améliorer les missiles Scud que possédait déjà Saddam et modifia leurs ogives de manière à augmenter leur portée et leurs performances. Ces missiles allaient être utilisés contre Israël pendant la première guerre du Golfe.

C'en était trop. D'après le témoignage de son fils, Bull reçut un avertissement de la part des services israéliens qui lui dirent de mettre un terme à ses dangereuses activités. Bull refusa de les écouter. Les Israéliens n'était pas les seuls à s'inquiéter. La CIA et le MI-6 tentèrent eux aussi d'arrêter le Canadien, et les Iraniens avaient des comptes à régler avec lui : c'est en effet Bull qui avait construit les canons utilisés par les forces irakiennes pendant la guerre Iran-Irak. De toute évidence, l'ingénieur ne manquait pas d'ennemis, et tous étaient bien déterminés à mettre un terme à ses activités.

Voyant que le Canadien faisait la sourde oreille, les agents étrangers prirent des mesures de plus en plus drastiques. Des hommes s'introduisirent dans son appartement bruxellois à plusieurs reprises au cours de l'hiver 1990. Les intrus ne dérobaient rien, se contentant de renverser des meubles et de vider des tiroirs pour laisser une trace de leur passage. Le message était clair. Il s'agissait de dire à Bull : « Nous sommes là, nous pouvons rentrer chez toi comme nous voulons et éventuellement aller plus loin. » Et pourtant, Bull ignora ces avertissements et continua à jouer avec le feu. Les pièces de son canon s'accumulaient dans le désert irakien. Il ne restait plus qu'une seule solution pour arrêter le projet Babylone. Le 22 mars 1990, Bull rentrait chez lui et cherchait ses clés dans sa poche quand un homme sortit de l'ombre, silencieux à la main, et lui tira cinq balles dans la tête. Le père du canon Babylone mourut sur le coup.

*

Les journaux du monde entier s’interrogèrent sur l’identité des tueurs, et les spéculations allaient bon train. Certains accusaient la CIA, d’autres le MI-6, d’autres encore l’Angola ou l’Iran. Tous s’accordaient néanmoins sur Israël. La police belge ouvrit une enquête et ne trouva rien. Les meurtriers de Gerald Bull n’ont toujours pas été identifiés et sa mort demeure un mystère. Après son décès, le chantier du Babylone s’arrêta et ses assistants, ingénieurs, chercheurs et fournisseurs s’évanouirent dans la nature. S’ils connaissaient bien certains aspects du projet, Bull était le seul à en détenir le plan d’ensemble dans sa tête. Lui seul savait comment procéder. Sa mort marqua donc également celle du Babylone. Deux semaines après le décès du Canadien, les autorités britanniques sortirent enfin de leur torpeur et envoyèrent une unité des services des douanes au port de Teesport où furent saisis huit immenses tubes d’acier produits à Sheffield et exportés en tant que sections pour « oléoduc ». Les Britanniques étaient donc intervenus mais un peu tard : 44 autres « sections pour oléoduc » étaient déjà en service en Irak.

Au cours des semaines suivantes, d’autres composants de l’énorme canon furent saisis dans cinq pays européens. Les autorités britanniques ouvrirent une enquête pour essayer de comprendre comment des sociétés aussi respectables que Sheffield Forge Masters avaient pu ignorer les objectifs maléfiques du dictateur irakien et lui fournir des pièces pour son canon à très longue portée.

Lorsque les forces américaines envahirent l’Irak en 2003, ils trouvèrent des montagnes d’immenses tubes prenant la poussière dans une décharge d’Al Iskandariyah (Alexandrie), à une cinquantaine de kilomètres au sud de Bagdad. C’est tout ce qui restait du grand projet de Gerald Bull.

*

L’assassinat du Canadien se produisit alors que le Mossad était en pleine révolution. Le nouveau chef du service, Shabtai Shavit, lui-même ancien agent, découvrit un monde nouveau lorsqu’il prit ses fonctions en 1989. Ancien membre du Sayeret Matkal et chef de l’unité Césarée, il semblait tout désigné pour ce poste. L’élimination systématique des responsables de Septembre noir au début des années soixante-dix avait marqué le début d’une évolution au sein du Mossad où les « opérations spéciales » prirent de plus en plus le pas sur le renseignement. Cette tendance se renforça encore durant les

années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Le Mossad se chargeait désormais de l'essentiel des opérations visant les menaces non militaires et non conventionnelles dirigées contre Israël. Les organes officiels de l'État n'étaient pas en mesure de lutter contre les terroristes. Les chefs terroristes vivaient en sécurité à l'étranger d'où ils préparaient leurs attentats et envoyaient des hommes attaquer des citoyens israéliens partout dans le monde. Même si les autorités israéliennes savaient où ils étaient et ce qu'ils faisaient, elles n'avaient pas les moyens de les arrêter et de les traduire en justice. La seule solution pour le Mossad était de les trouver et de les éliminer. Particulièrement brutales, ces missions étaient un lourd fardeau pour les agents chargés de les exécuter, comme David Molad. Ils atteignaient toutefois leur objectif lorsque ces assassinats permettaient de faire disparaître ou de paralyser certaines organisations terroristes pour longtemps. La traque des chefs de Septembre noir en reste le meilleur exemple. L'affaire Gerald Bull eut des résultats similaires. Même si ses assassins ne furent jamais identifiés, au moins sa mort signa-t-elle aussi celle de ses monstrueux projets.

Ce fut également le cas de Wadia Haddad.

*

Tout commença par une boîte de chocolats.

Chef du Front populaire de libération de la Palestine (FPLP), Haddad fut l'un des plus dangereux ennemis d'Israël. Son coup le plus célèbre fut le détournement d'un avion d'Air France entre Tel-Aviv et Paris. Un groupe de terroristes arabes, allemands et sud-américains forcèrent le pilote de l'avion à atterrir sur l'aéroport d'Entebbé, capitale de l'Ouganda, et exigèrent la libération des terroristes les plus dangereux du monde en échange de la vie de leurs otages juifs et israéliens. Au cours d'une opération héroïque, un commando israélien parcourut des milliers de kilomètres, atterrit à Entebbé, tua les terroristes et libéra les otages. Haddad comprit alors que sa vie était désormais en danger et il se replia sur le QG de son organisation à Bagdad où il se sentait en sécurité. De là, il continua à lancer des attaques terroristes contre Israël.

Le Mossad était déterminé à tuer Wadia Haddad, mais comment ? Une opération de grande envergure fut mise en place afin de tout savoir sur le terroriste, et notamment ses vices et ses points faibles.

Un an après la libération des otages à Entebbé, les agents du Mossad découvrirent qu'Haddad raffolait secrètement des chocolats, tout particulièrement des excellents fabriqués en Belgique. L'information provenait d'une source fiable, un Palestinien infiltré au FPLP.

Le chef du Mossad, Yitzhak Hofi, transmit l'information au nouveau Premier ministre, Menahem Begin, qui donna immédiatement son feu vert à l'opération. Les agents du Mossad parvinrent à recruter un proche de Haddad en mission en Europe. Son objectif : offrir à son chef une belle boîte de chocolats Godiva que les experts du Mossad avaient pris soin d'assaisonner d'une dose de poison mortel. Connaissant la passion de Haddad pour ces douceurs, les Israéliens ne doutaient pas qu'il finirait toute la boîte sans même penser à la partager.

C'est exactement ce qui se produisit. L'agent apporta la boîte de chocolats à Haddad qui les avala tous dès qu'il eut un moment seul. Au bout de quelques semaines, le terroriste commença à perdre l'appétit et maigrit à vue d'œil. Ses examens sanguins révélèrent une sévère déficience immunitaire. À Bagdad, personne ne comprenait ce qui arrivait au chef du FPLP.

L'état de santé de Haddad s'aggrava. Faible et émacié, le chef du FPLP ne quittait plus son lit. Il fut enfin admis d'urgence dans un hôpital d'Allemagne de l'Est. Comme la plupart des pays du bloc soviétique, l'Allemagne de l'Est soutenait généreusement les terroristes palestiniens, leur offrant l'asile ainsi que des armes et des formateurs. Leur savoir-faire ne fut cette fois-ci d'aucun secours. Les médecins est-allemands ne parvinrent pas à sauver le chef du FPLP qui mourut le 30 mars 1978 de « cause inconnue ». Le terroriste de quarante-huit ans léguait à sa sœur les millions de dollars qu'il avait personnellement accumulés lors de son combat patriotique pour la Palestine.

Selon le diagnostic des médecins est-allemands, Haddad était mort des suites d'une maladie incurable affectant son système immunitaire. Personne ne soupçonna le Mossad. Certains de ses proches accusèrent les autorités irakiennes de l'avoir empoisonné, arguant qu'il était devenu trop gênant pour le régime. Ce n'est que bien des années plus tard que des écrivains israéliens furent autorisés à révéler que le Mossad était responsable de la mort prématurée de Haddad. Lorsque Yasser Arafat, chef de l'Organisation pour la Libération de la Palestine (OLP), mourut trente ans plus tard, ses proches accusèrent Israël. Ces accusations n'ont toutefois jamais été étayées par des preuves malgré l'autopsie complète réalisée par des médecins français. La mort de Haddad marqua la fin de son organisation. Ses partisans ne lancèrent

pratiquement plus aucune attaque contre Israël. L'État hébreu avait définitivement réglé ses comptes avec un de ses pires ennemis.

Après Gerald Bull et Wadia Haddad, vint le tour de Fathi Shkaki.

*

Au milieu du XVI[e] siècle, le sultan de l'Empire ottoman avait ordonné au commandant de sa flotte impériale, un célèbre amiral, de partir à la conquête de Malte. Celui-ci s'exécuta et erra pendant de longs mois sur la mer Méditerranée. En vain.

Malte restait introuvable. À son retour à Istanbul, l'amiral déclara au sultan : « *Malta yok !* » Malte n'existe pas.

Aujourd'hui, tout le monde sait où se trouve Malte et, dans les années quatre-vingt-dix, certains savaient aussi que c'était là que résidait un homme voyageant dans le plus grand secret sous une fausse identité. Il s'agissait de Fathi Shkaki, responsable de l'organisation terroriste du Djihad islamique.

Le 26 octobre 1995, en fin de matinée, Fathi Shkaki sortit de l'hôtel Diplomat dans la ville de Selma. Il allait faire quelques courses avant de rentrer à Damas où il vivait depuis plusieurs années. Il était coiffé d'une perruque et détenait un passeport libyen au nom d'Ibrahim Shawush. Il se sentait en sécurité sur cette petite île tranquille. Il ne savait pas que plusieurs agents du Mossad le suivaient depuis son départ pour la Libye où il avait assisté la semaine précédente à une réunion entre organisations palestiniennes clandestines.

Neuf mois auparavant, le 22 janvier 1995, deux membres du Djihad islamique avaient perpétré un attentat suicide près d'un arrêt de bus sur le carrefour de Beit Lid, non loin de la ville de Netanya. L'explosion avait fait 21 victimes, la plupart des soldats, et 68 blessés. Il s'agissait d'un des attentats les plus meurtriers jamais perpétrés en territoire israélien. Le Premier ministre Yitzhak Rabin s'était précipité sur les lieux et avait été profondément choqué par le carnage. Sa colère fut encore exacerbée quand il lut l'entretien de Shkaki au *Time Magazine* dans lequel le Palestinien parlait de « la plus grande attaque militaire menée en Palestine [en dehors des guerres israélo-arabes] ».

Time Magazine : « Vous semblez en tirer de la satisfaction ? »

Fathi Shkaki : « Notre peuple en tire satisfaction. »

Furieux, Rabin avait ordonné au directeur du Mossad, Shabtai Shavit, de tuer le chef du Djihad islamique.

Cela faisait longtemps que Shavit surveillait Shkaki.

D'après l'hebdomadaire *Der Spiegel,* le Mossad aurait d'abord suggéré d'éliminer Shkaki dans son quartier général à Damas mais Rabin refusa. Secrètement engagé dans des négociations de paix avec le président syrien, Hafez el-Assad, le Premier ministre israélien ne voulait pas prendre le risque de mettre en péril les chances déjà réduites de parvenir à la paix avec son voisin du Nord. Le Premier ministre demanda à ses services secrets de trouver une autre solution. La tâche n'était pas aisée, explique Shavit, car Shkaki se savait dans la ligne de mire du Mossad. C'est pour cela qu'il quittait rarement la Syrie. Rabin refusait néanmoins toujours de l'éliminer à Damas et exigea que l'opération se déroule en dehors des frontières syriennes.

Mais où le frapper ? Les responsables du Mossad étaient perplexes, car Shkaki s'aventurait rarement en dehors de Damas. Toutefois, la chance leur sourit. Shkaki fut invité à une réunion entre organisations palestiniennes terroristes en Libye. Il avait d'abord refusé l'invitation jusqu'à ce qu'il apprenne que son rival, Saïd Moussa, chef de l'organisation Abou Moussa, serait présent en Libye. Les spécialistes du Mossad pensaient que Shkaki ne laisserait pas son rival occuper le devant de la scène et se rendrait à cette réunion par tous les moyens. Un rapport secret de Damas confirma leur jugement : Shkaki irait bien en Libye. À Jérusalem, Yitzhak Rabin donna son feu vert.

Selon des sources européennes, les spécialistes du Mossad commencèrent par étudier les précédents voyages de Shkaki en Libye et remarquèrent qu'il faisait toujours escale à Malte. Le chef du Mossad décida donc de le frapper sur cette petite île plutôt qu'en Libye. Malte était à la fois plus calme et plus pratique pour les Israéliens. Les agents attendirent Shkaki à l'aéroport de La Valette où le Palestinien devait faire une courte escale avant de s'envoler pour Tripoli. Shkaki parvint presque à tromper leur vigilance en débarquant à Malte avec le troisième vol de la journée et sous un déguisement. Il patienta un moment dans la zone de transit de l'aéroport puis s'envola pour la Libye.

Le 26 octobre, au petit matin, il était de retour à Malte où il descendit à l'hôtel Diplomat où il avait déjà séjourné. Il prit les clés de sa chambre, la 616, et sortit immédiatement. Deux agents du Mossad conduisant une moto bleue le prirent en chasse. Shkaki passa plusieurs heures sur les marchés et dans les magasins. Il s'apprêtait à regagner son hôtel lorsque la moto bleue

s’arrêta à sa hauteur. L’un des agents – de type moyen-oriental, selon un témoin – s’approcha et lui tira six balles dans la tête à bout portant avec un pistolet doté d’un silencieux.

Shkaki s’effondra sur le trottoir, tandis que son assassin s’enfuyait vers une petite allée où son complice l’attendait sur la moto. Les deux agents filèrent vers la plage, sautèrent à bord d’un bateau à moteur et rejoignirent un navire cargo en haute mer. Officiellement, le navire transportait du ciment de Haïfa vers l’Italie. À son bord se trouvait toutefois aussi Shabtai Shavit, venu superviser l’opération depuis un poste improvisé à bord. La fuite avait été bien organisée et personne ne suivit les deux agents qui regagnèrent le bateau sains et saufs.

Après la mort de Shkaki, ses fidèles essayèrent de découvrir qui les avait trahis et informé le Mossad du voyage de leur dirigeant en Libye. Les assassins savaient effectivement tout : la date de son départ pour Malte, son numéro de vol, sa fausse identité, la date de son retour à Malte puis à Damas. Après cinq mois d’enquête, les responsables du Djihad islamique arrêtèrent un étudiant palestinien, proche de Shkaki, et l’accusèrent de trahison. Le jeune homme avoua : il avait été recruté par le Mossad alors qu’il était allé étudier en Bulgarie. Ses employeurs lui avaient ordonné de se rendre à Damas et de rejoindre l’organisation de Shkaki. Au cours des quatre années suivantes, il était parvenu à gagner la confiance du Palestinien et faisait partie des rares personnes au courant de ses activités.

Contrairement au Hamas ou au Hezbollah qui investissaient d’énormes ressources dans des activités sociales, le Djihad islamique n’avait qu’une seule raison d’être : la terreur. L’organisation était composée d’un très petit nombre de cellules compartimentées et de Palestiniens dont le seul but était de combattre Israël. Shkaki lui-même était considéré par la diaspora palestinienne comme le théoricien des attentats suicides. Il fut le premier à justifier cette méthode par les enseignements du Coran.

La liste des victimes du Djihad islamique était longue : seize morts lors de l’explosion d’un bus de la ligne 405 entre Tel-Aviv et Jérusalem ; neuf morts lors de l’explosion d’un bus de touristes israéliens près du Caire (le 4 février 1990) ; huit morts dans l’explosion d’un bus près de Kfar Darom dans le sud d’Israël ; trois soldats tués lors d’une attaque suicide contre un barrage près de Netzarim dans la Bande de Gaza, et enfin le massacre du carrefour de Beit Lid qui avait coûté la vie à vingt et un soldats. Shkaki méritait amplement de mourir. Son décès désorganisa durablement le Djihad islamique qui ne se

remit jamais entièrement de sa disparition.

Les autorités israéliennes ne reconnurent jamais leur responsabilité dans cet assassinat. Le Premier ministre Yitzhak Rabin se contenta de déclarer : « Je ne savais rien de cet assassinat, mais si c'est vrai vous ne m'en voyez pas désolé. »

Peu de temps après, Yitzhak Rabin était lui-même assassiné, non par un terroriste palestinien mais par un Juif fanatique.

17

Fiasco à Amman

« Papa ! Papa ! » s'écria une petite fille en sautant d'une Jeep noire et en se mettant à courir après l'homme qui se dirigeait vers un grand immeuble de bureaux dans le centre d'Amman, en Jordanie.

« Papa ! » c'est par ce cri que commença l'un des pires fiascos de l'histoire du Mossad.

*

L'opération avait pourtant été parfaitement planifiée. Le plan était complexe et il avait toutes les chances de réussir. L'objectif : tuer Khaled Mashal, nouveau chef de la branche politique du Hamas. Cet informaticien, bel homme de quarante et un ans à la barbe bien fournie, était l'étoile montante du Hamas, nouvel ennemi numéro un de l'État hébreu. Depuis la signature des accords d'Oslo en septembre 1993, cette organisation terroriste nourrie par le fanatisme religieux avait en effet pris la place de l'OLP dans le grand combat contre Israël. Le nom de Mashal, lui, était sur la liste noire du Mossad depuis l'attentat suicide du 30 juillet 1997. Ce jour-là, deux terroristes s'étaient fait exploser sur le marché de Mahane Yehuda, tuant 16 Israéliens et faisant 169 blessés. Convoqué en urgence par le Premier ministre, Benjamin Netanyahu, le gouvernement israélien avait décidé d'éliminer un des chefs du Hamas. Le général Danny Yatom fut chargé par Netanyahu de désigner l'homme à abattre.

D'allure athlétique, chauve et le sourire avenant, Danny Yatom avait été nommé chef du Mossad en 1996 et avait déjà une longue carrière derrière lui :

ancien membre et commandant adjoint du Sayeret Matkal, il avait été officier dans les blindés avant de prendre la tête du Commandement centre avec le grade de général. Secrétaire militaire de Yitzhak Rabin, à qui il était entièrement dévoué, sa nomination à la tête du Mossad après l'assassinat du Premier ministre avait surpris tout le monde. Tous ceux qui l'avaient fréquenté reconnaissaient ses qualités et sa carrière militaire mais personne ne lui trouvait les compétences nécessaires pour diriger un service secret. Sa nomination ressemblait surtout à un hommage au Premier ministre défunt. Après avoir rencontré le Premier ministre Netanyahu au début du mois d'août, Yatom organisa une réunion d'urgence au siège du Mossad à Tel-Aviv. Les responsables des principales directions de l'organisation étaient présents : Aliza Magen, adjointe de Yatom ; « B », commandant de Césarée, le service des opérations spéciales ; Yitzhak Barzilai, chef du service Tevel chargé de la coopération avec les services secrets étrangers ; Ilan Mizhari, chef du Tsomet chargé du renseignement ; « D », chef du Neviot spécialisé dans l'infiltration des cibles ennemies ; ainsi que les responsables des directions de recherche et du contre-terrorisme (les personnes désignées par une simple initiale sont toujours en poste aujourd'hui).

Le Mossad fut confronté à un premier problème : il ne possédait pas de liste complète des chefs du Hamas. Le plus connu, Mousa Abou Marzook, était un citoyen américain, et son élimination aurait pu créer des tensions avec les États-Unis. Le choix de Khaled Mashal faisait l'unanimité, mais son bureau se trouvait en Jordanie. Après avoir signé un accord de paix avec la Syrie en octobre 1994, le Premier ministre Rabin avait interdit toute opération du Mossad sur le territoire jordanien. En tant que secrétaire militaire de Rabin, Yatom s'était toujours conformé à ses instructions, mais une fois nommé à la tête du Mossad, il décida de passer outre les indications du défunt Premier ministre et suggéra d'éliminer Mashal. Sa proposition reçut le soutien du responsable des opérations spéciales et de son officier de renseignement, Mishka Ben David. Le Premier ministre Netanyahu accepta aussi mais, soucieux d'éviter toute crise avec la Jordanie, il exigea une opération « discrète », rien de spectaculaire. Yatom confia cette mission au Kidon, l'unité d'élite des opérations spéciales. Un spécialiste en biochimie du département de recherche du Mossad suggéra d'utiliser un poison mortel mis au point par l'institut biologique de Ness Ziona. Quelques gouttes sur la peau suffisaient à provoquer la mort. Le poison ne laissait aucune trace et était indétectable à l'autopsie. Il avait déjà servi à éliminer Wadia Haddad, le chef

du FPLP, avec une boîte de chocolats empoisonnés (voir chapitre 16).

« Cela ne vous gênait pas d'utiliser du poison ? demanda le journaliste Ronen Bergman à Mishka Ben David quelques années plus tard. C'est une façon tellement horrible de mourir…

— Parce que vous trouvez qu'une balle dans la tête ou un missile sur une voiture sont des méthodes plus humaines ? lui répondit Ben David. Évidemment, ce serait mieux de n'avoir à tuer personne mais dans la guerre contre les terroristes, c'est impossible. Le Premier ministre avait raison de demander une opération discrète pour ne pas nuire à nos relations avec la Jordanie. »

*

Tel-Aviv, été 1997, deux jeunes gens s'amusent à secouer des cannettes de Coca-Cola avant de les ouvrir en pleine rue. Les passants leur lancent des regards réprobateurs avant de poursuivre leur chemin. Ils ne savent pas que les deux hommes sont en réalité des agents du Mossad et qu'ils ne font que répéter le scénario élaboré pour assassiner le terroriste Mashal : pendant que l'un créait une diversion en ouvrant sa cannette de soda, l'autre devait en profiter pour faire tomber quelques gouttes de poison sur la nuque de leur victime.

Les premiers agents arrivèrent en Jordanie avec de faux passeports en août 1997, soit six semaines avant l'opération. Ils commencèrent par étudier les habitudes de Mashal : à quelle heure il partait de chez lui, qui l'accompagnait en voiture, quelles rues il empruntait, où il allait, quel était l'état du trafic à cette heure, etc. Les agents chronométrèrent le temps qu'il mettait entre sa voiture et son entrée dans tel ou tel bâtiment, vérifiant s'il s'arrêtait en chemin pour parler à d'autres gens. Ils rassemblèrent toutes les informations potentiellement utiles à l'exécution de leur mission.

Ils envoyèrent ensuite un rapport au siège du Kidon indiquant que Mashal quittait son appartement tous les matins, sans garde du corps. Il prenait place à bord d'un 4 x 4 conduit par un chauffeur et se dirigeait vers le Palestinian Relief Bureau au Shamia Center. La voiture le déposait et repartait immédiatement pendant que Mashal se dirigeait à pied vers l'entrée du bâtiment. Le Palestinian Relief Bureau n'était qu'un nom servant de couverture au siège du Hamas dans la capitale jordanienne.

Dans leur rapport, les agents signalaient également le moment qui leur paraissait le plus propice à l'opération : le matin, sur le trottoir, pendant que Mashal marchait entre sa voiture et l'entrée du bâtiment.

Les préparatifs se poursuivirent durant tout l'été : surveillance continue, arrivée d'équipes auxiliaires à Amman, location de caches et de voitures. Puis, le 4 septembre, un nouvel attentat secoua la ville de Jérusalem : trois militants du Hamas s'étaient fait exploser sur la rue Ben Yehuda, tuant 5 Israéliens et en blessant 181 autres. Il était temps de passer à l'action.

*

Le 24 septembre 1997, la veille de l'opération, un couple de touristes s'attardait au bord de la piscine d'un grand hôtel d'Amman. L'homme portait un peignoir blanc et avait expliqué aux employés de l'hôtel qu'il était venu se reposer après un infarctus. Sa démarche lente et peu assurée attestait de son état de santé précaire. La jeune femme qui l'accompagnait était médecin et prenait régulièrement son pouls ainsi que sa tension. Tous les deux passaient l'essentiel de leur temps sur les chaises longues au bord de la piscine. En réalité, l'homme s'appelait Mishka Ben David et était chargé de la communication avec le siège du Mossad et les agents en place à Amman. La femme travaillait également pour le Mossad en tant que médecin. Elle avait avec elle l'antidote du poison qui devait servir à éliminer Mashal au cas où un ou plusieurs agents seraient accidentellement exposés durant l'opération. Le cas échéant, seule une injection immédiate pourrait les sauver d'une mort certaine.

Pendant que le faux patient et son médecin attendaient au bord de la piscine, les agents terminaient les derniers préparatifs. Plusieurs d'entre eux étaient arrivés à Amman au cours des derniers jours. Il s'agissait des chauffeurs et des rôles secondaires. Les autres étaient arrivés après : deux agents du Kidon se faisant passer pour des touristes canadiens, Shawn Kendall et Barry Beads. Les deux agents étaient descendus à l'hôtel Intercontinental. Rétrospectivement, le choix de ces deux hommes soulevait plusieurs questions : pourquoi avaient-ils été désignés alors qu'ils n'avaient jamais participé à aucune opération en pays arabe ? Pourquoi leur avait-on donné des passeports canadiens quand un interrogatoire même superficiel suffisait à montrer qu'ils n'étaient pas canadiens ? Leur anglais n'était pas naturel, ils

parlaient avec un accent israélien, et leur couverture n'avait aucune chance de résister à un examen approfondi. Toutes ces erreurs n'étaient toutefois rien comparées à celles de l'équipe de surveillance dont l'incompétence n'apparut qu'après le lancement de la mission.

L'opération devait se dérouler devant l'entrée du Shamia Center où se trouvait le bureau de Mashal. L'intervention des deux agents du Kidon devait être brève et efficace. « Shawn » et « Barry » devaient approcher leur cible, l'asperger de poison et s'enfuir à bord d'un véhicule stationné à proximité. Les deux faux Canadiens étaient fin prêts après leur entraînement dans les rues de Tel-Aviv. Shawn devait agiter sa cannette de Coca-Cola et l'ouvrir « accidentellement » en direction de Mashal. Mais ce n'était pas le plus important.

C'est sur Barry que reposait la partie la plus cruciale de l'opération. C'est à lui qu'avait été confié l'aérosol de poison et il n'aurait que quelques secondes pour le vider sur la nuque de Mashal. Le Coca-Cola ne devait servir qu'à détourner l'attention de leur cible pendant que sa peau absorbait le poison qui le ferait succomber d'une « crise cardiaque ».

Un autre couple de « touristes » devait également se trouver dans le hall d'entrée du bâtiment au cas où les assassins auraient besoin d'aide. Par exemple, si Mashal marchait trop vite et que les « Canadiens » n'avaient pas le temps de l'intercepter, l'autre couple devait sortir du bâtiment et lui bloquer l'accès jusqu'à ce que les deux agents puissent accomplir leur mission.

Ce scénario, pensaient les responsables du Mossad, permettrait d'éviter toute difficulté avec les autorités jordaniennes.

Le plus important était que tout se déroule dans les circonstances voulues : il ne fallait pas de garde du corps, pas de famille, pas d'amis, pas d'agent de police, pas de militant du Hamas ou toute autre personne susceptible de s'interposer entre les agents et leur cible. Les huit agents avaient reçu des instructions parfaitement claires à cet égard et ne devaient passer à l'action que si toutes ces conditions étaient réunies. Danny Yatom affirma leur avoir répété que « si toutes ces conditions [n'étaient] pas réunies, [ils pourraient] toujours procéder à l'attaque un autre jour ». Et, de fait, il semble que l'opération ait affectivement été repoussée plusieurs fois en raison d'imprévus (présence de policiers jordaniens ou de garde du corps, changement d'emploi du temps à la dernière minute).

*

25 septembre 1997, jour J.

Le chef de mission prit position en face du Shamia Center. Les agents étaient convenus de n'utiliser ni téléphone portable ni appareil électronique mais de communiquer par signes. En cas de problème, le chef de mission avertirait les agents que l'opération était annulée en retirant sa casquette.

Une voiture attendait les deux assassins derrière le bâtiment. Shawn et Barry étaient en position, de même que le faux couple de touristes dans le hall d'entrée du bâtiment. Tout était prêt.

De son côté, Mashal suivit sa routine matinale à la lettre. À l'exception d'un petit changement de dernière minute. Ce jour-là, sa femme lui demanda d'emmener les enfants à l'école alors que c'était d'habitude elle qui s'en chargeait. Les enfants montèrent à bord du véhicule avec leur père, mais les agents du Mossad chargés de la surveillance ne les virent pas. Ils annoncèrent au reste de l'équipe que Mashal était en chemin, seul avec le chauffeur. Les vitres teintées du 4 x 4 les empêchaient de voir les deux enfants sur la banquette arrière. Mashal arriva au Shamia Center, descendit de voiture, traversa le trottoir et commença à gravir les marches du perron. Les deux agents s'approchèrent de lui. Dix mètres, cinq mètres, trois mètres… quand soudain une petite fille sortit de la voiture et se mit à courir derrière Mashal en criant : « Papa ! Papa ! » Le chef de mission vit alors le chauffeur descendre à son tour pour rattraper la petite fille. Tout de suite, il enleva sa casquette pour indiquer aux agents d'annuler l'opération. Mais à cet instant précis, les deux hommes passaient derrière un pilier en béton et ne virent pas le signal de leur supérieur. Pis, ils ne virent pas non plus la petite fille et le chauffeur qui lui courait après.

Les deux hommes suivaient le plan. Arrivé à hauteur de Mashal, Shawn secoua sa cannette de Coca et, là, premier imprévu : il tira sur la languette d'aluminium et pour la première fois celle-ci lui resta dans la main sans ouvrir la cannette. La manœuvre de diversion était à l'eau, alors que Barry tendait déjà le bras pour arroser la nuque de Mashal. À ce moment, le chauffeur qui essayait de rattraper l'enfant vit un inconnu le bras levé derrière Mashal. Il pensa que son chef était sur le point de se faire poignarder.

Il se mit à hurler et fonça sur Barry qu'il frappa avec un journal. À ses cris, Mashal se retourna au moment précis où Barry appuyait sur l'aérosol. Le poison atterrit dans l'oreille de Mashal. Celui-ci ne sentit qu'une légère

brûlure mais comprit immédiatement que quelque chose n’allait pas. Il s’enfuit à toute vitesse pendant que Shawn et Barry se précipitaient vers leur voiture.

C’est alors que – troisième imprévu – un autre personnage fit son apparition : Mohammed Abou Seif, militant du Hamas qui venait apporter des documents à Mashal. Il avait entendu les cris et vit toute la scène entre Mashal et les deux agents israéliens. Alors que Mashal s’enfuyait, Abou Seif essaya d’empêcher les deux agents de monter à bord de leur voiture. Il lutta avec Shawn qui lui lança sa cannette récalcitrante. Shawn et Barry finirent par se débarrasser de leur assaillant et s’enfuirent en voiture.

C’est alors que les agents commirent l’erreur la plus critique de cette opération. Le chauffeur ayant vu Abou Seif noter leur plaque d’immatriculation, les deux hommes décidèrent d’abandonner le véhicule. Ils craignaient que Seif n’alerte la police. S’ils rentraient à l’hôtel avec cette voiture, ils risquaient de se faire arrêter. Ils n’avaient toutefois ni adresse ni itinéraire de secours. Ils descendirent donc quelques pâtés de maisons plus loin et le chauffeur s’éloigna en vitesse pour se débarrasser du véhicule.

Mal leur en prit car Abou Seif était un ancien moudjahidine qui avait combattu contre l’armée russe en Afghanistan. Autant dire qu’il n’était pas du genre à abandonner. Aussi agile qu’obstiné, le militant avait suivi leur voiture sur tout le trajet. Shawn et Barry, qui marchaient à présent chacun d’un côté de la rue, ne l’avaient pas remarqué. Abou Seif se jeta alors sur Barry, l’attrapa par la chemise et se mit à crier que cet homme venait d’attaquer Khaled Mashal. Shawn traversa la rue pour venir au secours de son camarade. Il frappa Abou Seif, le blessant légèrement à la tête, et l’envoya rouler dans un fossé. La lutte se poursuivit et un attroupement commença à se former autour de ces deux étrangers qui semblaient en avoir après un Arabe. Un agent de police arriva sur les lieux, dispersa la foule et interpella les deux étrangers ainsi que le militant blessé. Tous les quatre montèrent à bord d’un taxi, direction le poste de police.

La phase opérationnelle de la mission était terminée. C’est alors que commença le véritable désastre.

Au poste de police, les Jordaniens crurent d’abord que les deux étrangers avaient été agressés par Abou Seif. Toutefois ce dernier se remit rapidement de sa lutte avec les agents israéliens et les accusa d’avoir attaqué Mashal. Les policiers leur demandèrent alors leurs passeports. Voyant qu’ils étaient citoyens canadiens, ils décidèrent d’appeler le consulat. Le diplomate

canadien discuta un moment avec Shawn et Barry, puis il déclara aux Jordaniens : « Je ne sais pas qui sont ces types, mais je peux vous dire une chose : ils ne sont pas canadiens ! »

Ignorant toujours à qui ils avaient affaire, les Jordaniens décidèrent de placer les deux hommes en détention et les autorisèrent à passer un coup de téléphone. Les agents appelèrent le siège du Mossad en Europe pour signaler leur arrestation. Dans le même temps, une femme agent du Mossad qui avait assisté à la scène et compris la gravité de la situation avait décidé de prévenir le « convalescent » de l'hôtel, Mishka Ben David. En la voyant arriver, Ben David comprit immédiatement que quelque chose de grave s'était produit. Ordre avait été donné aux agents de ne l'approcher qu'au cas où l'opération avait échoué et qu'il faille rapatrier d'urgence tous les agents.

Jetant son peignoir, Ben David s'habilla en toute hâte et se rendit à une adresse secrète. Le chef de mission l'y rejoignit peu après. Lui aussi était au courant de la situation. Aucun des deux ne pouvait toutefois imaginer l'ampleur de la catastrophe sur le point de se réaliser.

Mishka informa immédiatement le siège du Mossad. Après discussion avec d'autres responsables, Danny Yatom ordonna à ses agents de ne pas s'enfuir par la voie initialement prévue mais de se réfugier à l'ambassade d'Israël à Amman. En quelques minutes, tous convergèrent vers l'ambassade. Seule la femme médecin demeura à l'hôtel.

Pendant ce temps, dans un autre quartier de la ville, Mashal souffrait des premiers effets du poison et avait été admis d'urgence à l'hôpital. Les Israéliens savaient qu'il était condamné si on ne lui administrait pas l'antidote dans les prochaines heures. Netanyahu reçut la mauvaise nouvelle alors qu'il était en voiture et se rendait à une fête… au siège du Mossad. C'était une incroyable coïncidence. Yatom expliqua la situation au Premier ministre. Netanyahu, catastrophé, ordonna au chef du Mossad de partir sur-le-champ pour Amman, de rencontrer le roi Hussein et de tout lui dire. Il appela ensuite le roi de Jordanie depuis le siège du Mossad et lui dit qu'il envoyait le général à propos d'une affaire de première importance. Le roi accepta sans avoir la moindre idée de ce dont il s'agissait.

D'après les conseillers de Netanyahu présents ce soir-là, le Premier ministre israélien était bouleversé et ordonna à Yatom d'accepter tout ce que le roi de Jordanie lui demanderait en échange du retour des agents israéliens. Il lui ordonna également d'offrir l'antidote aux Jordaniens pour sauver Mashal d'une mort certaine. « J'ai vu Netanyahu pendant l'affaire Mashal, se

rappellera Sharon plus tard. Il a littéralement implosé sous la pression. Il était prêt à tout accepter. »

Alarmé, le roi Hussein écouta le chef du Mossad et ordonna à ses hommes de s'enquérir de Mashal. Le verdict ne tarda pas : son état se détériorait rapidement. Le roi ordonna son transfert vers l'hôpital royal et accepta l'antidote offert par Yatom. Par une cruelle ironie du sort, les Israéliens et les Jordaniens se trouvaient à présent lancés dans une course contre la montre pour sauver la vie d'un de leurs pires ennemis.

Mishka Ben David était retourné à son hôtel, l'antidote dans sa poche. « J'avais toujours l'antidote sur moi, même s'il n'était plus d'aucune utilité vu qu'aucun agent n'avait été exposé au poison, expliquera-t-il plus tard lors d'un entretien avec le journaliste Ronen Bergman. Seule notre cible avait été exposée. J'avais décidé de détruire l'antidote de crainte d'être arrêté en sa possession mais j'ai reçu un appel d'Israël me demandant si je l'avais toujours. J'ai répondu que oui et on m'a dit de me rendre dans le hall de l'hôtel et de le remettre à un capitaine de l'armée jordanienne puis de partir immédiatement pour l'hôpital. »

C'est alors qu'un autre problème apparut : la femme médecin qui devait administrer l'antidote à Mashal refusa de s'exécuter, disant qu'elle ne ferait l'injection salvatrice que sur ordre personnel du chef du Mossad. Danny Yatom, qui avait quitté le palais royal et se dirigeait vers l'ambassade, lui ordonna alors de partir avec Mishka pour l'hôpital et d'administrer l'antidote à Mashal. Pour les Jordaniens toutefois, ce n'était pas une option envisageable. Pas question de laisser un médecin israélien procéder à l'injection. Ils craignaient peut-être qu'il ne fasse qu'achever le terroriste…

Ce n'était pas tout. Le médecin du roi, qui fut finalement chargé d'administrer l'antidote, refusa à son tour. Il exigeait de connaître la composition du poison et de l'antidote. Il ne voulait pas répondre de la mort de Mashal au cas où les Israéliens auraient tenté d'achever son patient. Ce fut le début d'une nouvelle crise. Chacun campait sur ses positions : les Jordaniens exigeaient la composition du poison et de l'antidote, les Israéliens refusaient obstinément de la leur donner. Pendant ce temps, l'état de santé de Mashal se détériorait. Ses poumons cessèrent de fonctionner et il fallut le placer sous assistance respiratoire en salle de soins intensifs. Il était clair aux yeux de tous que, si Mashal venait à mourir, les relations – déjà tendues – entre les deux pays en pâtiraient lourdement. Se sentant profondément insulté par les Israéliens, le roi Hussein menaça de forcer les portes de l'ambassade et

de capturer les quatre agents du Mossad qui s'y étaient réfugiés. Il déclara également qu'il mettrait fin à toute coopération politique et militaire avec Israël.

Les heures passaient et la tension montait. Le roi annonça que, si Mashal mourait, ses tueurs – alors aux mains de la police jordanienne – seraient condamnés à mort. Puis il appela le président Bill Clinton.

Les Américains firent pression sur les Israéliens et Netanyahu entama un marathon de réunions avec divers ministres et conseillers. Il finit par céder et les Israéliens livrèrent la formule aux Jordaniens.

Le médecin jordanien administra l'antidote à Mashal. La réaction fut immédiate : Mashal ouvrit les yeux.

En Israël, la nouvelle fut accueillie avec un soupir de soulagement. Netanyahu, Yatom et les ministres israéliens soupiraient comme si on venait de sauver leur propre frère.

Mishka Ben David et la femme médecin furent autorisés à quitter la Jordanie mais il restait six agents : quatre à l'ambassade et deux détenus par les forces de police.

A l'hôpital royal, l'état de santé de Mashal s'améliorait. Israël envoya une délégation de hauts représentants à Amman parmi lesquels le Premier ministre Netanyahu, le ministre des Affaires étrangères, Ariel Sharon, et le ministre de la Défense, Yitzhak Mordechai. Le roi Hussein refusa de les recevoir et envoya son frère Hassan à leur rencontre.

Le gouvernement israélien fit alors appel à Ephraïm Halevy, ancien adjoint du chef du Mossad et ami personnel du roi Hussein. Alors ambassadeur d'Israël auprès de l'Union européenne à Bruxelles, Halevy se rendit immédiatement à Amman et fit une proposition au roi : la libération de cheikh Ahmed Yassine, leader charismatique et fondateur du Hamas, en échange des quatre agents israéliens réfugiés à l'ambassade. Le roi accepta et les quatre agents rentrèrent en Israël avec Halevy.

Ariel Sharon fut chargé de la dernière phase des négociations pour la libération des deux agents du Kidon détenus par les forces de police. Les Jordaniens demandèrent la libération de vingt de leurs ressortissants prisonniers en Israël. Sharon accepta, mais les Jordaniens changèrent d'avis à la dernière minute et demandèrent de nouvelles concessions aux Israéliens. Sharon perdit patience en présence du roi. « Si vous continuez comme ça, nos hommes resteront chez vous mais nous vous couperons l'eau et nous tuerons Mashal une deuxième fois ! » s'exclama-t-il.

Cette saute d'humeur de la part de Sharon, qui avait maintenu une relation étroite avec le roi, se révéla payante, et les Jordaniens acceptèrent la proposition initiale. Deux hélicoptères israéliens atterrirent donc en Jordanie : l'un emmena les deux agents du Mossad en Israël, l'autre ramenait le cheikh Yassine sorti de prison.

Après cette opération, le Mossad fut la risée des journaux du monde entier. Netanyahu fut vivement critiqué pour sa gestion de la crise et n'eut pas d'autre choix que de nommer une commission d'enquête pour examiner « les erreurs au niveau opérationnel » de cette affaire.

La commission blanchit complètement le Premier ministre mais reprocha au chef du Mossad d'avoir commis plusieurs « fautes » et d'avoir été l'artisan d'une opération vouée à l'échec. Ils n'exigèrent toutefois pas sa démission.

À la suite de ce fiasco, les relations entre Israël et la Jordanie retombèrent au plus bas. Khaled Mashal, qui n'était encore qu'un personnage mineur au moment de l'opération, ressortit grandi de cette affaire et devint l'un des principaux chefs du Hamas. De son côté, l'image du Mossad avait gravement souffert, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Danny Yatom était désormais publiquement critiqué par de nombreux personnages haut placés au sein du Mossad. Aliza Magen, son adjointe, déclara ouvertement qu'il n'avait pas les compétences nécessaires pour diriger le service.

En dépit de toutes ces critiques, Yatom ne démissionna pas. Le seul à assumer la responsabilité de ce désastre fut le chef de l'unité Césarée, qui donna immédiatement sa démission. Ce n'est que cinq mois plus tard, après qu'un agent eut été arrêté en Suisse alors qu'il essayait de placer des écoutes sur le téléphone d'un membre du Hezbollah, que Yatom finit par démissionner. « J'assume mes responsabilités de commandant, déclara-t-il alors au journal *Ha'aretz,* et j'ai décidé de quitter mes fonctions à la suite des échecs en Jordanie et en Suisse. »

Il fut remplacé par Ephraïm Halevy, l'ancien adjoint qui avait été envoyé négocier le retour des quatre agents israéliens auprès du roi Hussein.

18

Bons baisers de Corée du Nord

Londres, juillet 2007. Par une belle soirée d'été, un homme quitta sa chambre d'hôtel dans le quartier de Kensington et se dirigea vers l'ascenseur. Il traversa le hall de l'hôtel et monta à bord d'une voiture qui l'attendait à l'entrée. L'homme était un haut représentant du gouvernement syrien. Arrivé le jour même dans la capitale britannique, il se rendait alors à une réunion. Dès qu'il eut passé les portes tournantes, deux hommes quittèrent leur siège dans un coin isolé du hall de réception. Ils savaient exactement où ils allaient. Arrivés devant la porte de la chambre du Syrien, ils entrèrent grâce à un appareil électronique. Habitués à procéder à des fouilles méthodiques, leur tâche était facile cette fois-ci : un ordinateur portable trônait sur le bureau. Les deux hommes le retournèrent et, en quelques instants, installèrent une version sophistiquée d'un logiciel « cheval de Troie ». Grâce à ce programme, ils allaient pouvoir lire et copier à distance tous les documents installés dans la mémoire de cet ordinateur. Une fois leur tâche terminée, les deux hommes quittèrent l'hôtel sans que personne ne les remarque.

À Tel-Aviv, l'analyse des données récupérées sur l'ordinateur stupéfia les experts du Mossad. Les responsables de différents services furent convoqués d'urgence pour être informés de ces précieuses données : il s'agissait de documents, de photos et d'illustrations révélant pour la première fois l'existence d'un programme nucléaire syrien. Ces documents étaient de la première importance et comprenaient les plans d'un futur réacteur nucléaire situé dans une zone désertique. Il y avait également des correspondances entre le gouvernement syrien et plusieurs hauts responsables du gouvernement nord-coréen ainsi que des photographies du réacteur dans un coffrage de béton. Sur d'autres photos, on voyait deux hommes qui furent rapidement

identifiés : le premier était un haut représentant nord-coréen chargé du programme nucléaire de Pyongyang ; le second s'appelait Ibrahim Othman, responsable de la commission syrienne de l'énergie atomique.

Ces documents confirmaient des informations parcellaires parvenues au Mossad en 2006 et 2007. Plusieurs rapports indiquaient en effet que le gouvernement syrien construisait dans le plus grand secret un réacteur nucléaire sur le site de Deir al-Zour, dans l'extrême nord-est du pays. Situé près de la frontière turque, l'endroit était isolé et se trouvait à quelques centaines de kilomètres du territoire irakien. Le plus étonnant dans cette affaire était probablement la présence de spécialistes nord-coréens chargés de superviser les opérations financées par l'Iran.

La Syrie et la Corée du Nord travaillaient en étroite collaboration depuis la visite du président Kim Il-Sung à Damas en 1990. À l'initiative du président Hafez el-Assad, les deux pays avaient signé un accord de coopération technologique et militaire. Bien que la question du nucléaire ait alors été abordée entre les deux chefs d'État, Assad avait décidé de ne pas en faire une priorité à l'époque et s'intéressait surtout au développement d'armes chimiques et biologiques. Il annula également la construction de réacteurs nucléaires que devait lui livrer la Russie. En février 1991, pendant l'Opération Tempête du Désert, une première livraison de missiles Scud en provenance de Corée du Nord arriva en Syrie. L'information parvint jusqu'au ministère de la Défense israélien, et plusieurs généraux incitèrent Moshé Arens, alors ministre de la Défense, à lancer une frappe militaire afin de détruire ces missiles avant qu'ils ne soient opérationnels. Arens refusa, craignant des répercussions dans toute la région.

Lors des funérailles d'Hafez el-Assad en juin 2000, son fils et successeur au pouvoir, Bachar el-Assad, rencontra une délégation nord-coréenne. En secret, Syriens et Nord-Coréens discutèrent de la construction d'une centrale nucléaire en Syrie, sous la supervision de l'agence de recherche scientifique syrienne. En juillet 2002, à Damas, une autre réunion secrète entre Syriens, Iraniens et Nord-Coréens déboucha sur la signature d'un accord tripartite : la Corée du Nord fut chargée de construire un réacteur nucléaire en Syrie avec l'argent des Iraniens. Le coût du projet était estimé à près de 2 milliards de dollars.

Pendant les cinq années suivantes, en dépit de quelques informations filtrant ici et là, le projet syrien resta entouré de mystère, et ni la CIA ni le Mossad n'en connaissaient l'existence. Plusieurs indices auraient pu leur

mettre la puce à l'oreille, mais ils avaient été négligés. Les services américains ne surent pas décrypter le sens des informations qui leur parvenaient et les Israéliens étaient trop certains que la Syrie n'avait ni les moyens ni le désir de se doter de l'arme nucléaire. Personne ne tenta de remettre en question cette certitude en dépit de certains signes : en 2005, l'*Andorra*, navire en provenance de Corée du Nord et à destination de la Syrie, sombra avec sa cargaison de ciment au large des côtes israéliennes près du port de Nahariya ; en 2006, un second navire nord-coréen, battant pavillon panaméen, fut retenu à Chypre avec à son bord une cargaison de ciment et une station radar. Dans les deux cas, le « ciment » était de toute évidence destiné à la construction de la centrale. Fin 2006, des experts iraniens du nucléaire se rendirent à Damas pour contrôler l'avancement des travaux sur place. Au courant de cette visite, les services de renseignements américains et israéliens ne firent toutefois pas le lien avec le site de Deir al-Zour. Les Syriens avaient maintenu le plus grand secret autour du projet. Tous les personnels présents sur le site étaient tenus au silence. Les téléphones portables et autres appareils satellitaires étaient strictement interdits. Toutes les communications se faisaient par échange de lettres portées par messagers et livrées en main propre. L'activité sur le site était passée inaperçue, y compris aux yeux des satellites américains et israéliens qui survolaient pourtant la zone.

C'est alors qu'eut lieu un événement dramatique. Le 7 février 2007, un homme atterrit à l'aéroport de Damas. Il s'agissait d'Ali Reza Asgari, général iranien, ancien adjoint du ministre de la Défense et ancien chef des Gardiens de la Révolution (voir chapitre 2). Il resta à l'aéroport jusqu'à ce qu'il eut reçu confirmation que sa famille avait bien quitté l'Iran. Il se rendit ensuite en Turquie et, arrivé à Istanbul, disparut.

Un mois plus tard, on apprenait qu'Asgari avait fait défection avec l'aide de la CIA et du Mossad. Interrogé sur une base américaine en Allemagne, il révéla l'existence du programme nucléaire syrien-iranien ainsi que l'accord entre la Corée du Nord, l'Iran et la Syrie. Il expliqua que l'Iran ne se contentait pas de financer le projet de Deir al-Zour mais faisait également pression sur la Syrie pour achever les travaux le plus vite possible. Il fournit à la CIA et au Mossad une mine d'informations détaillées sur l'avancement du projet et identifia les principaux responsables syriens et iraniens.

*

Le Mossad passa immédiatement à l'action. Meir Dagan avait remplacé Ephraïm Halevy (voir chapitre 1) à la tête du Mossad depuis 2002. Selon des sources étrangères, Dagan chargea plusieurs unités de vérifier les informations apportées par Asgari. Le Premier ministre, Ehud Olmert, convoqua les chefs d'état-major, le ministre de la Défense et les services de renseignements. Tous convinrent de la nécessité de lancer une opération de toute urgence afin d'obtenir des informations irréfutables concernant le site de Deir al-Zour. Israël ne pouvait pas accepter de voir la Syrie, son ennemi le plus implacable, devenir une puissance nucléaire.

Tout juste cinq mois après la défection d'Asgari, les agents du Mossad parvinrent à accéder à l'ordinateur du responsable syrien à Londres. Les dirigeants du Mossad et d'AMAN pouvaient désormais offrir au Premier ministre israélien la preuve irréfutable dont son gouvernement avait besoin.

Quelque temps plus tard, Meir Dagan réussit un nouveau tour de force. Un agent du Mossad, aussi téméraire qu'imaginatif, était parvenu à recruter l'un des scientifiques employé sur le site de Deir al-Zour. Celui-ci avait photographié l'installation en détail, de l'intérieur et de l'extérieur. Il était même parvenu à filmer les équipements et les structures internes. Il s'agissait des premières images que le Mossad recevait de la centrale. Prises sur les lieux mêmes, elles montraient une grande structure cylindrique aux murs fins mais solides et fortifiés. D'autres images révélaient la présence d'un échafaudage destiné à renforcer les murs extérieurs de la centrale. Il y avait également un autre bâtiment plus petit, équipé de pompes à pétrole, et autour duquel étaient garés plusieurs camions. Enfin, on voyait un troisième bâtiment ressemblant à une tour d'alimentation d'eau.

Le Mossad tint les Américains informés à tout moment, leur transférant des copies de tous les documents, photographies, images satellites et retranscriptions de conversations téléphoniques entre responsables syriens et nord-coréens. Sous la pression persistante des Israéliens, les Américains acceptèrent enfin d'utiliser leurs satellites pour surveiller la zone. Les images et la surveillance électronique des échanges téléphoniques montraient que le projet avançait à grands pas.

En juin 2007, le Premier ministre Ehud Olmert se rendit à Washington avec tous les documents recueillis par les services israéliens. Il rencontra le président Bush et lui dit qu'Israël avait décidé que ce réacteur devait être détruit. Olmert suggéra à son homologue de lancer une attaque aérienne contre le réacteur mais le président américain refusa. D'après des sources

américaines, la Maison-Blanche répondit que « les États-Unis avaient décidé de ne pas attaquer le réacteur ». La secrétaire d'État, Condoleezza Rice, et le ministre de la Défense, Robert Gates, essayèrent de convaincre les Israéliens « de parler aux Syriens plutôt que d'attaquer ». Le président Bush et son conseiller à la sécurité nationale, Steve Hadley, étaient favorables au principe d'une intervention militaire, mais demandaient que la frappe soit repoussée dans l'attente d'informations plus précises.

En juillet 2007, Israël effectua plusieurs survols en haute altitude et se servit de son satellite espion Ofek-7 pour prendre des photographies détaillées du site de Deir al-Zour. Analysées par les spécialistes américains et israéliens, ces clichés montraient clairement que la Syrie était en train de construire un réacteur similaire à celui de la centrale nord-coréenne de Yongbyon. Sur une vidéo israélienne transmise aux Américains, on voyait également que le cœur des deux réacteurs était identique jusque dans l'agencement des barres d'uranium. Sur d'autres vidéos, on pouvait voir des employés nord-coréens travaillant à l'intérieur du réacteur. Le service d'AMAN chargé de la surveillance des communications (l'unité 8200) fournit également les retranscriptions des nombreux échanges entre Damas et Pyongyang.

Tous ces documents furent transmis à Washington, mais les Américains demandaient une preuve irréfutable que le site abritait vraiment un réacteur nucléaire et des matériaux radioactifs. Israël n'avait pas d'autre choix que de se procurer ces preuves.

*

En août 2007, les Israéliens obtinrent la preuve formelle que le site de Deir al-Zour abritait bien un réacteur nucléaire. Cette preuve fut apportée par le commando d'élite, Sayeret Maktal, au cours d'une opération mettant en péril la vie de nombreux soldats israéliens. Les hommes du commando entrèrent en Syrie pendant la nuit à bord de deux hélicoptères. Ils portaient l'uniforme de l'armée syrienne. Après avoir traversé des zones d'habitation, des bases militaires et plusieurs stations radars, ils arrivèrent près de Deir al-Zour, s'approchèrent du réacteur et collectèrent des échantillons de sol. De retour en Israël, ces échantillons se révélèrent hautement radioactifs. C'était la preuve irréfutable que des substances radioactives se trouvaient sur le site.

Une fois qu'il eut connaissance de cette preuve, Steve Hadley se rendit à

l'évidence : la situation était grave. Il convoqua ses plus proches conseillers et présenta leurs conclusions au président Bush lors de son briefing quotidien dans le Bureau Ovale. Hadley s'entretint ensuite avec Dagan, et les deux hommes convinrent que le réacteur syrien représentait une menace incontestable et immédiate. Reconnaissant la nécessité d'éliminer ce danger, les États-Unis montèrent l'opération nom de code « The Orchard » (« le Verger »). Dans ses mémoires, le président Bush note avoir envisagé un moment d'attaquer le réacteur. Une discussion avec son conseiller à la sécurité nationale l'en avait finalement dissuadé. Il estimait que « bombarder un pays souverain sans avertissement ni justification affichée pourrait avoir de graves conséquences ». Il écarta également l'idée d'une opération secrète menée par les forces américaines.

Ehud Olmert appela néanmoins le président américain et lui demanda de détruire le réacteur. Lors de cette conversation téléphonique, Bush se trouvait dans le Bureau Ovale avec ses proches conseillers : la secrétaire d'État, Condoleezza Rice, le vice-président, Dick Cheney, Steve Hadley et son adjoint Elliott Abram ainsi que plusieurs autres personnes. Condoleezza Rice avait convaincu le président Bush de ne pas accéder à la demande des Israéliens.

« George, je vous demande de bombarder ce site, dit Olmert.

— Je ne peux pas justifier une attaque contre un pays souverain si mes services de renseignements ne me disent pas qu'il possède un programme d'armement, répondit Bush, avant de préconiser d'avoir "recours à la diplomatie".

— Je trouve votre stratégie très déroutante, attaqua brusquement Olmert. Je ferai ce que j'estime nécessaire pour protéger Israël. »

« Ce type en a une paire, déclarera Bush par la suite. C'est ce que j'aime chez lui. »

*

D'après le *Sunday Times* londonien, le Premier ministre Olmert rencontra le ministre de la Défense, Ehud Barak, et son ministre des Affaires étrangères, Zippi Livni. Les trois hommes se joignirent aux responsables des services de la défense et du renseignement pour discuter des nouvelles preuves apportées par les agents du Mossad ainsi que des répercussions d'une éventuelle frappe

militaire. Ils prirent finalement une décision : le réacteur syrien serait détruit. Le Premier ministre informa le chef de l'opposition, Benjamin Netanyahu, qui lui apporta son entier soutien.

La date de l'attaque fut fixée à la nuit du 5 septembre 2007.

Selon le *Sunday Times,* le commando d'élite de l'armée de l'air, Shaldag (martin-pêcheur), était arrivé sur place la veille. Ses membres avaient passé la journée cachés aux alentours du site. Leur mission : illuminer le réacteur avec des faisceaux laser afin de permettre aux avions israéliens de repérer leur cible la nuit suivante. À 11 heures du soir, le 5 septembre, dix F-15 décollèrent de la base aérienne de Ramat David et mirent le cap à l'ouest, survolant la Méditerranée. Trente minutes plus tard, trois d'entre eux recevaient l'ordre de retourner à leur base, tandis que les sept autres avaient pour consigne de se diriger vers la frontière entre la Turquie et la Syrie avant de descendre au sud vers Deir al-Zour. En route, ils bombardèrent une station radar afin d'empêcher la défense aérienne syrienne d'identifier les avions étrangers en approche. Quelques minutes plus tard, ils se dirigeaient vers Deir al-Zour. Arrivés à un point précis, ils lancèrent leurs missiles air-sol Maverick et larguèrent des bombes chargées d'une demi-tonne d'explosifs exactement sur leur cible. Le réacteur syrien qui devait fabriquer des armes atomiques contre Israël fut rayé de la carte en quelques secondes.

Soucieux de prévenir toute réaction syrienne, le Premier ministre israélien appela d'urgence le Premier ministre turc, Tayyip Erdogan, et lui demanda de transmettre un message au président Assad : Israël n'avait aucune intention d'entrer en guerre contre la Syrie, mais ne pouvait pas accepter la nucléarisation d'un de ses voisins. Les précautions du Premier ministre se révélèrent toutefois inutiles. Le lendemain matin, Damas ne donna aucun signe de réaction. Les porte-parole du gouvernement restèrent muets. Les autorités syriennes se contentèrent de publier une déclaration officielle à 3 heures de l'après-midi par le biais de l'agence de presse officielle. Celle-ci indiquait que des avions israéliens étaient entrés dans l'espace aérien syrien à 1 heure du matin. « Nos forces aériennes les ont contraints à se retirer après qu'ils eurent largué des bombes au-dessus d'une zone déserte. Ces bombardements n'ont fait aucune victime ou dégât. »

Les médias du monde entier voulaient absolument savoir comment le Mossad avait réussi à obtenir des photos et même des vidéos de l'intérieur du réacteur syrien. La chaîne ABC déclara que les Israéliens avaient soit infiltré un agent à l'intérieur de la centrale, soit recruté un ingénieur interne pour leur

fournir des photos des installations.

En avril 2008, près de sept mois après l'opération, l'administration américaine reconnut enfin que le site de Deir al-Zour avait abrité un réacteur nucléaire conçu avec l'aide de la Corée du Nord et qu'il n'avait pas été construit « dans un but pacifique ». George W. Bush estima que « l'exécution de cette frappe » contre le réacteur syrien avait permis aux Israéliens de regagner sa confiance après la guerre du Liban de 2006 que le président américain jugeait bâclée. Des responsables du renseignement américain montrèrent à des parlementaires sidérés des images révélant clairement les similitudes entre le réacteur syrien et la centrale nord-coréenne de Yongbyon. Plusieurs images satellite, illustrations et plans ainsi que des vidéos établissaient la provenance de ces documents.

Israël parvint à garder l'opération secrète pendant seulement deux semaines au cours desquelles les autorités nièrent toute intervention. Puis le chef de l'opposition, Benjamin Netanyahu, finit par déclarer au cours d'une interview : « Lorsque le gouvernement décide de passer à l'action pour la sécurité d'Israël, il a mon plein et entier soutien. En l'occurrence, j'ai participé à cette décision et l'ai soutenue dès le début. »

*

Cette affaire se conclut définitivement onze mois plus tard, le 2 août 2008. Ce soir-là, on donnait un dîner sous la véranda d'une grande maison sur la plage de Rimal el-Zahabiya, au nord du port syrien de Tartous. Située au bord de l'eau, la maison jouissait d'une superbe vue sur la mer Méditerranée. Face aux flots sombres, la véranda offrait un refuge bienvenu contre l'humidité de la côte. Une douce brise marine atténuait la chaleur étouffante de l'été. Les hôtes, assis autour d'une grande table ovale, étaient de proches amis du propriétaire de la villa, le général Mohammed Suleiman, qui les avait conviés à un week-end de détente.

Suleiman était le plus proche conseiller militaire du président Assad. Il avait supervisé la construction du réacteur et était chargé de sa sécurité. Dans les plus hautes sphères du pouvoir, il était considéré comme l'ombre fidèle d'Assad. Au palais, son bureau était voisin de celui du Président. L'homme était pourtant peu connu tant dans son pays qu'à l'étranger.

Son nom n'apparaissait jamais dans les médias syriens, mais il était connu

du Mossad qui surveillait ses activités de près. Âgé de quarante-sept ans, Suleiman avait fait des études d'ingénieur à l'université de Damas où il était devenu l'ami de Bassel el-Assad, le fils préféré du Président et son successeur désigné. Lorsque Bassel mourut en 1994 dans un accident de la route, Assad présenta Suleiman à son fils cadet, Bachar. Assad mourut d'un cancer en 2000 et Bachar prit sa place. Suleiman devint alors le confident et fidèle conseiller du nouveau président.

Suleiman devint rapidement l'un des hommes les plus puissants de Syrie. Le Président lui confia la gestion de toutes les questions militaires sensibles. Il devint l'intermédiaire principal entre le président syrien et les services de renseignement iraniens, notamment dans le cadre de leur coopération secrète avec les organisations terroristes du Moyen-Orient. Il était également le principal contact du Hezbollah en Syrie et maintenait des liens étroits avec le chef militaire de cette organisation, Imad Mughniyeh. Après le retrait des forces israéliennes du Sud-Liban en 2000, Suleiman se chargea du trafic d'armes en provenance de Syrie et d'Iran à destination du Hezbollah, notamment des roquettes longue distance. Lors de la seconde guerre du Liban, en 2006, l'une de ces roquettes atterrit en plein sur les ateliers de la compagnie ferroviaire d'Haïfa, tuant huit employés. Par la suite, Suleiman fournit au Hezbollah des missiles sol-air fabriqués en Syrie, mettant ainsi en péril les opérations aériennes des forces israéliennes au-dessus du Liban.

Mais Suleiman occupait également un autre poste ultrasecret : il faisait partie des principaux responsables du comité de recherche syrien chargé du développement de missiles longue distance, d'armes chimiques et biologiques et de la recherche nucléaire. Il avait été en charge des relations avec la Corée du Nord, avait coordonné les livraisons de pièces pour la construction du réacteur syrien et mis en place les mesures d'isolement des techniciens et des ingénieurs nord-coréens travaillant sur le site. La destruction du réacteur avait été un sérieux revers pour lui, mais il était toujours là. Après l'opération israélienne, Suleiman avait lancé la construction d'un second réacteur dont l'emplacement était encore à déterminer. Se sachant désormais recherché à la fois par les services secrets israéliens et américains, Suleiman était devenu plus prudent. Avant de se lancer dans cette nouvelle entreprise, il avait décidé de prendre quelques jours de repos dans sa villa de Rimal al-Zahabiya. Un week-end tranquille entre amis autour de bons repas lui semblait le meilleur moyen de se détendre.

*

Assis à sa grande table, Suleiman regardait les vagues déferlant sur la plage. Il ne vit toutefois pas les deux silhouettes immobiles accroupies dans l'eau à environ 130 mètres. Les deux hommes, des tireurs d'élite membres des commandos de la marine israélienne, avaient nagé depuis le bateau qui les avait largués à un peu plus d'un kilomètre de la côte. Arrivés là où ils avaient pied, les deux hommes avaient identifié la maison de Suleiman grâce aux informations précises qu'on leur avait transmises. Ils avaient observé la villa, la véranda ainsi que tous les convives, se concentrant sur leur cible : le général attablé au milieu de ses invités.

À 9 heures du soir, les deux hommes ajustèrent leurs lunettes de visée et réglèrent leur tir. La véranda était pleine de monde et les deux tireurs voulaient s'assurer de ne toucher que le général sans blesser personne d'autre. Ils s'approchèrent et pointèrent leurs armes équipées de silencieux vers la tête de Suleiman. Un bip retentit dans leur oreillette et les deux hommes tirèrent en même temps. La tête de Suleiman fut projetée en arrière et le général s'effondra sur la table. Les invités ne comprirent pas immédiatement ce qui venait de se passer. Ce n'est qu'en voyant le filet de sang s'échapper de la tête du général qu'ils comprirent qu'il venait d'être abattu. Soudain, ce fut la panique dans la véranda, certains se précipitèrent au secours du blessé pendant que d'autres se jetaient à plat ventre sur le sol ou couraient dans tous les sens en criant. Les deux tireurs profitèrent de la confusion pour disparaître.

Le *Sunday Times* publia une version légèrement différente de l'événement, disant que les tireurs appartenaient à la Flottille 13 de la marine et qu'ils étaient arrivés et repartis à bord du yacht d'un homme d'affaires israélien.

À Damas, la nouvelle eut l'effet d'une bombe mais le gouvernement se refusa à tout commentaire. L'establishment militaire et sécuritaire était sens dessus dessous. Comment les tireurs étaient-ils parvenus jusqu'à Tartous qui se trouvait à plus de 220 kilomètres de Damas ? Comment s'étaient-ils échappés ? Les responsables syriens n'étaient-ils donc en sécurité nulle part dans leur propre pays ?

Ce n'est qu'au bout de quelques jours que les autorités publièrent un communiqué laconique indiquant que « la Syrie allait ouvrir une enquête afin d'identifier les auteurs de ce crime ». Les journaux des autres pays arabes n'avaient toutefois pas attendu la réaction officielle de Damas. Dès l'annonce de la mort du général, de nombreux articles étaient parus avec force détails et

spéculations quant à l'identité des assassins. Les journaux arabes se demandaient à qui profitait la disparition du général et pointaient un doigt accusateur en direction d'Israël. Pour eux, les Israéliens avaient assassiné le général en raison de son rôle dans la construction du réacteur de Deir al-Zour.

La réaction des services de renseignements occidentaux fut différente et personne ne pleura la mort du général. En juin 2010, la Flottille 13 fut décorée par le commandant en chef de Tsahal pour « plusieurs faits d'armes » dont la nature ne fut pas révélée.

On peut se demander si parmi ces hauts faits ne figurait pas la mort de Suleiman.

19

Amour et mort dans l'après-midi

Le 12 février 2008, un groupe d'hommes se déploya discrètement autour d'un immeuble d'un quartier chic de Damas. En fin d'après-midi, ils virent arriver un 4 × 4 gris de marque Mitsubishi et un homme en costume noir à la barbe bien taillée en sortir, sans garde du corps. Les agents postés tout autour murmurèrent dans leurs micros miniatures que « l'homme » était bien arrivé à Damas et entrait dans l'immeuble. Ils savaient qu'il allait retrouver sa maîtresse, Nihad Haidar, qui l'attendait dans un des appartements. Cette belle Syrienne fêtait ses trente ans cette semaine et le mystérieux visiteur était venu lui apporter un cadeau.

Les deux amants passèrent plusieurs heures à l'intérieur du luxueux appartement mis à leur disposition par Rami Makhlouf, riche homme d'affaires et cousin du président syrien, Bachar el-Assad.

Un peu avant 22 heures, l'homme ressortit et reprit sa voiture en direction d'une discrète maison du quartier de Kafar Soussé, où il avait coutume de rencontrer des représentants syriens, iraniens et palestiniens.

Le *Sunday Express* de Londres raconte : les agents de surveillance réexaminèrent la dernière photo disponible de leur cible sur leur téléphone portable et la comparèrent à l'homme qu'ils suivaient. Ils étaient en contact permanent avec le poste de commandement du Mossad à qui ils transmettaient les moindres faits et gestes de l'homme en costume noir. Quand il sortit de l'immeuble où il avait retrouvé sa maîtresse, les agents israéliens purent voir son visage plus clairement et confirmèrent son identité à leurs collègues présents à Damas et au siège du Mossad à Tel-Aviv. La tension monta d'un cran. Les responsables du Mossad se réunirent dans le bureau de Meir Dagan où ils pouvaient suivre l'opération en temps réel. La voiture de l'homme au

costume noir démarra.

« Il est en route », murmura un des agents.

L'homme qui conduisait le 4 × 4 s'appelait Imad Mughniyeh.

La chronique de son passé meurtrier a fait couler beaucoup d'encre, tant dans la presse internationale que dans les services de renseignement occidentaux.

*

15 novembre 2001.

Au lendemain des attentats du 11 septembre 2001, le FBI publia les noms des « terroristes les plus recherchés » dans le monde. Cette liste portait le sceau du FBI, du Département d'État et du ministère de la Justice américains.

Elle comportait 22 noms et 22 photos.

En première place figurait le plus dangereux de tous. La récompense pour sa capture s'élevait à 5 millions de dollars.

Jusqu'aux attentats du World Trade Center, cet homme était jugé responsable de la mort de plus de citoyens américains que n'importe quel autre terroriste toujours en vie.

Son nom : Imad Mughniyeh.

18 avril 1983 : attentat à la bombe contre l'ambassade des États-Unis à Beyrouth ; 63 morts.

23 octobre 1983 : attentat à la bombe contre le siège des Marines américains à Beyrouth ; 241 morts.

23 octobre 1983, même jour : attentat du Drakkar contre un cantonnement de parachutistes français à Beyrouth ; 58 morts.

Sans oublier l'enlèvement et l'assassinat de l'agent de la CIA, William Buckley ; plusieurs attaques contre l'ambassade américaine au Koweït, le détournement d'un avion de la TWA et de deux appareils de la Kuwait Airline ; le meurtre du colonel W.R. Higgins, observateur des Nations unies au Sud-Liban et le massacre de 20 soldats américains en Arabie Saoudite.

À cette liste, le Mossad ajouta ses propres informations :

4 novembre 1983 : attentat à la bombe contre les forces armées israéliennes à Tyr, au Liban ; 60 morts.

10 mars 1985 : attaque d'un convoi militaire israélien non loin de Metullah à la frontière israélo-libanaise ; 8 morts.

17 mars 1992 : attentat à la bombe contre l'ambassade israélienne en Argentine ; 29 morts.

18 juillet 1994 : attentat à la bombe contre le centre associatif juif de Buenos Aires ; 86 morts.

Sans oublier l'enlèvement et l'exécution de trois soldats israéliens dans la zone frontalière de Har Dov ; l'enlèvement de l'homme d'affaires israélien Elhanan Tenenbaum ; le bombardement des environs du kibboutz de Matzuba, et enfin l'enlèvement et l'exécution des soldats Eldad Regev et Ehud Goldwasser sur la frontière libanaise, à l'origine de la seconde guerre du Liban.

*

L'auteur de tous ces crimes, Imad Mughniyeh, était un homme mystérieux qui voyageait sans cesse entre les capitales du Moyen-Orient. Il fuyait les photographes et refusait tout entretien avec les journalistes. Si les services de renseignements occidentaux en savaient long sur ses activités, ils ignoraient presque tout de son apparence physique, de ses habitudes et de ses caches. Ils savaient qu'il était né en 1962 dans un village du sud du Liban. Selon des informations fragmentaires, ses parents étaient de fervents chiites. Enfant, il aurait emménagé à Beyrouth où il aurait grandi dans un quartier pauvre essentiellement peuplé de Palestiniens militants de l'OLP. Il avait arrêté l'école et rejoint les rangs du Fatah, le bras armé de l'OLP. Il était ensuite devenu le garde du corps d'Abou Iyad, l'adjoint de Yasser Arafat, et était entré dans la Force 17, une unité spéciale du Fatah formée dans les années soixante-dix et commandée par Ali Hassan Salameh, « le Prince rouge » (voir chapitre 12). En 1982, l'armée israélienne lança l'opération « Paix en Galilée » et envahit le Liban. Les militants de l'OLP furent écrasés. Sous la houlette de Yasser Arafat, les rescapés s'exilèrent en Tunisie. Mughniyeh, lui, décida de rester au Liban et rejoignit les fondateurs du Hezbollah.

Le Hezbollah – littéralement « le parti de Dieu » – est une organisation terroriste chiite créée en 1982 en réaction à l'invasion israélienne du Liban. Inspiré par la doctrine de l'ayatollah Khomeiny, financé par l'Iran et entraîné par les Gardiens de la Révolution, le Hezbollah est devenu l'ennemi juré d'Israël. Son objectif ultime est « le départ définitif [des forces israéliennes] du Liban avant la destruction complète [de l'État hébreu] ». Dès sa création, le

Hezbollah revendiquera le recours à la violence contre Israël. Mughniyeh était la recrue idéale pour la jeune organisation terroriste.

Véritable homme de l'ombre, Mughniyeh opérait en secret et n'apparaissait presque jamais en public. Les informations circulant sur son compte étaient souvent fragmentaires et contradictoires. Certains le disaient garde du corps du cheikh Fadlullah, leader spirituel du Hezbollah, d'autres affirmaient qu'il était responsable des opérations de l'organisation et l'instigateur des plus terribles massacres commis par le Hezbollah. Contrairement à l'actuel chef du mouvement Hassan Nasrallah, Mughniyeh n'apparaissait jamais à la télévision et ne se répandait pas en invectives haineuses. Il était pourtant bien plus dangereux que l'impétueux Nasrallah. Il devint rapidement le terroriste le plus recherché au monde, comme Carlos en son temps, et comme son collègue Oussama Ben Laden, qui était un de ses grands admirateurs.

Mughniyeh était un terroriste aussi cruel qu'imaginatif. Il se fit rapidement un nom en organisant plusieurs massacres au Liban à la fin de l'opération Paix en Galilée. Il n'avait que vingt et un ans ce jour d'octobre 1983 quand il décida d'envoyer des camions bourrés d'explosifs et conduits par des kamikazes dans des cantonnements de Marines américains et de parachutistes français à Beyrouth. Quelques jours plus tard, il s'en prenait aux troupes de l'armée israélienne à Tyr en suivant le même scénario. À vingt-deux ans, il se trouvait à la tête du commando terroriste qui attaqua l'ambassade des États-Unis au Koweït, où il effectuera également son premier détournement d'avion. Après chaque opération, il semblait s'évanouir dans la nature. À vingt-trois ans, il détourna un avion de la TWA entre Athènes et Rome et obligea le pilote à atterrir à Beyrouth. Durant cette opération, il tua un plongeur de la marine américaine, Robert Dean Stethem, et jeta sa dépouille hors de l'appareil. Après ce détournement de dix-sept jours, Mughniyeh parvint encore à s'échapper mais, cette fois, il laissa une trace derrière lui : une empreinte digitale dans les toilettes de l'avion.

On ne savait presque rien de sa vie privée à l'exception de son mariage avec une de ses cousines, qui lui avait donné un fils et une fille. Mughniyeh comprit très tôt qu'il était dans la ligne de mire de plusieurs services secrets occidentaux et s'efforçait de cacher son identité. Il subit une première opération de chirurgie esthétique en Libye, se fit pousser la barbe et resta dans l'ombre. Les services de renseignements occidentaux ne disposaient que d'une seule photo avérée de lui. On y voyait un homme gros, barbu, portant des lunettes et une casquette. Cette image ne correspondait toutefois guère à la

description qu’on faisait de lui. Pour le FBI, il était « né au Liban, parlait arabe, avait les cheveux bruns et une barbe ; il mesurait 1,70 mètre et pesait près de 60 kilos ». Difficile d’imaginer comment l’homme corpulent de la photo ne pouvait faire que 60 kilos. Toutes ces informations confirmaient toutefois une chose : Mughniyeh savait se protéger et tromper ses ennemis.

Le jeune terroriste devint rapidement un héros du Hezbollah. Réputé pour son intelligence, son courage et ses qualités opérationnelles, il fit du Hezbollah une organisation redoutée par tous les services de renseignements. Au fil de son ascension, il devint une cible de plus en plus importante pour les services occidentaux et israéliens. Conscient de cela, Mughniyeh devint de plus en plus paranoïaque, fuyant sans cesse, soupçonnant tout le monde y compris ses fidèles les plus proches. Il changeait régulièrement de garde du corps et ne dormait jamais deux fois au même endroit. Ses voyages entre Beyrouth, Damas et Téhéran se déroulaient toujours dans le plus grand secret.

D’après le profil établi par les service israéliens et occidentaux, Mughniyeh était un être solitaire, très charismatique, très impulsif et fin connaisseur des derniers gadgets électroniques. Il avait un talent naturel pour changer d’identité et d’apparence, ce qui lui permettait d’échapper à ses ennemis. Les agents israéliens l’avaient surnommé : « le terroriste aux neuf vies ».

David Barkai, ancien membre de l’unité 504 chargée d’établir le profil de Mughniyeh, déclara dans un entretien avec le journal britannique *Sunday Times* : « Nous avons essayé plusieurs fois de l’éliminer à la fin des années quatre-vingt. Nous rassemblions des informations sur lui, mais plus on se rapprochait de lui moins on en savait : il n’avait pas de point faible, ni les femmes, ni l’argent, ni la drogue. Rien. »

La traque de Mughniyeh se poursuivit durant de nombreuses années. En 1988, il faillit être capturé par les autorités françaises lors d’une escale à Paris. La CIA avait transmis sa photographie ainsi que certains détails du faux passeport qu’il utilisait. Toutefois, craignant que les otages français au Liban ne fassent les frais de son arrestation, les services français avaient décidé d’ignorer sa présence et l’avaient laissé repartir librement. Les services américains tentèrent également de le capturer en Europe en 1986 et en Arabie Saoudite en 1995. Chaque fois, il parvint à s’échapper. À cette époque, Mughniyeh était largement impliqué dans l’organisation et l’exécution d’attaques contre des Juifs et des citoyens israéliens en Argentine. En 1988, il organisa un attentat contre l’ambassade d’Israël à Buenos Aires à l’aide d’un camion piégé. L’attentat causa la mort de vingt-neuf personnes, ainsi que celle

du chauffeur kamikaze. Pour certains responsables du Mossad, il s'agissait d'un acte de vengeance après la mort de cheikh Moussaoui tué par des hélicoptères israéliens dans le sud du Liban.

Deux ans plus tard, un autre attentat faisait quatre-vingt-six morts à Buenos Aires. C'était le centre associatif juif qui avait été visé. Une fois encore, il se serait agi d'un acte de représailles après l'enlèvement d'un des chefs du Hezbollah, Mustafa Dirani, par les Israéliens.

Les agents américains et israéliens envoyés à Buenos Aires pour enquêter sur les deux attentats conclurent qu'ils étaient liés. Le mode opératoire était identique : un camion chargé d'explosifs conduit par un chauffeur kamikaze fonçait droit sur sa cible. Mughniyeh avait utilisé la même méthode à Beyrouth et à Tyr au début de sa carrière. Les enquêteurs établirent également la complicité des services secrets iraniens et de leurs collaborateurs sur place. Le camion utilisé contre l'ambassade avait été vendu aux terroristes par un concessionnaire chiite de Buenos Aires, Carlos Alberto Taladin. La piste menait clairement à Imad Mughniyeh.

À cette époque, Mughniyeh effectuait de longs séjours en Iran. Après l'assassinat de Moussaoui, il craignait d'être le prochain sur la liste des tueurs israéliens. À Téhéran, il avait formé un groupe composé de militants du Hezbollah et d'agents des services secrets iraniens. Il avait été assisté en cela par le commandant des Gardiens de la Révolution, Mohsen Rezai, et le ministre du Renseignement, Ali Fallahian. C'est ce groupe qui aurait été responsable des deux attentats de Buenos Aires. Ces attaques eurent pour résultat de faire de Mughniyeh l'homme le plus recherché par les services israéliens. Ses actes le condamnaient à mort. Il fallut toutefois attendre de longues années avant que la sentence ne soit exécutée.

Repéré à Beyrouth en décembre 1994, il échappa à une tentative d'assassinat à la voiture piégée peu de temps après dans un quartier du sud de la ville. D'après le rapport d'enquête de la police libanaise, une charge explosive avait été placée sous la voiture garée non loin de la mosquée où cheikh Fadlullah faisait son sermon. L'explosion avait détruit le magasin du frère d'Imad, Fouad Mughniyeh, dont le corps fut retrouvé dans les débris de la voiture. Imad, qui était censé l'accompagner, avait changé d'avis au dernier moment et avait échappé à la mort. Le terroriste semblait bien avoir neuf vies.

Quelques semaines plus tard – et avec la collaboration du Hezbollah –, les services de sécurité libanais arrêtèrent plusieurs civils soupçonnés d'avoir participé à l'attentat avec le Mossad. Le principal suspect s'appelait Ahmed

Halek.

D’après un rapport de police, « Halek et sa femme [avaient] garé leur voiture près du magasin de Fouad Mughniyeh. Halek [était] entré dans la boutique pour s’assurer de la présence de Fouad. Il lui [avait] serré la main, [était] retourné à sa voiture et [avait] activé la bombe ». Citant des sources fiables, le journal libanais *As Safir* écrivit que Halek avait rencontré plusieurs hauts responsables des services secrets israéliens à Chypre. Son agent de liaison avec le Mossad lui aurait expliqué comment utiliser la bombe et lui aurait donné 100 000 dollars. Halek fut exécuté.

Mughniyeh s’en était encore tiré, mais les agents du Mossad n’abandonnèrent pas. Ils compilèrent minutieusement la moindre information concernant leur cible, accumulèrent les données d’autres services de renseignements et étudièrent son mode opératoire. En 2002, le Mossad reçut plusieurs informations incriminant Mughniyeh dans le cadre d’une livraison de 50 tonnes d’armes à des terroristes palestiniens. Toutefois, alors que la rumeur le disait nouveau commandant en chef du Hezbollah et probable successeur de Nasrallah, il échappait toujours aux services secrets. Il était surtout lié aux services de renseignements iraniens et aurait collaboré avec les brigades al-Quds des Gardiens de la Révolution chargés de la coopération entre communautés chiites dans le monde et les organisations terroristes contrôlées par les Iraniens. Mughniyeh était devenu un homme important et dut prendre des mesures de sécurité renforcées. Selon des rumeurs persistantes, il avait encore changé d’apparence physique et avait subi une nouvelle intervention de chirurgie plastique.

D’après des sources européennes, à la fin de la seconde guerre du Liban, le Mossad avait recruté un nombre non négligeable de Palestiniens du Liban fermement opposés au Hezbollah. L’une de ces nouvelles recrues avait un cousin qui vivait dans le même village que Mughniyeh et apprit que le terroriste avait voyagé en Europe et en était revenu avec un visage complètement différent.

Le Mossad avait une nouvelle mission : espionner les cliniques de chirurgie esthétique en Europe.

C’est de Berlin qu’arrivèrent les premiers résultats. D’après l’écrivain britannique Gordon Thomas, le chef d’antenne du Mossad à Berlin, Reuven, avait rencontré un informateur allemand qui maintenait de discrets contacts dans l’ancien Berlin-Est. D’après cette source, Imad Mughniyeh avait récemment subi plusieurs opérations de chirurgie esthétique et avait

complètement changé de visage. Il s'était rendu dans une clinique qui avait appartenu à la Stasi et que les services de renseignements est-allemands avaient utilisée pour offrir un nouveau visage à des agents ou à des terroristes envoyés en mission secrète en Occident.

Après de difficiles négociations, Reuven accepta de verser une somme importante à son informateur qui lui remit un dossier contenant trente-quatre clichés du nouveau visage de Mughniyeh.

L'analyse des photos montra qu'il avait subi plusieurs modifications au niveau de la mâchoire : la mâchoire inférieure avait été réduite pour affiner le menton. Mughniyeh paraissait maintenant maigre pour ne pas dire émacié. Plusieurs dents avaient été remplacées par des dents artificielles de forme différente. Les yeux avaient été liftés. Enfin, Mughniyeh avait teint ses cheveux en gris et remplacé ses lunettes par des lentilles de contact. Il ne ressemblait plus du tout à « l'original ». Toutes les photos collectées par les services occidentaux depuis les années quatre-vingt étaient devenues inutilisables.

À en croire des sources étrangères, le Mossad aurait alors commencé à préparer son assassinat. Meir Dagan convoqua ses meilleurs hommes, dont le responsable de Césarée, le chef de l'unité Kidon et plusieurs autres hauts responsables concernés par le dossier Mughniyeh. Il leur apparut très vite qu'il ne serait pas possible d'éliminer le terroriste dans un pays non musulman. Mughniyeh voyageait peu et ne se sentait en sécurité qu'en Iran et en Syrie. Il était particulièrement dangereux de mener une opération sur le territoire d'un de ces deux grands ennemis d'Israël. Certes, le Mossad était déjà intervenu dans des pays arabes, notamment à Beyrouth, pendant la traque des chefs de Septembre noir ; des commandos avaient même été envoyés à Tunis où ils auraient tué le chef terroriste, Abou Jihad. Toutefois, Téhéran et Damas étaient des endroits beaucoup plus dangereux où les gens étaient à la fois plus armés et plus méfiants. D'un autre côté, frapper les terroristes dans une ville comme Damas aurait un impact psychologique considérable. C'était une façon de montrer que personne ne pouvait échapper au Mossad. L'assassinat du plus dangereux chef terroriste à Damas, refuge et forteresse des ennemis d'Israël, ne pouvait que créer la panique chez les terroristes.

D'après le quotidien britannique *The Independent*, le plan du Mossad reposait sur la probabilité de voir Mughniyeh arriver à Damas le 12 février, jour où il devait rencontrer des responsables syriens et iraniens pour participer aux célébrations de l'anniversaire de la révolution islamique.

Après avoir étudié plusieurs possibilités, le Mossad décida de procéder à l'exécution en garant une voiture piégée juste à côté de celle de Mughniyeh.

Les agents entrèrent alors dans une phase d'intense activité afin d'obtenir le maximum d'informations de leurs sources, y compris étrangères : Mughniyeh serait-il bien à Damas ? Si oui, sous quelle identité ? Quelle voiture conduirait-il ? Où logerait-il ? Qui l'accompagnerait ? À quelle heure irait-il retrouver les représentants syriens et iraniens ? Les autorités syriennes étaient-elles au courant de son arrivée ? Les chefs du Hezbollah avaient-ils été informés de son voyage ?

Une source sûre confirma que Mughniyeh serait à Damas à la date prévue. Selon le journal libanais *El Balad*, cette information fut ensuite corroborée par des agents qui avaient placé des mouchards sur les voitures du Mughniyeh et d'autres chefs du Hezbollah.

La machine bien huilée de l'unité Césarée entra en action. Les équipes du Mossad arrivèrent à Damas par des chemins détournés. S'ensuivit la phase de collecte de renseignements sur place, la location des voitures et des caches, la surveillance. Puis une équipe spéciale arriva à Damas avec les explosifs.

Au dernier moment, un informateur de longue date des services israéliens envoya une information capitale : chaque fois qu'il se rendait à Damas, Mughniyeh allait voir sa maîtresse. Les espions israéliens découvrirent ainsi que leur cible avait une relation secrète. La belle Nihad Haidar attendrait Mughniyeh dans un discret appartement de la capitale. Nihad savait à l'avance quel jour son amant arrivait de Beyrouth ou de Téhéran. Il avait coutume d'aller la voir seul, sans chauffeur ni garde du corps.

Des messages urgents furent envoyés aux agents sur place. Mughniyeh irait-il voir sa maîtresse cette fois aussi ? Le propriétaire de l'appartement était-il au courant de sa visite ?

Les derniers membres du commando arrivèrent à Damas la veille de l'opération après être passés par plusieurs villes européennes. Selon le compte rendu de *The Independent*, cette équipe était composée de trois agents : le premier arriva de Paris par un vol Air France, le deuxième partit de Milan avec Alitalia et le troisième passa par la Jordanie avec Jordan Air. Leurs faux papiers indiquaient que deux d'entre eux étaient des hommes d'affaires travaillant dans le secteur automobile et que le troisième était un agent de voyages. À leur arrivée, ils déclarèrent être venus pour de courtes vacances en Syrie et passèrent les contrôles de l'immigration sans difficulté. Ils quittèrent l'aéroport séparément et ne se retrouvèrent qu'après s'être assurés de ne pas

avoir été suivis. Ils furent ensuite rejoints par des agents auxiliaires installés à Beyrouth et furent conduits jusqu'à un garage camouflé où se trouvait une voiture de location et, à côté d'elle, un paquet d'explosifs composé de charges de plastic et de minuscules petites billes métalliques.

Les trois tueurs s'enfermèrent dans le garage, préparèrent la charge explosive et la placèrent dans la voiture de location. Contrairement à ce qu'écriront certains journaux par la suite, l'explosif ne fut pas placé dans l'appuie-tête de la voiture de Mughniyeh mais dans le compartiment radio de la voiture de location.

Une autre équipe de surveillance guettait l'arrivée de Mughniyeh après son départ de Beyrouth. Leur mission était de le suivre jusqu'à l'appartement où il rencontrait sa maîtresse et de signaler quand il repartait. Ils devaient ensuite le prendre en filature et s'assurer qu'il se rendait bien à Kafar Soussé où il devait rencontrer le nouvel ambassadeur iranien à Damas et l'homme le plus mystérieux de Syrie, le général Muhammad Suleiman. Ce dernier était notamment chargé du trafic d'armes entre l'Iran, la Syrie et le Hezbollah, il était donc en contact étroit avec Imad Mughniyeh. (Impliqué dans le projet secret de réacteur nucléaire syrien, Suleiman n'avait plus que six mois à vivre. Il serait mystérieusement assassiné le 2 août lors d'un dîner entre amis dans sa maison au bord de la mer. (Voir chapitre 18).

Ce soir-là, l'ambassade d'Iran avait prévu de célébrer l'anniversaire de la révolution dans le centre culturel iranien de Kafar Soussé, situé non loin de l'endroit où Mughniyeh devait rencontrer ses contacts syriens et iraniens. Mughniyeh avait toutefois décidé de ne pas se joindre aux festivités. Il devait uniquement s'entretenir avec ses partenaires, puis quitter Damas.

Le matin du 12 février, les équipes du Mossad étaient en place. Les agents de surveillance se positionnèrent autour de l'immeuble où devait d'abord se rendre Mughniyeh. Ils signalèrent son arrivée en fin d'après-midi et son départ dans la soirée. Ils espéraient que Mughniyeh se rendait là à sa dernière destination.

*

Le 4 × 4 traversa la capitale syrienne et arriva à Kafar Soussé. Les Israéliens le suivaient à la trace, rapportant les moindres faits et gestes de leur cible. La voiture piégée avait été amenée près de l'endroit où Mughniyeh

devait s'arrêter. La bombe serait activée grâce à une télécommande longue distance. Les agents qui avaient piégé la voiture étaient partis depuis longtemps et se dirigeaient à présent vers l'aéroport.

Les capteurs électroniques indiquaient le chemin suivi par le 4 × 4. Le véhicule s'arrêta enfin et l'homme en sortit. Un agent auxiliaire du Mossad gara la voiture piégée juste à côté du 4 × 4. Peu avant 22 heures, une puissante explosion secoua le quartier de Kafar Soussé, non loin d'une école iranienne (vide à cette heure-là) et d'un parc. La voiture avait explosé juste au moment où Mughniyeh descendait du 4 × 4. Le terroriste était mort.

Sa disparition frappait le Hezbollah en plein cœur. C'était également un rude coup pour le gouvernement syrien qui avait déjà vu son réacteur nucléaire secret pulvérisé par les services israéliens seulement quelques mois auparavant. Six mois plus tard, en novembre 2008, le quotidien libanais *As Safir* annonça la capture d'un réseau d'espions libanais. Parmi les suspects arrêtés figurait Ali Jarrah, cinquante ans, originaire de la vallée de la Bekaa et qui travaillait depuis vingt ans pour le Mossad pour un salaire de 7 000 dollars par mois. Il fut accusé d'avoir effectué de nombreux voyages en Syrie pour le compte du Mossad. En février 2008, il s'était rendu à Kafar Soussé quelques jours avant l'assassinat de Mughniyeh. Après son arrestation, les services de police libanais découvrirent dans sa voiture un matériel de photographie sophistiqué, une caméra vidéo et un GPS minutieusement dissimulés. Lors de son interrogatoire, Jarrah reconnut que ses employeurs du Mossad lui avaient demandé de surveiller, de photographier et de réunir des informations sur les endroits où Mughniyeh avait prévu de se rendre, y compris l'appartement de sa maîtresse.

Israël nia toute implication dans l'assassinat de Mughniyeh mais les porte-parole du Hezbollah n'en cessèrent pas moins d'accuser « les sionistes israéliens » d'avoir assassiné « un héros du djihad mort en martyr ».

Le porte-parole du département d'État américain, Sean McCormack, ne partageait pas cette opinion et présenta Mughniyeh comme « un tueur de sang-froid et un terroriste responsable de nombreuses morts ».

« Le monde [est] plus sûr après sa mort », conclut-il.

20

Les caméras tournaient

Début janvier 2010, deux Audi A6 noires franchirent le portail sécurisé d'un bâtiment gris posé sur une colline du nord de Tel-Aviv. Surnommé « le Collège », ce bâtiment abritait en réalité le siège du Mossad. Le Premier ministre Netanyahu fut accueilli par Meir Dagan, chef du Mossad dont il venait de prolonger le mandat d'un an. Dagan et les responsables du Mossad étaient d'humeur joyeuse après les derniers succès de leurs agents : la destruction du réacteur syrien, l'assassinat de Mughniyeh et de Suleiman. Il leur restait à présent à faire sauter un dernier maillon de la chaîne reliant l'Iran et les terroristes : un certain Mahmoud Abdel Rauf al-Mabhouh.

Dans la salle de réunion, Dagan et ses adjoints présentèrent leur plan au Premier ministre : Mabhouh, haut responsable du Hamas et pierre angulaire du trafic d'armes partant d'Iran et passant par le Soudan, l'Égypte et le Sinaï jusqu'à la Bande de Gaza, serait éliminé à Dubaï, petit émirat arabe situé dans le golfe Persique. D'après le journaliste Ronen Bergman, Mabhouh fut désigné sous le nom de code « Écran plasma ».

Netanyahu donna son accord pour l'élimination d'« Écran plasma » et les préparatifs commencèrent. L'objectif était de tuer Mabhouh dans sa chambre d'hôtel à Dubaï. Selon le *Sunday Times* de Londres, les agents du Mossad s'étaient entraînés pour cette opération dans un hôtel de Tel-Aviv, sans en avertir la direction.

Mahmoud al-Mabhouh, *alias* Abou Abed, était né en 1960 dans le camp de réfugiés de Jabalia, dans le nord de la Bande de Gaza. Très pieux, il avait rejoint les Frères musulmans à la fin des années soixante-dix et participé à plusieurs attaques contre des cafés où l'on pratiquait des jeux d'argent. En 1986, il fut arrêté par l'armée israélienne pour possession d'un fusil d'assaut

AK-47. Libéré moins d'un an après, il rejoignit la brigade Izz al-Din al-Qassam, le bras armé du Hamas.

Son chef, Salah Shehadeh, lui confia avec plusieurs autres militants une mission spéciale : l'enlèvement et l'exécution de soldats israéliens. Le 16 février 1989, déguisés en juifs ultra-orthodoxes, Mabhouh et un acolyte du Hamas volèrent une voiture et firent monter un soldat, Avi Sasportas, qui faisait du stop pour rentrer chez lui. Alors qu'Avi s'installait à l'arrière de la voiture, Mabhouh se retourna et lui tira une balle dans la tête. Mabhouh et ses complices l'enterrèrent après s'être pris en photo avec sa dépouille. Trois mois plus tard, un autre soldat, Ilan Saadon, était enlevé sur le carrefour de Reem et assassiné de la même façon. Mabhouh révéla lui-même ces informations au cours d'un entretien sur la chaîne Al Jazeera.

Mabhouh se réfugia ensuite en Égypte, puis en Jordanie, où il poursuivit ses activités terroristes, notamment en faisant passer des armes et des explosifs dans la Bande de Gaza. De retour au Caire, il fut arrêté par les Égyptiens, passa presque un an en prison (en 2003) et s'installa ensuite en Syrie. Il était désormais considéré comme un dangereux terroriste et était recherché par la police en Israël, en Égypte et en Jordanie. Ses talents d'organisation étaient hautement appréciés par ses supérieurs et il monta les échelons au sein du Hamas en se spécialisant dans le trafic d'armes en provenance d'Iran.

Mabhouh avait compris qu'il était recherché par les services israéliens en raison de son rôle au sein du Hamas. Il savait également que les Israéliens ne pouvaient ni oublier ni pardonner l'assassinat de deux de leurs soldats. Il était extrêmement prudent, changeait régulièrement d'identité et se faisait passer pour un homme d'affaires voyageant au Moyen-Orient pour son travail. Il confia à un ami qu'il avait pris l'habitude, quand il dormait à l'hôtel, de barricader la porte de sa chambre avec des fauteuils « pour éviter de mauvaises surprises ».

Lors d'une de ses rares interviews, il se présenta sur la chaîne Al Jazeera le visage recouvert d'un foulard noir. « Ils ont déjà essayé de m'éliminer trois fois et ils ont presque réussi, déclara-t-il. Une fois à Dubaï, une fois au Liban – il y a six mois – et une fois en Syrie, il y a deux mois, après l'assassinat d'Imad Mughniyeh. C'est le prix que doivent payer tous ceux qui luttent contre Israël. »

En réalité, Mabhouh ne voulait pas faire cette interview. Il estimait qu'il s'agissait d'un risque inutile, mais il avait dû obéir aux ordres explicites de ses supérieurs du Hamas. Certains affirment que cette apparition aurait aidé le

Mossad à le retrouver plus tard. Mabhouh avait en effet accepté d'apparaître sous les caméras à condition que son visage soit entièrement flouté. Après l'enregistrement, la cassette de l'interview avait été envoyée à Gaza pour contrôle mais il s'avéra que le floutage n'avait pas fonctionné et Mabhouh dut procéder à un second enregistrement. La diffusion de cette interview fut ensuite repoussée (elle ne serait diffusée qu'après la mort de Mabhouh). Mabhouh s'enquit alors de ce qu'il était advenu de la première cassette et on lui répondit qu'elle était désormais dans les archives du Hamas. Certains pensent qu'elle serait tombée dans les mains des agents israéliens qui le traquaient.

Quelques semaines après l'enregistrement, un haut responsable du Hamas reçut un coup de téléphone d'un Arabe qui se disait le représentant d'un groupe spécialisé dans le trafic d'armes et le blanchiment d'argent. Les responsables du Hamas étant toujours à la recherche d'armes, il leur fit une offre qu'ils ne pouvaient pas refuser et demanda à rencontrer Mabhouh à Dubaï. Cette demande était étrange, car c'est là que Mabhouh devait rencontrer ses partenaires iraniens. Ce mystérieux appel téléphonique avait peut-être scellé le sort de Mabhouh.

*

C'est alors que se produisit un événement totalement inédit dans l'histoire des services secrets.

L'élimination d'« Écran plasma » fut filmée, enregistrée et immortalisée par des caméras de vidéosurveillance, omniprésentes à Dubaï. Ces images sont un témoignage exceptionnel du déroulement de l'opération. Elles ont permis à des centaines de millions de spectateurs, confortablement installés dans leur fauteuil, de suivre pas à pas le déroulement d'une opération clandestine et meurtrière.

Lundi 18 janvier 2010.

Plusieurs agents du Mossad atterrissent à Dubaï. Ils sont les premiers d'une équipe de vingt-sept personnes qui arriveront au fur et à mesure dans les vingt-quatre heures suivantes. Douze d'entre eux possèdent des passeports britanniques, quatre sont français, quatre autres australiens, un allemand et six irlandais.

Les agents descendent dans plusieurs hôtels différents.

Mardi 19 janvier.

00 h 09. Deux agents du Mossad arrivent à Dubaï : le premier est un homme de quarante-trois ans au crâne dégarni, il s'appelle Michael Bodenheimer et possède un passeport allemand. Le second est James Leonard, il présente un passeport britannique. Les deux hommes sont chargés – selon le rapport de la police locale – de procéder aux préparatifs de l'assassinat.

00 h 30. Un homme portant un bouc et des lunettes atterrit à l'aéroport de Dubaï, il vient directement de Paris. Il s'agit du responsable de l'opération, Kevin Daveron. Il est accompagné d'une femme rousse, Gail Folliard, son adjointe. Tous deux présentent des passeports irlandais.

1 h 21. Gail Folliard descend à l'hôtel Jumeriah où elle prend une chambre au 11e étage. Quand l'employé lui demande son adresse, elle répond sans ciller : 78, Memmier Road, Dublin, Irlande. On apprendra plus tard que cette adresse n'existe même pas.

1 h 31. Kevin Daveron rejoint Folliard et descend à l'hôtel Jumeriah, chambre 3308.

2 h 29. Peter Elvinger, responsable de la logistique, atterrit à Dubaï avec un passeport français. Mince, il porte une barbe et des lunettes élégantes. D'après la police, il transporte une valise « suspecte ».

2 h 36. Peter rejoint un autre membre de l'équipe à l'aéroport et tous les deux partent pour un hôtel de la ville.

10 h 15. Mabhouh embarque à Damas pour un vol direct à destination de Dubaï sur la compagnie Emirates Airlines. Là-bas, il doit rencontrer un représentant iranien pour organiser de nouvelles livraisons d'armes à destination de la Bande de Gaza.

10 h 30. Peter quitte son hôtel et retrouve d'autres agents dans un grand centre commercial.

10 h 50. Kevin et Gail rejoignent leurs affidés dans le centre commercial. Kevin ne porte plus ni lunettes ni moustache.

12 h 18. Les agents se dispersent. Kevin retourne à l'hôtel Jumeriah et règle sa note. Sur une autre caméra de surveillance, on le voit ensuite se présenter à un autre hôtel avec une perruque, des lunettes et une fausse moustache.

14 h 12. Deux agents habillés en joueurs de tennis entrent dans le luxueux hôtel Al Bustan Rotana. Leur mission : repérer et surveiller Mabhouh qui doit arriver dans l'heure.

15 h 12. Gail quitte à son tour l'hôtel Jumeriah et règle sa note de 400

dollars.

15 h 15. Mahbouh atterrit à Dubaï. Au contrôle de l'immigration, il présente un faux passeport irakien et déclare travailler dans le textile.

15 h 25. Gail change d'hôtel ainsi que d'apparence. Nouveaux vêtements, nouveau maquillage et perruque.

15 h 28. Mabhouh arrive à l'hôtel Al Bustan Rotana. À la réception, il demande une chambre sans balcon et avec des fenêtres scellées. On lui tend la clé de la chambre 230 au deuxième étage. Il prend l'ascenseur sans prêter attention aux deux joueurs de tennis qui montent avec lui.

15 h 30. Les agents de surveillance indiquent que Mabhouh est entré dans sa chambre qui se situe en face de la 237.

15 h 53. Peter arrive à l'hôtel où est descendu Mabhouh et entre dans le centre d'affaires. Il appelle la réception et demande à réserver la chambre 237.

16 h 03. Relève de l'équipe de surveillance qui attend que Mabhouh quitte sa chambre.

16 h 14. Tous les membres de l'équipe se trouvent à présent à l'intérieur de l'hôtel.

16 h 23. Mabhouh quitte sa chambre, s'assure que le hall de l'hôtel est « sûr » et sort du bâtiment. L'équipe de surveillance le suit.

16 h 24. Les agents donnent à leur chef de mission la description de la voiture qui conduit Mabhouh en centre-ville.

16 h 27. Peter apparaît dans le hall de l'hôtel et donne une valise à Kevin Daveron. Celle-ci contient probablement tout le matériel nécessaire pour l'élimination de Mabhouh.

16 h 33. Peter se rend à la réception de l'hôtel et reçoit la clé de sa chambre, la 237.

16 h 40. Peter donne la clé de la chambre à Kevin et quitte l'hôtel pour une destination inconnue.

16 h 44. Kevin entre dans la chambre 237. Il inspecte la fenêtre et le judas qui lui permettra de voir Mabhouh regagner sa chambre.

17 h 06. Gail rejoint Kevin dans la chambre 237. Ensemble, ils revoient le déroulé de l'opération et se tiennent informés de ce que Mabhouh fait en ville.

17 h 36. Un agent entre dans l'hôtel, coiffé d'une casquette. Dans un couloir désert, il remplace sa casquette par une perruque.

18 h 21. Gail quitte la chambre 237 avec la valise que Kevin a reçue des mains de Peter. Elle se rend au parking de l'hôtel et la donne à un des assassins.

18 h 32. Le premier membre de l'équipe d'assassins quitte le parking et entre dans le hall de l'hôtel.

18 h 34. Le deuxième tueur entre dans l'hôtel et s'installe dans un fauteuil dans le hall de réception, le plus loin possible de son acolyte.

18 h 43. Le premier agent de surveillance, habillé comme un joueur de tennis, quitte l'hôtel.

19 h 30. Peter quitte Dubaï et s'envole pour Munich, en Allemagne.

20 h 00. L'employé de l'hôtel chargé du ménage quitte le second étage. Un des assassins essaie d'entrer dans la chambre de Mabhouh.

20 h 04. Posté près des ascenseurs, Kevin indique aux assassins de se dépêcher d'entrer dans la chambre, car un des ascenseurs vient de s'arrêter au deuxième étage. Le système de sécurité de l'hôtel détecte une tentative d'effraction dans la chambre 230.

20 h 20. Mabhouh regagne son hôtel. L'équipe de surveillance informe Kevin qu'il se dirige vers les ascenseurs.

20 h 27. Mabhouh entre dans sa chambre. Kevin et Gail montent la garde près des ascenseurs du deuxième étage. Dans la chambre 230, Mabhouh est exécuté.

20 h 46. Les quatre assassins quittent l'hôtel.

20 h 47. Gail et un autre agent quittent l'hôtel à leur tour.

20 h 51. Kevin entre dans la chambre de Mabhouh et accroche le petit panneau « Ne pas déranger » sur la poignée de la porte.

20 h 52. L'équipe de surveillance quitte l'hôtel.

22 h 30. Kevin et Gail prennent un vol direct pour Paris. À peu près au même moment, tous les agents repartent pour d'autres destinations.

Vers 22 heures, la femme de Mabhouh l'appelle sur son portable et tombe sur son répondeur. Elle rappelle plusieurs fois, en vain. Un ami de Mabhouh essaie à son tour de le joindre, sans plus de succès. Les messages SMS restent également sans réponse. Le temps passe et Mabhouh ne donne toujours pas signe de vie. Inquiète, sa femme avertit plusieurs responsables du Hamas qui décident d'envoyer quelqu'un à l'hôtel Al Bustan Rotana de Dubaï. Leur homme se présente à la réception et fait appeler la chambre 230. Pas de réponse.

Après midi, les employés de l'hôtel décident enfin de monter voir dans la chambre de Mabhouh. Ils ouvrent la porte et découvrent son corps sans vie. On appelle un médecin d'urgence pour examiner la dépouille. Celui-ci conclut

à une mort par arrêt cardiaque.

*

Le Hamas publia une déclaration officielle annonçant la mort de Mabhouh « liée à des problèmes de santé ». Mais sa famille récusait le diagnostic du médecin et était convaincue que Mabhouh avait été assassiné par le Mossad. Son corps fut autopsié à Dubaï et un prélèvement sanguin envoyé en France pour analyse. Les résultats tombèrent neuf jours plus tard. Le Hamas annonça alors que Mabhouh avait été assassiné par des agents du Mossad qui lui auraient d'abord infligé une forte décharge électrique avant de l'étouffer avec un oreiller.

Dans le même temps, la police de Dubaï indiqua qu'aucune trace de poison n'avait été retrouvée dans le sang de Mabhouh. Elle n'en conclut pas moins que Mabhouh avait été tué par des agents du Mossad sur son territoire. Le 31 janvier, soit douze jours après la mort de Mabhouh, le *Sunday Times* de Londres publiait un article sur l'empoisonnement de Mahbouh par le Mossad. Le journal britannique affirmait que des agents israéliens étaient entrés dans la chambre de Mabhouh et lui avaient injecté un poison simulant un arrêt cardiaque. Ils auraient ensuite photographié tous les documents trouvés dans la chambre avant de quitter les lieux en prenant soin d'accrocher le panneau « Ne pas déranger » à l'extérieur de sa porte.

Le 28 février, l'adjoint du chef de la police de Dubaï annonçait à la presse que le laboratoire français avait découvert des traces de chlorhydrate, un puissant anesthésiant utilisé avant les interventions chirurgicales. Cette substance provoquait une relaxation musculaire suivie d'une perte de conscience. Les assassins auraient injecté cette substance à leur victime avant de l'étouffer afin de faire croire à une mort naturelle.

Le journaliste Gordon Thomas publia dans le *London Telegraph* un article sur « le permis de tuer du Mossad ». Selon lui, la mort de Mabhouh présentait les mêmes caractéristiques que plusieurs assassinats commis par le Mossad. En outre, les onze agents désignés pour cette opération – dont six femmes – faisaient tous partie des quarante-huit membres de l'unité Kidon. Yossi Melman, du quotidien *Haaretz*, souligna également que le déroulé de l'opération tel que le montraient les caméras de surveillance correspondait au mode opératoire du Mossad : arrivée sur des vols séparés en provenance de

villes différentes ; répartition des agents dans plusieurs hôtels, appels téléphoniques par des opérateurs internationaux ; port de vêtements visant à empêcher l'identification, volonté de se faire passer pour des touristes ou des hommes d'affaires. D'autres spécialistes rejettent toutefois cette hypothèse, considérant au contraire que ces méthodes sont typiques de la plupart des services secrets occidentaux et qu'il était impossible d'établir sans ambiguïté qui avait effectivement commis cet assassinat.

D'après l'hebdomadaire *Der Spiegel*, les services secrets allemands (BND) auraient déclaré aux parlementaires allemands que Mabhouh avait été tué par des agents du Mossad. Le journal précise que Michael Bodenheimer, dont les parents étaient nés en territoire allemand, avait fait une demande de passeport auprès des autorités allemandes. Le 8 novembre 2009, doté de son nouveau passeport, il s'était envolé de Francfort pour Dubaï puis Hongkong, soit exactement le même itinéraire que celui qu'il effectuera avant l'assassinat de Mabhouh. D'après le *Spiegel*, neuf autres agents seraient partis ce même 8 novembre de différentes villes européennes, tous à destination de Dubaï. Cela ressemblait fort à une ultime répétition avant l'opération de janvier 2010.

Au cours d'un entretien avec le journal *Al-Arabiya*, le chef de la police de Dubaï, Dhahi Khalfan Tamim, expliqua pourquoi il était convaincu que Mabhouh avait été assassiné par les Israéliens : « Tout d'abord, nous avons des empreintes et des échantillons d'ADN. Ensuite, il y a l'équipe des assassins, tous possédaient de faux passeports établis au nom de vraies personnes. Or, plusieurs de ces personnes étaient des citoyens israéliens. Qu'est-ce que vous croyez ? Que les militants de Peace Now ont assassiné Mabhouh ? C'est signé le Mossad. »

Le chef de la police de Dubaï devint rapidement une vedette passant des heures devant les caméras des chaînes de télévision et donnant des interviews à qui voulait. Il devint notamment le chouchou des médias en révélant un montage vidéo de plusieurs caméras de vidéosurveillance. Tamim expliqua très habilement comment les agents s'étaient déplacés à travers l'émirat, entrant et sortant des hôtels, des centres commerciaux et de l'aéroport et changeant régulièrement d'apparence afin de ne pas se faire repérer par Mabhouh.

D'après lui, le noyau de l'équipe se composait de onze agents : trois Irlandais, six Anglais, un Français et un Allemand. Ils étaient arrivés à Dubaï par des vols différents en provenance de villes européennes, certains durant la nuit précédant l'opération, d'autres en même temps que Mabhouh et d'autres

encore seulement quelques heures avant l'assassinat. La police était parvenue à remonter le fil des événements grâce à 648 heures d'enregistrement de caméras de vidéosurveillance.

Les registres et les photos des services de l'immigration permirent à la police de Dubaï de conclure que d'autres agents avaient participé à l'opération, en plus des onze déjà mentionnés. Le compte final se montait à vingt-sept personnes auxquelles Tamim ajoutera encore quelques noms suspects par la suite.

Ces conclusions soulevaient toutefois plusieurs questions : le Mossad ignorait-il vraiment la présence de ce réseau de caméras de vidéosurveillance ? D'après Tamim, les agents israéliens s'étaient rendus plusieurs fois à Dubaï pour préparer l'opération. N'avaient-ils pas remarqué les caméras ? Si oui, une bonne partie de leurs vaet-vient entre différents hôtels, les changements de vêtements, les perruques et les moustaches n'étaient-ils pas précisément destinés aux caméras ? Certains agents n'étaient peut-être là que pour faire diversion et brouiller les pistes fournies par les bandes vidéo.

Autre point : le chef de la police se flattait d'avoir maintenant une photographie de tous les agents passés par les services d'immigration (où cette formalité était désormais requise). Mais le Mossad ignorait-il que Dubaï avait mis en place une telle procédure ? Les agents n'avaient-ils pas veillé à se présenter grimés ou déguisés de manière à être méconnaissables ?

Enfin, troisième question : comment se faisait-il que les caméras aient enregistré chaque minute de l'opération à l'exception de deux moments clés : l'entrée et la sortie des assassins de la chambre de Mabhouh.

Tamim expliqua également à la presse que les agents avaient utilisé un numéro de téléphone en Autriche pour passer plusieurs de leurs communications. Une simple vérification des registres des opérateurs lui avait permis d'identifier les personnes ayant utilisé ce numéro. Il s'agissait apparemment de membres du Mossad. Enfin, il ajouta que plusieurs agents avaient réglé leurs dépenses à Dubaï en utilisant des cartes bancaires rechargeables Payoneer-MasterCard, un système mis au point par une entreprise de l'Iowa qui possédait un centre de recherche et développement en Israël.

Le plus intrigant dans cette affaire était que la plupart des agents avaient utilisé les passeports de véritables citoyens israéliens possédant la double nationalité. Peu d'entre eux avaient eu recours à de faux passeports. Cela était

peut-être lié au fait qu'ils opéraient dans un pays arabe considéré comme territoire ennemi. Si des agents étaient capturés, ils pourraient demander la protection des consulats britannique, français, allemand ou australien. Si les consulats décidaient de procéder à des vérifications, ils découvriraient que ces personnes existaient véritablement et qu'il fallait les aider. Si les agents avaient utilisé de faux passeports, les consulats n'auraient pas été dupes et les agents n'auraient pas pu compter sur leur protection.

*

Quand l'affaire éclata au grand jour, Israël fut vivement critiqué par les autorités des pays dont des passeports avaient été utilisés. Le Royaume-Uni, l'Australie et l'Irlande décidèrent d'expulser les représentants du Mossad dans leur pays. Un certain Uri Brodsky fut arrêté à l'aéroport de Varsovie et extradé vers l'Allemagne. Il était soupçonné d'avoir aidé Michael Bodenheimer à se procurer un passeport allemand sous des prétextes fallacieux (Brodksy fut finalement libéré après avoir payé une amende de 60 000 euros. On ne retrouva jamais Bodenheimer). D'autres pays exprimèrent également leur indignation. Ces réactions étaient particulièrement hypocrites car l'utilisation de faux papiers est à la base même du travail des services secrets. En réalité, les nations qui accusaient Israël étaient elles-mêmes coupables (et aujourd'hui encore) du crime qu'elles reprochaient à l'État hébreu. Pourtant, quand un réseau d'espions russes fut démantelé aux États-Unis à la fin de l'année 2010, personne n'accusa ses membres d'avoir utilisé de faux passeports britanniques ou américains.

Les répercussions de l'affaire dans la presse internationale donnèrent l'impression que, si l'opération en elle-même avait été un succès, le Mossad avait commis une grave erreur en sous-estimant à la fois la réaction des autorités de Dubaï et des pays occidentaux. L'affaire nuisit gravement à l'image d'Israël, mais pas à la poursuite de ses activités secrètes. Les représentants du Mossad expulsés furent bientôt remplacés et les promesses du chef de la police de Dubaï – certain que les assassins seraient bientôt appréhendés maintenant que leur identité était connue du monde entier – tardèrent à se réaliser. Pas un seul agent présent à Dubaï au cours de cette opération ne fut arrêté.

L'affaire devint toutefois le symbole des nouvelles difficultés auxquelles

étaient confrontés les services secrets dans le monde moderne. Les temps avaient changé. À l'époque des caméras de vidéosurveillance, des contrôles d'immigration avec photo et relevé d'empreintes, des vérifications express de passeports et des prélèvements d'ADN, les espions avaient besoin de recourir à des méthodes de plus en plus sophistiquées pour accomplir leurs missions secrètes.

*

Le 7 avril 2011, un appareil non identifié tira un missile sur une voiture à une quinzaine de kilomètres au sud de Port-Soudan, au Soudan. D'après des sources israéliennes, le missile aurait été tiré par un drone Shoval, capable de transporter jusqu'à une tonne de chargement sur 4 000 kilomètres de distance sans ravitaillement en carburant. Le Shoval fait partie d'une nouvelle génération de drones qu'Israël déploie désormais lors de missions risquées loin de ses frontières, se substituant à des appareils pilotés par des hommes. Les drones israéliens, qui comptent parmi les meilleurs du monde, se chargent de missions de renseignement et d'attaque dans tout le Moyen-Orient. Parmi les deux occupants de la voiture se trouvait un dirigeant du Hamas, Abdul Latif al-Ashqar.

Le Hamas se servait du Soudan comme point de transit pour son trafic d'armes d'Iran vers la Bande de Gaza. Les armes arrivaient par bateau à Port-Soudan et étaient ensuite convoyées par camions à travers l'Égypte, le Sinaï et la Bande de Gaza, les militants achetant leur passage aux postes frontières et aux barrages tenus par des soldats corrompus.

Le gouvernement soudanais accusa immédiatement Israël. L'État hébreu avait déjà été désigné responsable d'une mystérieuse attaque sur un convoi d'armes en janvier 2009. Plusieurs camions transportant des armes, des missiles et des explosifs avaient été détruits et quarante personnes tuées.

Abdul Latif al-Ashqar, qui figurait parmi les victimes, était le successeur de Mabhouh au sein du Hamas.

21

Du pays de la reine de Saba

Leurs vêtements blancs contrastant avec leur peau noire, un groupe de jeunes enfants éthiopiens s'avance sur la scène d'un immense théâtre de Jérusalem. Ils possèdent une grâce unique et regardent le public avec leurs grands yeux noirs, débordant de fierté et de curiosité. Le célèbre compositeur israélien Shlomo Gronich commence à jouer quelques notes de piano tandis que s'élève du chœur des enfants une mélodie qui donne des frissons à toute l'assemblée.

« La lune regarde d'en haut / sur mon dos un petit sac de vivres / le désert devant nous est infini / et ma mère qui promet à mes petits frères / "encore un peu, juste un petit peu / un pas de plus, un dernier / vers Jérusalem". »

Ce sont les mots du poète Haim Idissis, auteur du *Chant du voyage* racontant le périple des Juifs d'Éthiopie vers la Terre promise. Le public applaudit. Peut-être n'était-ce pas l'intention du poète, peut-être la foule enthousiaste n'a-t-elle pas remarqué mais cette chanson reprend le chapitre le plus émouvant, et le plus terrible, de l'*aliya* « immigration » des Juifs d'Éthiopie vers la terre de leurs ancêtres.

« La lune tenait bon / le sac de vivres était vide / la nuit les bandits attaquaient / armés de couteaux et de lames aiguisées / dans le désert, le sang de ma mère / la lune comme témoin / et moi qui promets à mes petits frères / "encore un peu, juste un petit peu / le rêve se réalisera / bientôt nous serons sur la terre d'Israël". »

Aucune autre communauté juive n'a autant souffert que les Juifs d'Éthiopie pendant leur immigration. Leur histoire est devenue légende.

L'existence même de cette tribu juive, coupée du reste du monde, nichée au

cœur de l'Afrique, semble tout droit sortie d'un conte. Installés dans les montagnes et les vallées d'Éthiopie, dans le royaume de la reine de Saba, les Juifs d'Éthiopie se sont obstinément accrochés pendant des milliers d'années à leur religion, une foi biblique pure et innocente.

Le mystère flotte autour de cette paisible communauté dirigée par des *kessim*, vieillards vénérables habillés de blanc, guidant leur troupeau suivant les règles millénaires du judaïsme et les traditions essentielles de la vie moderne. Une communauté qui vivait tantôt en paix et en harmonie, tantôt sous le joug de chefs cruels qui la persécutaient. Une communauté humiliée par les rabbins et les théologiens juifs du monde extérieur qui avaient décidé que les Juifs d'Éthiopie, ceux qu'on appelle les *falasha*, n'étaient pas des vrais Juifs.

Mais ils n'avaient pas renoncé. Génération après génération, de père en fils et de mère en fille, ils avaient rêvé du jour où ils partiraient pour la Terre promise. Très peu de Juifs d'Éthiopie vinrent s'installer en Israël pendant les trente premières années d'existence de l'État hébreu. Même durant le règne de l'empereur Hailé Sélassié, le « lion de Judée », allié fidèle d'Israël, le gouvernement éthiopien ne fit pas d'effort réel pour envoyer des Juifs d'Éthiopie en Israël. Les choses commencèrent à changer en 1973, lorsque le Grand Rabbin Ovadia Yosef publia une *halacha* (loi juive) établissant clairement que les Juifs d'Éthiopie – qui se surnomment les « Beta Israël » – étaient des juifs de plein droit. Deux ans plus tard, l'État hébreu décida de faire appliquer la loi du retour aux Juifs d'Éthiopie. Lorsque Menahem Begin devint Premier ministre en 1977, il appela le chef du Mossad, le général Yitzhak (Haka) Hofi et lui dit : « Ramenez-moi les Juifs d'Éthiopie ! »

Au sein du Mossad, l'unité spéciale Bitzur était chargée de la défense des Juifs installés en pays ennemi et de leur immigration vers Israël. Suivant l'ordre du Premier ministre, l'unité Bitzur – plus tard rebaptisée Tzafririm – se mit à l'œuvre immédiatement. Ramener des immigrés juifs en Israël faisait partie des premières missions du Mossad depuis sa création en 1951. À la fin des années cinquante, le Mossad avait fait venir des centaines de milliers de Juifs du Maroc au cours d'une vaste opération secrète.

Dès que Haka eut reçut l'ordre de Begin, David Kimhi, chef adjoint du Mossad et responsable du Tevel (chargé des relations internationales), se rendit à Addis-Abeba et rencontra Mengistu Hailé Mariam (alors dirigeant de l'Éthiopie). À l'époque, les Juifs d'Éthiopie n'avaient pas le droit de sortir du territoire. Le pays était ravagé par la guerre civile et Mengistu avait demandé

l'aide d'Israël contre les rebelles. Kimhi refusa de lutter contre les rebelles aux côtés de Mengistu mais promit de lui fournir des armes si les Juifs d'Éthiopie étaient autorisés à quitter le pays. Les termes du marché étaient les suivants : chaque avion de transport Hercules atterrissant avec une livraison d'armes devrait repartir avec des Juifs à son bord. Mengistu accepta et l'exode des Juifs d'Éthiopie commença.

Les échanges se poursuivirent ainsi pendant six mois jusqu'en février 1978 quand le ministre des Affaires étrangères, Moshé Dayan, commit la « maladresse » de déclarer à un journal suisse qu'Israël fournissait des armes aux soldats de Mengistu. Pour certains, il ne s'agissait pas d'un accident, car Dayan était en réalité opposé au marché conclu avec le régime marxiste et prosoviétique de Mengistu.

Mengistu était furieux. Ne pouvant admettre en public qu'il entretenait des relations secrètes avec l'État d'Israël, il mit fin à l'accord avec le Mossad immédiatement. La porte de sortie pour les Juifs d'Éthiopie était de nouveau fermée. Toutefois, le Premier ministre Begin voulait toujours qu'on lui ramène les Juifs d'Éthiopie.

Les portes de l'Éthiopie s'étaient donc refermées, mais une lettre envoyée de Khartoum, la capitale du Soudan, voisin de l'Éthiopie, parvint au Mossad, offrant une autre issue.

La lettre était signée de Freda Aklum, professeur juif éthiopien qui avait réussi à passer la frontière soudanaise. Du point de vue israélien, le Soudan était un pays ennemi ravagé par la famine, la sécheresse et les guerres tribales et religieuses. Des milliers de réfugiés venus de tous les coins du pays – ainsi que d'Éthiopie – se massaient déjà dans des camps miséreux. Aklum envoya plusieurs lettres aux autorités israéliennes ainsi qu'à des organisations humanitaires afin d'aider les Juifs d'Éthiopie à quitter le pays. L'une de ses lettres atterrit au siège du Mossad et retint l'attention d'un haut responsable. « Je suis au Soudan, écrivait Aklum, envoyez-moi un billet d'avion. » À défaut de billet d'avion, le Mossad lui envoya un de ses hommes, Danny Limor.

Lors de leur rencontre, Limor et Aklum décidèrent qu'Aklum se chargerait de rassembler les Juifs des camps de réfugiés et de tenir Danny informé de la situation. En quelques mois, il localisa trente Juifs, et les agents du Mossad organisèrent discrètement leur évacuation vers Israël. Un mois plus tard, le Mossad chargeait Aklum de rechercher les Juifs de Khartoum. Il n'en trouva toutefois pas et le représentant du Mossad retourna en Israël. Avant de partir,

Limor ordonna à Aklum de quitter également le pays, mais celui-ci voulait rester et continuer à rechercher des Juifs dans d'autres régions du Soudan. Limor se montra inflexible et dit à Aklum de mettre fin à ses activités et de rentrer en Israël sous huitaine.

Aklum désobéit et commença à voyager dans le pays, passant d'un camp à l'autre dans l'espoir d'y trouver des Juifs. Il n'en trouva pas, mais il savait que s'il rentrait à présent en Israël, ce serait la fin de l'immigration pour tous les Juifs d'Éthiopie. Il rédigea alors un faux rapport, citant le nom de nombreux Juifs qu'il aurait découverts au Soudan, et l'envoya au Mossad en précisant qu'il restait au Soudan « pour s'occuper d'eux ».

Les Juifs d'Aklum existaient bel et bien, mais ils n'étaient pas au Soudan. Ils étaient toujours dans leurs villages, en Éthiopie. Aklum commença alors à explorer le pays. Il se rendit dans des villages et essaya de convaincre les Juifs d'aller en Israël. La rumeur se répandit comme une traînée de poudre : il y avait un moyen de sortir d'Éthiopie. Quelques hommes d'abord, puis des familles et enfin des villages entiers commencèrent à plier bagage. Des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants quittèrent l'Éthiopie clandestinement. Ils croyaient à la promesse de la Bible qui parlait d'un retour dans un pays où coulent le lait et le miel.

Ils préparèrent des vivres, traversèrent la frontière et entamèrent un long et dangereux périple à travers le désert. Ils marchaient la nuit et se cachaient dans des grottes durant le jour. Beaucoup tombèrent malades. Les bébés mouraient de soif dans les bras de leur mère. Un père perdit ses quatre enfants pendant ce terrible voyage. Certains furent mordus par des serpents et des scorpions, d'autres succombèrent à des maladies infectieuses. Les vivres qu'ils avaient emportés ne suffisaient pas. Plusieurs groupes furent attaqués par des bandits qui leur dérobèrent toutes leurs possessions et laissèrent plusieurs cadavres derrière eux. Des années plus tard, l'actrice Maharata Baruch se souviendrait de cette traversée et du terrible tribut payé par les Juifs d'Éthiopie. Chaque matin, raconte-t-elle, ils se levaient et faisaient le compte de leurs amis morts pendant la nuit. Ils laissaient parfois dix dépouilles enterrées dans le sable, des fois quinze. Pas une famille ne perdit au moins un enfant. À l'été 1981, Danny Limor et ses hommes étaient de retour au Soudan. Ils se faisaient appeler « les Hafis », version abrégée de « Haka's force in Sudan ». Leur objectif était de prendre contact avec les Juifs d'Éthiopie en passant par le Soudan.

Les survivants furent toutefois confrontés à d'autres problèmes. Même dans

les camps de réfugiés près de Khartoum, ils étaient persécutés. Ils devaient cacher leur religion et ne prenaient pas les colis alimentaires non casher des organisations humanitaires. Les femmes étaient violées et les jeunes filles kidnappées par les voyous et les criminels qui tenaient les camps en coupe réglée. Une centaine de jeunes filles disparurent ainsi. Leurs proches apprirent qu'elles avaient été vendues en Arabie Saoudite où près de 120 000 femmes vivaient dans des conditions d'esclavage. Plusieurs Juifs furent dénoncés par leurs voisins de camp. Ils furent arrêtés et torturés par la police soudanaise. Bon nombre restèrent dans les camps de réfugiés pendant des mois, voire des années, avant de pouvoir partir pour Israël.

Les Juifs d'Éthiopie avaient payé un lourd tribut pour arriver à Jérusalem. Plus de 4 000 Juifs moururent au cours de cette émigration. Henry Gold, Juif canadien employé comme bénévole dans des camps au Soudan et en Éthiopie, était bouleversé par la situation des Juifs dans ces camps et critiqua vivement les représentants israéliens.

Le Mossad pourtant cherchait un moyen sûr de faire venir ces Juifs en Israël. L'exode commença depuis le Soudan à bord de vols commerciaux et avec de faux passeports. Puis, il fut décidé de transporter les réfugiés par bateau à travers la mer Rouge et le détroit de Tiran jusqu'au port d'Eilat.

En guise de couverture, le Mossad fonda une agence de voyage en Europe. « Pour pouvoir opérer dans cette région, il faut une bonne couverture, explique Yonatan Shefa, ancien agent du Mossad et l'un des responsables de cette opération. Sans cela, au bout d'une semaine on vous demande : Qu'est-ce que vous faites là ? Vous faites du tourisme ? Qu'est-ce qu'il y a à voir ici ? » La société s'installa donc à Arous, ancienne station balnéaire située non loin de Port-Soudan, et signa un accord avec le gouvernement soudanais dans le cadre du développement des sports nautiques en mer Rouge. Toutes ces formalités administratives furent confiées à Yehuda Gil, alors considéré comme l'un des meilleurs agents du Mossad. Gil se rendit à Khartoum et rencontra des représentants du régime. À force d'explications, de persuasion et de corruption, il finit par obtenir toutes les autorisations nécessaires pour exploiter la station balnéaire d'Arous. Yonatan Shefa, qui avait participé à de nombreuses opérations du Mossad, fut chargé de l'organisation et de la gestion de la station. À l'origine, Arous était un village constitué de bungalows et de quelques bâtiments publics. Dotés de faux passeports, plusieurs agents du Mossad furent envoyés d'Israël pour y jouer le rôle d'employés et de moniteurs. Ils remplirent les lieux de divers équipements de

plongée, masques, tubas et palmes. Dans la boutique du village se trouvait un émetteur-récepteur qui leur permettait de rester en contact permanent avec le siège du Mossad. Emanuel Allon, qui avait participé à de nombreuses opérations avec Yonatan Shefa (dont le sauvetage des jeunes Juives de Syrie), reçut un appel de son ancien camarade. « J'ai besoin de toi pour une opération spéciale, pas d'assassinat cette fois, une opération humanitaire. Je te parle et voilà que je deviens sentimental. Je veux installer un village de vacances au Soudan », lui dit Yonatan. Le village ne tarda pas à s'ouvrir au public et ses affiches envahirent les murs des agences de voyage européennes.

De nombreux touristes vinrent passer leurs vacances à Arous. De leur point de vue, le village était une réussite. Durant la journée, ils pouvaient plonger, nager et profiter de la plage au bord de la mer Rouge. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que presque chaque soir les agents du Mossad quittaient le village pour aller chercher des Juifs dans les camps de réfugiés. Les « moniteurs de plongée » inventèrent une histoire pour les employés soudanais du village et leur dirent qu'ils allaient retrouver des infirmières suédoises de l'hôpital de la Croix-Rouge à Kassala. Lorsque ces joyeuses équipées devinrent un peu trop régulières, les employés locaux commencèrent à soupçonner quelque chose mais, tant qu'ils recevaient leur salaire, ils étaient disposés à fermer les yeux. Ces voyages nocturnes se faisaient à bord de quatre vieux camions. Dirigés par Danny Limor, les agents israéliens se garaient à proximité des camps où les membres d'une organisation éthiopienne secrète – le Comité – rassemblaient les Juifs qu'ils trouvaient et les conduisaient jusqu'aux véhicules.

Ce n'était pas une mission facile et les agents couraient de grands risques. Pour David Ben-Uziel, l'arrivée près des camps représentait « la partie la plus dangereuse de la mission. Nous étions très près des camps, se souvient-il. Nous risquions à tout moment de nous faire prendre et devions faire au plus vite ». Les membres du Comité essayaient de rassembler les Juifs des camps mais bon nombre d'entre eux se cachaient par crainte de la police soudanaise. Certains venaient de villages nichés dans les montagnes éthiopiennes et n'avaient jamais vu d'homme blanc auparavant. Ils refusaient de croire que les agents israéliens étaient des Juifs venus les sauver, car ils ne savaient même pas qu'il existait des Juifs blancs. Ce n'est qu'après que Danny Limor fut venu prier avec eux qu'ils commencèrent à accepter l'idée qu'il était juif ; un Juif curieux, priant de façon étrange, mais un Juif tout de même.

Craignant les fuites, les agents ne prévenaient pas les réfugiés à l'avance.

Les membres du Comité leur disaient d'être prêts à partir à tout moment et de tout abandonner derrière eux s'ils étaient contactés. Ainsi, nuit après nuit, de petits groupes de Juifs se faufilaient discrètement à l'extérieur du camp et retrouvaient les agents du Mossad près d'un petit ravin.

Les quatre camions parcouraient des centaines de kilomètres jusqu'à la mer Rouge. Leur chemin était semé de barrages policiers et militaires. Danny achetait leur passage auprès des soldats et les camions poursuivaient leur route. Sur la côte, un navire israélien patientait au large tandis que des commandos de la marine rejoignaient la plage à bord de canots pneumatiques et ramenaient les Juifs avec eux. Le navire qui venait chaque semaine mouiller au large des côtes soudanaises s'appelait le *Bat Galim*. Aucun agent ou soldat n'oublierait l'émouvant sauvetage des Juifs d'Éthiopie et les conditions dramatiques de leur départ pour Israël. David Ben-Uziel a immortalisé un de ces moments grâce à un magnétophone : « La mer est mauvaise, nous portons chacun un de nos frères dans nos bras pour que personne ne se noie. Les hommes sont bouleversés. Certains disent que ce moment leur rappelle l'arrivée de leurs parents en Israël en tant qu'immigrés clandestins. Ils avaient les larmes aux yeux en voyant nos frères monter à bord. »

« Ils sont arrivés dans le plus grand silence, ajoute Gadi Kroll, commandant de la marine. Vieillards, femmes, enfants. Nous sommes immédiatement partis sur la mer agitée. Ils se sont assis et n'ont pas dit un mot. » Le bateau les conduisait à Eilat.

Un jour, le bénévole canadien Henry Gold se rendit au village de vacances d'Arous. Son travail dans les camps de réfugiés l'avait épuisé et des amis lui avaient conseillé de prendre quelques jours de repos là-bas. Il ignorait tout des activités secrètes se déroulant à Arous. En se promenant dans le village, il eut l'étrange impression d'être entouré d'agents du Mossad. Le personnel se comportait de façon très curieuse.

« Ils avaient un drôle d'accent. Une femme qui se disait suisse n'avait pas du tout l'accent suisse et le prétendu Iranien n'avait pas du tout l'accent iranien. Au repas, ils proposaient une sorte de salade finement coupée. J'ai voyagé dans beaucoup de pays et je sais que ce genre de salade n'est servi qu'en Israël. » Le lendemain matin, Gold n'hésita pas : se tournant vers son instructeur de plongée, il lui demanda directement en hébreu : « Qu'est-ce que vous faites ici ? » Stupéfait, l'homme rougit et tomba sur sa chaise. Puis il demanda à Gold, en hébreu également : « Qui êtes-vous ? »

Le jour même, un haut responsable du Mossad arriva dans le village et prit

Gold à part. Celui-ci lui parla avec feu de la situation des Juifs d'Éthiopie dans les camps de réfugiés. Au cours d'un transfert, en mars 1982, un canot pneumatique naviguant dans le noir avait échoué sur des rochers avec quatre agents du Mossad à son bord. À ce moment, des soldats soudanais étaient arrivés sur la plage et avaient commencé à tirer au fusil d'assaut en direction du petit canot.

Danny Limor s'était alors jeté sur les soldats en criant en anglais : « Vous êtes fous ? Vous voulez tirer sur des touristes ? » Ne cessant de hurler que ces personnes étaient des touristes venus se reposer dans le village d'Arous qui participait à l'économie du Soudan, il avait ensuite menacé de déposer une plainte auprès du commandant à Khartoum. Confus, l'officier s'excusa et expliqua qu'il les avait pris pour des trafiquants. Il ordonna à ses hommes de se retirer sur-le-champ.

Les agents étaient saufs, mais il n'était visiblement plus possible de faire passer les réfugiés par la mer. Il fallait trouver un autre moyen de les emmener en Israël. Un matin, les pensionnaires du « village » d'Arous se réveillèrent et découvrirent que tous les employés étrangers avaient disparu. Seuls restaient les locaux qui leur préparaient le petit déjeuner. Les agents n'avaient laissé qu'une lettre d'excuse expliquant que le village devait fermer pour raison budgétaire. Les vacanciers seraient remboursés à leur retour dans leur pays, ce qui fut fait dans les semaines suivantes.

Après de longues discussions, le chef du Mossad décida que les prochains convois se feraient par la voie des airs avec des avions de transport militaires Rhinos Hercules C 130. Le pari était risqué, car il signifiait que les soldats israéliens devraient pénétrer l'espace aérien et atterrir plusieurs fois en territoire ennemi. Mais Israël n'avait pas le choix : il fallait sauver les Juifs d'Éthiopie.

En mai 1982, les agents du Mossad retournèrent au Soudan. Leur premier objectif consistait à repérer de possibles zones d'atterrissage au sud de Port-Soudan. Ils dénichèrent un vieil aérodrome britannique abandonné et réparèrent la piste pour accueillir les lourds appareils de transport. Le premier groupe de réfugiés fut conduit sur l'aérodrome. La piste était éclairée à l'aide de torches. Lorsque le gigantesque avion atterrit, les réfugiés prirent peur. L'énorme oiseau de métal – quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu de leur vie – arrivait droit sur eux, moteur rugissant, dans un nuage de poussière. Bon nombre prirent leurs jambes à leur cou et se laissèrent difficilement convaincre de revenir par les agents du Mossad. D'autres refusèrent

obstinément d’entrer dans le ventre de l’oiseau de métal. L’appareil, qui devait redécoller immédiatement, ne partit qu’au bout d’une heure avec 213 Juifs à son bord.

Les agents reçurent un télégramme de remerciement de la part du QG mais ils avaient appris une importante leçon. À l’avenir, les camions attendraient que les appareils aient atterri et ouvert leur trappe de chargement, de manière que les réfugiés passent directement du camion à l’avion. Ce système fonctionna bien mais ne dura pas longtemps. Les autorités soudanaises découvrirent l’étrange activité de l’aérodrome et les agents durent dénicher une autre zone d’atterrissage. Ils trouvèrent un autre endroit à 46 kilomètres au sud-ouest de Port-Soudan. Cette fois-ci, il fut décidé d’organiser une vaste opération de rapatriement avec sept appareils Hercules, capables de transporter chacun près de 200 passagers.

L’opération « Frères » fut placée sous le commandement personnel du chef du Mossad, Haka, et du commandant d’une division parachutiste, le général Amos Yaron. Entre 1982 et 1984, près de 1 500 Juifs d’Éthiopie purent ainsi être amenés en Israël.

L’opération faillit toutefois s’achever sur un désastre. Un informateur des forces de sécurité soudanaises avait repéré le contact du Mossad dans les camps de réfugiés. Addis Solomon, Juif d’Éthiopie, fut arrêté et torturé pendant quarante-deux jours par les Soudanais. Ils voulaient le nom de ses employeurs et le lieu des points de rendez-vous. Mais Solomon tint bon et ne révéla aucune de ces informations.

À la fin de l’année 1984, la situation dans les camps s’aggrava. La famine et les maladies firent de nombreuses victimes parmi les Éthiopiens. La guerre civile qui faisait rage au Soudan menaçait le régime du dictateur Gaafar Nimeiry. Sa survie dépendait désormais de l’envoi d’aide financière et humanitaire de la part des États-Unis.

Les Israélien demandèrent alors à Washington de soutenir le régime soudanais, si celui-ci autorisait la poursuite du transfert des Juifs d’Éthiopie. Le gouvernement accepta et l’ambassadeur américain reçu l’ordre de négocier un compromis. Résultat : les Juifs n’iraient pas directement en Israël mais passeraient par un pays tiers ; les services israéliens ne participeraient pas à l’opération, en échange, le Soudan recevrait des livraisons de carburant et de nourriture.

L’ambassade américaine à Khartoum informa Washington que les Juifs pourraient être évacués du Soudan dans les cinq ou six semaines à venir.

L'opération « Moïse » était prête à commencer.

Entre-temps, le chef du Mossad, Haka, avait été remplacé par son ancien adjoint, Nahum Admoni, que sa détermination à sauver les Juifs d'Éthiopie avait déjà fait remarquer au cours des années précédentes. Admoni autorisa ses hommes à faire venir les Juifs en Israël après une escale en Belgique. Un homme d'affaires juif, propriétaire d'une petite compagnie charter, accepta de prêter ses avions Boeing pour ces transports.

Le 18 novembre 1984 à 1 h 20 du matin, le premier appareil belge atterrit au Soudan. Deux cent cinquante réfugiés affamés, épuisés et terrorisés montèrent à bord. C'est alors que le pilote belge refusa de décoller au motif que son appareil ne disposait que de 210 masques à oxygène et pas 250. Un agent du Mossad le prit à part et lui dit tranquillement mais fermement : « Allez-y, je vous en prie, faites le choix vous-même, décidez qui vivra et qui mourra ! » Puis il ajouta, un ton plus haut : « Si vous ne faites pas décoller cet appareil immédiatement, je vous jette de cet avion et vous remplace par quelqu'un d'autre ! »

L'argument fit mouche et le pilote rentra dans le cockpit. À 2 h 40, le premier vol de l'opération Moïse partit pour la Belgique, puis Israël. Au cours des 47 jours suivants, ces avions effectuèrent 36 vols secrets, ramenant plus de 7 800 Juifs d'Éthiopie.

En Israël, la censure militaire faisait son possible pour empêcher toute fuite concernant l'opération. Elle y parvint jusqu'à ce que le président de l'Agence juive, Arie Dulzin, déclare : « Une de nos tribus juives est sur le point de rentrer chez elle. » Après cette déclaration, le *New York Jewish Press* publia les détails de l'opération, qui furent ensuite repris par le *Los Angeles Times*.

Trois jours plus tard, le Premier ministre Shimon Peres déclara devant la Knesset : « Le gouvernement d'Israël agit et continuera d'agir dans la limite de ses moyens et au-delà pour poursuivre cette opération jusqu'à ce que tous les Juifs d'Éthiopie soient rentrés en Israël. » Le même jour, le gouvernement soudanais annula l'accord avec Israël et les vols furent suspendus. Ce n'était pas les articles de presse qui avaient irrité les Soudanais, mais la déclaration du Premier ministre qui en confirmait la teneur. « Si les Israéliens s'étaient tus pendant encore un mois, on aurait pu sauver tous les Juifs d'Éthiopie », confia un représentant américain à Washington. Le vice-président américain, George Bush, fut profondément impressionné par l'opération Moïse et la détermination des Israéliens à ramener les Juifs d'Éthiopie. Il décida de faire quelque chose. Quelques semaines après l'interruption de l'opération Moïse,

sept appareils Hercules des forces américaines atterrissaient à Al Qadarif, au Soudan. À leur bord se trouvaient plusieurs agents de la CIA. L'opération « Reine de Saba » avait commencé. Elle permit d'évacuer les 500 derniers Juifs d'Éthiopie directement vers la base militaire israélienne de Mitzpeh Ramon dans le désert du Neguev.

Deux mois plus tard, Gaafar Nimeiry était déposé par les militaires. Les services secrets libyens se précipitèrent au Soudan pour chercher les agents du Mossad encore à Khartoum. Découverts, les trois derniers agents du Mossad trouvèrent refuge au domicile d'un agent de la CIA. L'Américain les cacha chez lui puis les aida à partir, dissimulés dans des coffres, pour Nairobi, capitale du Kenya. Parmi eux se trouvait David Molad, un des principaux agents du Mossad au Soudan, qui sortit ainsi discrètement du pays. Le sauvetage des Juifs d'Éthiopie serait l'une de ses dernières grandes opérations avant son départ à la retraite.

Au cours des opérations Moïse et « Reine de Saba », la coopération entre les services israéliens et américains avait fonctionné à merveille. Malheureusement, l'affaire Pollard éclata peu de temps après : un employé juif des services de renseignements américains fut pris sur le fait en train d'espionner pour le compte d'Israël, et arrêté. Les Américains étaient furieux et se sentaient trahis par un allié qu'ils venaient d'aider et les espionnait en retour. Le gouvernement israélien présenta ses excuses et rendit les documents dérobés par l'espion. Mais les relations entre les deux pays s'étaient nettement dégradées. L'un des personnages clés de l'affaire Pollard n'était autre que Rafi Eitan, célèbre agent du Mossad, qui présidait désormais une obscure officine de renseignements au sein du ministère de la Défense. L'organisation, baptisée Lakam (« Bureau des relations scientifiques »), fut dissoute sur-le-champ, et des poursuites furent engagées à Washington contre Rafi Eitan. Aujourd'hui encore, il ne peut se rendre aux États-Unis sous peine d'être arrêté.

*

L'opération Moïse fut sévèrement critiquée par bon nombre de Juifs d'Éthiopie. Elle avait fait près de 4 000 victimes. Au sein du Mossad également, les responsables de l'unité Césarée – dirigée à l'époque par Shabtai Shavit – n'approuvaient pas la façon dont le service Bitzur avait mené cette mission. Shavit et ses partisans affirmèrent que le Bitzur était un service

de second plan qui n'avait pas les moyens d'accomplir une mission d'une telle ampleur. Les employés du Bitzur répliquèrent qu'ils avaient précisément réussi parce que leur organisation avait été spontanée et improvisée. Ils soulignèrent également qu'ils avaient fait appel aux meilleurs agents du Mossad et que ceux-ci avaient été présents à plusieurs étapes de l'opération.

Ces querelles ne changeaient toutefois rien au fait que des milliers de Juifs avaient pu rentrer en Israël. Et pourtant, même après la fin des opérations Moïse et Reine de Saba, des milliers de Juifs demeuraient en Éthiopie. Eux aussi voulaient aller en Israël, mais les frontières s'étaient refermées. Israël ne pouvait pas les laisser là-bas, tant pour des considérations idéologiques que pour des raisons humanitaires : de nombreuses familles avaient été séparées, des enfants arrivaient en Israël sans leurs parents, des maris sans leur femme… Ces séparations compliquaient l'intégration des nouveaux arrivants et étaient à l'origine de nombreuses tragédies personnelles, certains préférant se suicider, incapables de s'adapter à leur nouveau foyer sans le soutien de leur famille. L'Agence juive fit transférer des milliers de Juifs vers les camps de réfugiés autour de la capitale, Addis-Abeba. Les Éthiopiens continuaient de prier pour qu'un miracle s'accomplisse et les emmène en Terre promise.

Et le miracle s'accomplit.

Six ans après l'opération Moïse, en mai 1991, l'Opération « Salomon » fut lancée. Elle se déroula en pleine guerre civile alors que les rebelles opposés à la junte militaire s'approchaient d'Addis-Abeba. L'opération fut rendue possible après la conclusion d'un accord passé à la dernière minute grâce à l'intervention des États-Unis entre le gouvernement israélien et le régime de Mengistu, quelques jours avant sa chute.

Cet accord fut notamment négocié par Uri Lubrani, un des « hommes mystères » d'Israël déjà envoyé en Iran et au Liban. Il était parti sur ordre du Premier ministre, Yitzhak Shamir. Israël avait accepté de verser 35 millions de dollars à l'Éthiopie pour l'émigration des Juifs, tandis que les Américains promettaient l'asile politique à certains hauts dignitaires du régime de Mengistu. Dans le même temps, un accord fut conclu avec les chefs rebelles qui acceptèrent une trêve temporaire, le temps pour Israël de mener à bien cette opération. Celle-ci fut bouclée en trente-six heures.

C'est l'armée israélienne qui fut chargée de l'accomplir sous le commandement du général Amnon Lipkin-Shahak. Celui-ci donna l'ordre d'envoyer « tout ce qui pouvait voler » sur Addis-Abeba. La compagnie El Al prêta trente de ses appareils, tandis que les forces aériennes envoyaient la

quasi-totalité de leurs avions. Des commandos d'élite Shaldag furent dépêchés sur place avec des centaines de soldats de l'infanterie et des parachutistes d'origine éthiopienne. Ces derniers avaient quitté l'Éthiopie enfants, quelques années plus tôt. Ils se déployèrent sur l'aéroport et firent monter les Juifs dans les avions. En trente-quatre heures, 14 400 Juifs furent conduits à l'aéroport. Ils étaient embarqués à une vitesse impressionnante. Un record fut battu au cours de cette opération : un Boeing 747 de la compagnie El Al embarqua avec 1 087 passagers à son bord et atterrit avec 1 088 : un bébé était né en plein vol.

À la vue des jeunes soldats éthiopiens venus d'Israël pour sauver leurs frères, les réfugiés étaient saisis d'émotion. Même les rudes parachutistes dans leurs uniformes verts et leurs bérets rouges fondaient en larmes.

Aujourd'hui, plus de vingt ans après l'Opération Salomon, il reste encore de nombreux Juifs en Éthiopie et le gouvernement israélien s'efforce toujours de les rapatrier. Leur intégration dans la société israélienne n'a toutefois pas toujours été facile, souvent à cause des différences entre leur mode de vie communautaire africain et la réalité d'une nation occidentale moderne, mais aussi à cause d'une pure et simple discrimination de la part de certains chefs religieux pour qui les Juifs d'Éthiopie ne sont pas de vrais Juifs.

Ainsi que le dit le dernier couplet du poème d'Idissis : *« Sous la lune / l'image de ma mère me regarde / Mère, ne t'en va pas ! / Si seulement elle était là / Elle pourrait leur dire / que je suis juif. »*

Épilogue

Guerre contre l'Iran ?

Aéroport d'Entebbe, Ouganda, 4 juillet 1976.

Dans les ténèbres, quatre avions de transport Hercules israéliens se posent discrètement sur l'aéroport d'Entebbe sans avoir été détectés par les radars ougandais. Ils viennent de parcourir les quatre mille kilomètres qui les séparent de leur base en Israël, avec à leur bord le commando Sayeret Matkal et plusieurs autres unités d'élite de l'armée. Une semaine plus tôt, des terroristes arabes et allemands ont détourné un avion de ligne d'Air France qui reliait Tel-Aviv à Paris, et l'ont obligé à se poser à Entebbe. Protégés et soutenus par le dictateur ougandais, le général Idi Amin Dada, les terroristes retiennent quatre-vingt-quinze civils israéliens en otages. Pour les sauver, Israël a décidé de lancer une opération audacieuse en plein cœur de l'Afrique.

Quelques minutes après l'atterrissage, les commandos israéliens se déploient dans l'aéroport. Yoni Netanyahu, commandant de Sayeret Matkal, emmène ses hommes à l'assaut du terminal où sont retenus les otages. De violents échanges de tirs éclatent, et Yoni s'effondre, atteint par une balle. Un autre officier de Sayeret, le capitaine Tamir Pardo, se penche sur son supérieur qui gît au sol, enclenche son micro et appelle ses camarades. Yoni a été touché, annonce-t-il. « Muki, prends le commandement ! » Muki Betzer, l'adjoint de Yoni, poursuit donc la mission. En quelques minutes, la bataille est terminée. Les terroristes sont morts, les otages sauvés, et les lourds Hercules décollent, en route pour Israël.

Cette mission effectuée si loin du pays va devenir légendaire. Mais elle a coûté cher : trois des otages ont été tués dans les combats. Ainsi qu'un

militaire, le lieutenant-colonel Yoni Netanyahu, frère du futur Premier ministre Benjamin Netanyahu. Toute la nation israélienne est en deuil. Cette nuit-là, Tamir Pardo, l'officier de transmission de Sayeret, frappe à la porte de la maison des Netanyahu à Jérusalem. Il a été envoyé les informer des circonstances du décès de Yoni. Tamir, qui a assisté aux derniers instants de Yoni, et la famille Netanyahu seront dès lors liés par une chaleureuse amitié.

Trente-cinq ans plus tard, à cinquante-sept ans, Tamir Pardo est nommé Ramsad à la place de Meir Dagan.

Né à Tel-Aviv dans une famille juive d'origine turque et serbe, Tamir a dix-huit ans quand il se porte volontaire pour les parachutistes. Sorti diplômé de l'école d'officiers, il sert dans les unités de commandos Sayeret Matkal et Shaldag (martin-pêcheur). Quatre ans après Entebbe, il entre au Mossad, où il prend part à plusieurs opérations secrètes. Il se voit décerné à trois reprises la médaille israélienne de la Sécurité. En 1998, il est nommé président de la commission d'enquête du Mossad sur la tentative d'assassinat ratée contre Khaled Mashal à Amman. Peu après, il devient le chef de « Nevioth », le département du Mossad chargé du renseignement électronique dans d'autres pays. Il se spécialise dans les nouvelles technologies et la planification créative. En 2002, quand Dagan est nommé chef du Mossad, Pardo devient l'un de ses deux adjoints. Pendant les quatre années suivantes, il dirige les Opérations du Mossad. En 2006, il passe un an auprès de Tsahal en tant que général, et conseille l'état-major général dans le domaine des opérations spéciales. Il aurait planifié plusieurs missions audacieuses pendant la seconde guerre du Liban. Il est rappelé aux côtés de Dagan en 2007. Il s'attend à être nommé à sa place en 2009, mais le gouvernement, impressionné par les accomplissements de Dagan, le maintient à son poste un an de plus. Dépité, Pardo démissionne et se lance dans les affaires avec une société de services médicaux. Ce qui ne dure guère. Le 29 novembre 2010, le Premier ministre Netanyahu le nomme Ramsad, et il prend officiellement ses fonctions en janvier 2011.

De bien des façons, Pardo suivit les traces de son prédécesseur. La guerre clandestine sans merci contre l'Iran continua. En novembre et décembre 2011, plusieurs explosions ébranlèrent une base militaire où étaient testés des missiles Shehab, ainsi qu'un faubourg d'Ispahan où le gaz d'uranium, séparé dans les cascades de centrifugeuses, était reconverti en matière solide. Puis, un

autre scientifique, le docteur Mostafa Ahmadi-Roshan, le directeur adjoint du site souterrain de Natanz, fut tué au volant de sa voiture dans les rues de Téhéran. Le mode opératoire était le même que celui utilisé lors de plusieurs assassinats précédents.

L'Iran accusa Israël de ces actes et jura de se venger. Pour la première fois, les services secrets iraniens tentèrent de lancer plusieurs actions contre des cibles israéliennes en Asie : un attentat à la bombe contre une voiture à New Delhi blessa l'épouse d'un diplomate israélien ; une opération du même ordre échoua à Tbilissi, en Géorgie ; plusieurs explosions se produisirent à Bangkok, en Thaïlande, dont une blessa son auteur, un ressortissant iranien. Les services secrets égyptiens éventèrent un complot ourdi par des agents iraniens qui voulaient faire sauter un navire israélien dans le canal de Suez. La guerre secrète entre Israël et l'Iran était de moins en moins discrète. À New Delhi, Bangkok et au Caire, les enquêtes de police désignaient les services secrets iraniens. La presse internationale décrivit en détail les tentatives plutôt maladroites des espions iraniens contre des objectifs israéliens à l'étranger.

De nouvelles informations filtraient également sur les opérations israéliennes en Iran. Des sources occidentales affirmèrent que le Mossad avait établi des bases opérationnelles en Azerbaïdjan et au Kurdistan, à la frontière avec l'Iran. Elles servaient de terrains d'entraînement et de points de départ pour des agents s'infiltrant en territoire iranien. Les mêmes sources soutenaient que beaucoup des agents du Mossad intervenant en Iran étaient en fait des membres du MEK, le mouvement d'opposition iranien, des musulmans capables de se fondre dans la population locale mieux que n'importe quel officier israélien. Bon nombre de militants du MEK avaient été entraînés sur des sites secrets en Israël, et avaient même répété certaines des opérations sur des maquettes fabriquées à cet effet – comme la reproduction d'une rue de Téhéran –, où ils devaient prendre en embuscade la voiture d'un scientifique iranien ou poser une bombe près de son domicile.

Dans d'autres cas, des dissidents iraniens étaient approchés par d'autres moyens. Plusieurs mémorandums de la CIA assurent même que des officiers du Mossad auraient mené des missions de recrutement « factices ». Les Israéliens, se faisant apparemment passer pour des agents de la CIA, auraient recruté des militants de l'organisation terroriste pakistanaise Jundallah, et les auraient envoyés en mission de sabotage et d'assassinat en Iran. D'après ces documents de la CIA, les Israéliens se seraient présentés comme des agents du

renseignement américain, sachant que ces fervents musulmans auraient refusé de servir l'État hébreu.

Au printemps 2012, des observateurs internationaux, inquiets, annoncèrent que le projet nucléaire iranien était sur le point d'aboutir. Des sources proches de l'Agence internationale de l'énergie atomique allèrent même jusqu'à déclarer que l'Iran avait produit 109 kilos d'uranium enrichi, assez pour construire quatre bombes nucléaires. Si Israël décidait de frapper un coup décisif contre le programme iranien en lançant une attaque de grande envergure contre ses installations nucléaires, la guerre n'aurait plus rien de clandestin.

Selon les médias internationaux et plus d'un porte-parole, Israël n'était pas le seul pays à envisager l'option militaire. À Jérusalem et Washington, des sources officielles confirmèrent qu'Israël et les États-Unis agissaient de concert, mais ne s'entendaient pas sur un point essentiel : à quel moment faudrait-il user de tous les moyens nécessaires, militaires ou autres, pour arrêter l'Iran. Pour les services américains, il faudrait agir quand l'enrichissement de l'uranium par l'Iran aurait atteint les 80 %, une étape cruciale dans le développement de leurs capacités nucléaires. Enrichi à ce niveau, l'uranium peut rapidement passer à 97 %, le degré nécessaire pour la mise au point d'une bombe nucléaire.

Se fondant sur des rapports sur le terrain et la détection par satellite, les Israéliens n'étaient pas de cet avis. Le Mossad avait découvert que l'Iran s'était lancé dans une course chaotique contre la montre, construisant un grand nombre d'installations enterrées à plusieurs centaines de mètres en sous-sol. Les Iraniens étaient en train d'y transférer tous leurs matériaux fissiles et tous leurs laboratoires secrets. Des rapports de renseignements obtenus par le Mossad avec l'aide de l'organisation de résistance du MEK prétendaient que l'Iran avait développé un nouveau site souterrain près de Fordo. Dans les immenses salles de ces nouvelles installations, les Iraniens prévoyaient de déployer trois mille nouvelles centrifugeuses, beaucoup plus rapides et modernes que l'équipement actuellement en service. Sur ce site, les Iraniens pourraient alimenter les centrifugeuses en uranium enrichi à 3,5 % et pourraient continuer à l'enrichir jusqu'à ce qu'il leur soit utile. Israël était convaincu qu'il fallait détruire ces bunkers apocalyptiques, ainsi que bien d'autres bases et laboratoires, avant que les centrifugeuses ne soient installées et ne soient totalement protégées contre une attaque aérienne. « Quand elles

atteindront le stade critique de l'enrichissement, expliquèrent les émissaires israéliens aux Américains, il sera trop tard pour les frapper. [Les Iraniens] se trouveront dans une “ zone sûre ” où aucun bombardement ne pourra plus détruire leur programme. C'est maintenant qu'il faut agir, au printemps 2012. »

Washington n'était pas convaincu, et voulut d'abord en passer par une campagne de sanctions sévères. Ce qui, selon Israël, ne suffirait pas à dissuader les Iraniens. Lors d'une rencontre au sommet à Washington au début du printemps 2012, le président Obama et le Premier ministre Netanyahu vantèrent la solidité de l'alliance stratégique entre leurs deux pays, mais ils ne parvinrent pas à s'entendre sur les moyens d'avancer face au projet nucléaire iranien. Les rapports du Mossad continuaient de signaler que Téhéran poursuivait ses efforts sans relâche. Dans le même temps, les dirigeants iraniens ne cessaient de menacer Israël d'une annihilation totale. À la seule idée du danger que représentait un Iran fanatique et nucléarisé pour Israël et le reste du monde, les Israéliens ne pouvaient que se souvenir de ce vieil adage du Talmud, qui dit que : « Si quelqu'un vient pour te tuer, lève-toi et frappe-le le premier. »

Une fois de plus, l'État hébreu a le sentiment d'être seul face au danger. Comme en 1948, l'année de sa création, comme en 1967, à la veille de la guerre des Six Jours, Israël est de nouveau confronté à la décision la plus capitale de son histoire.

Remerciements

Une première version du *Mossad* a paru en 2010 en Israël où elle est restée dans la liste des meilleures ventes pendant soixante-dix semaines et a battu plusieurs records de ventes. Nous tenons tout d'abord à remercier notre éditeur israélien, Dov Eichenwald, directeur général des éditions Yedioth Ahronoth, qui est à l'origine de ce projet et nous a soutenus et encouragés sur toute sa durée.

Nous adressons nos remerciements les plus sincères aux anciens directeurs et agents du renseignement – nous n'avons pu en nommer que quelques-uns – pour leurs témoignages et leurs conseils.

Nos assistants de recherche, Oriana Almassi et Nilly Ovnat, ont immensément contribué à réaliser ce projet. Nilly Ovnat nous a aussi été d'une aide précieuse pour préparer la version anglaise récrite et actualisée.

Nous avons été heureux de travailler aux États-Unis avec notre éditeur, Dan Halpern, responsable d'Ecco chez Harper Collins, et nos chères Abigail Holstein et Karen Maine. Nous remercions également notre réviseuse, Olga Gardner Galvin, pour son œil affûté et sa plume inquisitrice.

Ce livre est publié presque simultanément dans plus de vingt pays et nous apprécions infiniment les efforts de nos agents, la Writers' House de New York, notamment Al Zuckerman, et notre infatigable responsable des droits pour l'étranger, Maja Nikolic.

Enfin, nous remercions nos épouses, Galila Bar-Zohar et Amy Korman, pour leurs conseils, leurs relectures, leurs corrections, leurs suggestions, leurs désaccords. Merci de ne nous avoir apparemment toujours pas abandonnés.

Michel BAR-ZOHAR

Nissim MISHAL

Bibliographie et sources

Mossad, les grandes opérations s'appuie sur de nombreuses sources, livres, documents, articles de presse et entretiens. Étant donné la nature confidentielle des affaires abordées, il était crucial de disposer de sources fiables. La plupart des sources en hébreu proviennent de documents secrets et d'entretiens approfondis avec de nombreux acteurs importants des milieux du renseignement. Nous avons également utilisé un grand nombre de sources en anglais après avoir tenté de séparer les informations fiables des fantasmes nés d'imaginations fertiles. Nous espérons y être parvenus.

Les titres des livres et des articles en hébreu ont été traduits en anglais. Les sources suivies de la lettre (H) sont en hébreu.

Parmi les nombreuses sources utilisées pour cet ouvrage, l'auteur s'est notamment appuyé sur les publications suivantes de Ronen Bergman :

1

« In his Majesty's Service », *Yedioth Ahronoth*, 5.2.2010 (H)

« Dagan raised Chaos », *Yedioth Ahronoth*, 7.10.2005(H)

« Closed Institution », *Yedioth Ahronoth*, 3.7.2009(H)

2

Point of no return, Kinneret, Zmora-Bitan Dvir, 2007, pp. 32, 454-456,470-471,473,478,481-482,491-492 (H)

« A fantastic incident », *Yedioth Ahronoth*, 7.12.2007 (H)

« The spy who talked », *Yedioth Ahronoth*, 12.9.2009 (H)

« The Brain », *Yedioth Ahronoth*, 19.3.2010 (H)

4

« That's how the Mossad killed Father (and lied to Mother) », *Yedioth Ahronoth*, 26.5.2006 (H)

14

« Their man in Cairo », *Yedioth Ahronoth*, 6.5.2005 (H)

« Code name Hatuel », *Yedioth Ahronoth*, 7.9.2007 (H)

16

« Cut off his head, Mossad version », *Yedioth Ahronot*, 8.6.2007 (H)

17

« Less Luck than Brain », *Yedioth Ahronoth*, 7.7.2006 (H)

18

« Asad's Nuclear Plan », *Yedioth Ahronoth*, 4.4.2008 (H)

« The Nuclear General Killed on Shore », *Yedioth Ahronoth*, 4.8.2008

« Wikileaks : The attack on Syria », *Yedioth Ahronoth*, 24.12.2010 (H)

20

« Turn off the Plasma », *Yedioth Ahronoth*, 31.12.2010 (H)

Ronen Bergman, Christopher Schult, Alexander Smoltczyk, Holger Stark and Bernard Zand, « The Anatomy of Mossad's Dubai Operation », *Spiegel Online*, 17.1.2011

21

« The Price : 4 000 killed », *Yedioth Ahronoth*, 3.7.1998 (H)

1

MAHANAIMI Uzi, « Meir Dagan, the mastermind behind Mossad's secret war », *The Sunday Times*, 21 février 2010 (H)

« The powerful, shadowy Mossad chief Meir Dagan is a streetfighter », *The London Times*, 18 février 2010

« Mossad Chief Meir Dagan is a streetfighter », *The Nation*, Pakistan, 18 février 2010

MAHANAIMI Uzi, « Vegetarian, painter… spy chief », *The Sunday Times*, 21 février 2010 (H)

THOMAS Gordon, « Mossad – The World's Most Efficient Killing Machine », 12 septembre 2002, www.rense.com

SARNA Yigal, « Abou Jabel gets the Mossad », *Yedioth Ahronoth*, 13.9.2002 (H)

ELDAR Mike, « Sayeret Shaked Association, The Heritage », synopsis de l'ouvrage *Unit 424 the story of Sayeret (Commando) Shaked*, publiée par la Shaked association (H)

KADMON Sima, « Dagan Who ? », *Yedioth Ahronoth*, 30.11.2001(H)

LESHEM Ron, « Mossad in deep freeze », *Yedioth Ahronoth*, 18.1.2002(H)

SARNA Yigal, LESHEM Guy, « The first liquidations », *Yedioth Ahronoth*, 26.9.1997 (H)

SHAVIT Amos, « For You, Grandpa », *Yedioth Ahronoth*, 12.4.2010 (H)

OREN Amir, « One could blow up », *Haaretz*, 28.3.2010 (H)

LESHEM Ron, « Even in the Yom Kippur War the best generals were mistaken », *Yedioth Ahronoth*, 14.1.2000 (H)

BARNEA Nahum, « Sharon Raised Dagan », *Yedioth Ahronoth*, 13.9.2002 (H)

« The brave officer who did not recoil from killing », *Yedioth Ahronoth*, 11.9.2002 (H)

« Meir Dagan : Israeli Superman, Smadar Perry », *Yedioth Ahronoth*, 17.1.2010 (H)

HERMAN Dana, « Israel is conducting a liquidation campaign in the Middle East », *Haaretz*, 14.2.2010 (H)

LIMOR Yoav, BEN-DAVID Alon, « His life's job », *YNET*, 4.6.2005 (H)

OREN Amir, « In the dark, it's not bad to be Head of the Mossad Meir Dagan », *Haaretz*, 26.3.2010 (H)

BEN Aluf, « Even Nasrallah fears Dagan's methods », *Haaretz*, 26.9.2008 (H)

BEN DAVID Alon, « Special profile – The man who gave back to Israel its deterrent », News.nana10.co.il/article , 4.2.2010 (H)

ORIN LIBER Stella, « A Politician takes risks » (à propos de Meir Dagan), *Globe's*, 18.2.2010 (H)

BEN Aluf, « Who will handle the Iranian Nuclear project », *Haaretz*, 26.8.2003 (H)

—, « Sharon transfers to the Mossad director the dealing with the Iranian nuclear threat », *Haaretz*, 4.9.2003(H)

Attaques contre des dirigeants terroristes en Syrie et au Liban

MROUE Bassem, « Islamic Jihad Leader killed in Lebanon », *The Washington Post*, 26.05.2006

« Syria blast kills Hamas militant », *BBC News*, 26.9.2004

STERN Yoav, « Report : Mashal's secretary was killed in Syria », *Haaretz*, 15.9.2008 (H)

YECHEZKELI Zvi, « The explosion in Beirut targeted Hamas official Osama Hamdan », *Nana 10*, 27.12.2009 (H)

NACHMIAS Roie, « Report : Hezbollah members were killed in the bombing in Beirut », *YNET*, 13.12.2009 (H)

—, « Report : 3 hurt in the attempt to kill Hezbollah member », *YNET*, 13.1.2010, *Haaretz*, 20.6.2010 (H)

ZESNA Shlomo, HAYOM Israel, « Netanyahu thanked Dagan in the name of the Jewish people », 3.1.2011(H)

EICHNER Itamar, « Dear Meir here is George », *Yedioth Ahronoth*, 14.1.2011

2

SOKOLSKI Henry, CLAWSON Patrick, « Getting ready for a nuclear ready Iran », Strategic Studies Institute, 2005, 314 pp

CORDESMAN Anthony, AL-RODHAN Khalid, « Iranian nuclear weapons ? The uncertain nature of Iran's nuclear programs », Center for Strategic and International Studies, Washington, 12 avril 2006

LEWIS Jeffrey, « Briefings on Iran's Weaponization Work », 12 mars 2008, http://lewisarmscontrolwonk.com

RISEN James, *State of War, The Secret History of the CIA and the Bush Administration*, New York, Simon and Shuster, Free Press, 2006

BURNOCK Andrew, COCKBURN Leslie, *Dangerous Liaisons, The Inside Story of the US - Israeli Covert Relationship*, New York, Harper and Collins, 1991

CORDESMAN Anthony, *Peace and War – The Arab Israeli Military Balance Enters the 21st Century*, New York, Praeger, 2001

MINASHRI David, *Iran : Between Islam and the West*, Defense Ministry Publishing House, 1996 (H)

DROGIN Bob, MURPHY Kim Murphy, « UN Calls US Data on Iran's Nuclear Aims unrelieable », *The Los Angeles Times*, 25.2.2007

KREISLER Harry, entretien avec Juan Cole, « Conversations with History, Iran and Nuclear technology », Institute of International Studies, UC, Berkeley

GATT Terence, *The Enduring threat – a Brief History : Iranian Nuclear*

Ambitions and American Foreign Policy, 3.11. 2005, Information Clearing House, www.iformationclearinghouse.info.article

SQUASSONI Sharon, « Iran's Nuclear Program, Recent Developments », rapport du CRS pour le Congrès, 2003, fpc.state.gov/ documents/organization

« Iran nuclear milestones 1967-2009 », Wisconsin Project on Nuclear Arms control, *The Risk Report*, Volume 15, nº 6 (novembre-décembre 2009)

EDNARZ Dieter, FOLLATH Erich, STARK Holger, « The Secret Nuclear Dossier : Intelligence from Tehran Elevates Concern in the West », *Der Spiegel*, 25.1.2010

PARSI Trita, *Treacherous Alliance : the Secret Dealings of Israel, Iran and the U.S.*, New Haven, Yale University Press, 2007

« A brief history of Iran missile technology », Liveleak.com/view, 9.6.2007

« Weapons of Mass Destruction, Bushehr-Background », 15.10.2008 Global-security.org/ wmd/world/iran/bushehr

MOHADESSINE Mohammad, « New Nuclear revelations », conférence de presse du président du Conseil national de transition iranien, *Iran Watch*, 10.9.2004

« Iranian entity : Islamic Revolutionary Guard Corps », 26.1.2004-27.8.2008, IranWatch.org

ELIEZE Zafrir, *Big Satan, Small Satan : Revolution and Escape in Iran*, Maariv, 2002 (H)

KAM Ephraïm, *From the Terror to the Nuclear : The Meaning of the Iranian Threat*, Defense Ministry Publishing House, 2004 (H)

NAKDIMON Shlomo, *Tammuz in Flames*, Yedioth Ahronoth, Tel-Aviv, 2004 (H)

« Iranian Organization : The Nuclear project renewed after 2003 », Reuters, YNET, 11.12.2007 (H)

SMICH Kraig, « Rajavi against the Ayatollahs », Haaretz.co.il, 2005(H)

SALOMON Ronen, « First Nuclear Explosion », www.byclick. Info/rs/news (H)

« How to build a nuclear bomb », Minerva.tau.ac.il/bsc/1/1804 (H)

« Iran will cross the technological threshold in 2010 », rapport de l'International Institute for Strategic Studies, *YNET*, 28.1.2009 (H)

« Iran might threaten Europe within three years », AP, *YNET*, 17.1.2009 (H)

BECHOR Guy, « Analyzing the Enigma : What will Iran do if attacked ? The answer will surprise You », Forum Intifada, Internet News, 8.12.2008 (H)

« Iran will be able to produce a bomb this year », *Der Spiegel*, Forum Intifada, Topics and News, 25.1.2010 & NRG 25.1.2010 (H)

LIMOR Yoav, « How to stop the bomb », *YNET*, 19.6.2007(H)

SANGER David, « War Games », *New York Times, Haaretz*, 2.4.2010 (H)

YEHOSHOA Yossi, WEISS Reuven, entretien avec Uri Lubrani, ministre de la Défense à la retraite, *Yedioth Ahronoth*, 15.2.2010 (H)

SHAVIT Ari, « Palestine Iran Palestine », *Haaretz*, 25.3.2010 (H)

BEN Aluf, HAREL Amos, « How the opportunity to attack and destroy the Iranian nuclear project was missed », *Haaretz* 18.12.2009 (H)

« Appointment in Iran – The head of the nuclear project is the scientist who survived the attempt on his life », News Agencies, *Yedioth Ahronoth*, 14.2.2011 (H)

MELMAN Yossi, « An Analysis of the Virus in the Iranian nuclear reactor, confirms its target – to sabotage the centrifuges », *Haaretz*, 19.11.2010 (H)

« Mossad, US, UK cooperating to sabotage Iran Nukes », JPOST, 30.12.2010

Khomeiny et les armes nucléaires « anti-islamiques »

TAHIRI Amir, *Allah's spirit : Khomeini and the Islamic Revolution*, Ofakim, Am-Oved, 1985 (H)

FORSLOFF Carl, « Will worldwide Recession create Totalitarianism again ? », *The Digital Journal*, 14.12.2008

« Khamenei vehemently rejects nuclear allegations », Arabianbusiness.com, 3.06.2008

AMIRPUR Katajun, « Is Iran striving for nuclear weapons for many years ? » *Süd Deutsche Zeitung,* www. Kedma.co.il (H)

Discours de l'Ayatollah Khomeini sur le programme nucléaire et l'influence négative de la technologie américaine, Answers Yahoo.com, 9 avril, 2006 (H)

DAHAN Yossi, « Before starting a new war in the Middle East », Haoketz,

haokets.didila.com, 5.6.2009 (H)

1977 – Israël propose des missiles balistiques à l'Iran

Minutes de l'entretien entre le ministre de la Défense Weizman et le général Toffinian, 18 juillet 1977, voir aussi :

Minutes confidentielles du ministère israélien des Affaires étrangères, 18 juillet 1977, Digital National Security Archive, George Washington University, Washington D.C.

Entretiens avec Ezee Weizman, ancien ministre de la Défense et Minhas Zusman, ancien directeur général du ministère de la Défense

SHIMRON Gad, « The Israeli past of the Iranian Nuclear reactor », *Maariv*, 8.8.2007(H)

Le docteur Khan et le programme nucléaire iranien

Eurenco, profile, www.eurenco.com/en/about

Confession télévisée du docteur Khan, www.whitemaps.co.il

« Bin Laden's Operatives still use freewheeling Dubai », *USA Today*, 2 septembre 2004

Le docteur Khan parle du programme nucléaire dans un talk-show américain, Karachi Aaj News Television, 31 août 2009

LINZER Daphna, « Iran was offered nuclear parts ; secret meeting in 1987 might have begun program », *The Washington Post*, 27.02.2005

TRENTO Joseph, TRENTO Susan, « How America looked the other way as Pakistan sold nuclear technology to Iran », War News, Secret History, 20 octobre 2009, iraqwarnews.org

SHELL Jonathan, « Are You with us – or against us ? », Yale University, Wagingpeace.org, 14.11.2007

SWEET William, « Non Proliferation Review and Iran – Why China owes us one », Arms control and proliferation, arms control foreign policy.com

HENDERSON Simon, « Investigation : Nuclear Scandal – Dr Abdul Qadeer Khan », *The Sunday Times,* 20.09.2009

CLARY Christopher, « A.Q. Khan and the limits of the non proliferation regime », Center for Contemporary Conflict, Monterey CA, articles écrits entre avril et juin 2004, www.unidir.orgpdf/articles

La défection du docteur Chauhdry

KIFNER John, « Pakistani says A-Strike was planned on India », *New York Times*, 2.7.1998

—, « That Pakistani Nuclear expert may be a lowly accountant », *New York Times*, 3.7.1998

—, « Scientists say Pakistani Defector is not credible », *New York Times*, 8.7.1998

RAJGHATTA Chidanand, « Pakistan was 48 hours away from a preemptive strike », *Indian Express*, July 3, 1998

« More disclosures after asylum : defector », *The Tribune*, India, July 5, 1998

KESHAVAN Narayan, « Mystifying Spy », *Outlook India*, July 13, 1998

RAJGHATTA Chidanand, « Iran part of Pakistan-China Nexus : Khan », *Indian Express*, 3.07. 1998

« Asylum seeker's story still doubted », Associated Press of Pakistan, 3.7.1998, sur GlobalSecurity.org

WRIGHT Robin, « Pakistani reveals details of Nuclear program, seeks asylum », *Los Angeles Times*, 2.07.1998

PALAST Greg, « Khan Job : Bush spiked probe of Pakistan's Dr. Strangelove », 2.9.2004, Gregpalast.com

Conférences de presse d'Iftikhar Khan Chauhdry, 1er juillet 1998, cabinet d'avocats Wildes & Weinberg, 515 Madison Avenue, New York

Israël et la défection d'Asgari et Amiri

LINZER Daphna, « Former Iranian Defense Official Talks to Western Intelligence », *Washington Post*, 8.3.2007

BUTCHER Tim, « Mossad implicated in missing defector mystery », *The*

Telegraph, 9.3.2007

MAHANAYMI Uzi, « Defector spied on Iran for Years », *Sunday Times*, 11.3.2007

COLE Matthew, « Iran Nuclear Scientist Defects to U.S. », ABC NEWS, 1.4.2010

STERN Yoav, « The top Iranian decided to leave his country and defect to USA », *Haaretz*, 7.3.2007 (H)

MELMAN Yossi, « Contradicting reports about the defection of the Iranian General », *Haaretz*, 12.3.2007 (H)

—, « Two Iranian nuclear scientists defected lately to the west », *Haaretz*, 7.10.2009 (H)

—, « Iran : The USA is involved in the disappearance of our Atomic scientist », *Haaretz*, 8.10.2009 (H)

« Uranium Scientist who disappeared in Saudi Arabia – defected to USA », Reuters, YNET, 31.3.2010 (H)

« The nuclear scientist who disappeared in Saudi Arabia assists the CIA », *Israel Hayom*, 2.4.2010 (H)

Dr Mohsen Fakhrizadeh

Mohsen Fakhrizadeh Mahabadi. Biographie complète, fonctions, numéros de passeport, avoirs gelés aux États-Unis et en Europe. IranWatch.org, 18.6.2007-28.8.2008

MOHADESSIN Mohammad, conférence de presse NCRI du président du Foreign Affairs Committee, 17.11.2004, IranWatch.Org

« Iran suspends enrichment in return for EU pressure on opposition », 15.11.2005, Irannuclear.org

Verbatim : « Iranian opposition reveals secret nuclear site in Tehran », 19.11. 2004, iranfocus.com

HIDER James, BEESTON Richard, EVANS Michael, « Iran is ready to build an N-bomb, it’s just waiting for the Ayatollah’s order », *Times*, London, 3 août 2009

« Disclosing a major secret nuclear site under the Ministry of Defense »,

NCRI, Weapons of mass destruction, 17 novembre, 2004

« Ministry of Defense continues secret work on Laser enrichment program », 12 février 2006, Irannuclear.org

« How much a nuclear bomb has to weigh ? « 29.09.2009, Half Sigma.com

« Fakhri Zadeh - Dr. Strangelove », seeker 401, wordpress.com

Opérations secrètes en Iran

CONROY Scott, « US working to sabotage Iran's nuke program », article écrit par Sheila MacVicar, Ashley Velie et Amy Guttman, 23 mai 2007

Article et reportage sur CBS Evening News

« Israel secretly sabotaging Iran's nuclear program », *Daily Telegraph*, 17.2.2009 (H)

« Western sabotage undermines Iran nuclear drive », experts de *France 24*, *International News*, AFP, 13 avril 2010

BAXTER Sara, « Iranian nuclear scientist "assassinated by Mossad" », *The Times*, 4.2.2007

« Bush Authorizes New Covert Action Against Iran », ABC news, 22.5.2007

« Jitters over Iran blast highlight tensions », diffusé sur World News, MSNBC, Associated press, 16 février 2005

« Massive explosion in Parchin missile site of the Guard corps », Conseil national de la résistance iranien, 14 novembre 2007

« MPG's Bushehr branch video of Petrochemical plant explosion [in Bushehr Province] », MPG, Bushehr Branch, 15 août 2009, www.marzeporgohar.org

« US sabotaged Natanz, sent defective equipment to Islamic Republic (power system failed and 50 centrifuges exploded) », *Iran Times International*, Washington D.C., 29 août 2008, bnet – CBS interactive business network

« Iranian attack complicates nuclear negotiations », Stratfor, Global Intelligence, 12.1.2010

BLANCHE Ed, « Iran-Israel covert war : the Mossad is said to wage a

clandestine campaign of assassination and sabotage against Iran's nuclear programme, but this could backfire on President Obama's efforts to negotiate with Tehran », 1er juillet 2009, The Middle East, www.thefreelibrary.com/_/print

SHERWELL Philip, « Israel launches covert war against Iran », *The Daily Telegraph*, 18.02.2009

« Sources expose covert Israel war on Iran », *Press TV*, 17 février 2009, *Payvand Iran News*, pavand.com/news

PORTER Gareth, « Iran Nuke Laptop Data Came from Terror Group », IPS, ipsnews.net, 29.02.2008

—, « Report Ties Dubious Iran Nuke Documents to Israel », 4 juin 2009, Counterpunch, www.counterpunch.org

BEDNARZ Dieter, « Mysterious Assassination in Iran – Who killed Masoud Ali Mohammadi ? », *Der Spiegel*, 18.1.2010

« Iran's VIP plane crash : Sabotage or Accident ? » Stratfor.com, 10.1.2006

BROAD William, SANGER David, Swiss Engineers, « A nuclear black market and the CIA », *New York Times*, 25.8.2008

ERDBRINK Thomas, « Iran Hangs Convicted Spy for Israel », *Washington Post*, 23.11.08

BEN-ISHAI Ron, « British agent exposed true purpose of Qom Reactor », YNET, 15.12.09

PHILIP Catherine, ELLIOT Francis, WHITTELL Giles, « How secrecy over Iran's Qom nuclear facility was finally blown away ? », *Sunday Times*, 26.9.2009

GHOSH Bobby, « CIA knew About Iran's Secret Nuclear Plant Long Before Disclosure », *Time Magazine*, 7.10.2009

MELMAN Yossi, « How ElBaradei misled the world about Iran's Nuclear Program », *Haaretz*, 3.12.09

THOMAS Gordon, « Mossad : was This the Chief's last hit ? », *The Telegraph*, 5.12.2010

BAKER Luke, « Israel Seen Engaged in Covert War Inside Iran », Londres (Reuters), 17.02.2009

« West is assassinating scientists as negotiation strategy », JPost.com.staff,

1.12.2010

PEPPER Anshil, « The scientist who was attacked in Teheran – the most senior in the nuclear Iranian plan », *Haaretz*, 3.12.2010 (H)

MELMAN Yossi, « Iran blames Israel for killing its Defense Minister », *Haaretz*, 2.1.2011 (H)

THOMAS Gordon, *Gideon's Spies*, Thomas Dunne Books, St. Martin's Press, New York, 2009, p. 478

LOUIS Jerry, AZULAY Orly, EICHNER Itamar, « The Mossad killed an Iranian nuclear scientist », *Yedioth Ahronoth*, 4.2.2007 (H)

BECK Eldad, HALILI Yaniv, « Nuclear Sting », *Yedioth Ahronoth*, 26.8.2008 (H)

GANZ Menahem, « The Enigma of the chemical Iranian cargo », *Yedioth Ahronoth*, 25.9.2008 (H)

MELMAN Yossi, « They sold them faulty equipment », *Haaretz*, 13.7.2007 (H)

—, « Did the Mossad fail ? », *Haaretz*, 25.11.2008 (H)

—, « Straw companies or the Mossad – how we screwed Iran », *Haaretz*, 28.11.2008 (H)

« Iran hanged a Mossad agent (Ali Ashtari) », « Inyan Merkazi », news room, 22.11.2008 (H)

L'aide de la Russie à l'Iran

« Nuclear aid by Russians to Iranians suspected », *New York Times*, 10.10.2008

COHEN Ariel, « The Russian handicap to US Iran policy », Jerusalem Center for Public Affairs, Vol. 8, N° 28, 22 avril 2009

Déclarations de John Lauder, directeur du centre de non-prolifération devant la commission des Affaires étrangères du Sénat, 5 octobre 2000, Documents Homepage, CIA released Documents, faqs.org

GERBER T.B., *The Collapse of the Russian Scientists and Rogue States*, 2005, Massachusetts Institute of Technology

« Russia-Iran nuclear deal signed », *BBC News*, 27.02.2005

WALKER Shaun, « Arctic Sea was carrying illegal arms says general », *The Independent*, 24.7.2009

SHUSTER Simon, « Was Russia's Arctic sea carrying missiles to Iran ? », *Time Magazine*, 31.8.2009

YOKED Zach, « Netanyahu transferred to the Kremlin a list of scientists who assist Iran », *Maariv*, 4.10.2009 (H)

Collaboration et tensions entre Israël et les États-Unis

SANGER Davis, « US rejected aid for Israeli raid on Iranian nuclear site », *The New York Times*, 10.1.2009

PHILIPS James, « An Israeli preventive attack on Iran's nuclear sites : implications for the US », 15 janvier 2010, The Heritage Foundation, www.heritage.org

ARENS Moshé, « Facing Iran : Lessons learned since Iraq's 1991 missile attack on Israel », The Jerusalem Center for Public and State Matters, 8.3.2010

SEGEV Shmuel, *The Iranian Triangle, the Secret Relationship Between Israel-Iran-USA*, Maariv, 1981 (H)

Stuxnet et espionnage

MELMAN Yossi, « Computer virus in Iran actually targeted larger nuclear facility », *Haaretz*, 28.9.2010 (H)

« The meaning of Stuxnet », *The Economist*, 2 octobre 2010

—, « Israel may or may not have been behind the Stuxnet "worm" attack on Iran – and it doesn't matter whether it was », *Tablet*, 5 octobre 2010

YONG William, « Iran executes 2 men, saying one was spy for Israel », *New York Times*, 28 décembre 2010

MELMAN Yossi, « Iranian citizen hanged for spying for Israel », *Haaretz* 29.12.2010 (H)

PERRY Smadar, « We hanged an Israeli Spy " – Ali Akbar Siadat was hanged for spying for Israel that paid him US$60,000 », *Yedioth Ahronoth*, 29.12.2010 (H)

MELMAN Yossi, « Tehran demands UN intervention, accuses Israel of killing her defense minister (Ali Riza Askari) », *Haaretz* 2.1.2011(H)

« Iran to the UN : Find out what happened to the missing General », YNET, 31.12.2010 (H)

« Outgoing Mossad head delivers farewell words », Jpost.com.staff, *Jerusalem Post*, 7 janvier 2011

SHEVA Arutz, « Netanyahu Bids Farewell to Mossad Chief, Gil Ronen », Israel National News. Com, 1.3.2011 (H)

SHAVIT Ari, « Iran threat is too much for the Mossad to handle, Israel's intelligence agencies operate brilliantly, but they can't tackle historic challenges single-handedly », Haaretz.com, 18.2.2010 (H)

EL HUL Ashraf Abu, « The Superman of the Hebrew State », *El Aharam*, 16.1.2010

3

ESHED Hagai, *One Man Mossad, Reuven Shiloach : Father of the Israeli Intelligence*, Idanim, Tel-Aviv, 1988 (H)

TEVETH Shabtai, *Ben-Gourion's Spy, The Story of the Political Scandal that Shaped Modern Israel*, New York, Columbia University Press, 1990 (H)

STRASMAN Gavriel, *Back from the Gallows,* Yedioth Ahronoth Books, Tel-Aviv, 1992 (H)

BAR-ZOHAR Michael, *Spies in the Promised Land,* Houghton Mifflin, Boston, 1972

Entretiens avec Shlomo Hillel, Yehuda Taggar, Mordechai Ben-Porat

4

L'affaire Avni

ZEEV Avni, *False Flag. The Soviet Spy who Penetrated the Israeli Secret Intelligence Service*, St. Ermin's Press. 2000

BAR-ZOHAR Michael, chapitre censuré et non publié sur Zeev Avni, rédigé pour l'ouvrage *Spies in the Promised Land,* raconté par Isser Harel

Entretiens avec Zeev Avni, l'ancien chef du Mossad, Isser Harel, l'ancien responsible du Shabak, Amos Manor, et plusieurs de leurs employés (anonymes)

Un corps à la mer

Chapitre censuré et non publié sur Alexander Israel, “ Le Traître ”, rédigé pour l'ouvrage *Spies in the Promised Land*

Entretiens avec Isser Harel, Amos Manor, Rafi Eitan, Raphi Medan, ainsi que des proches (anonymes)

BAR-ZOHAR Michael, *The First Kidnapping by the* Mossad, Anashim (People Magazine), 19-15, April 1997 (no.14) (H)

5

Entretiens avec Victor Grayevski, Amos Manor, Isser Harel, ancien adjoint du chef du Mossad, Ya'acov Caroz

KROUCHTCHEV Nikita, *The Secret Speech – on the Cult of Personality*, Fordham University, Modern History Sourcebook.

RETTIE John : « The Day Khrushchev denounced Stalin », BBC, 18 Feb, 2006

HENRY Chamberlain William, Khrushchev's War with Stalin's Ghost, Russian Review 21, no.1, 1962

LEDEN Michael, Dreams into Lightning : Victor Grayevski, 5 novembre 2007, asher813typepad.com/dreams… into/victor-grayevsk.html

RABINOVITCH Abraham, « The Man Who Began the End of the Soviet Empire », *The Australian*, 27 octobre 2007

GRAYEVSKI Victor, Telegraph.co. UK, 1er novembre 2007

PERFIT Tom, « The secret about Khrushchev speech », *The Guardian*, cité dans *Harretz*, 27.2.2006 (H)

SHIMRON Gad, *The Mossad and The Myth,* Keter, Jerusalem 2002 (H)

MELMAN Yossi, « There is a speech of Khrushchev from the Congress », *Haaretz*, 10.3.2006 (H)

—, « Our man in the K.G.B », *Haaretz*, 22.9.2006 (H)

PERFIT Tom, « The Secret of Khrushchev Speech », *The Guardian* cité dans *Haaretz*, 27.2.06 (H)

ISRAEL Kol, « Total change (turnabout) in broadcasting with the entrance of Victor Grayevski », www.iba.org.il/kolisrael, 70 Kol Israel (H)

6

Entretiens et documents d'Isser Harel censurés et non publiés pour le livre *Spies in the Promised Land* mais parus plus tard dans le *Yedioth Ahronoth*, 1970, et dans *Day of Reckoning* de Michael Bar-Zohar, Tepper, 1991

HAREL Isser, *The House on Garibaldi Street*, Maariv Library, 1975(H)

BASCOMB Neal, *Hunting Eichmann*, Miskal books, Yedioth Ahronoth, Tel-Aviv, 2010 (H)

MALKIN Peter Z., *Eichmann in my Hands*, Revivim, Tel-Aviv, 1983 (H)

AVRAHAMI Avner, « Myth in Operation, The capture of Adolf Eichmann », *Haaretz*, 7.5.2010 (H)

ABRAMOV Etty, « The man with the syringe, Dr. Yona Elian », *Yedioth Ahronoth*, 13.5.2010 (H)

GVITZ Yael, « The age and the trick (Rafi Eitan) », *Yedioth Ahronoth*, 31.3.2006 (H)

TAVOR Eli, « Zvi Malkin : The man who captured Eichmann », *Yedioth Ahronoth*, 15.3.1989 (H)

AVRAHAMI Avner, « Fifty Years after Adolf Eichmann's capture and transfer to Israel, his abductors dispel some myths about the operation and tell how they felt when that top Nazi was in their hands », *Haaretz* 8.5.2010 (H)

BLAU Uri, « Yehudith Nessyahu is Dina Ron, the woman who kidnapped Eichmann », *Haaretz*, 19.9.2008 (H)

« The operation to capture Adolf Eichmann » – Publication officielle du Shabak et du Mossad 1960 (H)

FOX Margalit, « Peter Zvi Malkin, Israeli Agent Who Captured Adolf

Eichmann, Dies », *New York Times*, 3 mars 2005

DANIEL Michal, « Mother I captured Eichmann », YNET, 27.5.2003 (H)

ABRAMOV Etty, « A Prickly Souvenir », *Yedioth Ahronoth*, 24.6.2011(H)

7

HRAEL Isser, *Operation Yossele*, Idanim, Tel-Aviv, 1983 (H)

Entretiens avec Isser Harel, Ya'acov Caroz, Amos Manor

ETINGER Yair, « The Convert from Neturei Karta », *Haaretz*, 9.7.2010 (H)

LEVI Eyal, « For them he remained Yossele, 45 Years after the operation, the fighters did not forget those days », Maariv NRG, 18.10.2005 (H)

8

Entretiens avec Haim Israeli, Rafi Eitan, Raphi Medan, Isser Harel, Meir Amit, Amos Manor, Wernher von Braun

Procès d'Otto Skorzeny, tribunal militaire de la zone d'occupation américaine en Allemagne, 18.8-9.9.1947, dossier d'archive des renseignements britanniques

NAKDIMON Shlomo, RONEN Moshé, « The liquidation of a German scientist in the 60 », *Yedioth Ahronoth*, 13.1.2010 (H)

HAREL Isser, *The German Scientists Affair 1962-1963*, Maariv Library, Tel-Aviv, 1982 (H)

BAR-ZOHAR Michael, *La Chasse aux savants allemands*, Paris, Fayard, 1965

—, *Shimon Peres – The Biography,* Random House, New York, 2007

9

Entretiens avec la famille et les proches d'Elie Cohen et Jacques Mercier

SEGEV Shmuel, *Alone in Damascus, the Life and Death of Eli Cohen*,

Keter, Jerusalem, 1986 (H)

BAR-ZOHAR Michael, série d'articles sur Eli Cohen, *Haaretz*, septembre 1967 (H)

HUGI Jacky, « The daughter of the spy Eli Cohen opens up all her wounds », NRG, and Maariv 14.10.2008 (H)

10

Entretiens avec Meir Amit, Ezer Weizman

AMIT Meir, *Head to Head*, Maariv, Hed-Arzi, 1999 (H)

NAKDIMON Shlomo, *The Hope that Collapsed – The Israeli-Kurdish connection 1963-1975,* Miskal, Tel-Aviv 1966 (H)

BAR Yael, « The Jewel in the Crown », Lior Estline, Israel Air-Force Internet site (H)

LEIBOVITZ-BAR Sara, « Broken wings », NRG, Maariv, 2.6.2007 (H)

11

Entretiens avec « Anton Künzle », Menahem Barabash

« Künzle Anton » and Shimron Gad, *The Death of the Hangman of Riga*, Keter, Jerusalem, 1997(H)

BAR-ZOHAR Michel, *Les Vengeurs*, Paris, Fayard, 1968

DROMI Uri, « Menahem Barabash, a former Lehi member and one of the killers of the hangman of Riga », *Haaretz*, 18.10.2006 (H)

ADLER Mika, « Still from the same village », *Israel Today*, 16.4.2010 (H)

MELMAN Yossi, « Critical mishap in Paraguay », Aviva Lori, *Haaretz* 19.8.2005 (H)

« The hangman of Riga was kidnapped and found dead », News Service, *Yedioth Ahronoth*, 7.3.1965 (H)

ALISON John, « A Quick Trial to the Murderers of Cukurs », *Yedioth Ahronoth*, 8.3.1965 (H)

NEVO Amos, « When a hangman is offering you his gun », *Yedioth*

Ahronoth, 25.7.1997 (H)

SHIMRON Gad, « Grandfather killed a Nazi », *Bamachane*, 25.2.2005 (H)

12

BAR-ZOHAR Michael, HABER Eitan, *Massacre in Munich*, The Lyons Press, Guilford 2005, nouvelle édition de « *The Quest for the Red Prince »,* Weidenfeld and Nicolson, London, 1983

WILHELM Dittel, *Mossad Agent : Operation Red Prince*, Bitan, 1997 (H)

TINNIN David, DAG Christensen, *Hit Team*, Edan Books, *Yedioth Ahronoth*, Jerusalem 1977 (H)

KLEIN Aharon, *Open account : Israel's Killing Policy after the Massacre of the Athletes in Munich*, Yedioth Ahronoth Books, 2006 (H)

BLACK Ian, *Israel's Secrets Wars : A History of Israel's Intelligence Services*, New York, Warner Books. 1991

LANDAU Eli, DAN Uri, EISENBERG Dennis, *The Mossad*, New York, New American Library, 1977

PAYNE Ronald, *Mossad : Israel's Most Secret Service*, Corgis Book? 1991

BARNEA Nahum, « Mike Harari, A private citizen or an Israeli secret agent ? », *Yedioth Ahronoth*, 13.12.1989 (H)

YECHEZKELI Zadok, « The Spy who Loved me, The husband of Sylvia Rafael… », *Yedioth Ahronoth*, 25.2.2005 (H)

« The Head of the Mossad watched the killing of a terrorist leader in Paris », correspondant à Washington du *Yedioth Ahronoth*, 23.7.1976 (H)

LAHAV Yochanan, « Avner's liquidation squad avenged the killing of the athletes in Munich », *Yedioth Ahronoth*, 29.4.1984 (H)

HABER Eitan, « Revenge Now », *Yedioth Ahronoth*, 3.10.2005 (H)

« The planner of The Munich massacre – I do not regret it », YNET, 17.3.2006 (H)

« Death of Muhamad Uda, one of the planners of the Munich massacre », News Agencies, *Haaretz* 3.7.2010 (H)

13

Entretiens avec Avraham (Zabu) Ben-Zeev, Emanuel Allon, Amnon Gonen et plusieurs autres sources (anonymes)

SUKENKIK Gadi, « Our Forces in the Heart of Damascus », *Yedioth Ahronoth*, 17.10.2005 (H)

14

BAR-JOSEPH Uri, *The Angel*, *Ashraf Marwan, The Mossad and the Yom Kippur War,* Kinneret-Zmora-Bitan – Dvir, Or Yehuda, 2010 (H)

BREGMAN Aharon, *Israel's Wars 1947 - 1993*, London, Routhledge, 2000

—, *A History of Israel*, London, Palgrave Macmilan, November 2002

SHALEV Arie, *Defeat and Success in Warning : The Intelligence Assessment before Yom Kippur War*, Maarachot, Ministry of Defense Publications, 2006 (H)

BAR-JOSEPH Uri*, The Watchman who Fell Asleep : The Yom Kippur Surprise*, Zmora-Bitan, 2001(H)

HABER Eitan, *Today We'll Be at War !,* Yedioth Ahronoth, Tel-Aviv, 1987 (H)

ZEIRA Eli, *Myth Against Reality : The Yom Kippur War*, Yedioth Ahronoth, 1993, new updated edition, 2004 (H)

LANDAU Eli, TAVOR Eli, CARMEL Hezi, HABER Eitan, BEN-PORAT Yeshayahu, GEFEN Jonathan, DAN Uri, *The Mishap,* Special edition, Tel-Aviv 1973 (H)

ROSEN Ira, « Meeting the Mossad – Ira Rosen meets the former head of one of the world's top Spy agencies », CBS, 12.5.2009CBS.com/stories/2009/05/12/60 minutes

MAHANAYMI Uzi, « Dead "Mossad Spy" was writing expose », *The Sunday Times*, 1.6.2007

BLUM Howar, « Who killed Ashraf Marwan », *New York Times*, 13.7.2007

« Was the Perfect Spy a Double Agent ? » CBS, 60 minutes, 10.5.2009

MELMAN Yossi, « Thirty Years after Yom Kippur War top secret is

exposed by Israeli historian Aharon Bregman », 19.8.2003 www.freedomwriter.com/issue 28

CARMON Haggai, « One dead Israeli spy, two theories of double loyalty, three explanations of how he died, four suspects : too many unanswered questions », *The Huffington Post*, 14.7.2010

RABINOVICH Abraham, « Revealing the Source », *Jerusalem Post*, 7.5.2007, www.JPost.com/Landed Page

HOSKEN Andrew, « Billionaire spy death remains a mystery, BBC Today, 15.7.2010 (sur ses relations avec les services secrets italiens et britanniques)

SYAL Rajeev, « Elite detectives called in to probe spy's fatal fall », by Rajeev Syal, *New Zealand Herald*, 6 octobre 2008

« Egyptian spy suspect's death unexplained », *New York Times*, Associated Press, 14.7.2010

MELMAN Yossi, « Who caused the death of the spy ? », *Haaretz*, 28.5.2010 (H)

WEISS Efrat, « Shabak investigation : Did Eli Zeira revealed state secrets », Efrat Weiss, YNET, 17.7.2008 (H)

GORALI Moshé, « The nightingale's song », *Maariv*, 13.6.2007 (H)

ZEIRA Eli, « Low probability, how a legend was born », *Yedioth Ahronoth*, 11.12.2009 (H)

BEN ISHAI Ron, « They tricked us », *Yedioth Ahronoth*, 29.9.1998 (H)

RAPPAPORT Amir, « Zeira should take his words back or publish the recording », *Yedioth Ahronoth*, 2.10.1998 (H)

HABER Eitan, « In modest manner you carried out hard and daring operations – Prime Minister to Zvi Zamir on his retirement », *Yedioth Ahronoth*, 2.9.1974 (H)

BAR Yossi, « Indictment will be issued in Rome against former Head of the Mossad Zvi Zamir », *Yedioth Ahronoth*, 26.2.1989 (H)

NAKDIMON Shlomo, « 12 Days before Yom Kippur Golda got personal information : Egypt and Syria are planning war », *Yedioth Ahronoth*, 8.10.1989 (H)

BAR Yossi, « Former Italian Head of Intelligence : there is no proof that the Mossad blew up the aircraft », *Yedioth Ahronoth*, 15.2.1989 (H)

—, « Former Head of the Mossad was tried and acquitted in Italy », *Yedioth Ahronoth*, 19.12.1999 (H)

TAL Rami, « Transcript of the conversation between Eli Zeira and Zvi Zamir », *Yedioth Ahronoth*, 23.10.1998 (H)

ZEIRA Eli, « AMAN was mistaken in evaluating the enemy's intentions, and I am responsible », *Yedioth Ahronoth*, 24.10.2003 (H)

ZAMIR Zvi, « The Mossad alert about the imminent eruption of war did not get to the Chief of Staff », *Yedioth Ahronoth*, 24.11.1989 (H)

MELMAN Yossi, « Deep throat denies », *Haaretz*, 16.1.2003 (H)

ABRAMOV Etty, « This is not the same state (Zvi Zamir) Etty Abramov », *Yedioth Ahronoth*, 29.3.2007 (H)

KREITMAN Modi, PERRY Smadar, « Suspicion : The spy was thrown from his apartment's balcony », *Yedioth Ahronoth*, 28.6.2007 (H)The Betrayed, Nadav Zeevi, Maariv, 28.12.2007 (H)

MELMAN Yossi, « What do we know about the mysterious death of Dr. Ashraf Marwan, the agent who warned », *Haaretz*, 28.5.2010 (H)

TAL Rami, « Egyptian double agent in the Mossad (paragraphs from Aharon Bregman's book) », Rami Tal, *Yedioth Ahronoth*, 9.5.2000 (H)

BREGMAN Aharon, « How a relative of Nasser deceived Israel », *Yedioth Ahronoth*, 15.9.2002 (H)

15

MELMAN Yossi, « Vanunu leaked information " to prevent a second holocaust " », *Nana News*, 30.4.2004 (H)

—, « About the protocols of the Vanunu trial », *Haaretz*, 25.11.1999 (H)

« The story of Vanunu's capture is published this morning in Israel », *Yedioth Ahronoth*, 24.3.1995 (H)

MELMAN Yossi, « The life and times of Cindy, the Mossad agent who tempted Vanunu », *Haaretz*, 7.4.1997 (H)

—, « From Australia to the temptation by Cindy : How Vanunu was kidnapped », *Haaretz*, 21.4.2004 (H)

YECHEZKELI Zadok, « Friends speak about Cindy », Orlando, *Yedioth*

Ahronoth, 8.4.1997 (H)

LEVITZKY Naomi, « Machanaymi : she slammed the phone on me three times », *Yedioth Ahronoth*, 27.4.1997 (H)

LAHAV Yochanan, BAR Yossi, SHAKED Roni, « The Italian government will continue investigating the Vanunu kidnapping », *Yedioth Ahronoth*, 11.1.1987 (H)

YECHEZKELI Zadok, LIOR Gad, « I was hijacked in Rome – wrote Vanunu on his palm », *Yedioth Ahronoth*, 23.12.1986 (H)

SHARAV Ohad, « Vanunu was not the first to fall in the trap… The Tempting girls », *Yedioth Ahronoth*, 17.11.1986 (H)

LAHAV Yohanan, « The girl who tempted Vanunu is Sheryl Bentov from Nataniya », *Yedioth Ahronoth,* 21.2.1988 (H)

TAL-SHIR Anat, YECHEZKELI Zadok, « The girl who tempted Vanunu lives 18 years under his shadow, Cindy is afraid », *Yedioth Ahronoth*, 20.4.2004 (H)

« *The Sunday Times* : These are the Atom secrets of Israel. Under a neglected storeroom, 35 meters underground, Atom bombs are being built », *Yedioth Ahronoth*, 6.10.1986 (H)

BEN ISHAI Ron, « He did it again », *Yedioth Ahronoth*, 25.11.1999 (H)

KREITMAN Modi, « That is how I photographed the nuclear reactor (second part of the interview to *The Sunday Times*) », London, *Yedioth Ahronoth*, 6.6.2004 (H)

LIOR Gad, « Mordechai Vanunu : There is no Democracy in Israel », *Yedioth Ahronoth*, 6.6.2004 (H)

GOLDBERG Michael, « And then entered the blond guy who kicked and beat me. Vanunu testifies about his kidnapping in court », *Yedioth Ahronoth*, 24.11.1999 (H)

« Cindy from the Vanunu affair is selling apartments in Florida », *Sunday Times* cite dans *Yedioth Ahronoth*, 20.4.2004 (H)

MULA Shosh, AWISSAT Wata, « Missing Cindy », *Yedioth Ahronoth*, 1.9.2006 (H)

NAKDIMON Shlomo, ZIMUKI Tova, « Mordechai Vaanunu : That's how I was kidnapped », *Yedioth Ahronoth*, 24.1.1997 (H)

GOLDBERG Michael, « I told Vanunu : Beware of Cindy », *Yedioth Ahronoth*, 24.11.1999 (H)

16

Gerald Bull

KENDALL Anthony, « Project Babylon : Gerald Bull's Downfall »,www.DamnIntersting, 16.2.2007

TOOLIS Kevin, « The Man behind Iraq's Supergun », *The New York Times*, August 26, 1990

EGER Christopher, « The Paris Guns of World War One », Military History @ Suite 101, Jul 23, 2006

GLANZ James, « Shades of Supergun Evoke Hussein's Thirst for Arms », *The New York Times*, 10 septembre 2006

« Murdered by the Mossad », Canadian Broadcasting Corporation, 2 février 1991

FRUM Barabara, « Who killed Gerald Bull » (vidéo), Canadian Broadcasting Corporation, 5.4.1990, http://archives.cbc.ca

Assassinats de Wadia Haddad et Fathi Shkaki

« Poisoned Mossad Chocolate killed PFLP leader in 1977, says book », *Middle East Times*, 5.5.2006

« Interview with a fanatic, by Lara Marlowe », *Time Magazine*, 6.2.1995

THOMAS Gordon, « Mossad's license to kill », *The Telegraph*, (UK) 17.2.2010

COCKBURN Patrick, « Islamic Jihad betrayed by Mossad's spy », *The Independent*, 21.3.1996

CORDESMAN Anthony, « Escalating to nowhere : The Israeli Palestinian war – The Palestinian factions that challenge peace and the Palestinian Authority », CSIS, Center for Strategic and International Studies, Washington D.C., 3.4.2005

COCKBURN Patrick, « Arafat's murder was foiled by Malta killing », Jerusalem and Safa Haeri, Paris, *The Independent*, London, 7 décembre 1995

SHARON Tomer, « Der Spiegel, That's how Shkaki was killed », *Yedioth Ahronoth*, 5.11.1995 (H)

PERRY Smadar, SHAKED Roni, REGEV Daviv, « The Mossad liquidated the Leader of the Jihad », *Yedioth Ahronoth*, 29.10.1995 (H)

BAR Yossi, PERRY Smadar, « Five bullets in the head, from zero range in a crowded street », *Yedioth Ahronoth*, 29.10.1995 (H)

FISHMAN Alex, BAR Yossi, « A search for a Frenchman who brought the motorcycle », *Yedioth Ahronoth*, 31.10.1995 (H)

TOMER Israel, « The head of the Mossad supervised the operation from a boat near Malta », *Yedioth Ahronoth*, 5.11.1995 (H)

MELMAN Yossi, « The assassination in Malta : The professional skills of the agents vis-a-vis the negligence of Shkaki. No bullets were found at the killing location. The motorcycle was brought especially to the island », *Haaretz*, 30.10.1995 (H)

—, « Sometimes a small organization cannot recover », *Haaretz*, 30.10.1995 (H)

—, « With a gun, explosive, poison, without asking questions », *Haaretz*, 17.3.1998 (H)

ELDAR Akiva, « Der Spiegel : Rabin ordered the killing of Shkaki », *Haaretz*, 5.11.1995 (H)

LETZ Yitzhak, « 5 shots in Malta », *Globe's*, 15.4.2001 (H)

BECHOR Guy, « Despite the Iranian financing, the Islamic Jihad is Falling apart since the Murder of Shkaki », *Haaretz*, 14.10.1996

17

YATOM Danny, « Secret Sharer, from Sayeret Matkal to the Mossad », *Yedioth Ahronoth*, Tel-Aviv, 2009

MELMAN Yossi, « Back to the scene of the crime », *Haaretz*, 26.9.2007 (10 years to the fiasco) (H)

« The Mossad Affair (Mash'al) – a full recapture of the events », Anat TAL-

SHIR ; « Netanyahu will bury the Head of the Mossad slowly but sophisticatedly », Nahum BARNEA ; « Breaking News : the Jordanians threatened to break into the Embassy in Aman. Israel was forced to hand the secret formula of the chemical weapon », Shimon SHIFER ; « Hussein demands to fire from the Mossad all the people involved in the affair, otherwise no Israeli Intelligence agents will be allowed into Jordan », Smadar PERRY ; « Due to previous successes the Mossad developed the concept that such an operation is foolproof », Ron BEN ISHAI ; « Danny Yatom was left alone, now everybody is turning their backs to him », Ariela Ringel HOFFMAN & Guy LESHEM ; « The rivalry between the intelligence agencies is oozing to the lower levels. Senior security official : " if it doesn't stop immediately we'll pay dearly " », Alex FISHMAN, *Yedioth Ahronoth*, édition spéciale, 10.10.1997 (H)

18

6 septembre 2007 airstrike, globalsecurity.org, 29.10.2007

GARTENSTEIN-ROSS Daveed, GOODMAN Joshua, « The Attack on Syria's al-Kibar Nuclear Facility », printemps 2009, http://www.jewishpolicycenter.org

SANGER David, MAZETTI Mark, « Israel Struck Syrian Nuclear Project, Analysts Say », *New York Times*, 14 octobre 2007

« Report : Iran financed Syrian nuke plans - Tip from defector said to lead to Israeli strike on suspected reactor in 07' », AP, 19.3.2009, www.msnbc.msn.com

LINZER Daphna, « Former Iranian defense official talks to Western intelligence », *Washington Post*, 8.3.2007

MAHANAYMI Uzi, BAXTER Sarah, BSHERIDAN Michael, « Israelis blew apart Syrian cache », *The Sunday Times*, 16.9.2007

—, « Snatched : Israeli commandos nuclear raid », *The Sunday Times*, 23.9.2007

FOLLATH Erich, STARK Holger, « How Israel destroyed Syria's Al Kibar nuclear reactor », *Der Spiegel online*, 11.2.2009

« Background briefing with Senior US Intelligence officials on Syria's covert nuclear reactor and North Korea's involvement », April 24, 2008, Council of Foreign Relations, www.cfr.org

ROSS Michael, KAY Jonathan, « The Mossad planned to sink a Syrian freighter with missiles from Korea, a chapter from the book *The Volunteer*, a biography of a Mossad agent », YNET, *Yedioth Ahronoth*, 12.9.2007 (H)

BEN-HORIN Yitzhak, « Report : Syria and North Korea are building together a nuclear site », Washington, YNET, *Yedioth Ahronoth*, 13.9.2007 (H)

RAPPAPORT Amir, « That is how a Syrian nuclear project grew under our nose », NRG, Maariv, 2.11.2007 (H)

BEN-HORIN Yitzhak, « The Syrian Nuclear reactor was attacked weeks before it became operative », AP, YNET, *Yedioth Ahronoth*, 24.4, 2008 (H)

MELMAN Yossi, « Report : A commando Unit landed in Syria a month before the nuclear reactor was bombed », *Haaretz*, 19.3.2009 (H)

VALDMAN Amit, « Report : An Iraqi defector uncovered the Syrian nuclear reactor – reveals a Swiss newspaper », News 2, Mako, 19.3.2009 (H)

« Bush : The revelations about the bombing of the nuclear reactor in Syria : a message to Tehran », AP, *Haaretz*, 29.4.2008 (H)

BEN-ISHAI Ron, « Exclusive : YNET's envoy at the operation site in Syria », Syria, YNET, 26.9.2007 (H)

UBITACHON Tzava, SELA Yochai, « The Syrian nuclear Plan », The Mideast Forum, 15.9.2007 (H)

« North Korea assists the Syrians in the nuclear field, Walla », *Washington Post*, 13.9.2007 (H)

« Sayeret Matkal operated in Syria prior to the attack », *Yedioth Ahronoth*, 23.9.2007 (H)

HALILI Yaniv, « North Korean scientists may have been killed in Syria », *Yedioth Ahronoth*, 18.9.2007 (H)

SHIMRIN Gad, « That is how the " agriculture compound" was bombed », *Maariv*, 16.9.2007 (H)

AZULAY Yuval, RAVID Barak, « AMAN chief : Israel recovered its deterrence capacity », *Yedioth Ahronoth*, 17.9.2007 (H)

AZULAY Orly, PERRY Smadar, « North Korea for the sake of Asad »,

Yedioth Ahronoth, 23.9.2007(H)

« Sayeret Matkal collected nuclear samples in Syria », YNET, *Yedioth Ahronoth*, 23.9.2007 (H)

AZULAY Orly, « Israel had an agent in the Syrian nuclear reactor », *Yedioth Ahronoth*, 21.10.2007 (H)

MELMAN Yossi, « Who is assisting Damascus to upgrade its falling nuclear program ? », *Haaretz*, 16.9.2007 (H)

—, « Israel made the US understand », *Haaretz*, 27.4.2008 (H)

—, « Report : Enriched uranium in the nuclear site that Israel bombed », *Haaretz*, 11.11.2008 (H)

« Report : Israel had a mole in the Syrian reactor », YNET,

« Report : The compound which was bombed in Syria was the building site of a nuclear reactor », *The New York Times* : « The reactor was not in an advanced stage and was being built according to a North Korean plan », 14.10.2007

« Israel infiltrated an agent to the Syrian reactor, or recruited one of his workers », ABC, 21.10.2007

BROD William, MAZETI Mark, « Satellite pictures show : the Syrian compound which was bombed had been built six years ago », *New York Times* as quoted in *Haaretz*, 28.10.2007 (H)

MELMAN Yossi, « Iran financed the building of the nuclear reactor which was bombed in Syria », *Haaretz*, 20.3.2009 (H)

« The Iranian officer who defected to the US caused the attack on the Syrian reactor », News 10, 19.3.2009, news.nana10.co.il (H)

MENDELL Yoni, « Report : The Iranian General emigrated to the US », Walla, 6.2.2007, http://news.walla.co.il (H)

MERKAZI Inian, « Sayeret Matkal brought earth samples and Bush authorized the bombing in the north of Syria », 10.5.2010, www.news-israel.net (H)

MELMAN Yossi, « Report : A Commando Unit landed in Syria a month before the reactor was bombed », *Haaretz*, 19.32009 (H)

STERN Yoav, « Iran to Assad : We'll assist as much as needed », *Haaretz*, 7.9.2007 (H)

BECHOR Guy, « The airplanes incident : Embarrassed Damascus », www.gplanet.co.il, 15.9.2007 (H)

ZISER Eyal, « Between the lines », news .nana10. co.il, 15.11.2010 (H)

« Bush : Olmert asked me to bomb the Syrian reactor », NRG News, 6.11.2010 (H)

BRANDSTEIN Eli, « The attack on the reactor : that's how it happened », NRG, Maariv, 8.11.2010 (H)

CASPIT Ben, « Who's afraid of Syria », NRG Maariv, 7.11.2010 (H)

BUSH George W., *Decision Points*, The Crown Publishing Group, New York, 2010, *Instants décisifs*, Plon, 2010

La mort du général Suleiman

BLANDFORD Nicholas, HIDER James, « Syrian General's Killing Severs Hezbollah Links », Times Online, 6.8.2008

« General Muhammad Suleiman Buried in Syria », www.cafesyria.com/yrianews/2706.aspx, 10.8.2008

LUFTI Manal, MAJLI Nazer, « Mystery shrouds assassination of Syria's top security adviser », Asharq El Awsat, 5.8.2008

MAHANAYMI Uzi, « Slain Syrian aide supplied missiles to Hezbollah », *Sunday Times*, 10.8.2008

—, « Meir Dagan : The Mastermind behind Mossad's secret War », *Sunday Times*, 21.2.2010

BLANDFORD Nicholas, « The Mystery behind a Syrian murder », *Time*, 7.8.2008

WANGER Lilit, « There was total silence », *Yedioth Ahronoth*, 7.6.2010 (H)

YEHOSHUA Yossi, « Commendation of the long arm », *Yedioth Ahronoth*, 22.6.2010 (H)

(*The Sunday Times* : « The naval Commando liquidated Muhammad Suleiman two years ago »)

HUGGI Jacky, « The end of the Secret adviser of the Syrian president », Maariv, 4.8.2008 (H)

STERN Yoav, « The Hezbollah member who was liquidated was nicknamed in Israel the Syrian Mughniyeh », Barak Rabin, *Haaretz*, 4.8.2008 (H)

« Death of the North Korean builder and security officer of the Syrian reactor », Debka Internet site, 9.8.2008 (H)

HARKOV Lahav, « Wikileaks : Syria believes Israel killed top Assad aide », *Jerusalem Post*, 24.12. 2010

OREN Amir, « Former CIA director : The secrecy around the attack of the Syrian reactor is unjustified », *Haaretz*, 9.7.2010 (H)

19

BLACK Ian, « Profile : Imad Mughniyeh », *The Guardian*, 13 février 2008

« Official : World “ Better Place ” With Death of Hezbollah Figure », The Associated Press, 13 février 2008, www.foxnews.com

THOMAS Gordon, « Mossad most wanted : A deadly vengeance (Imad Mughniyeh) », *The Independent*, 23.2.2010

OREN Amir, « Commentary : A clear message to Nasrallah and The Hezbollah », *Haaretz*, 13.2.2010 (H)

« Hezbollah’s report about the liquidation of Mughniyeh », Debka file, 28.2.2008 (H)

« From Argentina to Saudi Arabia everybody was looking for Mughniyeh », YNET, *Yedioth Ahronoth*, 13.2.2008 (H)

STERN Yoav, MELMAN Yossi, « Syria : The liquidation of Mughniyeh is a terrorist act », *Haaretz*, 13.2.200 (H)

MELMAN Yossi, « The Terror attacks that put Mughniyeh on the map », *Haaretz*, 13.2.2008(H)

NACHMIAS Roy, « The retaliation for the killing of Mughniyeh is a question of time », YNET, *Yedioth Ahronoth*, 30.6.2008 (H)

MELMAN Yossi, « Commentary : He was higher on the Wanted list than Nassrallah », *Haaretz*, 13.2.2008 (H)

COHEN Dudi, MACHMIAS Roy, « Iran – The killing of Mughniyeh is an example of the Israeli terror », YNET, *Yedioth Ahronoth*, 13.2.2008 (H)

TOMLINSON Hugh, « Assassins had Mahmoud al-Mabhouh in sight as soon as he got to Dubai », *The Times* (UK), February 17, 2010

« Mahmoud al-Mabhouh was sedated before being suffocated, Dubai police say », *The Times* (UK), March 1, 2010

« Report from *The Sunday Times* : PM authorized Mabhouh killing », YNET, 21.2.2010

WORTH Robert, « Inquiry grows in Dubai assassinations », *The New York Times*, 24 février 2010

BARAK Ravid, DANA Herman, « Britain's Prime minister ordered the investigation of the forged passports ; The Israeli ambassador was summoned for a clarification », *Haaretz*, 18.2.2010 (H)

HABER Eitan, « The result test – not a failure, great achievement », *Yedioth Ahronoth*, 18.2.2010 (H)

PERRY Smadar, « The hit team visited Dubai 3 times », *Yedioth Ahronoth*, 19.2.2010 (H)

MELMAN Yossi, « The last liquidation of this kind; there will be not many more like this one », *Haaretz*, 19.2.2010 (H)

« Netanyahu to the hit team : The people of Israel trust you, Good Luck », *The Sunday Times*, *Yedioth Ahronoth*, 21.2.2010 (H)

BARKAN Noam, TUBIAS Benjamin, « Gail is checking out (from the hotel) », *Yedioth Ahronoth*, 22.2.2010 (H)

« Dubai exposed 15 more agents; ten of them have names of Israeli citizens », *Haaretz*, 25.2.2010 (H)

KREITMAN Modi, ZINGER Zvi, GLICKMAN Eitan, « The liquidation in Dubai : 8 Israelis carrying forged passports will be called to testify by British investigators », *Yedioth Ahronoth*, 28.2.2010 (H)

DANA Hermn, BARAK Ravid, « The Israeli Ambassador in Australia was summoned for clarification », *Haaretz*, 25.2.2010 (H)

EICHNER Itamar, « London does not awaits the Mossad », *Yedioth Ahronoth*, 4.5.2010 (H)

« Australian Intelligence report : The Mossad is responsible for the

forgery », *Yedioth Ahronoth*, 25.5.2010 (H)

KREITMAN Modi, EICHNER Itamar, « Forged passports : An Israeli diplomat was expelled from Ireland », *Yedioth Ahronoth*, 16.6.2010 (H)

ISSACHAROV Avi, DANA Herman, « The killers of the Hamas high official are listed in the “ Wanted ” list of the Interpol », *Haaretz*, 19.2.2010 (H)

PERRY Smadar, SHAKED Roni, « Did not withstand the temptation – a foreign woman is suspected to have made him open the door », *Yedioth Ahronoth*, 1.2.2010 (H)

PERRY Smadar, « Dubai presents the hit men, that’s how he was killed, a woman agent at the door », *Yedioth Ahronoth*, 16.2.2010 (H)

—, « Thank God I know to take precautions, Mabhouh in an interview to Al Jazeera », *Yedioth Ahronoth*, 12.2.2010 (H)

ADERET Ofer, MELMAN Yossi, « A Dubai Hug », *Yedioth Ahronoth*, 5.3.2010 (H)

OFER Aderet, YOSSI Melman, « Report : Germany issued an arrest warrant against a suspect of assisting the attack in Dubai », *Harretz*, 16.1.2011 (H0

BECK Eldad, « The “ Mossad Agent ” fined 60 thousand Euros in Germany is Uri Brodsky, accused of involvement in the liquidation of Mabhouh », *Yedioth Ahronoth*, 16.1.2011(H)

PERRY Smadar, « The man killed – “ A Hamas High official ” », News Agencies, *Yedioth Ahronoth,* 7.4.2011 (H)

MCGLOTHLEN John, « Dubai police allege assassination team in Hamas commander’s slaying used credit cards issued by Iowa Bank », News Hawk, Statewide News, 24.2.2010

MCGREGOR-WOOD Simon, WALTER Vic, SETRAKIAN Lara, « Dubai Police Release New Suspects in Hit Squad Killing », ABC News, Dubai, 10 février 2010

Payonneer. Com, case study – Elance

YEHOSHUA Yossi, « Israel Attacked in Sudan », The News Agencies, *Yedioth Ahronoth*, 6.4.2011 (H)

PERRY Smadar, « Israel Attacked in Sudan », The News Agencies, *Yedioth Ahronoth*, 7.4.2011, (H)

« Sudan to complain against Israel to the UN over the Air Strike », Aljazeera.Net, April, 7, 2011

« Israel Attacked in Sudan to prevent Arms smuggling to Gaza », www. Niletvinternational.net, 20.4.2011

21

SHMIRON Gad, *Bring me the Jews of Ethiopia, How the Mossad brought the Ethiopian Jews from Sudan,* Or Yehuda, Maariv (Hed Arzi), 1988 (H)

« The History of the Ethiopian Jews », Jewish Virtual Library, www.jewishvirtuallibrarY.org

MYRE Greg, « Israel to speed immigration for Jews in Ethiopia », *New York Times*, 1er février 2005

HEILMAN Uriel, « Distant relations », *The Jerusalem Post*, 8 avril 2005

JACOBOVICI Simcha, « Falasha : Exile of the Black Jews of Ethiopia », documentaire, 1983

« The emigration of the Ethiopian Jews », Operation Moses 1984 and Operation Salomon 1991, www.jafi.org.il/ JewishAgency/Hebrew (H)

FREDA-SANBETTO Inao, « Operation Moses », H*aaretz*, 11.3.2006 (H)

SHALIT David, Then I said in Hebrew : What are you doing here ? *Haaretz*, 17.5.1996 (the story of Harry Gold) (H)

PERFIT Tudor, « The exodus from Ethiopia », *Yedioth Ahronoth*, 25.10.1985 (H)

« Fleet 13 on the Sudan shores », *Yedioth Ahronoth*, 15.3.1994 (H)

KIZEL Arie, « Fleet 13 landed in Sudan », *Yedioth Ahronoth*, 18.3.1994 (H)

GEINOSAR Shahar, « Last Station Sudan », *Yedioth Ahronoth*, 27.6.2003 (H)

MOSKO Yigal, « First bring some samples », *Yedioth Ahronoth*, 12.10.2001 (H)

ABABA Dani Adino, « Israel Lover », Zimbabua (Manegisto Heilla Mariam) *Yedioth Ahronoth*, 23.9.2005 (H)

SHIR Smadar, « Following me in the desert », *Yedioth Ahronoth*, 17.7.2009

(H)

REGEV David, « In the Prairies of Ethiopia », *Yedioth Ahronoth*, 19.3.2010 (The story of David Ben Uziel) (H)

IDISSIS Haim, « Hamasa Eretz Israel – The Journey to the Land of Israel », musique : Shlomo Gronich

DVORI Nir, « 25 years to Operation Moses, Interviews with Emanuel Allon, Gadi Kroll, David Ben-Uziel and Yonathan Shefa », The News, Channel 2, 15. 6. 2010. (H)

HAREL et HDUVDEVANI Eran, « Operation Solomon – Bring the Ethiopian Jews », www.sky-high.co.il (H)

Général

Livres en hébreu

EDELIST Ran, *The Man who Rode a Tiger*, Zmora-Bitan, 1995

BAR-ZOHAR Michael (Editor), *100 Men and Women of Valo*r, Ministry of Defense Publishing house, 2007

GOLAN Aviezer, PINKAS Danny, *Code Name* : *The Pearl,* Zmora-Bitan-Modan, 1980

—, *Operation Susanna,* Yedioth Ahronoth, 1990

THOMAS Gordon, *Gideon's Spies : The Secret History of the Mossad,* Or-Am, 2008

GILON Carmi, *Shin-Beth between the Schisms,* Miskal Yedioth Ahronoth, Tel-Aviv 2000

MELMAN, Haber Eitan, *The Spies : Israel's Counter-Espionage Wars,* Miskal – Yedioth Ahronoth, Tel-Aviv, 2002

HALEVI Ephraim, *A Man in the Shadows*, Matar, 2006

WESTERBY Gerald, *A Mossad Agent In Hostile territory,* Matar, 1988

MELMAN Yossi (Editor), *Report of the CIA on the Israeli Intelligence services*, Tel-Aviv, Zmora-Bitan, 1982

AMIDROR Yaakov, *Intelligence from Theory to Practice,* Ministry of Defense publications 2006

FINE Ronald, *The Mossad,* Or-Am, 1991

KIMCHE David, *The Last Option*, Miskal, Yedioth Ahronoth, 1991

SAGI Uri, *Lights in the Fog,* Edited by Rami Tal, Yedioth Ahronoth, 1998

SHIMRON Gad, *The Mossad and The Myth,* Keter, Jerusalem 2002 (H)

Livres en anglais

POSNER Steve, *Israel Undercover : Secret Warfare and Hidden Diplomacy in the Middle East*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987

RAVIV Dan, MELMAN Yossi, *Every Spy a Prince : The Complete History of the Israeli Intelligence Community*, Houghton Mifflin, 1990

LANDAU Eli, DAN Uri, EISENBERG Dennis, *The Mossad*, New York, Paddington Press, 1978

BAR-ZOHAR Michael, *Spies in the Promised Land,* Houghton Mifflin, Boston, 197

Livres en français

DAN Uri, *Mossad : 50 ans de guerre secrète*, Paris, Presses de la Cité, 1995

BAR-ZOHAR Michel, *Les Vengeurs*, Paris, Fayard, 1968

Entretiens

Isser Harel, Yaa'cov Caroz, Izzi Dorot, Yitzhak Shamir, Amos Manor, Meir Amit, Anton Kunzle, Menahem Barabash, Victor Grayevski, Yitzhak Rabin, Ezer Weizman, Haim Israeli, docteur Pinhas (Siko) Zusman, Uri Lubrani, Wernher von Braun, Rafi Eitan, Raphi Medan, Yitzhak Sarid, Eli Landau, Hanoch Saar, Avraham (Zabu) Ben-Zeev, Emanuel Allon, Amnon Gonen, la famille d'Eli Cohen, la famille d'Alexander Israel, Ze'ev Avni, et bien d'autres qui ont préféré garder l'anonymat.